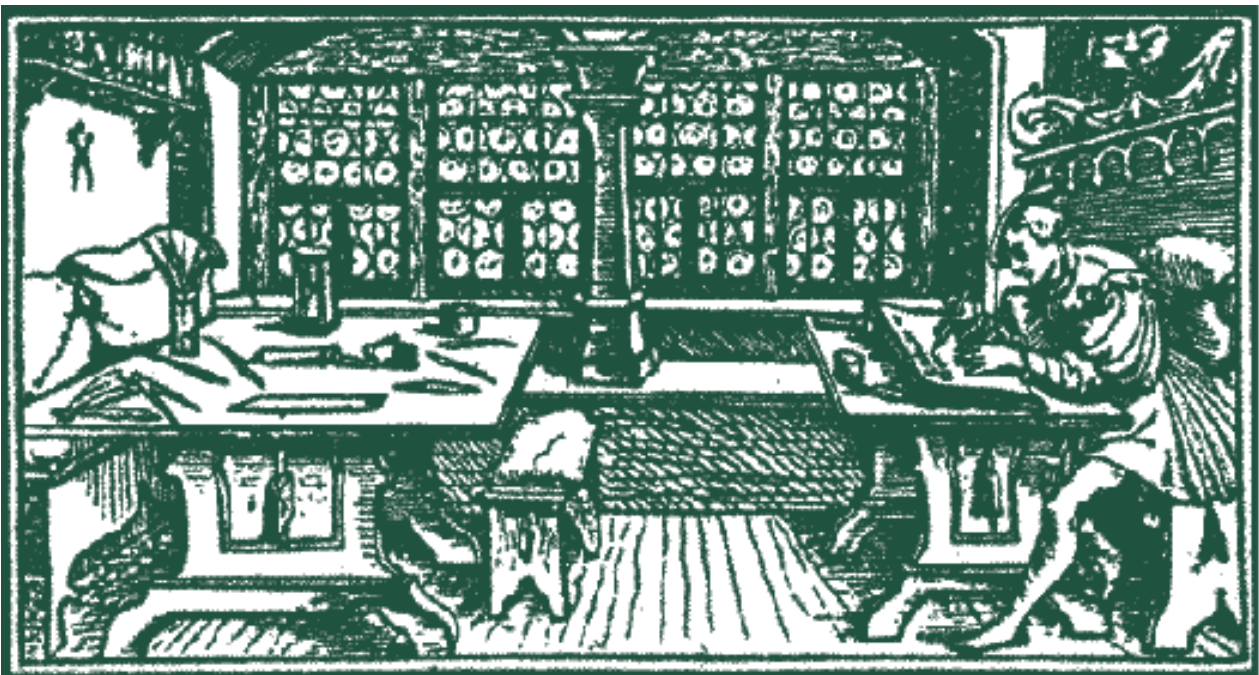




STUDIA UNIVERSITATIS  
BABEȘ-BOLYAI



# PHILOLOGIA

---

3/2009

# S T U D I A

## UNIVERSITATIS BABEȘ – BOLYAI

### PHILOLOGIA

## 3

---

Desktop Editing Office: 51<sup>ST</sup> B.P. Hasdeu, Cluj-Napoca, Romania, phone + 40 264-40.53.52

---

### CUPRINS – CONTENT – SOMMAIRE – INHALT

#### *LICOLAR 2008*

BRIGITTE URBANI, JEAN-LOUIS CHARLET, SOPHIE SAFFI, ROMANA TIMOC-BARDY, Une Journée de <b>L</b> inguistique <b>C</b> omparée des <b>L</b> angues <b>R</b> omanes .....	3
ALVARO ROCCHETTI, Symétrie et dissymétrie dans l'expression du futur et du passé dans les langues romanes .....	9
LOUIS BEGIONI, La constitution des pronoms personnels sujets du latin aux langues romanes: l'exemple du français, de l'italien et de quelques dialectes du nord de l'Italie (Région d'Emilie) .....	25
GIANCARLO GERLINI, Recherche linguistique et enseignement des langues étrangères. Un exemple : l'expression de la possession en italien et en français .....	36
JACQUELINE BRUNET, Pour une grammaire à l'indicatif. Présentation de la <i>Grammaire critique de l'italien</i> .....	41
AURÉLIE JOSEPH, Étude comparative et synchronique du langage SMS en italien, français et anglais .....	51
VIRGINIE SAUVA, Étude diachronique et psychosystématique des démonstratifs et de la représentation spatiale en italien et dans les langues romanes .....	59
FRANÇOISE MORCILLO, Les poètes traducteurs et le lecteur traducteur .....	67
CARMEN MIHAI, Interaction verbale et stéréotypie langagière en roumain. Quelques exemples de structures verbales d'amorce, de relance ou de reprise de la communication. ....	84
MARTA ANDRONACHE, Le traitement des emprunts du français aux autres langues romanes dans le cadre du programme de recherche TLF-Étym .....	90

OANA AURELIA GENCĂRĂU, ȘTEFAN GENCĂRĂU, La séquence définitionnelle dans les dictionnaires bilingues. Métalangue et métagignes.....	105
DIDIER BOTTINEAU, La théorie des cognèmes et les langues romanes : L'alternance <i>i/a</i> dans les micro-systèmes grammaticaux de l'espagnol et de l'italien .....	125
JOSÉ DEULOFEU, SANDRINE CADDEO, Nouveaux défis et nouveaux outils pour l'étude des langues romanes: l'enseignement simultané (EuRom4) et les corpus oraux parallèles (C-Oral-Rom) .....	152
LUCA NOBILE, L'apport de la théorie iconique du signe à la naissance de la linguistique comparée.....	165
PHILIPPE LOUBIÈRE, Traduire la poésie du roumain en français. L'exemple d' <i>În marea trecere</i> de Lucian Blaga .....	179

### **EN NOUS LANÇANT DANS L'AVENTURE *LICOLAR***

SOPHIE SAFFI, Sintassi e prosodia in italiano e in inglese .....	185
ROMANA TIMOC-BARDY, Système vocalique et sémiologie finale du nombre en roumain.....	205
ISABELLE OLIVEIRA, La métaphore dans les découvertes scientifiques .....	224
STEPHANE PAGÈS, Analyse critique de la description du système verbal : pour une linguistique du signifiant .....	233

### **STUDIES**

LAURENT GAUTIER, DDR-Phraseologie oder Parteijargon? Eine Fallstudie am Beispiel von <i>Goodbye, Lenin!</i> .....	249
ȘTEFAN OLTEAN, On the denotation of common nouns.....	263
ANNAMARIA STAN, Language as a Representation of the Absurd In S. Beckett's <i>Waiting for Godot</i> .....	273
CORINA PĂCURAR, How to Abuse Somebody: A Pragmatic Approach to Knowing How to be Impolite .....	279
RODICA FRENȚIU, Yukio Mishima: <i>thymos</i> or the desire for recognition in the bushidō code.....	287

### **Book Reviews – Compte rendu**

Frățilă, Loredana, <i>The Art and Craft of Translation</i> (DANIEL DEJICA) .....	298
--	-----

**Număr coordonat de :**  
**Conf. univ. dr. ȘTEFAN GENCĂRĂU**

## UNE JOURNÉE DE LINGUISTIQUE COMPARÉE DES LANGUES ROMANES

### Allocutions d'ouverture

Le Centre Aixois d'Etudes Romanes souhaite la bienvenue aux collègues d'autres Universités et se réjouit de la présence de Jacqueline Brunet à cette journée tout particulièrement dédiée à Alvaro Rocchetti, le maître de Sophie Saffi et de Romana Bardy qui lui rendent aujourd'hui un hommage mérité. *La participation de collègues linguistes des Universités de Lille et de Cluj témoigne également du travail fructueux né de la bonne entente et des collaborations scientifiques efficaces entre laboratoires français et roumains.*

La tenue de cette journée d'études LiCoLar 2008 se situe dans le droit fil des intérêts du C.A.E.R. Si elle est plus particulièrement issue de l'atelier consacré au plurilinguisme, elle a néanmoins pleinement sa place au croisement des recherches en littérature, civilisation et art. Moi-même je n'ai pas de formation de linguiste, qu'il s'agisse de linguistique diachronique ou synchronique, mais j'ai grand plaisir à ouvrir cette journée d'études, car en tant qu'italianiste je me réjouis de voir que quelques-uns parmi nous (comme c'est la règle pour toutes les autres langues) se sont spécialisés dans ce domaine.

Il serait inutile de défendre la linguistique diachronique, tant son utilité est évidente pour l'étudiant et le chercheur, si l'enseignement de cette discipline n'était menacé aujourd'hui en France dans nombre d'Universités. À ce titre on peut se réjouir que la présence du latin à l'Agrégation d'italien, d'espagnol et de portugais oblige les départements à maintenir un enseignement de grammaire historique.

Qu'il me soit pardonné si j'étais mon propos de références essentiellement italianistes, mais le développement de l'italien – plus encore que celui des autres langues romanes – a ceci de particulier que la langue s'est constituée à l'ombre d'une autre langue (le latin) qui l'a conditionnée. Dès les origines il y a toujours eu, dans l'imaginaire italien, la co-présence d'une langue littéraire et de dialectes. Et c'est de leurs rapports croisés que sont nées la prose et la poésie italiennes ; c'est à cause de la force de la tradition latine que la littérature italienne, plus souvent que celle des autres langues romanes, a puisé ses thèmes dans la mythologie.

Le côtoiement de l'italien et du latin, de la langue parlée et de la langue écrite, des dialectes et de l'italien standard, a nourri un conflit récurrent : on a pu accuser la langue littéraire d'être une entité isolée, coupée des langues parlées. Il est significatif qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, Verri et ses amis du *Caffè* essayèrent de créer une langue plus proche de leurs contemporains. On fut vite convaincu que la littérature ne pouvait être renouvelée qu'à condition de modifier la langue italienne. Il n'est pas indifférent de remarquer que le dialecte ou la langue orale a été l'élément perturbant à partir duquel le discours dominant a été remis en cause.

L'auteur qui a renouvelé le roman italien, au tout début du XX<sup>e</sup> siècle, et l'a ouvert à la modernité, Italo Svevo, est un écrivain de Trieste dont la langue s'écarte souvent des normes standard. Un autre romancier du début du XX<sup>e</sup>, le toscan Federigo Tozzi, a utilisé de nombreuses formes typiquement siennoises, comme s'il avait eu besoin de régénérer le toscan littéraire en utilisant un toscan dialectal, et, par conséquent, irrégulier. On sait que plus tard encore, dans les années 60, Pasolini, percevant un lien entre l'uniformisation linguistique de la péninsule italienne et le conformisme croissant des comportements, a préconisé un renouvellement des idéologies et de la littérature par le retour au dialecte : ses romans sont écrits en *romanesco*.

Il se peut qu'il ait été prophète. Du moins l'a-t-il été en partie. Car contrairement à ce que l'on observait dans les années 50 et même 60, on remarque aujourd'hui que la diversité linguistique de l'Italie perdure et qu'elle est objet d'étude et de colloques. Mieux, les formes dialectales persistent dans la littérature. L'exemple récent le plus connu et le plus visible est celui de l'auteur sicilien de polar Andrea Camilleri. Un exemple d'autant plus remarquable que l'écrivain, à cause du talent avec lequel il élabore sa stratégie narrative – et donc le suspens – place le lecteur dans l'obligation d'assimiler les formes linguistiques siciliennes, qu'en toute autre circonstance il eût rejetées. La didactique des langues, tributaire des résultats acquis par la linguistique, aurait sans doute beaucoup à apprendre des manipulations ludiques d'un auteur sicilien lui-même grand admirateur de l'auteur catalan Manuel Vasquez Montalban.

Pour témoigner de l'actuelle vigueur de la diversité des dialectes dans le jardin bien soigné de l'italianisme, on pourrait encore citer la présence du sarde dans les romans de Milena Angus ou de Marcello Fois. Ou l'émergence très forte du dialecte milanais dans certains romans et nouvelles de Laura Pariani, chez qui fait également irruption l'espagnol, en vertu des croisements linguistiques liés aux mouvements migratoires en Amérique du Sud et au retour des émigrés vers la terre de leurs origines. Enfin, sur un terrain qui n'est plus du tout celui de la fiction, on constate depuis quelques années que l'établissement en Italie d'immigrés venus d'Afrique, du Moyen Orient, de l'Europe de l'Est a favorisé la construction d'une génération d'écrivains non italophones de naissance et dont la langue démontre un nouveau type de plurilinguisme.

La réalité linguistique de l'italien est plurielle. Et sans doute en est-il de même des autres langues romanes. Cette diversité ne peut être scientifiquement appréhendée que par les linguistes, soit qu'ils reconstituent dans la diachronie le croisement des formes syntaxiques et lexicales duquel les diverses langues romanes sont issues ; soit qu'ils saisissent, dans la synchronie, les efforts concordants et discordants que les dialectes, par leur intrusion incongrue ou calculée, introduisent dans la langue, pour le bénéfice ou le désespoir des lecteurs, en fonction de leur

« préparation linguistique ». Mais les chercheurs en littérature ou en civilisation en font leur miel et s'en nourrissent.

Ces quelques mots – de couleur italianiste seulement par défaut – auront démontré mon intérêt pour des enjeux qui, loin de se limiter aux strictes spécialités, concernent en fait tous les domaines de la recherche en lettres et sciences humaines...

**Brigitte URBANI**, Directrice du C.A.E.R.

C'est avec un très grand plaisir que j'ouvre les travaux de cette journée d'études de linguistique romane. Ma position, curieuse aux yeux de certains, au sein du département de linguistique comparée des langues romanes et de roumain, m'y conduit naturellement. J'étudie en effet depuis plusieurs années, à propos du fameux débat sur la langue latine qui, de l'antichambre du pape Eugène IV à Florence en 1435 au cercle des Borgia à Rome vers 1485, a agité la communauté humaniste<sup>1</sup>, l'émergence d'une prise de conscience d'une parenté entre une série de langues qui, de la péninsule ibérique à la Roumanie et même à l'Afrique du Nord, sont toutes issues, n'en déplaise à Lorenzo Valla, du latin. En constatant des traces de latin dans le parler des Romains et surtout des Romaines du XVe siècle, le romanesco (Biondo, Poggio), des ibériques (Guarino, Poggio, Paolo Pompilio), des habitants de l'actuelle Roumanie (Poggio, Paolo Pompilio) et même dans une langue latino-africaine parlée dans le sud tunisien et le sud constantinois (Paolo Pompilio), les humanistes italiens que je viens de nommer ont commencé à prendre conscience d'une parenté entre le latin et les langues issues de lui que nous appelons "romanes" et qui font l'objet de ce colloque. Je me sens donc tout à fait à l'aise dans les problèmes qui vont être abordés aujourd'hui et, avant de céder la parole au premier président de séance, c'est un plaisir pour moi d'annoncer que cette première manifestation de linguistique romane (un rythme annuel est prévu: LiCoLaR Aix 2008 est LiCoLaR 1, il ouvre une série) est dédié par les deux organisatrices, Sophie Saffi et Romana Timoc-Bardy, au professeur de linguistique italienne et roumaine qui a été leur maître et directeur de thèse, au brillant guillaumien qui les a initiées à la psychomécanique du langage et à la psychosystématique des langues, au professeur Alvaro Rocchetti de la Sorbonne-Nouvelle.

**Jean-Louis CHARLET**, Université de Provence

---

<sup>1</sup> Sur cette querelle, la meilleure synthèse est encore celle de Mirko Tavoni, *Latino, grammatica, volgare. Storia di una questione umanistica*, Padova, 1984. Pour ma part, je suis intervenu ponctuellement sur deux points de la querelle : « Un témoignage du XVe siècle sur la latinité africaine et le grec des 'Choriatés' : Paolo Pompilio » in *Cahiers d'études romanes*, Université de Provence, 18, 1994 (1995), pp. 85-95.

## Présentation

Afin d'insuffler un nouvel élan à la recherche en linguistique romane au sein de notre Université, nous organisons le 23 mai 2008, une Journée d'études annuelle de Linguistique Comparée des Langues Romanes (LiCoLaR) dans l'espoir de favoriser les échanges entre romanistes de notre Université de Provence Aix-Marseille 1, et des autres Universités françaises et européennes. En tant qu'organisatrices, nous remercions d'abord les intervenants pour leur présence et leur implication dans la visibilité de cette manifestation, intervenants dont plusieurs sont venus de l'étranger, et dont les contributions ont ouvert de larges champs de réflexion, puis l'assistance nombreuse dont les remarques et les questions ont renforcé l'animation du débat d'idées. Nous avons souhaité mettre cette journée sous le signe de l'ouverture, qu'elle soit géographique ou scientifique, et les posters présentés par les étudiants en ont été aussi une illustration.

Nous remercions pour leur soutien financier, logistique et éditorial, l'Université de Provence Aix-Marseille 1 et, en particulier, le CAER (Centre Aixois d'Études Romanes), le *Département d'Études italiennes* et le *Département de Linguistique comparée des Langues romanes et de Roumain* ; le CLAIX (Cercle Linguistique d'Aix-en-Provence), le Laboratoire SELOEN (*Sémantique, Logique, Énonciation*) de l'Université Charles-de-Gaulle - Lille 3 ; ainsi que la revue *Studia Universitatis Babeş-Bolyai* de l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, qui nous accueille dans ses pages. *La présente publication concrétise les excellentes relations d'échanges scientifiques qu'entretiennent les linguistes d'Aix-en-Provence et de Cluj.* Ces textes seront ultérieurement publiés en France par l'Université Charles-de-Gaulle - Lille 3.

Ces Actes se divisent en quatre parties, respectant en cela le programme de la Journée d'études, aux sections successivement présidées par Gérard Gomez, Sophie Saffi, Gilles Bardy et Jean-Louis Charlet, respectivement latino-américaniste, italieniste, roumaniste et latiniste de l'Université de Provence. Une première partie, consacrée à la LINGUISTIQUE ITALIENNE, débute avec un article d'**Alvaro Rocchetti**, Professeur de linguistique italienne et roumaine, dont les travaux ont ouvert la voie à la psychosystématique de l'italien et du roumain, et à qui la Journée LiCoLaR 2008 a été spécialement dédiée. Alvaro Rocchetti traite du comportement différent des langues romanes dans l'expression du passé et du futur, et des implications variées que cette différence de traitement a dans la morphologie du verbe et dans la syntaxe. **Louis Begioni** aborde ensuite la constitution du pronom personnel sujet du latin aux langues romanes en comparant les situations du français, de l'italien et des dialectes émiliens. Sa réflexion à la fois diachronique, synchronique et comparative fait référence à la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume et cherche à mettre en évidence les mécanismes sémantiques et déflexifs de ces phénomènes d'antéposition morphologique. **Giancarlo Gerlini** poursuit et propose une analyse contrastive du possessif en italien et en français,

qui nous permet de mieux appréhender les raisons de la présence ou de l'absence de l'article à côté du possessif, et de comprendre le comportement particulier des noms de parenté, la préférence pour les pronoms atones ou les déterminants du nom. **Jacqueline Brunet** présente sa *Grammaire critique de l'italien*, dont le 16<sup>ème</sup> volume (*Le verbe. 4. Modes et temps*), vient d'être publié, en rappelant la perspective critique et descriptive qui a guidé son travail, ainsi que les modalités d'implication des étudiants dans sa réalisation. Cette section se conclut avec les contributions de **Virginie Sauva** sur les démonstratifs et la représentation spatiale en italien et dans les langues romanes, et d'**Aurélié Joseph** sur le langage SMS en italien, français et anglais.

Une deuxième partie intitulée TRADUCTION ET POESIE accueille la contribution de **Françoise Morcillo** dont le questionnement porte sur trois poètes espagnols, Jaime Siles (Valence 1951), Antonio Colinas (León, 1947) et Luis Antonio de Villena (Madrid, 1951). Le premier est le traducteur de Celan, de Coleridge, de Reiner Kunze, de Pere Gimferrer et de bien d'autres, le deuxième de Leopardi et de Salvatore Quasimodo, et le troisième de Du Bellay, des sonnets de Michel-Ange et des poètes symbolistes français. Ce recours au texte étranger semble favoriser une meilleure compréhension de l'éclosion poétique des années 70 dans une Espagne en marche vers une conscience plurielle linguistique et démocratique. Les choix des poètes-traducteurs permettent au Lecteur-traducteur de ces mêmes poètes d'appréhender le phénomène littéraire sous l'angle de l'étrangeté. La traduction est alors une pratique qui engage, certes, une aventure des langues, mais dans leur transmission culturelle, c'est-à-dire de langue et d'identité.

La troisième partie dédiée à la LINGUISTIQUE ROUMAINE, débute avec l'article co-signé par **Oana Aurelia Gencărau** et **Ștefan Gencărau** qui nous montrent, à travers la présentation de définitions lexicographiques de dictionnaires bilingues d'époque, comment les emprunts au lexique français ont servi, au XIX<sup>e</sup> siècle, à enrichir le vocabulaire roumain dans des domaines alors nouveaux pour la société roumaine en cours de modernisation. **Carmen Mihai** propose ensuite une étude des structures d'amorce, de relance ou de reprise en roumain parlé, ouvrant le champ à une réflexion sur l'interaction verbale et la stéréotypie langagière en roumain.

La quatrième et dernière partie est consacrée à la LINGUISTIQUE ROMANE. **Marta Andronache** présente le programme de recherche *TLF-Etym*, ses choix lexicographiques et le traitement rigoureux qu'il propose de l'étymologie des emprunts du français aux autres langues romanes. **Didier Bottineau** traite des cognèmes en espagnol. Il présente l'acte de langage comme une procédure vocale de construction du sens, dans le cadre d'une approche de la cognition langagière inscrite dans le schéma du corps. La contribution de **Sandrine Caddeo** et **José Deulofeu** présente deux outils pour l'étude des langues romanes : le recueil de corpus de langue orale *C-Oral-Rom* et la méthode d'enseignement de la lecture et de la compréhension passive des langues romanes *Eurom4*. Cette section s'achève avec l'article de **Luca Nobile** qui rappelle l'apport de la théorie iconique du signe à la naissance de la linguistique comparée. Une théorie constitutive, mais exclue de



l'histoire de la linguistique. À l'origine de certains des fondements épistémologiques de la nouvelle grammaire comparée, à la source des questionnements entre nature et histoire menant à une place prépondérante de l'indoeuropéen, elle a aussi ouvert la voie à la découverte des lois phonétiques au XIX<sup>e</sup> siècle.

En nous lançant dans l'aventure LiCoLaR, nous espérons que cette Journée serait la première d'une série annuelle. Déjà, le deuxième opus, LiCoLaR 2009, *Préfixes et suffixes dans les langues romanes. Dérivation, composition, construction du mot, construction du sens*, a eu lieu le 15 mai 2009, et les Actes en seront publiés au printemps 2010. Cette journée s'articulait autour de trois ateliers : *Aspects théoriques, Suffixes, Préfixes et prépositions*. La troisième édition, LiCoLaR 2010, sur le thème *Le signe est-il motivé ? Réflexions sur les systèmes phonologiques des langues romanes*, se déroulera au mois d'avril 2010. Nous espérons que la lecture de ces pages vous incitera à vous joindre à nous en cette occasion.

**Sophie SAFFI, Romana TIMOC-BARDY**

Université de Provence

### **Comité de Lecture LiCoLaR**

Gilles Bardy (MCF HDR, Université de Provence Aix-Marseille 1)

Louis Begioni (Professeur, Université Charles de Gaulle Lille 3)

Jean-Louis Charlet (Professeur, Université de Provence Aix-Marseille 1)

Alvaro Rocchetti (Professeur émérite, Sorbonne Nouvelle Paris 3)

André Rousseau (Professeur émérite, Université Charles de Gaulle Lille 3)

Sophie Saffi (MCF, Université de Provence Aix-Marseille 1)

Romana Timoc-Bardy (MCF, Université de Provence Aix-Marseille 1)

Christian Touratier (Professeur émérite, Université de Provence Aix-Marseille 1)

### **Relecture et résumés :**

Annamaria Stan (Université Babeş-Bolyai, Cluj, Roumanie)

Virginie Sauva, (Université de Provence, France)

Aurélie Joseph (Université de Provence, France)

## SYMETRIE ET DISSYMETRIE DANS L'EXPRESSION DU FUTUR ET DU PASSE DANS LES LANGUES ROMANES

ALVARO ROCCHETTI<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** The purpose of the article is to analyse the way in which different Romance languages express past and future tenses. These tenses have diverse implications on the morphology of the verb and syntax. Thus, in the case of verbs that use different roots, as for instance the verb *to go*, it is impossible not to be surprised by the difference existing between the root of the past tense (the root *all-* in *j'allai, tu allas...* and *j'allais, tu allais, il allait*, as well as the plural form of the verb, present tense *nous allons* and *vous allez*) and the root of the future tense in French (the root *ir-* preserved directly from Latin) while the Italian presents an impressive regularity regarding the root (on the one hand *andavo, andai* and, on the other hand, *andrò, andrei*). My article wishes to describe this opposition and to show the differences between French and Italian syntax illustrated by the future tense and the conditional. There are clear differences between expressing future and conditional in French and expressing future and conditional in Italian: *se + future* expresses a hypothesis in Italian — *se verrai domani, ti darò una caramella* — while the French *si + future* is not the expression of a hypothesis: *\*Si tu viendras demain...* cannot express a hypothesis in French. On the other hand, while the French perfect conditional can be used in order to show a hypothesis in two forms : simple and compound (e.g. "*je savais bien que je vous aurais retrouvés*" or "*je savais bien que je vous retrouverais*"), the Italian language accepts only one form, a compound one (e.g.: "*sapevo che vi avrei ritrovati*" / "*sapevo che vi \*\*\*ritroverei*"). We can notice that the Spanish language, which has preserved the root *ir-* for the future (*iré, iras, ira...*) and for the conditional (*iría, irías, iría...*), cannot express a hypothesis by using the future form of the verb : "*\*si vendrás mañana...*" is impossible in Spanish in the same way as "*\*si tu viendras demain...*" in French. Moreover, the Spanish language can use the simple conditional form in the past : "*me dijo que vendría*". My article will describe the connection and the coherence of such morphological and syntactical constraints.

**Keywords:** *future tense, past tense, Romance languages, root.*

Les langues romanes ont hérité du latin la plupart de leurs éléments morphologiques, mais il est des cas où elles ont innové et ont donc dû forger elles-mêmes leurs propres instruments. Les quelques cas où cela s'est produit sont dès lors révélateurs du système morphologique sous-jacent qui a été mis en place. Nous pouvons citer, par exemple, la création du système des articles dans le domaine

---

<sup>1</sup>Professeur émérite à l'Université de la Sorbonne Nouvelle - Paris 3, E-mail: alvaro.rocchetti@free.fr

nominal, avec l'utilisation de l'article *unus* pour l'article indéfini et des pronoms *ille* ou *ipse* pour l'article défini. Dans le domaine verbal, on peut relever le choix des auxiliaires : généralement, l'auxiliaire *esse*, déjà présent en latin, a été conservé, mais la plupart des langues y ont ajouté un nouveau venu parmi les auxiliaires : *habere*. L'espagnol et le portugais ont développé une double série d'auxiliaires à partir du latin *stare* et *tenere* pour compléter *esse* et *habere*. Enfin, le roumain s'est doté d'un auxiliaire spécifique, *a fi*, venu de *fio* 'devenir' qui lui a permis, entre autres avantages, de réduire bien plus que les autres langues romanes, les formes synthétiques du subjonctif. Il s'agit là d'observations que la linguistique historique et les études de psychosystématique ont bien mises en valeur, même si la portée de ces innovations peut encore faire l'objet de recherches intéressantes.

Mais il est un domaine dans lequel les innovations n'ont pas été, à notre sens, assez étudiées pour qu'il soit possible d'en tirer des conclusions sur le système sous-jacent qu'elles révèlent. Nous voulons parler de toutes les innovations qui permettent de mieux apprécier les différences ou les ressemblances qui existent, au sein même de chacune des langues romanes vivantes, entre la représentation de l'époque passée et celle de l'époque future. Pourtant, la manière dont s'est construit le système verbal et la manière dont il fonctionne sont déterminantes pour la syntaxe verbale. Et nous allons voir que les faits révélateurs ne manquent pas<sup>2</sup>

L'une des innovations les plus évidentes est la création, dans les langues romanes occidentales d'un nouveau verbe au radical variable *andar(e)* / *aller* qui est venu se mêler aux deux autres verbes exprimant le concept d'aller en latin que sont *ire* et *vadere*. Selon les langues, il s'est tantôt ajouté à ces deux verbes — comme en espagnol (*ando* à côté de *iba/voy/iré*)—, tantôt il a fusionné avec les deux autres — c'est le cas en français (*j'allais/je vais/j'irai*) —, tantôt enfin il n'a fusionné qu'avec l'un d'entre eux, ce qui est advenu en italien (*andavo/vado/andrò*). Mais la chose la plus étonnante est que ce verbe — fondamental dans les langues romanes — est une création presque ex-nihilo puisque le problème étymologique n'est toujours pas résolu : l'espagnol *andar*, l'italien *andare*, le provençal *aná* ont-ils la même origine que le français *aller* ? Et si oui, laquelle ? S'agit-il de *ambulare*, de *ambitare* (faire aller les deux jambes) ou encore de *ad-nare* 'nager vers', sur le modèle d'autres verbes de mouvement d'origine marine comme *aborder*, *accoster*, *arriver*, esp. *llegar* ('plier les voiles'), roum. *pleca* ('plier bagages'), etc. Sans prétendre résoudre ce problème, nous nous intéresserons aux différents radicaux que ce verbe utilise dans les langues romanes, non comme l'a fait Gustave Guillaume, pour étudier leur variation, mais pour tirer de ces variations des indications sur le système verbal qui les a motivées.

---

<sup>2</sup> Le texte de cet article ne correspond pas exactement à la communication faite lors de la journée LICOLAR (Centre Aixois d'Etudes Romanes, Université d'Aix-en-Provence, 23 mai 2008). Son contenu a été modifié pour répondre à une question posée par M. Christian Touratier concernant l'incidence des différences de construction du conditionnel en français et en italien sur les emplois de ce temps.

La répartition des radicaux qu'utilisent le verbe français aller et ses correspondants dans les langues romanes a en effet de quoi intriguer. Le roumain et l'espagnol, par exemple, ont deux verbes 'aller' : *a se duce* et *a merge* pour le premier, *andar* et *ir* pour le second. Mais si les deux verbes roumains et le verbe *andar* ont une conjugaison complète fondée sur le même radical que l'infinitif, *ir* alterne trois types de radicaux : *v-* pour le présent, comme en français, mais avec cette différence que ce radical s'étend aussi aux deux personnes du pluriel (*vamos, vais*); *ir* pour le futur (*iré*) et pour le conditionnel (*iría*), comme en français, à nouveau, mais, là aussi, avec cette différence qu'il s'étend aussi à l'imparfait (*iba*) ; enfin le radical du parfait de *ser* tient lieu également de parfait à *ir* (*fui* 'je suis allé, j'ai été').

A propos des deux verbes roumains, on peut remarquer que la séparation entre le roumain et les autres langues, advenue en 270, lorsque l'administration et les troupes romaines se sont retirées au sud du Danube, s'est produite avant que les verbes qui donneront *andar(e)*, *aná* et *aller* n'aient été mis en place dans le latin vulgaire. Ceci explique que le roumain ait utilisé, pour l'expression du déplacement, des verbes qui ont eu une autre évolution dans les langues romanes occidentales : *a se duce* a gardé le radical du latin *ducere* que l'on retrouve en français dans les composés en *-duire*, comme *conduire*, *produire*, *déduire*, *enduire*, *réduire*, *traduire*, mais que le français n'a pas gardé sous la forme simple de *\*duire*. L'italien et l'espagnol ont agi de même, en éliminant *\*durre* et *\*ducir*, mais en conservant les composés *condurre/conducir*, *produrre/producir*, *dedurre/deducir*, *indurre/inducir*, *ridurre/reducir*, *tradurre/traducir*. Cette conservation des formes simples en roumain et leur disparition au profit de formes préfixées dans les langues romanes est assez générale. Elle touche, par exemple, un autre verbe fondamental en roumain, *a trebui* ('falloir', avec le très utilisé *trebuie* 'il faut') qui a donné naissance à un grand nombre de composés en français, en italien et en espagnol, mais qui n'existe pas, dans ces langues, sous sa forme simple : *contribuer*, *distribuer*, *attribuer*, *rétribuer*, etc. Cette différence de conservation des formes simples et des formes préfixées mériterait d'être approfondie car elle doit avoir une cause liée à la structure même des langues et des implications morphologiques et syntaxiques vraisemblablement intéressantes.

En ce qui concerne le problème que nous examinons ici — la symétrie et la dissymétrie dans l'expression du futur et du passé dans les langues romanes —, il faut souligner un fait révélateur dans l'évolution des formes verbales du roumain et des autres langues romanes occidentales. C'est que même si les verbes qui vont servir à exprimer les nouvelles formes du futur et du conditionnel n'ont pas toujours la même origine en roumain et dans nos langues occidentales, l'évolution peut conduire à des formes tout à fait semblables, voire identiques. Ainsi, le français, en utilisant l'auxiliaire *aller* (avec le radical *v-* venu de *vadere*) construit le futur proche *il va chanter*, là où le roumain, en utilisant, lui, le verbe tout à fait différent *a vrea* 'vouloir' livre un futur tout à fait parallèle (*el*) *va cânta*. On a bien l'impression que, dans les deux cas, la recherche d'une forme adéquate pour

l'expression de la troisième personne du futur *va* + *infinitif* l'a emporté sur les règles phonétiques. En effet, d'une part, le roumain *a vrea* a dû subir une évolution peu orthodoxe pour passer de l'infinitif latin *velle* 'vouloir' à *vrea*, puis de sa troisième personne de l'indicatif (*el*) *vrea* à (*el*) *va* ; d'autre part, le français *aller* a dû intégrer le radical d'un autre verbe, *vadere*, pour obtenir la même forme *va* et exprimer le futur, lui aussi. Il y a là une telle convergence entre deux langues qui ont évolué séparément l'une de l'autre pendant plus de 1500 ans que le hasard doit être exclu.

Le hasard doit être exclu aussi, comme nous allons le voir, entre l'italien et le français dans le choix que ces deux langues ont fait des radicaux du verbe *aller*. Aux deux verbes du roumain et de l'espagnol, le français et l'italien répondent par une combinaison de radicaux pour construire finalement un unique verbe, *aller* en français et *andare* en italien. Mais le fait révélateur va être la manière différente dont les radicaux vont être répartis dans chacune de ces deux langues. Qu'observons-nous en effet ?

Les deux langues ont construit de la même manière le présent et le passé, si l'on admet une équivalence entre le radical français *all-* et le radical italien (et espagnol) *and-*, quoique cette équivalence ne puisse être qu'une concession provisoire. On voit en effet une alternance du radical en *v-* utilisé, dans les deux langues, pour les personnes simples<sup>3</sup>, et du radical *all-* / *and-* pour les personnes complexes. Cette liaison des personnes et de certains radicaux n'est cependant pas à prendre au premier degré : c'est l'opposition entre personnes simples et personnes complexes que l'évolution a manifestement conduit à privilégier, non l'expression de telle personne par tel radical ou par tel autre<sup>4</sup>. En effet, les différents stades que

<sup>3</sup> Nous entendons, par personnes simples, celles qui sont composées, de manière homogène, de personnes de même rang, ce qui est le cas de la première, de la deuxième, de la troisième personne du singulier et aussi de la troisième personne du pluriel. En revanche la première et la deuxième personne du pluriel sont des personnes complexes puisqu'elles peuvent inclure toutes les personnes simples : *nous* peut équivaloir à *je + tu + il(s)*, tandis que *vous* peut exprimer *tu + il*.

<sup>4</sup> Nous sommes conduit à cette conclusion par la comparaison entre la morphologie verbale de l'italien et celle du français : dans les deux langues, la répartition des radicaux, *v-* et *all-* pour le français et *v-* et *and-* pour l'italien, est tout à fait la même aux temps du présent et des passés de l'indicatif (imparfait et passé simple ou *passato remoto*). On pourrait en conclure, comme le fait Gustave Guillaume dans sa leçon du 6 mars 1947 que le radical *all-* est un radical "compétent universellement pour le passé" et que, parallèlement, le radical *and-* de l'italien est aussi un radical exprimant le passé. Mais on se heurte, en italien, au fait que ce même radical sert aussi à construire le futur et le conditionnel ! Cela nous a amené à approfondir la recherche (que nous exposons plus loin) et à retrouver une observation que nous avons eu bien des fois l'occasion de faire : ce n'est pas le radical, en soi, qui exprime les notions de temps ou de personne, mais le contraste des radicaux. On notera qu'il en est de même dans la morphologie nominale de l'italien : la voyelle finale — que ce soit *-a*, *-e* ou *-i* — n'exprime pas le singulier ou le pluriel par elle-même, mais peut exprimer l'un ou l'autre selon la voyelle à laquelle elle s'oppose. Ainsi, *-a* exprime le singulier dans *casa* (opposé à *case*), mais le pluriel dans *mura* (opposé à *muro*) ; *-e* exprime le pluriel dans *case*, mais le singulier dans *notte* (opposé au pluriel *notti*) ; *-i* peut exprimer le pluriel dans *muri* (opposé à *muro*), mais aussi le singulier dans *la crisi* (dont le pluriel est *le crisi*). On le voit : le contraste est un élément essentiel du fonctionnement des langues.

l'on peut reconstituer montrent qu'en latin vulgaire la conjugaison du verbe latin *ire* au présent — *eo, is, it, imus, itis, eunt* — a été modifiée par l'introduction des formes du radical de *vadere* aux deux premières personnes du pluriel. On a obtenu la nouvelle conjugaison suivante : *eo, is, it, vamus, vatis, eunt*. Puis le radical de *vadere* est passé aux personnes simples, mais a été remplacé, aux personnes complexes, par le nouveau radical *and-* / *all-*. D'où nos alternances actuelles : *je vais / vado, tu vas / vai, il va / va*, mais *nous allons / andiamo, vous allez / andate*, et enfin *ils vont / vanno*. Cette succession de radicaux — *ir-* d'abord partout, puis *v-* aux personnes complexes, enfin *v-* aux personnes simples et *and-* / *all-* aux personnes complexes, révèle un travail de recherche de la meilleure congruence possible entre la forme physique du mot et le rôle qu'il doit assumer. On ne peut dire que le radical en *v-* "exprime" les personnes complexes (comme on pourrait le croire en examinant la conjugaison à l'époque du latin vulgaire), ni qu'il "exprime" les personnes simples (comme on pourrait le croire en examinant la conjugaison en français ou en italien). La seule constante que l'on peut observer entre le latin vulgaire (*eo / vamus*) et le français ou l'italien (*je vais / nous allons ; vado / andiamo*) est la préservation de la différence entre personnes simples et personnes complexes.

Ce travail de "ciselage" que l'on constate est dû au fait qu'il s'agit d'un verbe capital dans les langues romanes : il va exprimer en effet un grand nombre de fonctions nouvelles, comme le nouveau futur du français et le nouveau conditionnel. On constate aujourd'hui que le futur simple est concurrencé, sur son propre terrain (le futur éloigné) par le futur proche : 'En octobre prochain, on va partir aux Etats Unis' concurrence, dans la langue parlée, 'En octobre prochain, nous partirons aux Etats Unis'. Il lui est même souvent, spontanément, préféré. Il en est de même pour le conditionnel dans l'expression du futur dans le passé : 'l'année suivante, elle se marierait' est moins courant, dans un récit oral, que 'l'année suivante, elle allait se marier'. En italien, si le futur proche est moins fréquemment utilisé qu'en français<sup>5</sup>, le verbe *andare* prend en charge une partie de la voix passive (*è andato distrutto* à côté de *è stato distrutto* 'il a été détruit', avec la nuance "on n'a pas pu empêcher sa destruction" pour *è andato distrutto*) et la modalité d'obligation (*va notato che* 'il faut noter que', *andava fatto così* 'il aurait fallu le faire ainsi'). En espagnol aussi le verbe *ir* est employé pour l'expression de la forme progressive : *iba haciendo, va vestido*, etc. Suivre l'utilisation des radicaux du verbe *aller* et de ses correspondants dans les langues romanes est donc un bon moyen de pénétrer dans la structure verbale que chaque langue a mise en place.

L'italien et le français ont un comportement très semblable pour l'expression des temps du passé et du présent. Mais le fait révélateur concerne l'époque future : alors que le français utilise un troisième radical *ir-*, directement issu du latin (*j'irai, tu iras*, etc. et *j'irais, tu irais*, etc.), l'italien reprend le même radical *and-* qu'il

<sup>5</sup> Nous avons cependant entendu un speaker de la RAI conclure son discours par ces mots : "e ora andiamo a mangiare" alors qu'il est devant son assiette et qu'il n'a pas à se déplacer pour aller manger. Il s'agit donc là, comme en français, d'un futur proche.

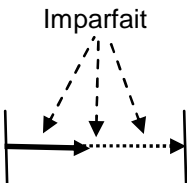
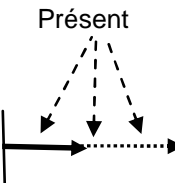
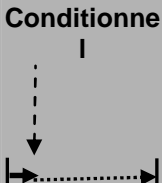
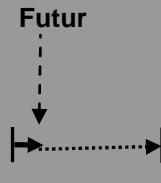
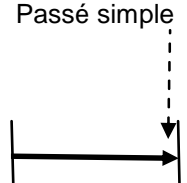
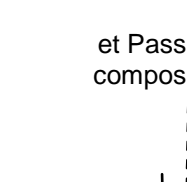
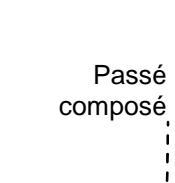


utilise pour les personnes complexes du présent et les deux temps du passé : *andrò, andrai, andrà...* pour le futur et *andrei, andresti, andrebbe...* pour le conditionnel. Comment rendre compte de cette différence ? Si l'italien ne présentait qu'un seul radical au présent, comme dans la plupart des autres verbes, on pourrait penser que ce verbe est moins fondamental en italien qu'en français et que *andrò, andrai, andrà, andremo, andrete, andranno*, ne sont pas plus insolites que, par exemple, *canterò, canterai* ou que *vedrò, vedrai*. Mais la variation de radical au présent et l'utilisation de ce verbe pour l'expression de l'obligation et pour la voix passive, nous poussent à approfondir la question.

Toute la différence entre l'italien et le français se limite à l'époque future qui est — notons-le — la dernière à avoir été mise en place. Le présent et le passé (avec l'imparfait et le parfait) sont déjà en place dès le latin. Pour l'époque future, le latin ne présente que le temps futur car le conditionnel est encore exprimé par le subjonctif et n'apparaîtra, comme temps de l'indicatif, qu'avec les langues romanes. Certaines formes du futur sont d'ailleurs, elles aussi, encore héritées de la perspective modale (*faxo, dicam*, etc.). Le futur en *-bo* ne concerne que le premier et le deuxième groupe de verbes (*laudabo* et *monebo*) : il n'est donc pas généralisable. C'est pourquoi il ne s'est pas maintenu dans les langues romanes qui, toutes, l'ont remplacé par des constructions avec l'infinitif complété par l'auxiliaire *habere* au présent. A la différence du futur latin en *-bo*, ce nouveau futur a été généralisé à tous les groupes verbaux. Il est encore présent, en tant que futur, dans nos langues romanes occidentales, mais a donné le conditionnel en roumain : *a□ cânta* 'je chanterais', *ai cânta* 'tu chanterais', *ar cânta* 'il chanterait', *am cânta* 'nous chanterions', *ași cânta* 'vous chanteriez', *ar cânta* 'ils chanteraient'.

Une autre différence capitale est à souligner : alors que les conditionnels français, espagnol et portugais sont construits avec l'infinitif suivi des auxiliaires *avoir, haber, haver*, conjugués à l'imparfait (ex. fr. *il se blesserait*, esp. *se feriría*, port. *ferir-se-ia*), l'italien a hésité pendant plusieurs siècles entre cette même construction (*cantaria, vorria, avria ou saria*) et une construction avec l'auxiliaire *avere* non plus à l'imparfait mais au parfait (*canterebbe, vorrebbe, avrebbe, sarebbe*). Cette dernière forme l'a emporté autour des années 1550-1600.

Nous pouvons visualiser la différence de construction entre l'italien d'une part, et le français, l'espagnol et le portugais de l'autre, avec le tableau suivant :

(\*) La langue roumaine se range du côté de la langue italienne. On peut, en effet, dans cette langue, comme en italien, construire l'hypothèse en utilisant le futur (*dacă vei veni = it. se verrai ≠ \* si tu viendras*). Mais, comme tous les temps de l'époque future sont analytiques, nous n'avons pas voulu les inclure dans cette représentation des temps simples, pas plus que le futur proche français *aller + infinitif*.

<p><b>Niveaux</b></p>	<p><b>Epoque passée</b> (commune, héritée du latin pour l'imparfait et le passé simple — reconstruite pour le passé composé)</p>	<p><b>Epoque présente</b> (commune, en partie héritée —le présent —, en partie reconstruite — le passé composé.)</p>	<p><b>Epoque future</b> (entièrement restructurée pour toutes les langues romanes)</p> <p>- français, - espagnol, - portugais,                      - italien*</p>	
<p>Infectum</p>	<p>Imparfait</p> 	<p>Présent</p> 	<p>Conditionne</p> 	<p>Futur</p> 
<p>Perfectum</p>	<p>Passé simple</p>  <p>et Passé composé</p> 	<p>Passé composé</p> 	<p>Futur</p> 	<p>Conditionnel</p> 



On voit ainsi que si le présent et le passé sont construits de la même manière — ils sont, hérités du latin —, il n'en est pas de même de l'époque future qui présente, en italien, une inversion par rapport aux autres langues : le futur se situe au niveau de l'inflectum tandis que le conditionnel occupe la position de perfectum. Cette position de perfectum, pour un temps qui est entièrement virtuel, est étonnante : de quoi est-il le perfectum ? La réponse est donnée par le comportement même du conditionnel. En effet, à la différence des conditionnels des langues française, espagnole et portugaise, le conditionnel italien ne peut pas occuper la position de passé. Il peut être utilisé à la forme simple uniquement dans les époques future et présente. Lorsqu'il fait fonction de futur dans le passé, il doit être composé : le français *il m'a dit qu'il viendrait* ne peut pas se rendre littéralement par *mi disse che \*verrebbe* en italien. Il faut traduire par *mi disse che sarebbe venuto*. Comment s'explique cette contrainte insolite ? A quoi est-elle due ? Il faut y voir une sorte de "répartition des tâches" entre le temps et l'aspect : c'est la composition qui exprime le passé, évitant ainsi au conditionnel d'entrer dans le plan du passé. Cela signifie que le conditionnel est bien un perfectum, mais en aucun cas un perfectum de passé : il est réservé à l'époque future ou à la partie future du présent. S'il n'est pas composé, il ne peut descendre en direction du passé que jusqu'au niveau du présent, là où justement commence la zone du passé. Au-delà, la composition est nécessaire.

On peut conclure provisoirement que la construction du conditionnel avec l'infinitif suivi de l'auxiliaire au perfectum traduit le choix fait par l'italien de confier au conditionnel la tâche d'exprimer la virtualité propre à toute hypothèse conditionnelle. Mais une question vient tout de suite à l'esprit : comment se fait-il que les conditionnels français, espagnol et portugais, situés au niveau de l'inflectum, puissent traduire le conditionnel italien qui, lui, est situé au niveau du perfectum ? Et une deuxième question se pose de manière tout aussi évidente : la superposition des deux types de représentation est-elle complète ou est-il possible de trouver des cas qui révéleraient un décalage entre eux ? En d'autres termes, existe-t-il des emplois directement en relation avec la différence de construction et qui ne pourraient pas être rendus par le conditionnel correspondant dans l'autre langue ou l'autre groupe de langues ?

Pour répondre à ces questions, nous utiliserons une démarche déductive empruntée aux sciences exactes et qui est, à notre sens, insuffisamment utilisée en linguistique : puisque nous avons établi le tableau précédent sur la base de la constatation d'une différence de construction entre les deux groupes de langues considérées, nous allons en déduire quelles sont les contraintes et les conséquences théoriquement prévisibles pour chacun des deux choix. Nous nous reporterons ensuite sur le comportement des langues pour confronter nos déductions avec la réalité et vérifier si la théorie est en accord ou non avec cette réalité. Nous nous proposons, en somme, de suivre le mouvement créateur du langage en passant du mécanisme de la langue (tel que nous l'avons postulé) au discours, lequel est représenté ici par des exemples d'emploi du conditionnel et du futur dans les langues romanes. Par la même occasion, nous pourrions constater si notre démarche est infirmée ou confirmée.

Avant d'aborder cette nouvelle recherche, il convient de définir les instruments que nous allons utiliser. Dans le cadre de l'analyse des implications des temps verbaux liés à l'époque future du mode indicatif (conditionnel et futur), trois critères sont à considérer :

- 1) l'aspect lié au système verbal, qui se présente, comme nous l'avons vu, sous la forme d'une opposition entre un infectum et un perfectum,
- 2) le contenu de l'époque : alors qu'il était une réalité mémorielle dans l'époque passée, il devient, dans l'époque future, une virtualité (irréalité) ou une éventualité (virtualité susceptible de s'actualiser).
- 3) le contenu sémantique propre au verbe (son aspect lexical ou aktionsart) qui donne des résultats différents selon qu'il est perfectif ou duratif.

Comme nous situons notre recherche au niveau du système en général, nous n'analyserons pas l'aktionsart, nous réservant d'en faire état, si nécessaire, au cas par cas.

Les temps de l'époque future peuvent être conçus de deux manières : d'une part, on peut concevoir des temps sur le modèle de ceux qui ont été construits pour l'époque passée, l'imparfait et le passé simple. Mais alors que dans le passé, avec l'imparfait, il est possible de concevoir le déroulement progressif de l'action qui a eu lieu et obtenir donc, en accord avec le contexte, une action simplement amorcée (ex.: *un peu plus, je tombais*), une action en cours de déroulement (*il pleuvait quand je suis sorti*) ou une action entièrement accomplie (mais qui garde la trace d'un déroulement éventuellement encore à venir : *le lendemain il s'évadait...*), il n'en est pas de même à l'époque future : comme rien n'est, par définition, en déroulement au sein de cette époque, on ne peut pas obtenir l'équivalent exact de *il pleuvait quand je suis sorti* en traduisant littéralement : *il pleuvra quand je serai sorti*, car "quand je serai sorti" ne constitue pas une interception de l'action de "pleuvoir" — comme c'est le cas avec *il pleuvait quand je suis sorti* (= 'au moment où je suis sorti') — mais renvoie l'action de "pleuvoir" après l'action de "sortir". *Il pleuvra quand je serai sorti* est donc l'équivalent approché de *il pleuvra une fois que je serai sorti* et non de *il pleuvra au moment où je sortirai*. Pour l'époque future, en effet, on ne peut pas utiliser deux temps du futur comparables au couple imparfait/parfait (ou passé composé) de l'époque passée. On devra utiliser le même temps et dire : *il pleuvra quand je sortirai*. Cela signifie que, dans l'époque future, on ne peut avoir que les deux positions extrêmes :

1. une saisie initiale laquelle livre une action entièrement en perspective : c'est l'équivalent exact, dans le futur, de l'action à peine amorcée que l'on avait avec *un peu plus, je tombais* (mais 'je ne suis pas tombé !'). Cette amorce d'action peut être exprimée, par exemple, par une proposition hypothétique introduite par *si, au cas où, quand bien même*, etc. : *si j'avais de l'argent, je m'achèterais une voiture / quand bien même j'aurais de l'argent, je ne m'achèterais pas une voiture...*) l'action elle-même restant entièrement en perspective :

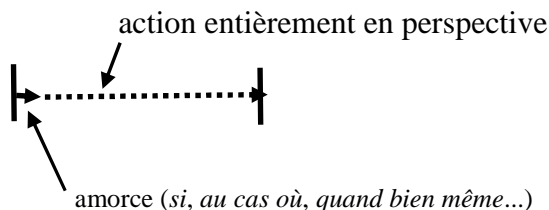


Fig. 1

2) La deuxième manière de concevoir une action dans l'époque future est de la voir comme un perfectum de futur. On obtient, là aussi, une action entièrement en perspective, celle-ci n'étant pas due, comme dans le premier cas, à l'aspect verbal, mais au contenu de futur que le perfectum intègre.

Cette première observation nous permet déjà de comprendre pourquoi, d'une manière générale, les conditionnels français, espagnols et portugais peuvent correspondre au conditionnel italien : le degré d'irréalité est élevé dans les deux types de conditionnels, mais cette irréalité est due, pour les trois langues de la Romania occidentale, à l'aspect (comme l'illustre, ci-dessus, la fig. 1), c'est-à-dire à une saisie de l'action alors qu'elle n'est encore qu'en perspective ; tandis que le conditionnel italien reçoit, lui, son irréalité de la caractéristique inhérente à l'époque future — la virtualité — qu'en tant que perfectum il a porté à son maximum. On comprend aussi, par la même occasion, pourquoi il ne peut pas entrer dans l'époque passée sans être composé : c'est la condition même de son existence. Il n'a pu être adopté autour des années 1550 que lorsque s'est imposée la composition pour exprimer le futur dans le passé. Jusque là, pour quitter le plan du futur et entrer dans le passé, il devait être remplacé par la forme en *-ia*, le conditionnel formé sur l'imparfait de l'auxiliaire *avere*, c'est-à-dire devenir, comme dans les autres langues romanes occidentales, un infectum. C'est aussi ce qui explique les nombreuses survivances de formes en *-ia* dans les dialectes italiens du Nord comme du Sud, en complément — ou à la place — des formes en *-ebbe*

Outre l'impossibilité de glisser vers le passé, une autre contrainte théorique importante découle de l'emploi de perfectum de l'époque future qu'il partage du reste avec tous les autres perfectum, du passé comme du présent des autres langues romanes : c'est l'impossibilité d'exprimer une hypothèse, même accompagné d'une particule adéquate comme la conjonction "se". Ainsi, si j'utilise cette conjonction avec un verbe exprimant un perfectum du passé (passé simple ou passé composé) ou du présent (passé composé), je ne peux pas obtenir une hypothèse : par exemple, la phrase *si je suis venu, c'est parce que tu me l'as demandé* ne contient pas d'hypothèse. Le fait que je sois venu n'est pas remis en question : la proposition introduite par "si" ne sert qu'à permettre l'expression de la cause, des raisons qui

ont motivé ma venue. Pour qu'il y ait hypothèse, il est indispensable que le verbe contienne au moins une part d'inaccompli, c'est-à-dire qu'il soit situé au niveau de l'infectum ou du subjonctif. C'est pourquoi les structures "si + imparfait" en français et "se/si + subjonctif imparfait ou futur" en italien, espagnol et portugais sont aptes à exprimer l'hypothèse. En revanche, les deux perfectum de l'époque future — que ce soit le futur simple en français ou le conditionnel italien — ne peuvent pas entrer dans une construction exprimant l'hypothèse. Aucune grammaire n'interdit aux locuteurs français de construire une hypothèse en utilisant "si + le futur" : s'ils s'y refusent — et notre expérience avec les enfants nous a montré que cette impossibilité est très tôt ressentie — c'est spontanément, parce qu'ils sentent intuitivement qu'il y a une incompatibilité entre la fonction de perfectum du futur et la part d'inaccompli que requiert une hypothèse. Si nous regardons du côté du conditionnel italien, la situation est identique. Les grammaires italiennes non plus ne mentionnent pas l'impossibilité pour le conditionnel d'exprimer une hypothèse. Mais, spontanément, les locuteurs écartent le conditionnel et lui préfèrent le futur (*se verrai...*), le présent (*se viene...*) ou le subjonctif (*se tu venissi...*), c'est-à-dire trois infectum, les deux premier temporels, le dernier modal.

En effet, contrairement au perfectum, l'inflectum a une grande variabilité d'aspect : il peut contenir plus ou moins de passé, de présent ou de futur (avec, pour ce dernier les limitations que nous avons mentionnées plus haut) sans cesser d'être un infectum, c'est-à-dire un mouvement inachevé. Dans le cas où il est saisi à son début, lorsqu'il n'a encore aucun contenu de l'époque dans laquelle il se situe, il peut donc ne pas être entièrement lié à cette époque. Ainsi, un infectum du futur peut (à l'aide d'un contexte phrastique approprié) glisser vers l'époque passée — c'est le cas du conditionnel faisant fonction de futur dans le passé en français et en espagnol. Un infectum du passé peut, lui aussi, avec un contexte phrastique approprié, glisser vers l'époque future : c'est le cas de l'imparfait français qui peut exprimer une hypothèse dans le futur après la conjonction "si" : *si tu venais demain...* Cependant, l'imparfait a besoin du "si" pour livrer cet effet : il y a là une sorte de dématérialisation grammaticale (□ une métaphore) qui ne garde de l'imparfait que sa valeur d'inflectum tout en occultant son appartenance à l'époque passée. Sans ce contexte spécifique, l'imparfait français reste attaché au passé.

Au contraire, l'inflectum du futur qu'est le conditionnel français n'a besoin d'aucune particule pour exprimer l'hypothèse : comme le visualise la figure 1, il contient suffisamment de perspective pour se passer du "si", au point que "si + conditionnel" est écarté pour éviter le pléonasme<sup>6</sup>.

---

<sup>6</sup> On connaît la petite phrase de "La guerre des boutons" : *si j'aurais su, j'aurais pas venu*. Sa cocasserie tient aux deux maladresses qu'elle présente : d'une part, l'emploi de l'auxiliaire *avoir* au lieu d'*être* pour le verbe *venir*, mais surtout le pléonasme *si j'aurais su*, avec "si" + le conditionnel, là où l'on devrait avoir soit le conditionnel seul, *j'aurais su* ou *l'aurais-je su que...*, soit "si" suivi de l'imparfait, *si j'avais su*.

Examinons maintenant les conséquences que l'on peut tirer théoriquement de la différence de construction que nous avons mise en valeur dans le tableau qui précède. On peut les résumer de la manière suivante.

En ce qui concerne le conditionnel et l'expression de l'hypothèse :

- 1) le conditionnel français — qui est un infectum — va pouvoir exprimer l'hypothèse (sans l'aide de la conjonction “si”) ;
- 2) en revanche, le conditionnel italien — qui est un perfectum — ne va pas pouvoir exprimer l'hypothèse, même si on l'associe à la conjonction “se”.

En ce qui concerne le temps futur et l'expression de l'hypothèse :

- 3) le futur simple français — qui est un perfectum — ne va pas pouvoir exprimer l'hypothèse.
- 4) le futur italien — qui est un infectum — va pouvoir exprimer l'hypothèse.

Après ces déductions théoriques, le moment est venu de vérifier si elles correspondent à la réalité en les confrontant au comportement des langues romanes dans l'utilisation des temps de l'époque future.

Examinons, dans un premier temps, les non-correspondances entre le conditionnel français et le conditionnel italien<sup>7</sup> :

*Quelqu'un qui entrerait en ce moment serait surpris de nous trouver ensemble*  
= *Uno che entrasse (\*entrebbe) in questo momento sarebbe sorpreso di trovarci insieme* (Marietti et Genevois, *Pratique du thème italien*, Nathan-Université, 1990, p. 196)

Cet exemple montre bien que le premier conditionnel, *entrerait*, qui introduit, à lui tout seul, l'hypothèse, ne peut pas être traduit par un conditionnel italien, lequel est incapable d'exprimer l'hypothèse contenue dans la proposition relative *qui entrerait en ce moment*. En revanche, le deuxième conditionnel *saurait surpris* — qui introduit la conséquence et non l'hypothèse —, trouve son équivalent italien exact dans le conditionnel *sarebbe sorpreso*.

*A chi volesse configurarsi una Circe vista dall'interno, consiglieri la biografia di una sciamana tibetana* (Luca Serianni, 1997, XIV, p. 251)  
= *A celui qui voudrait se représenter une Circé vue de l'intérieur, je conseillerais la biographie d'une chamane tibétaine*

---

Maurice Grévisse, dans *Le bon usage*, § 1037, fait à ce propos la remarque suivante : “La langue populaire emploie le conditionnel après *si* marquant le potentiel ou l'irréel : *Si tu voudrais, on travaillerait ensemble* (Fr. Carco, *L'équipe*, p. 48, cit. Sandfeld, t. II, p. 343). Pour peu qu'on ait souci de bien parler ou de bien écrire, on se gardera de cet emploi.”

<sup>7</sup> Nous remercions Licio Rutigliano, étudiant de maîtrise, de nous avoir fourni un grand nombre d'exemples de non-concordance entre le conditionnel français et le conditionnel italien.

Ici aussi, le conditionnel français rend l'hypothèse que l'italien exprime, lui, par un subjonctif imparfait, c'est-à-dire par un infectum modal. L'équivalent formel italien, avec un conditionnel, "A chi vorrebbe" est absolument exclu pour l'expression de l'hypothèse. Il n'en est pas de même pour l'apodose qui se rend normalement avec le conditionnel, en italien comme en français : *consiglierei / je conseillerais*.

L'italien utilise régulièrement l'imparfait (ou le plus-que-parfait) du subjonctif pour exprimer, dans le passé, l'irréalité liée à une comparaison. Il ne peut pas utiliser le conditionnel, même composé :

*Il me regarda comme quelqu'un qui aurait rencontré un revenant*  
 = *Mi guardò come qualcuno che avesse incontrato uno spettro* (Marietti et Genevois, *ibid.*, p. 196).

Mais il peut aussi le faire avec le subjonctif présent (à la forme simple ou composée), comme dans cet exemple de Cassola cité par Luca Serianni (1997, XIV, p. 221) :

*Fausto rimase immobile, come uno che abbia perduto la memoria*

En français, par contre, le conditionnel continue de s'imposer :

= *Fausto resta immobile, comme quelqu'un qui aurait perdu la mémoire.*

Plusieurs subordonnants (*quand, quand bien même, au cas où, pour le cas où...*) introduisent une hypothèse rendue par le conditionnel en français et par l'imparfait du subjonctif dans les phrases correspondantes en italien :

*Quand bien même je te l'aurais dit, tu ne m'aurais pas écouté*  
 = *Quand'anche te l'avessi detto, non mi avresti ascoltato*  
*Au cas où tu ne viendrais pas demain, fais-le moi savoir*  
 = *Qualora tu non venissi, fammelo sapere.*

Nous pourrions multiplier les exemples. Il se confirme donc, comme le postulaient nos projections théoriques, que le conditionnel italien et le conditionnel français ne coïncident pas dans toutes leurs applications et que les différences que l'on observe proviennent directement de leur construction. On peut en conclure qu'il y a une grande cohérence dans le fonctionnement du langage, ce qui ne saurait surprendre, car les mécanismes de la langue doivent être bien plus précis que les mécanismes d'horlogerie !

Cependant, à la différence des montres qui ne durent que quelques années, les langues doivent fonctionner pendant des siècles — et même des millénaires ! C'est pourquoi il peut arriver qu'un mécanisme prévu à l'origine pour un type de fonctionnement se trouve détourné, quelques siècles après, et qu'une différence finisse par apparaître entre deux langues utilisant le même mécanisme. On peut dire qu'alors la motivation de la construction s'est estompée et qu'une forme synthétique a pris la place d'une forme analytique. Un exemple nous en est donné par le dernier cas que nous allons examiner : celui du futur.

La construction du futur dans les quatre langues considérées est exactement la même : au sortir du latin, les futurs synthétiques de la première et de la deuxième conjugaison, *amabo, monebo*, ont été remplacés, on le sait, par une construction alliant l'infinitif à l'auxiliaire *habere* conjugué au présent : l'italien *canterà* est donc le correspondant exact, formellement, de l'espagnol *cantará* et du français *il chantera*. Les futurs latins étaient tous des infectum puisqu'ils pouvaient exprimer l'hypothèse lorsqu'ils suivaient la conjonction hypothétique "si". Mais la création du deuxième temps de l'époque future, le conditionnel, sur l'infinitif suivi de l'auxiliaire *habere* conjugué à l'imparfait, a mis les deux temps en concurrence, tous deux exprimant l'infectum. Devant cette situation, les langues romanes n'ont pas réagi de la même manière : les langues de la Romania orientale ont choisi de garder au futur sa fonction d'infectum en cherchant à modifier la construction du nouveau venu, le conditionnel. C'est ainsi que l'italien, après plus d'un millénaire de recherche, a fini par choisir, comme nous l'avons vu, de construire son conditionnel comme un perfectum, en recourant à l'auxiliaire non plus conjugué à l'imparfait, mais au parfait. Il a donc pu garder le futur comme infectum. Il faut noter que l'autre grande langue de la Romania orientale, le roumain, a obtenu le même résultat, mais avec des moyens différents : il a fait évoluer la construction qui a donné le futur dans les autres langues romanes (infinitif avec auxiliaire au présent : *aș cânta* (< *habeo* + *cantare*), *ai cânta...* = it. *canter-ò, canter-ai*, fr. *je chanterais, tu chanterais*) pour en faire, comme l'italien, un conditionnel avec valeur de perfectum de l'époque future. Parallèlement, il a créé des formes de futurs synthétiques (*voi cânta / am să cânt / o să cânt*) qui sont tous des infectum et permettent donc d'exprimer l'hypothèse.

En revanche, les langues de la Romania occidentale ont choisi le conditionnel formé sur l'imparfait de l'auxiliaire, et elles en ont fait l'infectum de l'époque future. Cela les a contraintes à faire évoluer le temps futur vers un perfectum. C'est ainsi que le futur — qui pouvait exprimer l'hypothèse après *si* / *se* en ancien et même encore en moyen français<sup>8</sup>, a progressivement perdu cette possibilité. Aujourd'hui, il est catégoriquement exclu des constructions hypothétiques. On remarquera en effet que les cas de futur après *si* que l'on rencontre en français contemporain donnent le même résultat que les passés simples ou les passés composés — c'est-à-dire des perfectum du passé ou du présent — venant après la conjonction *si*. Que l'on en juge, d'après les exemples suivants :

<sup>8</sup> Pour l'ancien français, voici un extrait du Roman de Tristan en prose, 62, 7 (écrit autour des années 1230) : "Et se la puet veoir par aucune aventure, il la voudra avoir, e *se* il ne l'*avra*, il porchacera mal au roiaume de Cornoaille".

Maurice Grévisse (op. cit., § 1037) indique à ce propos : "Dès l'ancienne langue, la condition relative à l'avenir s'est exprimée par le présent [...]. Elle s'exprimait aussi, mais rarement, par le futur (comme en latin) ; cet usage se trouve parfois encore au XVI<sup>e</sup> siècle : *Si ce mien labour sera si heureux que de vous contenter, à Dieu en soit la louange* (Amyot, *Vies*, Epistre aux Lecteurs)."

“Dès le 1<sup>er</sup> janvier prochain, les boutiques se mettent à l’heure de l’EURO. *Si on ne pourra payer en billets qu’à partir de 2002*, les étalages affichent déjà les prix dans la nouvelle monnaie” (FR3, le 30/12/00)

“*Si on ne pourra payer en billets qu’à partir de 2002*” fait référence à une décision prise de longue date par les autorités monétaires. Il ne s’agit pas d’une hypothèse. Voici maintenant deux exemples dans un article du Monde du 2 mai 1998, p. 3, dans un article intitulé *Même sans pièces ni billets, l’euro pour tous en 1999*, col. 1-4, sous la plume d’Henri de Bresson et Sophie Faye :

“Le basculement des opérations interbancaires et des avoirs des Etats en euros, le 1er janvier 1999, ne va pas susciter de révolution dans les foyers. Le premier signe tangible du changement pour le public va être l’ouverture de la Bourse du lundi 4. De ce jour-là, dans les onze pays euro, les cotations ne seront plus faites dans les monnaies nationales, mais dans la monnaie européenne. Les petits détenteurs de titres peuvent toutefois se rassurer. *Si les coupons des sicav se calculeront en euros*, ils afficheront aussi la contre-valeur en francs.” (col. 1-2)

“Pour les salariés, le changement ne sera pas immédiatement visible. La feuille de paie restera libellée en francs, même si progressivement les entreprises ou les administrations devraient inscrire la contre-valeur en euros. [...] Il en sera de même pour les relevés bancaires. *S’il faudra attendre 2002 pour régler en euros sa tournée au bistro*, rien n’interdira dès 1999 de demander un carnet de chèques dans la monnaie européenne.” (col. 2-3)

Enfin un dernier exemple littéraire :

“*si elle [la science] laissera toujours sans doute un domaine de plus en plus rétréci au mystère, et si une hypothèse pourra toujours essayer d’en donner l’explication*, il n’en est pas moins vrai qu’elle ruine, qu’elle ruinera à chaque heure davantage les anciennes hypothèses” (Zola, Rome, p. 737. cit. Sandfeld).

Dans tous ces emplois, le futur n’introduit pas une hypothèse. Au contraire, il rappelle des données connues de tous ou généralement admises — c’est-à-dire l’inverse d’une hypothèse — pour prendre appui sur elles et introduire des données nouvelles. Cela découle, nous l’avons vu, de la nouvelle fonction de perfectum de l’époque future qu’il a progressivement assumée. La même évolution s’est produite, indépendamment, en espagnol et en portugais, ce qui prouve que le sens des formes verbales n’est pas seulement lié à la construction, mais plus encore au couple que l’infectum et le perfectum forment dans chacune des époques temporelles. En revanche, les futurs italien et roumain ont pu rester des infectum parce que l’autre membre du couple, le perfectum, a été assumé par le conditionnel.



En conclusion, nous voudrions souligner la démarche qui a été la nôtre tout au long de cette étude : à partir de faits révélateurs comme la répartition des radicaux du verbe aller dans les langues romanes et d'une observation purement formelle — la différence de construction du conditionnel italien et des conditionnels français, espagnol et portugais —, nous avons postulé un certain nombre d'implications théoriques dont nous avons ensuite vérifié la pertinence en examinant le comportement syntaxique réel des différentes langues concernées. Nous avons pu, nous semble-t-il, mettre en évidence la grande cohérence qui règne à l'intérieur de chaque langue, mais aussi l'éclairage que les langues romanes projettent les unes sur les autres lorsqu'elles sont observées à l'aide de cet instrument précieux qu'est la théorisation.

## BIBLIOGRAPHIE

- Blanche-Benveniste Claire, *Le français parlé*, Paris, CNRS Editions, 1990, 292 p.
- Ernout André, *Morphologie historique du latin*, Paris, Klincksieck, 256 p.
- Fochi Franco, *L'italiano facile*, Milano, Feltrinelli, 1964, 382 p.
- Grévisse Maurice, *Le bon usage*, Gembloux, J. Duculot, 8e édit., 1964, 1194 p.
- Guillaume Gustave, *Langage et science du langage*, Paris, Nizet, 1964, 287 p.
- Guillaume Gustave, *Principes de linguistique théorique*, recueil de textes inédits, publiés sous la direction de Roch Valin, Québec-Paris, PUL-Klincksieck.
- Maiden Martin, *Storia linguistica dell'italiano*, Bologna, Il Mulino, 307 p.
- Marietti Marina et Genevois Emanuelle, *Pratique du thème italien*, Paris, Nathan, 1990, 253 p.
- Moignet Gérard, *Grammaire de l'ancien français*, Paris, Klincksieck, 1973.
- Rocchetti Alvaro, "De l'indo-européen aux langues romanes : une hypothèse sur l'évolution du système verbal", in A. Joly et W.H. Hirtle (éd.) *Langage et Psychomécanique du langage, Mélanges Roch Valin, P.U. Lille - P.U. Laval (Québec)*, p. 254-267.
- Rocchetti Alvaro, "La syntaxe du futur et du conditionnel dans les langues romanes : le futur après *si* et le futur dans le passé" in G. Luquet et A. Rocchetti (éd.), *Regards sur la syntaxe historique des langues romanes*, Paris, EA "Langues romanes", 2004, p. 67-106.
- Rocchetti Alvaro, "De l'indo-européen aux langues romanes : apparition, évolution et conséquences de la subordination verbale" in *Des universaux aux faits de langue et de discours - Langues romanes - Hommage à Bernard Pottier*, sous la direction de Maria Helena Araújo Carreira, Université Paris 8 Vincennes Saint-Denis, Coll. Travaux et Documents, n° 27, 2005, p.101-123.
- Rocchetti Alvaro, "Réflexions sur la formation des auxiliaires dans les langues romanes : le visible et l'invisible dans l'évolution des langues", in L. Begioni et C. Muller (éd.), *Problèmes de sémantique et de syntaxe, Hommage à André Rousseau*, Editions du Conseil Scientifique de l'Université Charles-de-Gaulle - Lille 3, Coll. Travaux et Recherches, 2007, p. 179-196.
- Serianni Luca, *Italiano*, Torino, UTET, 1988, 609 p.
- Touratier Christian, *Le système verbal français*, Paris, Armand Colin, 2000, 253 p.

## LA CONSTITUTION DES PRONOMS PERSONNELS SUJETS DU LATIN AUX LANGUES ROMANES : L'EXEMPLE DU FRANÇAIS, DE L'ITALIEN ET DE QUELQUES DIALECTES DU NORD DE L'ITALIE (REGION D'EMILIE)

LOUIS BEGIONI<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** The article is a presentation of the Latin personal pronoun which plays the role of Subject in Romance languages by comparing the situation in French, Italian and the Eastern Emilian dialects. We will approach the topic from a diachronic, synchronic and comparative perspective making reference to Gustave Guillaume's theory of language psychomechanics. Our attempt is to emphasise the semantic mechanisms of morphological ante-positioning. The case of Emilian dialects is particularly characteristic to the process of semantic – morphologic verbal actualisation.

*Keywords:* Emilian dialects, French, Italian, language theory, personal pronoun.

### 1. La situation en latin

En latin classique, il n'y a pas d'article ni de pronom personnel sujet atone obligatoire. Dans les deux cas, c'est la flexion post-nominale et post-verbale qui remplit cette fonction. En latin, le verbe, comme le nom, est construit en discours et n'existe pas dans la langue. Dans celle-ci, il est présent à l'état réduit sous la forme d'une racine verbale. On a par exemple en langue la racine *am-* qui en discours permet de construire le verbe *amo* (j'aime) qui n'est pas l'équivalent exact du français « aime » car la désinence verbale *-o* indique à la fois la personne et le nombre alors que « aime » ne donne pas, tout du moins à l'oral, d'information sur les caractéristiques fonctionnelles (personne, nombre). En français, ce type d'actualisation du verbe n'est pas généralisée dans la mesure où, même à l'oral, les désinences postverbales continuent d'exister, malgré la présence obligatoire d'un pronom personnel sujet, aux première et deuxième personnes du pluriel ainsi qu'à certains temps verbaux tels le futur et le conditionnel. De ces observations, il ressort que la langue latine ne possède pas d'éléments spécialisés pour exprimer les choix du discours par rapport à la personne et au nombre. On peut dire, en quelque

---

<sup>1</sup> Professeur de linguistique italienne, Université Charles de Gaulle - Lille 3, directeur du laboratoire de recherche SELOEN (Sémantique, Logique et Enonciation) JE 2498. Domaines de recherche: linguistique italienne, linguistique française, linguistique comparée des langues romanes, sociolinguistique du français et de l'italien, dialectologie, didactique des langues, terminologie, et politique des langues. E-mail : begionilo@voila.fr

sorte, que la notion exprimée par le verbe prend son extension sans l'aide d'aucun outil discursif. La place du verbe, le plus souvent en position finale de la phrase, ainsi que la construction postverbale de la désinence montre bien que le latin tend à différer syntaxiquement l'actualisation de la personne et du nombre, même si, en discours, d'autres éléments grammaticaux peuvent y faire référence.

Pour le pronom personnel sujet, il existe des formes redondantes toniques que nous sommes amenés à traduire en français par des formes emphatiques.

Ainsi, au nominatif singulier, on peut avoir :

- à la 1<sup>ère</sup> personne : **EGO** (moi, je....) qui donnera en italien *io*, et en français *je* puis *je*
- à la 2<sup>ème</sup> personne **TU** (toi, tu...)

Exemples :

*Ego consul esse volo* (Moi, je veux être consul)

*Tu magna virtute laboras* (Toi, tu travailles avec beaucoup de courage)

Le pronom personnel **TU** peut être renforcé par le morphème **-TE**.

On aura : **TU-TE** et **TE-TE**.

- A la 3<sup>ème</sup> personne **ILLE, ISTE, IS, HIC**, pronoms démonstratifs peuvent également servir de pronoms personnels sujets.

**ILLE** et ses formes **ILLUM, ILLAM** de l'accusatif aboutiront au pronom personnel des langues romanes. En italien, **ILLE** donnera *il* et **ILLUM** *lo*.

Au nominatif pluriel on a :

- pour la 1<sup>ère</sup> personne : **NOS** (nous, nous...),
- pour la 2<sup>ème</sup> personne : **VOS** (vous, vous...),
- pour la 3<sup>ème</sup> personne du pluriel, on utilisera les pronoms démonstratifs au pluriel : **ILLI, ISTI, EI, HI**.

Plusieurs pronoms personnels peuvent être renforcés par la particule **-MET** : **ME-MET, VOS-MET**, etc.

## 2. La situation en italien

En italien toscan, la situation n'est pas si différente de celle du latin classique. La personne sujet est comprise dans la désinence de la flexion postverbale. L'ajout du pronom personnel sujet est ressenti comme un élément d'insistance voire d'emphase (avec collocation à gauche) :

*Io canto* peut être traduit par *moi, je chante*

Toutefois, dans la langue parlée, surtout pour les deux premières personnes du singulier, cet ajout fonctionne comme une structure de moins en moins marquée :

*io canto* = *je chante*

*tu canti* = *tu chantes*

Sans doute, le rapport interlocutif entre les personnes fondamentales de la communication a-t-il une influence prépondérante.

Le pronom sujet a tendance à être présent dans les formes suivantes :

- au subjonctif présent :

*che io am-i-Ø* (que j'aime)

*che tu am-i-Ø* (que tu aimes)

*che lui/lei am-i-Ø* (qu'il/elle aime)

- au subjonctif imparfait :

*che io amassi* (que j'aimasse)

*che tu amassi* (que tu aimasses)

dans la plupart des cas afin de lever l'ambiguïté sur l'élément sémantique de la personne lorsque le contexte ne semble pas donner d'autres informations à ce sujet.

Sur le plan diachronique, la restructuration des voyelles morphologiques de la personne peut expliquer en italien la résistance de la flexion post-verbale des voyelles **-O**, **-I**, **-A**.

Le choix de l'italien à la suite de la chute des consonnes finales latines aboutit en particulier à l'indicatif présent et imparfait au système **-O**, **-I**, **-A** pour les trois personnes du singulier.

On a ainsi :

*cant-o* (je chante)

*cant-i* (tu chantes)

*cant-a* (il/elle chante)

et

*cant-(a)v-o* (je chantais)

*cant-(a)v-i* (tu chantais)

*cant-(a)v-a* (il/elle chantait)

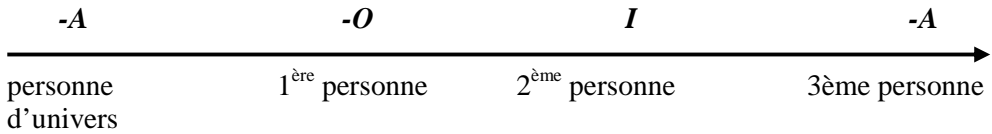
Le morphème *-(a)v-* avec la présence de la voyelle thématique (*a*) est ici un infixe qui marque l'imparfait.

Le choix de **-I** pour la seconde personne du singulier semble isomorphique à celui d'un pluriel dans une perspective interlocutive. Il s'agit donc d'un système d'opposition similaire qui transcende les catégories grammaticales afin de caractériser l'opposition entre l'espace interlocutif du **JE** à celui du **TU** en adoptant la différenciation morphologique [+ masculin, + singulier]/[+ masculin, - singulier] **-O/-I** comme dans l'exemple *mur-o/mur-i* (le mur/les murs).

L'opposition morphologique **-O/-I** [+ masculin, + singulier]/[+ masculin, - singulier] peut être aisément interprétée dans le cadre de la psychomécanique du langage et peut être représentée par un tenseur binaire radical. Pour cela, il faut également faire référence à l'autre forme de pluriel qui existe en italien, le pluriel collectif en **-A**, exemple : *le mur-a* (les remparts, les murs non envisagés comme des unités comptables). Le morphème **-A** peut donc être considéré comme la



(celle dont on parle). Ce mouvement est caractérisé phonétiquement par l'aboutissement à *-A*, la voyelle la plus ouverte du système vocalique italien. Par ailleurs, si l'on considère que la troisième personne définie comme «personne d'univers» sous-jacente à toute les autres personnes, on aboutit au schéma dynamique suivant :



Ici, l'analogie avec le tenseur binaire précédent est encore plus remarquable et on peut observer que l'opération de généralisation qui fait passer du *-O* [+ masculin, + singulier] au *-I* [+ masculin, - singulier] semble être isomorphe à l'opposition des morphèmes caractérisant les première et deuxième personnes du singulier du présent et de l'imparfait de l'indicatif.

A ces représentations, il est possible d'associer les oppositions des adverbess spatiaux *qu-i/qu-a* et *l-i/l-a* (« ici » vs « là » en français) qui sont étroitement liés aux rapports avec les personnes interlocutives. *Qui* et *qua* sont dans l'espace du JE, *qui* indiquant un point précis alors que *qua* une aire plus large. *Li* et *la* qui se situent dans l'espace du NON-JE s'opposent exactement de la même manière.



Là encore, l'opposition *-I/-A* est symétrique à celle des deuxième et troisième personnes du singulier du présent et de l'imparfait de l'indicatif et présente une isomorphie renversée avec le tenseur binaire des marques morphologiques de pluriel. Les oppositions vocaliques *-A ~ -O ~ -A* semble fonctionner en italien comme des opérateurs submorphologiques qui permettent de passer du pluriel interne au singulier et au pluriel externe, de la première à la deuxième et à la troisième personnes ainsi que d'un point précis à une aire indéterminée dans le cas de l'opposition d'adverbess spatiaux liés aux personnes interlocutives.

### 3. La situation en français

#### 3.1. L'ancien français et en moyen français

En ancien français et en moyen français, le pronom personnel était fréquemment omis :

Dans cet extrait de Gargantua, on a :

« Les dames, au commencement de la fondation, se habilloient à leur plaisir et arbitre. Depuis, *feurent réformées* par leur franc vouloir en la façon que s'ensuit : .... »

Dans cet état de langue, le pronom personnel a encore un statut de mot plein, prédicatif, disjoint du verbe même si le système est en train de changer. Il occupe la première place de la phrase et peut être séparé du verbe par des mots pleins :

« Elle colpes non auret »

Ce fonctionnement autonome, semblable à celui du substantif est fréquent jusqu'au 16<sup>ème</sup> siècle. Par la suite, il devient de plus en plus lié obligatoirement au verbe. Gérard Moignet dans sa *Grammaire de l'ancien français*<sup>2</sup> montre parfaitement les différentes étapes de ce phénomène d'évolution.

### 3.2. *Le français moderne*

A l'oral, le pronom personnel porte seul, sauf aux première et deuxième personnes du pluriel, toutes les marques de la personne et du nombre. Dans plusieurs de ses ouvrages, Jacqueline Pinchon<sup>3</sup> montre qu'à l'oral, le français tend à avoir (sauf pour le futur et le passé simple) un système désinentiel uniforme :

- Ø 1<sup>ère</sup> personne du singulier
- Ø 2<sup>ème</sup> personne du singulier
- Ø 3<sup>ème</sup> personne du singulier
- [õ] 1<sup>ère</sup> personne du pluriel
- [e] 2<sup>ème</sup> personne du pluriel
- Ø 3<sup>ème</sup> personne du pluriel

Dans la langue courante d'aujourd'hui, on peut considérer qu'une phrase comme « nous, on chante » ne fonctionne plus comme une phrase topicalisée et que les pronoms « nous » et « on » portent ensemble les marques antéposées de la personne et du nombre.

Pour la seconde personne du pluriel, dans certaines situations interlocutives et pour certains registres linguistiques, la troisième personne du pluriel peut être utilisée.

On peut avoir ainsi par exemple :

« Qu'est-ce qu'elles vont acheter les petites dames ? »

« Ils jouent bien aux tarots les messieurs ».

Ces exemples montrent bien qu'en français oral, l'antéposition des marques a tendance à se généraliser même à la première et à la deuxième personne du pluriel.

On a ainsi les conjugaisons suivantes à l'oral :

#### **Indicatif présent :**

- |             |                 |
|-------------|-----------------|
| Zə mǎZ-Ø    | (je mange)      |
| ty mǎZ-Ø    | (tu manges)     |
| il/el mǎZ-Ø | (il/elle mange) |

<sup>2</sup> Moignet G., *Grammaire de l'ancien français*, Paris, Klincksieck, 1993.

<sup>3</sup> Couté B., Pinchon J., *Le système verbal du français*, Paris, Nathan, 1981. Pinchon J., *Morphosyntaxe du français: étude de cas*, Paris, Hachette, 1986.

nu mǎZ-ō	(nous mangeons)
vu mǎZ-e	(vous mangez)
il/el mǎZ-Ø	(ils/elles mangent)

**Indicatif imparfait :**

Zə mǎZ-ε-Ø	(je mangeais)
ty mǎZ-ε-Ø	(tu mangeais)
il/el mǎZ-ε-Ø	(il/elle mangeait)
nu mǎZ-j-ō	(nous mangions)
vu mǎZ-j-e	(vous mangiez)
il/el mǎZ-ε-Ø	(ils/elles mangeaient)

A l'imparfait de l'indicatif, le système désinentiel est identique à celui du présent, la marque morphologique infixale d'imparfait {-ε-, -j-} s'insérant entre la base verbale et la sésinence.

**4. La situation des dialectes émiliens**

Nous nous proposons d'analyser maintenant le système personnel caractéristique d'un certain nombre de dialectes émiliens en particulier ceux de l'ouest de l'Emilie. Par exemple, dans le dialecte de Berceto (Province de Parme) que nous avons étudié dans notre thèse de doctorat d'Etat<sup>4</sup>, on a au présent de l'indicatif du verbe *kātàr* « chanter » la conjugaison suivante :

<i>a kāt-Ø</i>	je chante
<i>at kāt-Ø</i>	tu chantes
<i>al kāt-a / la kāt-a</i>	il chante / elle chante
<i>a kāt-uma</i>	nous chantons
<i>a kāt-i</i>	vous chantez
<i>i kāt-in / al kāt-in</i>	ils chantent / elles chantent

Les marques de la personne et du nombre ont un fonctionnement qui, à bien des égards, rappelle celui du français moderne. Les marques verbales de la personne et du nombre sont antéposées sauf aux première, deuxième et troisième personnes du pluriel où l'on peut observer un double marquage. Les dialectes émiliens que nous avons étudiés présente une forme personnelle où morphologiquement on peut mettre en évidence l'émergence d'une catégorie flexionnelle « actualisante » :

<sup>4</sup> Begioni L., *Description et microvariations linguistiques dans un espace dialectal : la zone de Berceto (Province de Parme, Italie)*, CIRMI - Université de Paris 3 - La Sorbonne Nouvelle, 1997.



Personne postposée	Marque antéposée	Marque
1	A + Ø	- Ø
2	A + T	- Ø
3 masculin	A + L	- A
3 féminin	Ø + L + A	- A
4	A + Ø	- UMA
5	A + Ø	- I
6 masculin	I	- IN
6 féminin	A + L	- IN

La forme personnelle antéposée est obligatoire et se construit morphologiquement à l'aide de la voyelle A suivie d'une marque précisant la personne et le nombre. La première personne du singulier est par définition doublement non marquée. Les morphèmes *-T* pour la seconde personne du singulier et *-L* pour la troisième personne du singulier proviennent de formes personnelles latines. Pour la troisième personne du masculin pluriel, on peut remarquer l'utilisation du morphème de pluriel *-I*. La systématisation apparaît plus forte qu'en français dans la mesure où la voyelle *A-* précise ce que nous pouvons appeler la catégorie « actualisateur » du verbe avec en seconde position l'indication morphologique de la personne et du nombre.

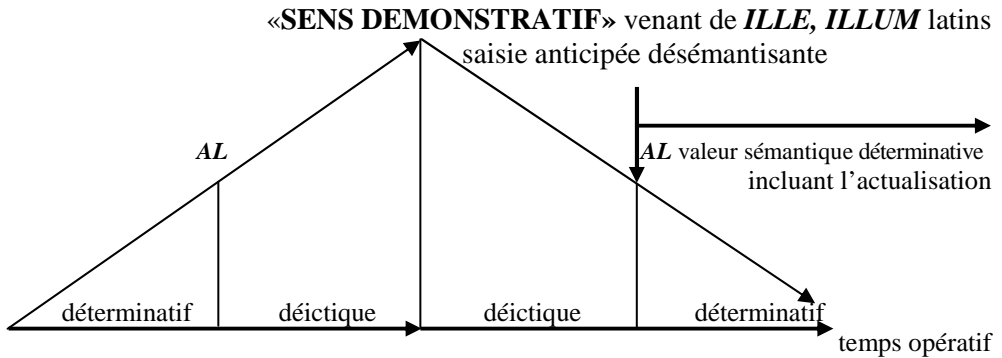
Ainsi la forme :

$A + T$  = actualisateur + personne et nombre

Pour les formes impersonnelles marquées par une désinence postverbale de troisième personne, la forme antéposée est morphologiquement non marquée :

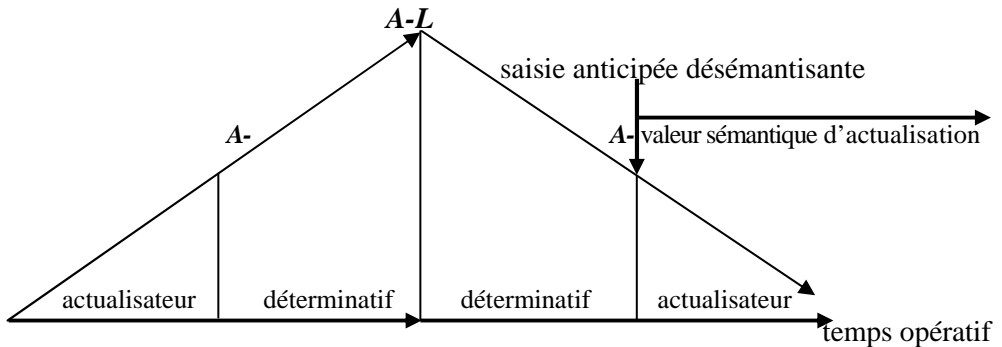
$A-\emptyset$  *piØv-a* ne possède pas de détermination de la personne

Ces formes personnelles actualisantes ( $A-\emptyset$ ,  $A-T$ ,  $A-L/L-A$ ,  $A-\emptyset$ ,  $A-\emptyset$ ,  $I/A-L$ ) qui comme nous l'avons précisé, sont obligatoires nous semblent construites à partir de la troisième personne du singulier, elle-même construite sur l'article défini  $A-L$ . Exemple : *al kã* (le chien). On peut considérer qu'il existe une sorte d'isomorphisme entre l'actualisation du syntagme nominal et celle du syntagme verbal. Il est possible d'expliciter ces mécanismes sur l'axe du temps opératif tant en diachronie qu'en synchronie. Ainsi, à partir du démonstratif latin, l'actualisation nominale s'opère par une saisie anticipée désémantisante réduisant la succession sémantique **déterminatif + déictique** à l'élément déterminatif :



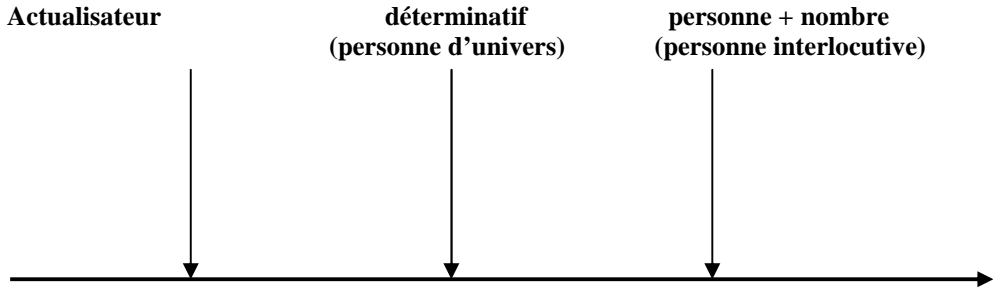
L'élément déterminatif se compose d'un segment sémantique actualisant qui permet d'introduire le substantif : **article défini = actualisateur + déterminatif** alors que le démonstratif s'analyse en **actualisateur + déterminatif + déictique**.

A partir de cet actualisateur nominal, les dialectes émiliens mettent en évidence morphologiquement un morphème *A-* d'actualisation qui pourra être généralisé de la manière suivante :



En tant que morphème d'actualisation *A-* peut alors se combiner avec la personne et le nombre et actualiser le syntagme verbal.

On pourra en conclusion formuler l'hypothèse suivante sur l'axe du temps opératif :



Les marques personnelles des formes interrogatives sont différentes. En effet, dans les dialectes émiliens considérés, l'inversion de ces marques est obligatoire en discours dans tous les registres linguistiques :

<i>kāt-i-a ?</i>	Est-ce que je chante ?
<i>kāt-e-t ?</i>	Est-ce que tu chantes ?
<i>kāt-e-l ? / kāt-l-a ?</i>	Est-ce que il/elle chante ?
<i>kāt-um-i-a ?</i>	Est-ce que nous chantons ?
<i>kāt-i-v ?</i>	Est-ce que vous chantez ?
<i>kāt-n-i ? / kāt-n-e-l ?</i>	Est-ce que ils/elles chantent ?

On remarque ici une transformation phonétique de l'actualisateur qui devient le plus souvent *-I-*, mais parfois *-E-* et on voit apparaître le morphème *-V* d'origine latine pour indiquer la deuxième personne du pluriel.

#### **4.1. Perspectives d'ordre sub-morphologique :**

Dans les dialectes émiliens considérés, nous nous rendons bien compte des convergences qui existent entre l'actualisation nominale avec l'article défini et l'actualisation verbale avec le morphème personnel *A* + **marque morphologique de personne et de nombre**.

Le fait que ces dialectes ait choisi la voyelle *A-* au lieu de *E-* dans d'autres dialectes ou de *I-* en toscan n'est sans doute pas un hasard. Une grande partie des oppositions distinctives des systèmes morphologiques, en particulier du dialecte de Berceto, repose sur l'utilisation des voyelles *I* et *A*, non seulement dans le système de l'actualisation verbale comme nous venons de le voir, mais également dans le système morphologique nominal.

On a ainsi :

<i>a-l kã-Ø</i> (le chien)	<i>i kã-Ø</i> (les chiens)
<i>l-a vak-a</i> (la vache)	<i>a-l vak-i</i> (les vaches)

**5. En conclusion**, nos réflexions sur la constitution de marques personnelles du latin aux langues romanes, nous pouvons observer que deux possibilités d'envisager la mise en place du système de la personne verbale s'offrent à nous. La première reste très fortement lié au système latin avec des marques morphologiques de la personne et du nombre postposées au verbe. C'est le cas de l'italien et de l'espagnol. La seconde possibilité met en évidence une tendance à l'antéposition de ces marques qui apparaissent particulièrement systématisées dans certains dialectes émiliens de l'ouest. Ce second type de systématisation nous permet de mettre en relief l'équilibre et la symétrie qui existent entre l'actualisation nominale et l'actualisation verbale. Il s'agit d'une direction de l'évolution diachronique qui va de plus en plus vers la construction du verbe en langue comme cela est déjà le cas pour le nom en français.

## BIBLIOGRAPHIE

- Begioni L., *Description et microvariations linguistiques dans un espace dialectal : la zone de Berceto (Province de Parme, Italie)*, CIRMMI - Université de Paris 3 - La Sorbonne Nouvelle, 1997.
- Boone, A. / Joly, A., *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris, L'Harmattan, 1996.
- Couté B., Pinchon J., *Le système verbal du français : description et applications pédagogiques*, Paris, Nathan, 1981.
- Guillaume G., *Principes de linguistique théorique*, Valin, R., dir., Québec-Paris, Presses de l'Université Laval-Klincksieck, 1973a.
- Guillaume G., *Langage et science du langage*, Paris-Québec, Nizet-Presses de l'Université Laval, 1973, 32-33, 1973b.
- Guillaume G., *Leçons de linguistique*, 1956-1957, éd. G. Plante, Québec-Lille, Presses de l'Université Laval-PUL, 1982.
- Guillaume G., *Temps et verbe. Théorie des aspects, des modes et des temps suivi de L'architecture du temps dans les langues classiques*, Paris, Champion, [1929/1945], 1993.
- Moignet G., *Systématique de la langue française*, Paris, Klincksieck, 1981.
- Moignet G., *Grammaire de l'ancien français*, Paris, Klincksieck, 1993.
- Pinchon J., *Morphosyntaxe du français : étude de cas*, Paris, Hachette, 1986.
- Soutet O., *La syntaxe du français*, Paris, P.U.F., 1998 [1ère éd.: 1989].

## RECHERCHE LINGUISTIQUE ET ENSEIGNEMENT DES LANGUES ÉTRANGÈRES. UN EXEMPLE : L'EXPRESSION DE LA POSSESSION EN ITALIEN ET EN FRANÇAIS

GIANCARLO GERLINI<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** Italian possessives belong to the category of optional determiners while French possessives are obligatory ones. This sole fact determines a whole range of differences in the way in which they are used: the presence or the absence of an article (*mon livre*, "il mio libro"), the changes of grammatical category (*un de mes amis*, "un mio amico"), the alternation between the personal pronoun and the possessive pronoun (*il met son chapeau*, "si mette il cappello"). In Italian, the absence of article before parental names is due to the fact that they are constructed as appellatives.

**Keywords:** *possessive, atonic pronoun, parental names.*

Les facultés de langues étrangères sont des lieux privilégiés pour la recherche linguistique puisque le discours du linguiste et celui de l'enseignant de langue visent tous deux à une description aussi simple, cohérente et claire que possible des faits de langue à traiter. Bien sûr, le fait d'enseigner une langue limite le traitement des aspects théoriques et méthodologiques, qui relèvent de la linguistique générale, de même que les implications didactiques dépendent de la pédagogie. En revanche, l'enseignement nous met en rapport constant avec des faits de langue vivants, notamment là où l'on ne se limite pas à l'étude de la littérature. Les analyses qui suivent découlent d'un travail exécuté en cours de grammaire italienne à l'UFR des Langues étrangères appliquées.

En règle générale, les méthodes de langue italienne présentent de manière détaillée les différents comportements syntaxiques des possessifs italiens et français, mais elles se limitent la plupart du temps à donner des énumérations de faits sans liens apparents entre eux. En réalité, on peut ramener la quasi-totalité de ces divergences à un seul principe, précisé bien sûr par quelques corollaires, eux aussi assez simples, et c'est ce que nous nous proposons de démontrer ici.

---

<sup>1</sup> Giancarlo Gerlini est Maître de conférences auprès de l'Université Charles-De-Gaulle – Lille 3 où il assure des enseignements de linguistique italienne à l'Unité de formation et de recherche des Langues étrangères appliquées (UFR des LEA). Membre de la Société de linguistique de Paris et de l'Association Internationale de Psychomécanique du Langage (Aipl), il travaille avant tout sur les pronoms personnels souvent dans une perspective contrastive italien français. E-mail: gerlini.g@voila.fr

-----

Le possessif latin a évolué différemment en français et en italien. En français, il a fini par devenir un déterminant obligatoire au même titre que les articles (défini et indéfini), les adjectifs démonstratifs et interrogatifs et une partie des indéfinis (tels que *chaque, quelques, certains*). En revanche, en italien, le possessif est resté dans la classe des déterminants facultatifs avec les adjectifs qualificatifs, les compléments du nom et les propositions relatives. Certes, les notions de déterminants obligatoires et facultatifs seraient insuffisantes pour décrire de manière adéquate le fonctionnement de chaque sous-classe, mais elles sont largement suffisantes pour rendre compte des différences qui existent entre les possessifs italiens et français<sup>2</sup>. En effet, il suffit de prendre en considération deux propriétés parmi celles qui distinguent les déterminants obligatoires des déterminants facultatifs.

**La première propriété** consiste dans le fait qu'un nom demande, pour s'actualiser dans le discours, un déterminant obligatoire et un seul, du moins en règle générale.

Pour la langue italienne, cela revient à dire qu'un nom doit de toute façon s'associer à un déterminant obligatoire indépendamment de la présence ou non d'un possessif. Le syntagme *\*Suo libro* sans autre déterminant (qui, si l'on veut, correspondrait à l'ancien français *\*Sien livre*) est agrammatical autant que *\*Bel libro* (*\*Beau livre*), *\*Suo bel libro* (*\*Sien beau livre*) ou le nom *Libro* (*livre*) employé seul. Il importe peu que l'on dise *Il suo libro, Un suo libro, Questo suo libro, Ogni suo libro, Quale suo libro ?* etc. (*Le sien livre, Un sien livre, Ce sien livre, Chaque sien livre, Quel sien livre ?* etc.), mais il faut de toute façon que l'un des déterminants obligatoires accompagne le possessif. Pour ce qui est de la langue française, cette même exigence du nom amène une implication supplémentaire. D'une part, puisque le possessif appartient à la classe des déterminants obligatoires, il est suffisant pour actualiser le nom, c'est pourquoi un syntagme du type *Son livre* est correct autant que les syntagmes *Le livre, Un livre, Ce livre, Chaque livre, Quel livre ?* Mais, d'autre part, puisqu'on ne peut employer qu'un déterminant obligatoire et un seul, il n'est pas possible d'associer de la même manière l'information propre au possessif, c'est-à-dire celle relative à l'appartenance, à celle fournie par un autre déterminant obligatoire. En français, les combinaisons du type *\*Le son livre, \*Un son livre, \*Ce son livre*, etc. sont erronées exactement comme le sont, en français et en italien, les séquences *\*Un le livre, Le ce livre, Un chaque livre* (*\*Un il libro, \*Il questo libro, \*Un ogni libro*), etc.

Ces considérations permettent de rendre compte non seulement de la raison pour laquelle le possessif italien est en général accompagné de l'article défini, mais aussi de la transposition qu'il faut opérer pour rendre en français les significations

---

<sup>2</sup> Sans cette précision, il serait difficile de contester les réserves formulées par Christian Touratier et Louis Begioni lors du colloque.

qui résultent en italien des associations entre un possessif et l'un des déterminants obligatoires. Face à des syntagmes italiens du type *Ogni suo amico*, *Un suo amico*, on a en français *Chacun de ses amis*, *L'un de ses amis*, c'est-à-dire des groupes de mots où les déterminants italiens *un* et *ogni* sont traduits par les pronoms français correspondants à *chacun* et à *l'un*. Le cas échéant, c'est la possession qui est exprimée par d'autres moyens, ainsi, dans le passage de *Questa sua idea* (*Cette sienne idée*) à *Cette idée qu'il a*, c'est la relative *qu'il a* qui correspond au possessif *sua*. Dans tous les cas, on a un changement de catégorie grammaticale, et on ne peut avoir que cela.

De cette première propriété des déterminants découlent également les cas où les possessifs italiens semblent fonctionner comme les possessifs français puisqu'ils apparaissent seuls à côté du nom. En fait, il suffit de considérer les choses d'un autre point de vue<sup>3</sup>. Il s'agit très simplement des situations où le nom ne demande de toute façon aucun déterminant obligatoire comme dans l'apposition, le vocatif ou les titres honorifiques. Quelques exemples d'apposition : *Il signor Martini, mio socio...* ; *Monsieur Martini, mon associé...*, de vocatif : *Mio caro amico* ; *Mon cher ami*, de titres honorifiques : *Vostra Eccellenza* ; *Votre Excellence*. Pour vérifier la nature de ce comportement, outre la correspondance exacte entre les formes italiennes et françaises, on peut également constater l'acceptabilité de ces syntagmes même sans le possessif : *Il signor Martini, socio di...*, *Caro amico, Eccellenza*.

Parmi les contextes où le nom ne demande pas de déterminant obligatoire, celui des noms de parenté représente un cas particulier. En effet, sous certaines conditions, ces noms se comportent comme des appellatifs ou, si l'on préfère, comme des noms propres. Cependant, même ce fonctionnement ne constitue rien d'exceptionnel lui non plus. Il suffit de regarder les hypocoristiques français *Pépé*, *Mémé*, *Tonton*, *Tata...*, etc. : *Mémé a dit...*, *Tonton a dit...* (*La nonnina ha detto...*, *Lo zietto ha detto...*). L'originalité de l'italien est de signaler cette utilisation du nom de parenté par le possessif : *Mio nonno ha detto*, *Tuo zio ha detto*, *Suo cugino ha detto*, etc. (*Mon grand-père a dit*, *Ton oncle a dit*, *Son cousin a dit*, etc.). Et c'est justement parce que les noms de parenté accompagnés par un possessif se comportent comme des noms propres que l'article réapparaît dès qu'ils sont employés au pluriel, *I suoi fratelli* (*Ses frères*), avec un adjectif, *Il nostro vecchio nonno* (*Notre vieux grand-père*) ou un complément, *Il suo zio d'America* (*Son oncle d'Amérique*). L'unicité du nom propre est incompatible avec ces déterminations qui le démultiplient. Voici quelques exemples tirés de différents titres d'ouvrages : *Dio ne scampi dagli Orsenigo*, pour le pluriel, *Il bell'Antonio*, pour l'adjectif, *Leonardo nella Roma di Leone X* pour le complément de spécification. Le cas des autres déterminants obligatoires ne pose pas de problème puisqu'ils neutralisent la singularité du nom propre par eux-mêmes. C'est pourquoi il est équivalent de dire *Un Picasso...*, *Questo Manzoni...* ou *Un mio zio...*, *Questa sua sorella...*

<sup>3</sup> Ce que ne manquent pas de signaler certaines méthodes de langue, par exemple celle d'Albert Riklin (*Grammaire de la langue italienne*, Strasbourg, Heitz, 1959).

Pour ce qui est du possessif italien *loro* (*leur*), qui, dans ce type de syntagmes, est toujours accompagné par l'article, comme par exemple dans *La loro sorella* (*Leur sœur*), on doit signaler qu'il est entré en italien, ou, pour mieux dire en toscan, à une époque relativement récente à partir des parlars du Nord de l'Italie alors que la construction du possessif avec le nom de parenté qui nous intéresse ici vient directement des formes allocutives latines. Ce n'est pas un hasard si son comportement est analogue à celui de la forme *proprio* qui a été intégrée tout récemment dans la classe des déterminants possessifs de l'italien.

Ainsi, nous venons de finir l'examen de la première propriété des déterminants obligatoires, c'est-à-dire du fait qu'un nom ne peut s'actualiser qu'accompagné par un déterminant obligatoire et un seul.

**La deuxième propriété** qui nous intéresse c'est la tendance, qu'ont montrée les déterminants obligatoires, à prendre au cours de leur création des formes atones, phonétiquement moins étoffées, de façon à mieux s'intégrer au nom. D'un autre point de vue, on peut dire qu'il s'agit de formes plus économiques.

A partir de cette caractéristique, on peut expliquer aisément pourquoi, dans des phrases telles que *Pierre met son chapeau* et *Piero si mette il cappello*, un déterminant possessif français (*son chapeau*) fait face à un pronom personnel italien (*si mette*). Pour comprendre l'économie de cette transposition, on doit quand même se souvenir, d'une part, que les possessifs relèvent du système de la personne au même titre que les pronoms personnels, et que, d'autre part, les pronoms personnels présentent également deux séries de formes, l'une, tonique et l'autre, plus économique, atone. Cela étant précisé, il suffit de développer les exemples déjà vus *Pierre met son chapeau* et *Piero si mette il cappello* en *Pierre met à X le chapeau qui appartient à Y* et *Piero mette a X il cappello che appartiene a Y*. Dès lors que l'on renonce à exprimer l'une des deux variables, en laissant sa spécification au contexte (linguistique ou extralinguistique), la forme la plus économique pour fournir la même quantité d'information sera *Pierre met son chapeau*, pour la langue française, et *Piero si mette il cappello*, pour la langue italienne. La démonstration est facile, il suffit de comparer, d'une part, *Pierre se met le chapeau* avec *Pierre met son chapeau*, où l'on a deux éléments atones (*se met le chapeau*) face à un seul (*son chapeau*) et, d'autre part, *Piero si mette il cappello* avec *Piero mette il suo cappello*, où le pronom atone (*si mette*) est préféré à un adjectif tonique (*il suo cappello*).

**Il reste quelques faits** qu'on ne peut pas organiser dans le cadre proposé ici, mais ils ne sont pas nombreux. Dans un souci de complétude, on peut rappeler le cas où le pronom personnel français alterne avec un possessif italien (adjectif ou pronom), comme dans *Ce livre est à lui* (*Questo libro è [il] suo*). On a ici affaire à une expression de l'appartenance par le datif propre au latin tardif qui s'est conservée en français, mais pas en italien. Il s'agit de deux formes toniques qui n'ont que peu à voir avec la détermination du nom.



## BIBLIOGRAPHIE

Nous avons rencontré une indication sur l'appartenance à des classes différentes des possessifs français et italiens, mais sans aucune autre précision, dans *Côte à côte* (Firenze, La Nuova Italia, 1995) de Marie-France Merger et Lorella Sini ;

Les termes de déterminants obligatoires et facultatifs sont repris à Bernard Pottier (*Grammaire de l'espagnol*, Paris, Puf, 1969) ;

La constatation que le changement de fonction s'accompagne souvent d'un changement morphologique se retrouve dans le *Précis de grammaire historique de la langue française* (Paris, Masson, 1937) de Ferdinand Brunot et Charles Bruneau.

## POUR UNE GRAMMAIRE A L'INDICATIF. PRESENTATION DE LA GRAMMAIRE CRITIQUE DE L'ITALIEN.

JACQUELINE BRUNET<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** This article has as main purpose the introduction of the book entitled *Grammaire critique de l'italien – 16<sup>ème</sup> volume (Le verbe. 4. Modes et temps)* that has been published recently. The first part of the article will name the theoretical and methodological principles that have guided the elaboration of the present book. The perspective that has been chosen is both critical and descriptive: critical - because it wishes to show that the formulation grammar “rules” as the ones that can be found in normative grammars is most of the time too rigid, if not arbitrary, and visibly contradictory from one grammar to another, and descriptive – because it analyses expressions encountered in contemporary productions such as literature, media, critics etc.). The analysis of these expressions has made possible the discovery of constants, preferences, and regularities. Thus, the solution was to confront norms and usage and to express a preference for a grammar of the indicative instead of a grammar of the imperative (“dites..., ne dites pas...”). Some indications can be formulated regarding students’ implication in the fulfilling of this task which has been done together with them during grammar courses: they have actively participated to collect examples and to analyse them and they have had enthusiastic initiatives very often such as addressing contemporary authors who explained matters of interest for the students.

**Keywords:** *imperative, indicative, Italian, grammar rules.*

Petite présentation extérieure, pour commencer, de la *Grammaire critique de l'italien*. Le 16<sup>ème</sup> volume a été publié au début de cette année, le 17<sup>ème</sup>, consacré aux prépositions, est en préparation et sera vraisemblablement le dernier. Les volumes publiés ne répondent pas à un plan précis ; les sujets traités suivent à peu près le découpage que proposent les grammaires traditionnelles : pluriel, article, genre, adjectif, verbe, etc., mais rien ne justifie, par exemple, que le volume consacré à la comparaison se trouve entre celui qui traite de l'adjectif et celui qui traite des pronoms personnels ; d'autre part, les suffixes à eux seuls font l'objet de deux volumes – mais cette spécificité italienne le valait bien –, un autre a pour seul titre, et sujet : « *Tu, Voi, Lei* », – autre particularité italienne qui méritait qu'on s'y attarde. Les quatre volumes consacrés au verbe ne se présentent pas comme une étude systématique et ordonnée : quelques-uns des titres rendent compte du fait que c'est, pour chacun, un angle d'attaque particulier qui a été choisi : « *Miettes morphologiques* » pour l'un (vol. 13), « *Modes et temps* » pour l'autre (vol. 16),

---

<sup>1</sup> Professeur honoraire, Université de Franche-Comté, E-mail : jacqueline.brunet@club-internet.fr

etc. En fait, le cheminement sinueux et le déséquilibre quantitatif sont le reflet et l'expression de la démarche même qui est à l'origine de cette publication : elle est le fruit d'un travail collectif, mené au sein de cours dont le contenu était décidé d'un commun accord avec les étudiants, en fonction de leurs intérêts ou curiosités.

Quel travail collectif ? L'idée même s'en est très vite imposée lorsque, nommée jeune assistante et dernière arrivée à la faculté des Lettres de Lyon, j'ai été chargée d'un cours de grammaire dont personne ne voulait. Faire réviser des règles mal assimilées (ce que demandaient les étudiants de la « propédeutique » d'alors), proposer des exercices assommants, m'a semblé au-dessus de mes forces. J'ai donc suggéré que chacun, sur un sujet précis, le pluriel, par exemple, consulte sa grammaire de chevet, française (de l'italien, bien entendu) ou italienne, son ou ses dictionnaire(s), nous confronterions ensuite les indications relevées. Et là, le chaos a commencé. D'une grammaire à l'autre, d'un dictionnaire à l'autre, les contradictions se sont révélées surprenantes. Un des exemples les plus frappants nous a été offert par la présentation du double pluriel, en *-a* et en *-i*, de quelques mots masculins en *-o*. Le mot *ginocchio* a été un festival : pour certains (dictionnaires de Devoto-Oli <sup>2</sup> et de Zingarelli <sup>3</sup>), le pluriel en *-a*, *ginocchia*, avait un « valore collettivo » (??), pour d'autres (dictionnaire de Cappuccini-Migliorini <sup>4</sup>), le pluriel *ginocchi* était « meno comune », alors que pour d'autres encore (le Grande Dizionario de Battaglia), il était « più corrente ». Les grammaires n'étaient pas en reste : dans la même année 1964, pour Regula-Jernej <sup>5</sup> *ginocchi* était une « forma meno comune », tandis que Franco Fochi <sup>6</sup> déclarait : « le masculin « *ginocchi* va sempre più guadagnando terreno » <sup>7</sup>.

Contradictions, donc, mais aussi imprécisions, approximations : c'est l'autre constatation que ces confrontations allaient mettre en lumière. Pour rester dans ce domaine des doubles pluriels, nous avons, dans un premier temps, accepté la classification des mots concernés selon un certain nombre de critères, dont celui qui est censé opposer : sens propre/sens figuré. La majorité des grammaires citent : « le braccia del corpo umano », « i bracci di una croce, di una poltrona, di un fiume », etc. En anticipant sur l'exposé de la méthode que nous avons suivie et que je décrirai ci-après, j'extraie quelques phrases du corpus que nous avons constitué <sup>8</sup>:

<sup>2</sup> G. DEVOTO-G.C.OLI, *Dizionario della lingua italiana*, 1971.

<sup>3</sup> ZINGARELLI, *Vocabolario della lingua italiana*, Zanichelli, 1958

<sup>4</sup> CAPPUCCINI-MIGLIORINI, *Vocabolario della lingua italiana*, Paravia, 1958.

<sup>5</sup> REGULA-JERNEJ, *Grammatica italiana descrittiva*, A. Francke, A.G. Verlag-Berne, 1965, p. 87.

<sup>6</sup> FOCHI Franco, *L'italiano facile*, Feltrinelli, 1964, p. 148.

<sup>7</sup> Plus récemment, Luciano Satta était de l'avis que : « *I ginocchi* [...] prevalgono su *le ginocchia* » (dans *Scrivendo e parlando, Usi e abusi della lingua italiana*, 1988, p. 186), alors que la grammaire Robert/Nathan (§ 303) classe carrément *ginocchio* dans les mots qui n'ont qu'un pluriel en *-a*.

<sup>8</sup> Les références des ouvrages cités se trouvent à la fin de cet article.

1. Sulla cima del monte sorge una grande croce. Dalle **braccia della croce** pende crocefisso un cavallo.

MALAPARTE *Kaputt* 90<sup>9</sup>

On peut toujours dire qu'une croix symbolise, précisément, la forme du corps humain avec ses bras écartés, il devient plus difficile de retrouver l'image de bras humains dans l'exemple suivant :

2. Vide che era proprio un semplice **attaccapanni a tre braccia**.

MORAVIA *Il disprezzo* 133

Ou alors, on retrouve cette trace humaine partout, par exemple dans l'image d'un fleuve qui se divise en deux bras :

3. Adesso costeggiavano la Conca Fallata, là dove il Lambro Meridionale si divide in due **braccia** che poi si riuniscono al di là del Naviglio Pavese [...].

SCERBANENCO *Traditori di tutti* 14

mais alors pourquoi proposer précisément une croix ou un fleuve comme exemples de mots «figurés» exigeant le pluriel en *-i*?

L'inverse est plus rare mais se rencontre néanmoins :

4. Un uomo è bocconi per terra, fermo stecchito, ha braghe e giacca scura, le mani strette sopra la testa, e **coi bracci** forma una specie di prua, un barcone contro corrente.

SALVALAGGIO *Malpaga* 9

5. La Flora si rizzò come spinta da una molla, allontanò uno dei suoi solidi **bracci**, lo stese e con tutta la forza che aveva lo mulinò sulla faccia del suo Mario.

CHIARA *Il piatto piange* 180

Des cas encore plus frappants ont été relevés pour le mot *labbro*. On nous recommande « *labbra* » pour le sens propre (« le labbra della bocca »), « *labbri* » pour le sens figuré, et « *i labbri di una ferita* » font un tabac. Je cite ici aussi quelques phrases :

6. Noi oggi possiamo guardare increduli le foto di quegli uomini che [...] corrono all'ufficio di leva, sorridendo all'obbiettivo, con la sigaretta ai **labbri**.

BARICCO *Questa storia* 77

---

<sup>9</sup> Autre exemple plus récent :

“Così è” disse l'Abate. “Vedete questo crocefisso.” [...] Accarezzò con mani devote [...] le parti più preziose del sacro legno, ovvero del sacro avorio, ché di questa splendida materia erano fatte le **braccia** della croce.

ECO *Il nome della rosa* 149

7. In ognuna di quelle culle era disteso sul dorso un cane dal ventre aperto [...]. Sottili fili di acciaio [...] tenevano aperte le **labbra** di quelle orrende ferite.

MALAPARTE *La Pelle* 8

Plus saisissant encore est le rapprochement entre ces deux phrases de Papini (qui décrivent le même portrait de lui-même enfant) :

8. Quelle **labbra** così chiuse [...] non sono fatte per aprirsi al riso.

PAPINI *Un uomo finito* 11

9. La bocca è chiusa a forza, coi **labbri** un po' soprammessi, per non far vedere i denti.

PAPINI *Un uomo finito* 11

et ces deux de Pratolini :

10. Badolati prese il fazzoletto di tasca e se lo passò sulle **labbra**, sulla fronte e dietro il collo.

PRATOLINI *Metello* 368

11. Badolati si asciugava la fronte, i **labbri** e il viso.

PRATOLINI *Metello* 377

Comment, alors, prêter foi aux critères qu'énumèrent les grammaires<sup>10</sup>? Comment surtout ne pas sursauter, en lisant, sous la plume de Franco Fochi déjà cité : « La distinzione fra *labbra* e *labbri* [...] è netta: *labbra* in senso proprio, *labbri* in senso figurativo, e non ammette eccezioni » (p. 148).

C'est cette phrase qui nous a orientés vers la démarche qui a été la nôtre, à savoir : repérer les contradictions, les approximations, les contre-vérités, et refuser les formulations draconiennes, les règles rigides et rigoureuses, tenter de les mettre en crise par rapport à un usage qui prend souvent, au regard de ces « règles », des libertés sur lesquelles il nous a paru intéressant de nous pencher. Autrement dit, nous nous sommes mis à confronter la norme à l'usage.

Quel usage ? Nous nous sommes limités à l'usage écrit, pour plusieurs raisons : d'abord tout simplement parce que nous travaillions en France et qu'il était donc difficile de recueillir des témoignages de l'usage oral, d'autre part parce que les variantes de l'oral sont si importantes en Italie que ce travail aurait pris des proportions incontrôlables. Usage écrit, donc, c'est-à-dire que les étudiants étaient invités à relever, dans leurs lectures (lectures de romans, d'ouvrages critiques, de journaux, voire de bandes dessinées – intéressantes, par exemple, quand nous avons

---

<sup>10</sup> Il faudrait ajouter que parfois un critère porte en lui-même sa propre contradiction : la grammaire de BATTAGLIA-PERNICONE (*La grammatica italiana*, Loescher, 1960, p. 151), distinguant propre et figuré, énonce sans sourciller (mais que celui qui n'a jamais péché lance la première pierre...) : « *le braccia del corpo umano, i bracci della sedia* », « *le fila di una congiura, i fili del telegrafo* ».

étudié les suffixes), tous les exemples qui confirmaient, et surtout qui infirmaient, la règle que nous nous étions fixée comme sujet d'étude. Chacun arrivait avec sa propre moisson, on additionnait les exemples recueillis, et on confrontait, on analysait, on discutait – souvent avec vivacité lorsque, par chance, plusieurs italophones étaient présents, et se trouvaient rarement d'accord.

L'accumulation de nos exemples nous a conduits, pour m'en tenir à ce chapitre des doubles pluriels, à refuser les critères généralement énumérés, à examiner l'un après l'autre, dans une démarche peu linguistique, les mots concernés qui, en fin de compte, ne sont pas très nombreux, et à formuler, pour chacun, des commentaires, à noter des tendances, des constantes – commentaires toujours présentés comme provisoires, ne s'appliquant qu'au corpus relevé, et que de nouveaux exemples pouvaient remettre en question.

Pour d'autres sujets, la discussion a pris des directions inattendues. Ainsi, pour l'étude des possessifs et plus particulièrement de l'emploi, ou non, de l'article défini avec les noms dits de parenté. Ici encore, la cacophonie s'est révélée assez remarquable : ne parlons pas de *zio* qui devrait refuser cet article pour les uns – « non [...] *il mio zio* », (proclame avec cette formule sans appel F. Fochi, p. 159, mais d'autres partagent cet avis <sup>11</sup>) – , mais pourrait l'utiliser pour d'autres <sup>12</sup>, ou de *nonno* soumis aux mêmes variations. Même pour *padre* et *madre*, généralement classés dans les mots qui refusent vigoureusement l'article, l'unanimité n'est pas de mise : le très puriste dictionnaire de Palazzi <sup>13</sup> déclare au mot *babbo* : « Si usa sempre con l'articolo specialmente se unito al possessivo: *il mio babbo* e non: *mio babbo* », et il croit bon d'ajouter : « si può invece dire: “*mio padre*” ». *Si può* <sup>14</sup>? Dans l'ouvrage cité en note 11, Roncari-Brighenti estiment que *padre* et *madre* refusent l'article, alors que : « Possono seguire questa regola anche altri nomi di parentela: *figlio, figlia, fratello, sorella, zio, zia, nipote, marito, moglie, cognato, cognata, cugino, cugina, suocero, suocera.* » On « peut » donc dire : « *il mio figlio, la mia figlia* » ? Après avoir accumulé les exemples, nous nous sommes posé une première question : où commençait et où s'arrêtait la « parenté proche », souvent évoquée pour définir les termes qui refusent l'article défini, alors que celui-ci devenait facultatif avec la plupart des termes de parenté non proche. En additionnant les termes considérés comme « proches » par l'une et l'autre grammaire, nous aboutissions à une famille démesurément élargie, qui comprenait non seulement les oncles et les

<sup>11</sup> Regula-Jernež; *Il libro Garzanti della lingua italiana*, etc.

<sup>12</sup> Ainsi A. RONCARI, C. BRIGHENTI, *La lingua italiana insegnata agli stranieri*, Mondadori, 1965, p. 119.

<sup>13</sup> Non rectifié dans la version Palazzi-Folena.

<sup>14</sup> On pourrait multiplier les exemples : on peut lire dans *Una lingua di tutti* (de CORTI, MANZOTTI, RAVAZZOLI, Le Monnier, 1979, p. 396), qu'avec les mots « che indicano rapporti di parentela, si dice (di solito):

Sua madre viene a trovarla tra due settimane

e non

La sua madre ecc. »

« Di solito »?

cousins, mais aussi *il marito* et *la moglie*, et par voie de conséquence *il suocero*, *la nuora*, etc. Conclusion : non seulement le terme de « parenté proche » était inadéquat, mais celui même de « parenté » était à prendre dans un sens tellement large, incluant l'alliance, qu'il ne voulait plus dire grand chose. Nous nous sommes contentés, ici aussi, de traiter chaque terme séparément, sans le faire entrer dans une catégorie, et nous avons tracé une courbe que nos exemples nous suggéraient, courbe allant de ce que nous avons appelé « le quatuor de base » (père, mère, fils, fille), qui exclut presque toujours <sup>15</sup> l'article, passant par les autres termes, y compris ceux qui traduisent une alliance légalisée (*marito*, *moglie*), où l'article, facultatif, est le plus souvent omis, pour aboutir aux termes « parallèles » ou plus rares (*consorte*, *creatura*...) et/ou rendant compte de rapports non légalisés (*compagno*, *uomo*, et, à plus forte raison *amante*), où l'article est toujours présent.

Dans un deuxième temps, une étudiante a posé la question de l'origine de cet article capricieux. Le fait qu'il soit la suite de l'adjectif démonstratif latin, adjectif destiné donc à montrer, à désigner, nous a entraînés dans une vaste digression, fondée sur la distinction entre des rapports de « possession » « nécessaires » (mon existence implique nécessairement celle de « mon » père, donc il serait inutile de le désigner par un article qui le définit, article « determinativo » dit l'italien), et des rapports « contingents », soumis au hasard de rencontres qu'il conviendrait donc de déterminer, de préciser. Les longues discussions déclenchées par cette piste ont abouti à une impasse, nous avons abandonné, mais le résultat tangible a été, d'une part que les étudiants n'ignoraient plus rien de la « règle » de l'emploi de l'article avec les termes de « parenté » qu'ils avaient mise à mal, d'autre part qu'ils ont eu le sentiment, justifié, de réfléchir, de réagir, voire de construire, même si l'édifice s'est effondré, autrement dit d'avoir une attitude « critique » et non passive face aux pseudo-vérités distillées par leurs grammaires.

---

<sup>15</sup> « Presque toujours » ... Car, même s'ils sont très marginaux, les cas ne manquent pas où l'article est présent avec « madre » (ex. 1), « figlio » (ex. 2), « figlia » (ex. 3, et 4 – ce dernier relevé récemment) :

1. Nemmeno allora mio padre le dava pace e continuava a dire sorridendo : – Ma che imbrogliona è **la vostra madre**. Che imbrogliona, che imbroglioncella.

CASSOLA *Baba* 20

2. Ma tu non ascolti, Giorgina, perché a quest'ora, mentre dal corso lontano giunge il brusio della passeggiata, perché **di tuo figlio**, per parlarci chiaro, della carne della tua carne, tue viscere, nient'altro resta che una cosa fredda e repulsiva in un ospedale lontanissimo. [...] Allora il ricordo **del suo figlio** torna feroce, con la sua faccia che sorride, vivente, e il preciso suono della sua voce.

BUZZATI *In quel preciso momento* 261

3. Tutta la mia passione la mettevo nella casa, nel negozio, e quando mi nacque la bambina, **nella mia figlia**.

MORAVIA *La Ciociara* 8

4. Ma la più dirompente delle lettere l'ha ricevuta l'avvocato Bircocchi: o soldi o grossi guai per **la sua figlia**. [...] Non ha mai brillato per coraggio, l'avvocato Bircocchi. Fa fagotto e fugge via con moglie e figlia.

ANGIONI *L'oro diFraus* 40

Je donnerai encore un exemple de cette attitude active : toujours au cours de l'étude sur les possessifs, nous avons buté sur une phrase du *Visconte dimezzato* :

12. Sega qui, cuci là, tampona falle, rovesciavano le vene come guanti, e le rimettevano **a suo posto**, con dentro più spago che sangue, ma rattoppate e chiuse.

CALVINO *Il visconte dimezzato* 15

où l'absence d'article et l'emploi de *suo* restaient, pour nous, inexplicables. Deux étudiantes ont eu l'idée de s'adresser directement à Calvino, alors encore en vie, lequel leur a répondu par une longue lettre dans laquelle il tentait de justifier le « meccanismo mentale » qui lui avait suggéré cet emploi et déclarait modestement : « Certamente, se avessi fatto più attenzione, avrei scritto *le rimettevano a posto* ». Triomphe des deux étudiantes.

Encouragés par la réponse argumentée de Calvino, les étudiants d'UV successives ont suivi l'exemple. Au cours de séances consacrées à l'étude des prépositions, une discussion sans fin s'était engagée sur la différence entre les prépositions *tra* et *fra*. Faute de parvenir à trouver des critères valables, sémantiques ou autres, j'avais suggéré de tenter une approche purement statistique ; chaque étudiant s'était chargé de relever les *tra* et les *fra* dans un roman contemporain. L'un d'eux, qui avait comptabilisé, dans *Se una notte un viaggiatore*, 165 occurrences de *tra* et 3 seulement de *fra*, a lui aussi écrit à Calvino en lui proposant un jeu : il a repéré 3 phrases contenant *tra* qui lui semblaient très proches des trois qui contenaient *fra*, il a rassemblé les 6 phrases en remplaçant les prépositions par des pointillés et il a demandé à Calvino de remplir ces pointillés, évidemment sans consulter son livre. Faisant preuve de la même extrême disponibilité, Calvino a répondu, cette fois en français : « Je réponds à votre jeu du *tra/fra*, sans regarder dans mon livre », et a rempli les vides – en ne retrouvant pas les prépositions d'origine. Là encore, il s'était livré à une sorte d'introspection, estimant qu'il croyait employer de préférence *tra* – là, il ne se trompait pas – et, en s'engageant dans la voie de la différenciation sémantique que nous avons abandonnée : « En réfléchissant, je crois que ma tendance est d'employer *tra* dans le sens de « parmi » et *fra* dans le sens de « entre » partitif ». Il ajoutait, avec une rare courtoisie : « Avec tous mes vœux pour votre travail ». D'autres étudiants ont posé des questions également à Moravia, à Cassola, qui ont, eux aussi, répondu <sup>16</sup>.

Enfin, j'évoquerai rapidement un autre sujet qui nous a donné beaucoup de mal et où, là encore, après un premier « décorticage » des règles proposées par les grammairiens, nous nous sommes lancés dans la tentative d'une autre façon d'envisager le sujet sur lequel nous avons décidé de travailler, à savoir la comparaison. Concernant le délicat problème de l'emploi de *di* ou de *che* comme terme introduisant le

---

<sup>16</sup> Consulté par un étudiant sur l'emploi de l'article avec « *mia figlia* » – exemple 3 dans la note 14 ci-dessus, et autre ex. p. 59 de *La Ciociara* – Moravia lui a répondu qu'il s'était réglé sur l'oreille, qu'il avait cherché à donner une saveur « romaine » à sa prose et qu'il fallait tenir compte du fait que c'était une femme du peuple qui parlait.



complément, nous avons abandonné les recommandations habituelles des grammaires, qui consistent à prendre en considération le deuxième terme de la comparaison : nom, pronom, verbe, adverbe, etc. La démarche nous semblait arbitraire, relevant du « truc », de la simple « ficelle », et trop d'exemples étaient en contradiction avec la « méthode » proposée. Il suffit de comparer ces quelques phrases :

13. La mamma era, com'è giusto, più miseriordiosa **del** babbo.

PAPINI *Un uomo finito* 45

14. Tutti quegli oggetti inanimati avevano succhiato giorno per giorno la sua vitalità, con una tenacia più forte **dei** suoi vani tentativi di liberazione.

MORAVIA *Gli indifferenti* 246

15 - E' più pulita la nostra cucina **che** la camera da letto di tanta gente.

MORAVIA *La Romana* 54

16 - Queste catapecchie sono ancora più povere e squallide **che** quelle di Gagliano.

Carlo LEVI *Cristo si è fermato a Eboli* 147

Le nom ou pronom ont bien déclenché l'emploi de *di* dans les phrases 13 et 14, mais ils déclenché celui de *che* dans les phrases 15 et 16.

Nous avons décidé de ne pas nous laisser impressionner par la phrase lapidaire d'un grammairien <sup>17</sup>, selon lequel : « Non vi è regola per stabilire quando si debba usare *di* e quando *che* ». Et nous nous sommes lancés dans la recherche du mécanisme même de la comparaison, qui revenait à déterminer s'il y avait, dans la période comparative, un « comparant », c'est-à-dire l'élément causal, le critère, sur lequel reposait la comparaison (*la misericordia* dans l'exemple 13) et deux « comparés », objet de la comparaison (ici : *la mamma e il babbo*), ce qui déclenchait dans pratiquement tous les cas l'emploi de *di*, ou s'il y avait un « comparé » (par exemple « moi » dans la phrase :

17. Ero più curioso **che** preoccupato.

ARPINO *Una suora giovane* 14)

mis en rapport avec lui-même en fonction de deux « comparants » (la curiosité, la préoccupation), ce qui déclenchait l'emploi de *che*. Après avoir analysé plusieurs centaines de phrases, il nous a semblé pouvoir dire : (je simplifie) que la conjonction *che* était presque toujours possible et que *di* ne l'était que dans les cas où on se trouvait en présence de deux comparés.

---

<sup>17</sup> CEPPELLINI Vincenzo, *Dizionario grammaticale*, Ist. Geog. De Agostini, 1978, p. 100

Ici encore, le but recherché était d'avoir une attitude critique par rapport à la formulation de pseudo-règles et de construire, activement, une hypothèse, de remplacer le concept même de « règle » par celui de « régularité », de « loi », d'une sorte de loi interne à la langue qu'il s'agissait de découvrir. Le but aussi, sur le plan pédagogique, était de demander aux étudiants une participation la plus active possible.

Je crois que c'est cette participation active des étudiants qui a été l'aspect le plus positif. Elle n'est pas toujours allée de soi. Quand, en début d'U.V., je proposais le type de travail qui s'était défini peu à peu au cours des années, des résistances se sont parfois manifestées, venant d'étudiants moins préparés, qui disaient être là pour confirmer leurs certitudes et non pour les remettre en question. Mais ils sont entrés dans le jeu, souvent avec plus d'ardeur encore que les autres. Je me souviens du cas d'une étudiante qui s'était chargée de relever les suffixes (je crois) dans *Cristo si è fermato a Eboli*, qui est arrivée avec une montagne de fiches, et qui, lorsque je lui ai demandé son opinion sur le livre, m'a répondu : « Ah, maintenant, il faut que je le lise ». C'était là un des écueils, en effet, il faut un certain entraînement avant de parvenir à la fois à comprendre ce qu'on lit et à ne pas laisser passer ce qu'on cherche.

Après ce travail de débroussaillage et de tentatives de reconstruction, s'est fait jour peu à peu le désir de transmettre ces expériences, de mettre à la disposition de personnes éventuellement intéressées le vaste corpus que seul ce travail collectif a permis de rassembler. S'est posé alors le problème de la rédaction, que j'ai pris en charge, évidemment, et de la publication, qu'ont assurée et assurent encore les Presses Universitaires de Vincennes.

En résumé, il s'agit d'un travail de non-spécialistes, qui a voulu simplement mettre en garde contre la formulation trop rigide de « règles » (dont il est trop facile et absurde de dire qu'elles sont confirmées par l'« exception »), qui s'est appuyé sur l'usage, qui a proposé, autrement dit, d'écrire non une grammaire à l'impératif (« Ne dites pas... mais dites »), mais une grammaire qui décrit un usage, une grammaire à l'indicatif.

Ouvrages d'où sont extraits les exemples cités :

ANGIONI Giulio, *L'oro di Fraus*, Il Maestrato, 1998

ARPINO Giovanni, *Una suora giovane*, Garzanti, 1994

BARICCO Alessandro, *Questa storia*, Fandango Libri, 2005

BUZZATI Dino, *In quel preciso momento*, Neri Pozza, 1950

CALVINO Italo, « Il visconte dimezzato » in *I nostri antenati*, Einaudi, 1982

CASSOLA Carlo, « Baba » in *Il taglio del bosco*, Einaudi, 1959

CHIARA Piero, *Il piatto piange*, Mondadori, 1962

JACQUELINE BRUNET

ECO Umberto, *Il nome della rosa*, Bompiani, 1981

LEVI Carlo, *Cristo si è fermato a Eboli*, Einaudi, 1964

MALAPARTE Curzio, *Kaputt*, Mondadori, 2001

*La pelle*, Aria d'Italia, 1950

MORAVIA Alberto, *La ciociara*, Bompiani, 1974

*Il disprezzo*, Bompiani, 1954

*Gli indifferenti*, Bompiani, 1956

*La Romana*, Bompiani, 1975

PAPINI Giovanni, *Un uomo finito*, Vallecchi, 1956

PRATOLINI Vasco, *Metello*, Mondadori, 1964

SALVALAGGIO Nantas, *Malpaga*, Rizzoli, 1972

SCERBANENCO Giorgio, *Traditori di tutti*, Garzanti, 1990

## ÉTUDE COMPARATIVE ET SYNCHRONIQUE DU LANGAGE SMS EN ITALIEN, FRANÇAIS ET ANGLAIS

AURÉLIE JOSEPH<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** Sending an SMS cannot be done in more than 160 words. We have to use our inventiveness in order to send a message as concise as possible, but also meaningful. The subject of the article is represented by a comparison between the use of SMS language in Italian, English, and French. By comparing different types of strategies used in languages, we are able to approach English and French which tend to use a phonetic way, while Italian relies on the ending of words (a fact that reveals itself as being morphology) allowing the reader to fill in the gap. We will also draw a parallel between the methods that can be used in morphology and Semitic and isolating languages. Finally, our wish is to show that the difficulty of « deciphering » a text, as well as understanding a text, is due to “opaque” words (the body of consonants and the logos) that are not in the orthographical vocabulary of the reader ; they are not recognized by a non – connoisseur.

**Keywords:** *consonant, English, French, Italian, logo, morphology, phonetics, SMS.*

### 1. Introduction

Alors que l’opinion commune pensait que la télévision, la radio et le téléphone sonneraient le glas de l’écrit, de nouvelles formes de communication écrites ont vu le jour. C’est ainsi, que le SMS (« Short message Service ») n’étant, au début, qu’une option du téléphone portable, devient à ce jour, un argument de vente pour les opérateurs téléphoniques et un outil très utilisé et apprécié, surtout par les jeunes entre 15 et 25 ans depuis les années 90.

L’écrit a dû se modifier pour s’adapter aux exigences économiques. L’envoi d’un SMS ne pouvant comporter au maximum que 160 caractères, il a fallu user d’ingéniosité pour que l’information soit la plus concise possible mais aussi la plus efficace.

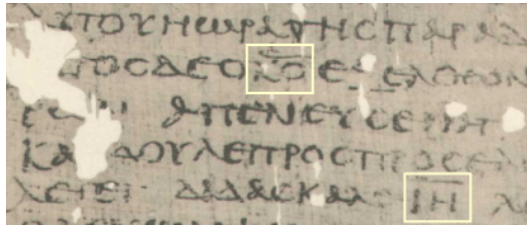
Nous étudierons ici les différents procédés utilisés, nécessaires à la construction d’un mot et d’un groupe de mot. Nous essaierons de comparer tout au long de notre étude le français, l’italien et l’anglais, pour appréhender ainsi ce qui peut les rapprocher ou les éloigner dans leurs stratégies de construction. Nous essaierons d’émettre certaines hypothèses sur les choix des locuteurs des différentes langues pour déterminer, si ceux-ci sont conditionnés par la langue, par le locuteur lui-même ou encore par l’apprentissage de la lecture.

---

<sup>1</sup> Université de Provence, Sciences du langage, E-mail: joseph.aurelie@gmail.com

## 2. Petit historique de l'écriture abrégée

Plusieurs articles relatent le fait que les abréviations ont toujours existé depuis le début de l'écriture. De tout temps et pour divers raisons, l'Homme a utilisé les abréviations dans l'écriture. Déjà dans l'Antiquité, pour économiser le papyrus et les chrétiens pour utiliser des messages codés (ΚΣ : KYPIΟΣ (kyrios = seigneur) ; IH, abréviation de ΙΗΣΟΥΣ (iésous = Jésus)).



Plus tard, de 1480 à 1570 de nombreuses formes d'écritures et d'abréviations existaient, rendant la lecture très difficile.

### Une typologie des stratégies d'abréviation des mots en langage SMS

Pour énumérer les différents procédés utilisés dans les SMS nous utiliserons la typologie donnée par le CENTAL ainsi que leurs exemples. Mais également d'autres études dont nous donnerons les références lorsque nous les citerons.

#### La « phonétisation » des caractères

La phonétisation consiste à détourner le son que produit un caractère quand on le dénomme pour en faire une syllabe ou même plusieurs mots.

Exemple 1 : G pac 1 super we → j'ai passé un super week-end

#### Orthographe phonétique

La phonétique est l'utilisation de graphies permettant de reproduire le mot sous sa forme orale.

#### - Suppressions de lettres muettes

Exemple 2 : par hazar → par hasard

#### - Simplifications de digrammes et trigrammes

Exemple 3 : j'voulé allé ché toi → je voulais aller chez toi

#### - Simplification des consonnes doubles

Exemple 4 : Je fré come ca au matin → Je ferais comme ça au matin

#### Les abréviations par syncope

L'abréviation par syncope est un phénomène graphique qui consiste à supprimer des lettres d'un mot en le laissant reconnaissable. On enlève des successions de lettres du mot, la plupart du temps les voyelles. Ceci donnant souvent un squelette consonantique.

Exemple 6 : Cmt tu vas → Comment tu vas ?

#### Phénomènes lexicaux

**Aphèreses** : chute du segment initial du mot

Exemple 7 : G pas accès au phone → J'ai pas accès au téléphone

**Apocope** : chute du segment final du mot

Exemple 8 : Pti prob d ordi et d internet → Petit problème d'ordinateur et d'internet

**Sigles et acronymes** : abréviation composée par les lettres initiales d'un groupe de mots. Lorsqu'on peut prononcer le mot c'est un acronyme (UNESCO) sinon c'est un sigle (SNCF).

Exemple 9 : MDR → Mort De Rire

Exemple 10 : LOL → Laughing Out Loud

### 3. Les typologies les plus utilisées : comparaison de l'anglais du français et de l'italien

Pour pouvoir réaliser cette comparaison nous nous sommes servie de différentes données prises sur Internet.

#### Exemples d'abréviations en Italien, anglais et français dans les SMS

Voici un extrait de notre corpus, leur traduction associée à la stratégie utilisée.

Italien : ciao 'more! x hallow e' a ca' di xx alle 8 (mardi s'intende) puoi? dimmi d si please please risp by flygirl! - la + convi dei moscerini - tvb!

SMS	Traduction	Stratégie
Please	Please	Emprunt
D	Di	Phonétisation
X	per	Phonétisation
+	Più	Phonétisation
TVB	Ti voglio bene	Sigle
Ca'	Casa	Troncation apocope
Hallow	Halloween	Troncation apocope
Risp	Rispondi	Troncation apocope

Anglais : Prhps on Sat. in the evening, we cld go to da pict.

SMS	Traduction	Stratégie
Prhps	Perhaps	Abréviation syncope
Cld	Could	Abréviation syncope
Da	The	Phonétique
Pict	Picture	Troncation apocope
Sat	saturday	Troncation apocope

Français : Pourquoi tu téléphones pa? Tu veu ke je sone?, g pa compri ton 1er sms en fait

SMS	Traduction	Stratégie
Pourkoi	Pourquoi	phonétique
Téléphones	Téléphones	Phonétique
Ve	Veux	Phonétique
Ke	Que	Phonétique
Sone	Sonne	Phonétique
Pa	Pas	Phonétique
Compri	Compris	Phonétique

## Proportions

Nous avons compté le nombre d'occurrences de chaque stratégie afin de voir dans quelle proportion chaque stratégie se situe. Le tableau pour chaque langue est séparé en deux parties. La première recense toutes les occurrences trouvées associées à leur stratégie. La proportion se fait donc entre le nombre d'occurrences d'une stratégie par rapport au nombre total d'occurrences recensées. La deuxième partie, ne prend en compte que les formes différentes trouvées dans le corpus et la proportion se fait donc entre le nombre de formes trouvées dans une stratégie et le nombre total de formes différentes. Ainsi les formes se répétant plusieurs fois ne sont prises en compte qu'une seule fois.

Italien			Anglais		
Stratégie	Occur.	%	Stratégie	Occur.	%
apocope	29	56,86%	phonétique	22	30,99%
phonétisation	9	17,65%	phonétisation	21	29,58%
phonétique	4	7,84%	syncope	14	19,72%
emprunt	3	5,88%	apocope	10	14,08%
sigle	3	5,88%	aphérèse	4	5,63%
syncope	2	3,92%	Sigle	3	4,23%
aphérèse	1	1,96%	emprunt	0	0%
total	51		Total	71	
Stratégie	Formes	%.	Stratégie	Formes	%
apocope	22	59,46%	phonétique	18	38,30%
phonétisation	4	10,81%	syncope	10	21,28%
phonétique	4	10,81%	phonétisation	10	21,28%
emprunt	3	8,11%	apocope	7	14,89%
syncope	2	5,41%	aphérèse	4	8,51%
sigle	2	5,41%	sigle	3	6,38%
aphérèse	1	2,70%	emprunt	0	0%
Total	37		total	47	

## Comparaisons des stratégies

Pour notre étude nous ne prendrons en compte que la deuxième partie du tableau. En effet, une même forme se répétant dans un petit corpus prend peut-être beaucoup trop de poids par rapport à la réalité. Nos tableaux révèlent que la stratégie la plus employée en italien est l'apocope (presque 57%). En français et en anglais c'est la phonétique qui l'emporte avec 38%. Nous découvrons donc que les stratégies employées par l'anglais et le français sont équivalentes, dans leur position mais également dans leur proportion. L'italien se détache avec l'utilisation intensive de l'apocope qui ne laisse plus beaucoup de place à d'autres stratégies. Nous allons voir les raisons d'un tel choix.

### **Les stratégies influencées par la langue**

En italien, l'apocope est très usitée dans les SMS. Cette stratégie est simplement une suppression de la morphologie. En effet, quand le locuteur italien construit ses mots il prend le sémantème auquel il ajoute le morphème-bis en fin de mot, sachant qu'un premier morphème est antéposé (prépositions, pronoms personnels, déterminants). Dans les SMS c'est à l'interlocuteur de remettre la morphologie de fin de mot.

Pour les langues comme l'anglais et le français : l'orthographe est assez complexe donc le premier choix est de simplifier les graphèmes, de supprimer la morphologie de l'écrit (correspondant le plus souvent aux graphèmes complexes) et certains accents. Les mots graphiquement complexes sont alors simplifiés et écrits dans leur forme phonétique. Nous comprenons que l'italien n'utilise pas cette stratégie car la transcription de la langue est déjà très phonétique. La seconde stratégie souvent utilisée en français et en anglais est la syncope. Les mots français et anglais sont souvent figés, ils ne peuvent pas être modifiés. Cette stratégie touche souvent les mots grammaticaux et quelques emplois de mots souvent utilisés comme les adverbes en français (« vrmt » pour « vraiment »). Pour réduire encore plus les mots, on utilise en français et en anglais la phonétisation qui fait souvent sur des groupes sujets verbes (« UR » pour « you are » ou « T » pour « tu es »).

### **Des phénomènes se trouvant dans d'autres types de langues**

Le langage SMS ou plus largement celui utilisé dans des communications électroniques instantanées (chats, forums ou même mail), change considérablement la façon de transcrire la langue. Pour les langues comme le français et l'anglais, nous assistons déjà à une modification des mots par rapport à l'oral (« Dunno », « pitete »...). La réduction et la modification de la transcription écrite des mots utilisent aussi des procédés appartenant à d'autres types de langues telles que les langues sémitiques et les langues isolantes.

### **Les langues sémitiques**

Les nombreuses syncopes effectuées par les « SMSeurs » anglais et français font penser à ce qu'utilisent les langues sémitiques. En effet, en arabe par exemple, la construction du mot se fait en deux étapes, tout d'abord on cherche la racine du mot (ex : KTB) puis on lui ajoute des voyelles qui vont en modifier le sens. Cependant, le contexte seul peut donner le sens de la racine et la transcription de la vocalisation est un moyen d'aider le lecteur. Dans les SMS, les syncopes sont une sorte de processus inverse. Le transcripteur va enlever le maximum de voyelles du mot ne gardant qu'un squelette consonantique qui permet toutefois de reconnaître facilement le mot cible.

### **Les langues isolantes**

En écrivant phonétiquement un mot, et en lui enlevant par la même occasion toute forme de morphologie, la transcription donne un mot fixe comme un objet immuable qui transmet une idée. Ceci ressemble aux idéogrammes des langues



isolantes où une idée est représentée par le mot, il n'y a plus de construction du mot. Les sigles et les syncope s'apparentent également à un traitement idéogrammatique.

Cependant, le SMS ne change pas le type de la langue mais la manière de la transcrire. On ne recatégorise pas la langue, on change juste la forme de transcription soumise à des contraintes (rapidité et économie) en utilisant des stratégies de construction du mot d'autres langues. N'oublions pas que le SMS n'est pas un langage oral car on ne parle pas « SMS ».

Peut-on lire ici une forme d'ontophylogénèse ? Nous pouvons au moins remarquer que les raccourcis de transcription ont recours à des types de langues qui représentent des étapes historiques de la typologie de l'indo-européen.

#### **4. Les modèles de lecture et l'apprentissage**

Nous voulons démontrer ici, que les processus utilisés dans le langage SMS correspondent à l'évolution de l'apprentissage de la lecture. Pour cela nous nous appuyerons sur le modèle de lecture de Coltheart et de Seymour.

##### **Le modèle de Coltheart**

Coltheart indique dans son étude qu'il existe deux voies pour lire un mot : la voie phonologique et la voie lexicale. La voie phonologique est le processus par lequel la chaîne graphique est découpée en constituants graphémiques, chaque constituant étant émis en correspondance avec un phonème. Les phonèmes sont par la suite assemblés et le mot est prononcé. La voie phonologique est plutôt employée afin de lire un mot non familier ou non-mot (logatome). La voie lexicale va être utilisée par le lecteur sur les mots familiers et souvent opaques (c'est à dire ayant une orthographe non phonétique). Ceux-ci sont identifiés à partir de la forme visuelle de la séquence des graphèmes. On établit ainsi une représentation orthographique du mot. Il s'agit de ce qu'on appelle communément une lecture globale du mot. Cette procédure est plutôt employée par le lecteur expert qui a déjà un lexique orthographique.

Le transcripteur de SMS français ou anglais va alors utiliser la voie phonologique pour lire des mots transcrits phonétiquement et la voie orthographique pour des mots syncopés phonétisés ou les sigles. Nous comprenons alors que c'est par l'utilisation de cette nouvelle forme de transcription que le lecteur déchiffrera plus ou moins vite le message. Il réapprend à lire des mots qui ont été « déformés ». Pour cette même raison, un locuteur non expérimenté peut trouver ce langage incompréhensible. En effet, comme il est difficile à un enfant de comprendre que « femme » se prononce [fam] ou « monsieur » se prononce [mæsjø], un non « SMSeur » aura du mal à comprendre que « 2m1 » se prononce comme le mot « demain » ou que le sigle « MDR » signifie « mort de rire ». Pour le locuteur italien, c'est sa conscience linguistique de la morphologie qui lui donne accès, la plupart du temps, au sens du mot.

##### **Le modèle Seymour**

De nombreux chercheurs comme Seymour démontrent qu'avant même de savoir lire, l'enfant utilise un processus de fondation qui est un principe logographique,

c'est-à-dire un traitement global des mots qu'il va stocker souvent par syllabe, et pour lequel il va faire le lien avec la forme sonore. Par exemple il verra souvent le logo « Coca Cola » et par la suite il l'identifiera de lui-même.

Lors des syncopes nous revenons à cette forme logographique où les mots sont reconnus par leur forme. Les mots revenant souvenant (« bjr », « tps ») sont identifiés rapidement par le lecteur de SMS. Un « non-lecteur » aura plus de mal avec des mots qu'il n'a pas eu l'habitude d'abrégés. Cette théorie rejoint celle que nous avons formulée précédemment, selon laquelle certaines stratégies « immobilisaient » le mot pour lui donner une forme interchangeable faisant penser aux idéogrammes des langues isolantes. Nous revenons donc à une lecture de base où le mot est une entité globale et reconnue à force de la voir.

### **Perfectionnement et utilisation**

Plus on lit, plus on se perfectionne et il en est de même pour les SMS. Le lecteur de SMS va développer un lexique orthographique, comme un jargon ou un argot. Nous apprenons donc en utilisant cette forme de langage et nous nous mettons forcément à l'utiliser en adoptant les mêmes stratégies.

De plus, chaque « communauté » à sa façon d'abrégés. Les choix peuvent être dictés par rapport à la longueur du message (plus le message est long plus il sera abrégé pour n'utiliser qu'un seul texto), ou par rapport à la personne à laquelle on écrit. En effet, chaque personne à son code et chaque locuteur d'un groupe s'inter-influence dans le choix des stratégies. Plus on fréquente une certaine population, plus on adopte son code. Le SMS ne fait pas exception, le code change en fonction des individus et du groupe. Pour les sigles par exemple, ils se pourraient que l'on en retrouve d'avantage chez les adolescents qui utilisent le SMS souvent dans un but amoureux, comme un code secret. Celui qui ne connaît pas le code ne pourrait pas traduire (c'est le cas des parents !).

### **5. Conclusion**

Dans cette étude, nous avons voulu comparer les stratégies utilisées dans la transcription des SMS par des locuteurs italiens, anglais et français. Pour cela nous avons, tout d'abord, démontré que les abréviations datent de l'Antiquité et nous avons ensuite détaillé les types d'abréviations que l'on pouvait trouver dans un SMS. En comparant les types de stratégies utilisés dans les langues, nous avons pu rapprocher l'anglais et le français qui utilisent une voie phonétique, alors que l'italien supprime la fin des mots qui se révèle être la morphologie pouvant être complétée par le lecteur. Nous avons également fait un parallèle entre les procédés utilisés dans les SMS et les langues sémitiques et isolantes.

Enfin, nous avons voulu montrer que la difficulté de « déchiffrement » d'un texto était due au fait que, comme pour l'apprentissage de la lecture, les mots opaques (ici, les squelettes consonantiques ou les sigles) n'étant pas dans le lexique orthographique du lecteur, ne sont pas reconnus. C'est à force d'expérience que la lecture est fluide et la transcription plus naturelle.

Le SMS n'est pas qu'une volonté de faire des économies mais aussi une volonté de créer un code secret. C'est une appropriation de la langue, comme un argot des jeunes où chaque locuteur est influencé par le groupe auquel il appartient. La langue influence les choix faits pour abrégé les mots mais chaque locuteur choisit sa stratégie favorite.

## BIBLIOGRAPHIE

### Ouvrages et articles

- COLTHEART M. (1978), « Lexical access in simple reading tasks » in G. Underwood (ed.), *Strategies of information processing*, CA: Academic Press, San Diego.
- DEHAENE S. (2007), *Les neurones de la lecture*, Odile Jacob, Paris.
- FAIRON C., KLEIN J. & PAUMIER S. (2006), *SMS pour la science. Corpus de 30.000 SMS et logiciel de consultation*, Presses universitaires de Louvain, Louvain-la-Neuve.
- FAIRON C., KLEIN J.R. & PAUMIER S. (2006), *Le langage SMS. Etude d'un corpus informatisé à partir de l'enquête « Faites don de vos SMS à la science »*, Presses universitaires de Louvain, Louvain-la-Neuve.
- KRAUTGARTNER K. (2003), « Techniques d'abréviation dans les webchats francophones » in *Linguistik online Journal*. vol. 15. chap. 3. pp. 47-67.
- SEYMOUR P.H.K. (1997), « Les fondations du développement orthographique et morphographique » in L. Rieben, M. Fayol & C.A. Perfetti (ed.) : *Des orthographes et leur acquisition*, Paris : Delachaux & Niestlé, pp. 385-403.
- YIHUE H. (2004), *Analysis of SMS Efficiency*, Undergraduate thesis of the National University of Singapore.
- Microsoft® Encarta® [CD]. (2006), "abréviation et sigle", Microsoft Corporation, 2005.

### Sites internet

- CASOLARI D. (2006), [www.daniela-casolari.it/sms.htm](http://www.daniela-casolari.it/sms.htm).
- VERONIS J. (2005), « Nomina Sacra, du texto au 1<sup>er</sup> siècle », Technologies du langage : <http://aixtal.blogspot.com/2005/02/sms-nomina-sacra.html>.
- Exercices d'anglais : <http://www.anglaisfacile.com/exercices/exercice-anglais-2/exercice-anglais-7197.php>.

## ETUDE DIACHRONIQUE ET PSYCHOSYSTEMATIQUE DES DEMONSTRATIFS ET DE LA REPRESENTATION SPATIALE EN ITALIEN ET DANS LES LANGUES ROMANES

VIRGINIE SAUVA<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** The first objective of the article is to identify the evolution of demonstratives by comparing Italian to other Romance languages during their history – in other words, to identify and describe the origin and evolution of demonstratives in different language systems. This first step of the research has caused new questions to appear which the article would like to give an answer to by using a psychosemantic method. The result was the identification of demonstratives as a general representation of space in all the languages where such a system of demonstratives exists. This aspect has no equivalent in other systems even though it can present certain similarities in one or another Romance language. These elements lead us to the conclusion that what is negotiated behind these linguistic operations is actually the representation of the person in a given culture.

**Keywords:** *Demonstratives, spatial representation, Italian, Romanian, Romance languages, diachronic evolution, psychosystematic.*

Nous avons réalisé en préalable à ce travail une étude diachronique. Notre intention était de retracer dans ses grandes lignes – en partant de la comparaison de l'italien aux langues romanes et en remontant le cours de l'histoire – l'évolution du système des mots « démonstratifs », c'est-à-dire d'essayer de comprendre d'où ils viennent et quelle évolution ils ont connu dans les différents systèmes de langue. Il s'avère que cette étude soulève des questions auxquelles une étude psychosystématique peut apporter des éclairages intéressants.

En effet, cette approche nous conduit à constater que le système des mots « démonstratifs » apporte, en chaque langue où il s'institue, une représentation générale de l'espace. Celle-ci, qui appartient en propre au système linguistique en cause, n'a son équivalent en nul autre système même si elle peut présenter certaines similitudes avec l'une ou l'autre des langues romanes étudiées.

*Le langage est une construction finaliste. Sa construction <prévoit> une fin. Une finalité qu'une observation attentive y découvre est d'inclure le contingent (l'évitable) au nécessaire, le non-systématique au systématique, le désordre à l'ordre, le libre au non-libre, et plus précisément, le fortuit historique au non-fortuit anthropogénique finaliste.*

Gustave Guillaume, leçon du 18 décembre 1958.

---

<sup>1</sup> Université de Provence, E-mail: virginie.sauva@laposte.net.

Nous pourrions accumuler les exemples d'emploi en *discours* issus de chacune des trois langues étudiées, mais l'étude que nous nous proposons de faire a pour objet l'analyse des systèmes italiens et, par contraste, français et roumain, de la représentation spatiale, systèmes, cohérents et clos, préalables à tout emploi que les individus qui naturellement, en disposent, pourraient en faire.

Notre réflexion se situe donc d'abord au niveau de la *langue*, les effets de *discours* n'intervenant qu'à titre de conséquences d'une seule et même condition linguistique.

## De l'origine des langues romanes

Le latin classique comptait deux types d'adjectifs ou de pronoms démonstratifs

1. trois démonstratifs proprement dits, qui correspondent aux trois personnes : *hic* était le démonstratif de la première personne, *iste* celui de la deuxième, et *ille* celui de la troisième.
2. Un démonstratif de rappel : *is* très employé à tous les cas.

*Is*, dit « démonstratif de rappel »

1. Il sert essentiellement à rappeler la personne ou la chose dont il vient d'être question.  
Ex: *Helvetii reliquos Gallos virtute praecedunt. Eorum* una pars [...] → les Helvètes dépassent en valeur le reste des Gaulois. Une partie d'entre eux...
2. On note cependant que *is* en tant que démonstratif de rappel ne comporte aucune précision sur la distance par rapport aux interlocuteurs.

*Hic*, démonstratif de la première personne

1. Il désigne ce qui a trait à celui qui parle, ou ce qui est proche de lui, soit dans l'espace, soit dans le temps.  
Ex: *His* in locis → dans *ces* parages.
2. En dehors de *is*, les autres démonstratifs latins ont subi aussi des changements d'usage et de force démonstrative, ils se sont affaiblis.

*Iste*, démonstratif de la deuxième personne

1. *Iste* désigne ce qui a trait à la deuxième personne.  
Ex: *Multae istarum* arborum → beaucoup de *ces* arbres *que tu vois*.
2. Avec le temps, la valeur traditionnelle de *hic* s'affaiblissant, *iste* a fini par élargir ses emplois à ceux de *hic* en tant que démonstratif de la première personne et il se retrouve comme tel dans toutes les langues romanes.

*Ille* renvoyait en latin classique à la troisième personne, ou à ce qui était loin dans l'espace ou dans le temps.

Ex: *Illo* tempore → en **ce** temps-là

### Bouleversement du système des démonstratifs latins

1. À cause de l'affaiblissement de la force démonstrative de ces adjectifs et pronoms.
2. Tendance de la langue parlée déjà à renforcer par agglutination les divers démonstratifs (notamment à l'aide des particules *ecce* et *eccu(m)*).
3. À partir du Ve siècle, semble se profiler une opposition de deux termes seulement à la place de l'opposition des trois personnes en latin classique : près - loin.

### La langue italienne

#### Évolution phonétique à partir du latin

1. Les formes simples : elles sont moins répandues que les formes composées mais elles n'ont pas disparu

*istu* > *esto* en langue ancienne

2. Les formes composées : le système toscan (système ternaire) est le point de départ de l'italien

*eccu* + *īstŭ* > *questo* (~960)

*eccu* + *t(i)* + *īstŭ* > *codesto*, *cotesto* (av. 1313)

*eccu* + *īllŭ* > *quello* (1186)

#### Les adverbes afférents

##### 1. Origine :

- le système latin est construit sur le modèle toscan, au départ trois couples d'adverbes de lieu (*qui/qua*, *costi/costà* et *lì/là*)
- les seuls adverbes de lieu encore fonctionnels sont *qui*, *qua*, *lì*, *là*
- le couple *qui/qua* est construit à l'aide de la particule présentative *eccu*, de la même façon que pour les pronoms et adjectifs démonstratifs
 

<i>eccu</i> + <i>hīc</i>	>	<i>qui</i>
<i>eccu</i> + <i>hāc</i>	>	<i>qua</i>

- le couple *lì/là* est issu directement des adverbes latins *illic* et *illac* qui expriment respectivement le lieu où l'on est et le lieu par où l'on passe

*illīc* > *lì*

*illāc* > *là*

##### 2. Un faisceau de corrélations

**qui – qua**

|        |

**lì – là**

- la première opposition formellement exprimée par l'opposition /kw/ ~ //, devrait être étymologiquement, l'opposition entre « éloignement » et « proximité ».

- La seconde opposition, qui entre en interférence avec la première, formellement exprimée par l'opposition /i/ ~ /a/, devrait, d'un point de vue étymologique, correspondre à l'opposition entre l'expression du « lieu où l'on est » et celle du « lieu où l'on va ».
- Or il n'en est rien : *qui* et *qua* s'opposent à *lì* et *là* comme « près du locuteur » et « loin du locuteur » ; *qui* est plus précis que *qua* et *lì* est plus proche que *là*.

## Les autres langues romanes

### • La langue française

#### Spécialisation du pronom-adjectif *cist*

- Les adjectifs *ce(t)*, *cette*, *ces* se sont spécialisés, dès le XVI<sup>e</sup> siècle à partir du pronom-adjectif de proximité *cist* de l'ancien français.
- Ce sont des formes simples qui ne permettent plus d'exprimer une relation spatiale par rapport au locuteur.
- Ce sont les formes composées (à l'aide des adverbes *-ci* et *là*) qui permettent d'exprimer la distance par rapport au sujet parlant.

#### Spécialisation du pronom-adjectif *cil*

- *Celui*, *celle*, *ceux* et *celles* sont les formes attestées du pronom démonstratif en français moderne et sont toutes issues du pronom-adjectif d'éloignement de l'ancien français, *cil*.
- Le pronom démonstratif connaît les mêmes formes composées que l'adjectif.

#### Renforcement incessant du démonstratif

Du latin au français, comme du latin à l'italien le démonstratif n'a eu de cesse de se renforcer.

### • La langue roumaine

#### Constantes

- Le roumain possède une forme composée avec *\*accu* pour marquer la proximité : il s'agit de *acest* (masc.), *această* (fém.) et une autre marquant l'éloignement qui est *acel*, *aceá*.
- Le démonstratif de proximité présente aussi une forme simple *ăst*, *astă*, provenant d'*iste*, qui rappelle le démonstratif *esto* de l'italien ancien.
- Même distinction entre proximité et éloignement pour les adverbes de lieu :  
*aici* < *ad-hicce* (lieu où l'on est)  
*acolo* < *\*accum illōc* (lieu où l'on va)

#### Différences

- Les adjectifs et pronoms démonstratifs roumains suivent une déclinaison, le roumain est une langue qui a gardé plusieurs cas de discours.
- Si l'italien présente un système ternaire, il n'en est rien pour le roumain qui, comme le français, répond à un système binaire opposant ce qui est rapproché et ce qui est éloigné.

## **L'apport de la psychosystématique de Gustave Guillaume**

- **Les limites de l'approche historique traditionnelle**

Le changement linguistique est une caractéristique universelle des langues naturelles : toutes les langues évoluent, on ne connaît pas à ce phénomène de contre-exemple. Et ainsi les démonstratifs latins ont connu une évolution dans les différentes langues romanes, évolution que nous avons observée et approchée de manière historique pour le français, l'italien et le roumain dans un premier temps. Nous avons, à l'issue de celle-ci appris des choses très intéressantes au sujet de l'origine des démonstratifs et adverbess de lieu afférents dans ces trois langues, une origine commune, des traitements parfois similaires parfois dissemblables, bref un traitement spécifique à chaque langue. Cependant, les constatations de changements d'ordre phonétiques et morphologiques proposées ne sont, en définitive, que des résultats de surface qui peuvent même parfois risquer de nous faire tomber dans des écueils importants, et ces constatations ne s'accompagnent d'aucune explication systématique.

- **L'éclairage guillaumien**

Selon Gustave Guillaume,

*L'histoire ne donne pas les causes profondes. Ce qu'elle offre au regard, c'est l'instant qui déclenche le ressort. Auparavant le ressort s'était tendu, à moins qu'il n'ait été tendu de toute éternité. C'est cette tension qui est la vraie cause, cause toute intérieure, que l'esprit seul peut retrouver.*

On comprend ici qu'il existe dans chaque état, dit de synchronie, une diachronie « en puissance » qui permet l'évolution future. Ainsi, lorsque l'on dispose du système évolutif de la langue considérée dans son entier, on peut, en observant le système initial voir que les conditions de l'évolution étaient déjà là, potentielles, et que cette évolution aurait pu être prévisible. Considération bien aisée lorsque l'on a connaissance du résultat de l'évolution.

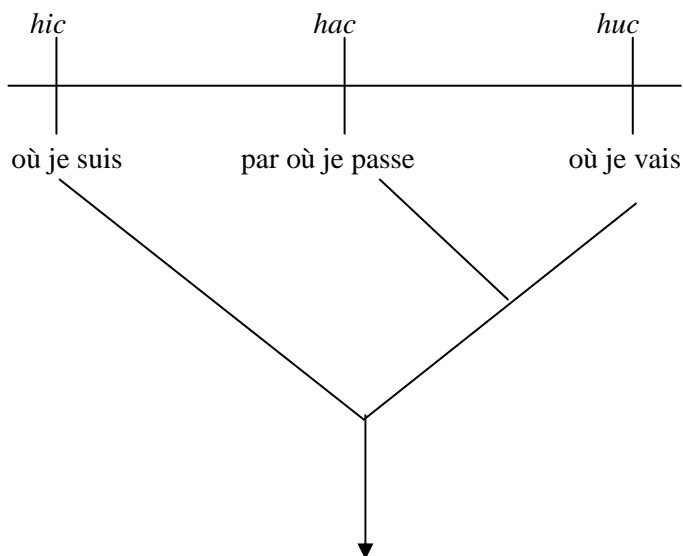
### **La représentation spatiale**

Nous avons pu voir lors de notre approche historique, que les démonstratifs et adverbess de lieu ont été liés à la personne dès les origines.

Le système des adverbess de lieu était bien différent de celui que connaissent les langues romanes aujourd'hui. En effet, l'adverbe de lieu, avant même d'entrer en discours comportait plusieurs informations : une sur le type d'action accomplie (s'agit-il du lieu où l'on est, du lieu où l'on va, d'où l'on vient ou enfin par où l'on passe ?) et une sur la personne associée à cette action (la première, la deuxième où la troisième). Or, ce système a connu d'importantes modifications déjà en latin tardif, dans la langue parlée. Cette évolution nous semble être le reflet de la naissance de la personne en tant qu'individu, d'un *moi* fort.



- **La personne et son espace : évolution à partir du latin**



On assiste en effet à la fusion entre le « lieu où l'on va » et le « lieu par où l'on passe » puis disparaît la distinction entre « le lieu où l'on est et le lieu où l'on va ».

### **Le système des démonstratifs italien**

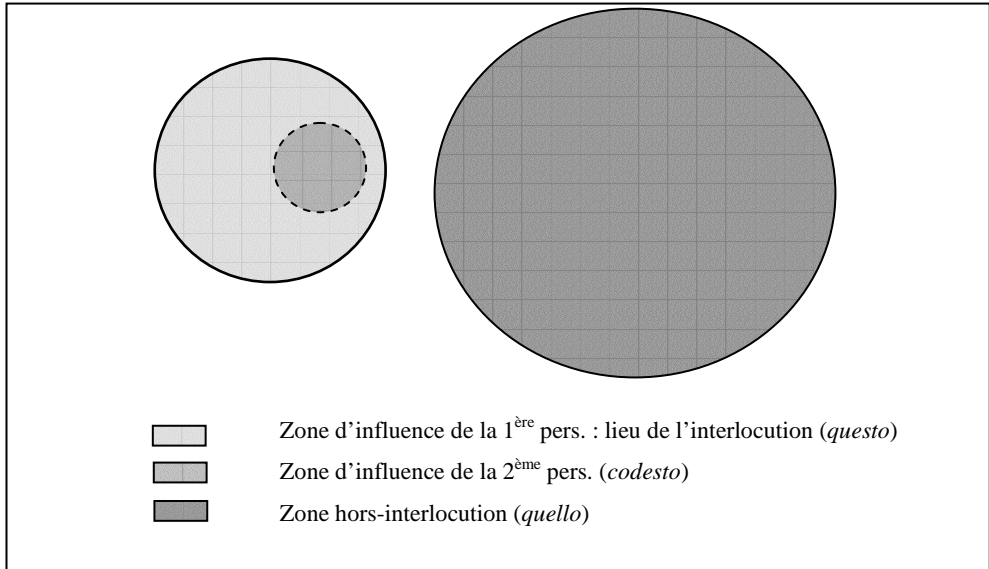
Le fait que l'italien crée un démonstratif de la deuxième personne alors qu'il avait déjà un démonstratif attaché à l'espace de l'interlocution (*\*eccum-istum*, soit *questo*) prouve bien qu'il a besoin de distinguer, dans cet espace, l'interlocuteur, la deuxième personne. Implicitement, on comprend donc que c'est le locuteur qui domine l'espace imparti à l'interlocution.

Après la généralisation du démonstratif latin de la deuxième personne à l'espace attribué à l'interlocution où se trouvent à la fois le locuteur et l'interlocuteur, on assiste à la prise de pouvoir du locuteur qui se manifeste en italien par le besoin de créer une forme propre à l'interlocuteur : *codesto* (ou *cotesto*). Nous avons donc affaire à une situation ternaire, qui est souvent la solution adoptée par l'italien.

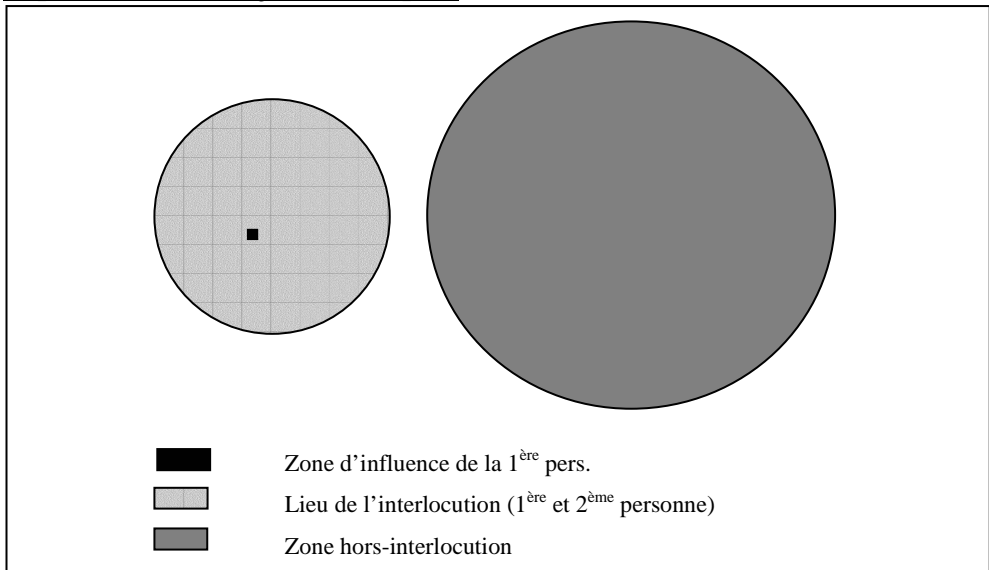
Ici, la survivance de *codesto* peut être attribuée à la perception de la personne dans cette langue en effet, nous constatons que les deux membres du couple en dialogue sont encore distingués. La perception de l'interlocuteur dans le couple est possible parce que la sphère de la personne est suffisamment large pour que le couple en dialogue existe dans cet espace.

En langue moderne, nous avons vu précédemment que l'italien avait évolué vers un système binaire, avec le maintien des deux seules formes *questo* et *quello*. Il en résulte que l'italien standard n'a gardé qu'une répartition en deux sous-espaces : celui de l'interlocution et celui hors interlocution comme l'illustrent les schémas suivants.

### Représentation italienne de l'espace



### Représentation française de l'espace



### **Conclusion**

La langue qui est allée le plus loin dans l'évolution de ses mots « démonstratifs » est certainement le français, ce système, souvent qualifié de « pauvre » par rapport aux autres langues romanes, est simplement différent : il *comprend* davantage qu'il ne *voit*, repose sur des opérations de pensée suffisamment généralisantes pour qu'il

soit permis au locuteur de faire abstraction, dans l'image qu'il se donne de l'espace, de la position qu'il s'y voit occuper. Un fait qui finalement était déjà présent, en puissance, dans la synchronie latine. En effet, le démonstratif roman n'a-t-il pas été conçu à l'aide du présentatif *ecce* ? Présentatif, qui, par essence, n'avait pour fonction que d'indiquer que l'être désigné avait sa position dans l'espace, sans pour autant n'apporter aucune indication sur la distance par rapport au locuteur.

L'italien et le roumain, bien que présentant certaines différences, sont tous les deux plus « riches », *comprenant* moins ils *voient* davantage et restent la plupart du temps très attachés à la zone d'influence du *moi pensant*. Ce qui se négocie est donc la représentation de la personne dans une culture donnée.

L'étude des mots « démonstratifs » conduit inévitablement, et ce quel que soit le système de langue étudié, à un aperçu de l'état de la représentation qu'il propose de l'espace. Cet espace, l'individu le perçoit dans le rapport qu'il a à l'univers, univers qu'il peut, grâce à la langue, façonner idéalement. Chaque culture comporte cependant *sa* vision idéale de l'univers, celle qui lui correspond le mieux. C'est pour cette raison que le maniement d'une autre langue, si proche de la nôtre soit-elle, comporte tant de difficultés. Un allophone devra se garder, en effet, de substituer sa propre représentation d'espace – celle dont il dispose en vertu de sa langue maternelle – à la représentation nécessairement non identique qu'emporte la langue étrangère dont il fait l'apprentissage.

## BIBLIOGRAPHIE

- FREI H., « Systèmes de déictiques » in *Acta linguistica IV*, Copenhague, 1944.
- GUILLAUME, G., 1995, *Leçons de linguistique*, vol.13, 1958-1959 et 1959-1960, Québec, P.U.L. / Paris, Klincksieck.
- GUILLAUME, G., *Principes de linguistique théorique*, Paris, Klincksieck, 1973, 279 p.
- JOLY G., *L'ancien français*, Paris, Belin, 2004, 320 p.
- MARCHELLO-NIZIA C., *L'évolution du français. Ordre des mots, démonstratifs, accent tonique*, Paris, Armand Colin, 1995, 213 p.
- MOLHO M., « Remarques sur le système des mots démonstratifs en espagnol et en français » in *Les langues modernes*, Paris, mai-juin 1968, pp. 335-350.
- ROCCHETTI A., *Sens et Forme en linguistique italienne : étude de psychosystématique dans la perspective romane*, thèse de Doctorat d'État, Paris III Sorbonne Nouvelle, 1982, 655 p.
- ROHLFS G., *Historische Grammatik der Italienischen Sprache und ihrer Mundarten, II. Formenlehre und Syntax*, Bern, A. Francke AG, 1949, 587 p.
- SALA M., *Du latin au roumain*, Paris, L'Harmattan Univers encyclopedic, 1999, 187 p.
- TEYSSIER P., *Comprendre les langues romanes. Du français à l'espagnol, au portugais, à l'italien & au roumain*, Paris, Editions Chandeigne, 2004, 396 p.
- TIMOC-BARDY R., « Le cas oblique du roumain : quelques réflexions en rapport avec la genèse de la phrase » in *Modèles linguistiques*, tome XXV (fasc. 1 et 2), 2004 : « Genèse de la phrase dans la diversité des langues » (Actes du Xe colloque de l'Association internationale de psychomécanique du langage, Oloron-Sainte-Marie, 3-5 juin 2003), Toulon, Editions du Dauphin, pp. 387-396.

## LES POÈTES TRADUCTEURS ET LE LECTEUR TRADUCTEUR

### 1

## TROIS POÈTES ESPAGNOLS PASSEURS DE LANGUES ET DE CULTURES ÉTRANGÈRES

FRANÇOISE MORCILLO<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** The study has as main theme the presentation of three translator - poets Jaime Siles (Valence 1951), Antonio Colinas (León, 1947) and Luis Antonio de Villena (Madrid, 1951). The first one is the translator of Celan, Coleridge, Reiner Kunze, Pere Gimferrer and many others, the second is the translator of Leopardi and Salvatore Quasimodo, and the third of Du Bellay, Michel-Ange's sonnets and the French symbolist poets. The approach of foreign texts favours a better understanding of the poetic outbreak of the 70's in Spain, a country in search of a plurilinguistic and democratic consciousness. The choices of the translator – poets allow the reader – translator to understand the literary phenomenon determined by the connection with the “other.” The translation becomes, thus, an adventure of the languages involved - considered as cultural symbols (language and identity). These translations do not represent a mere research topic (the text as a matter of translation) but rather a research topic of poetical hermeneutics (the translator as subject).

*Keywords:* cultural symbol, otherness, poet, poetry, Spanish, translation.

Lorsque les poètes sont des traducteurs, ils sont avant tout des passeurs de langues et de cultures étrangères. Dans la décade des années 70, apparaît une pléthore de poètes espagnols, traducteurs d'auteurs classiques et européens de langue anglaise, française, italienne ou allemande. Parmi ces voix, je choisirai ici celles de Jaime Siles<sup>2</sup>

---

<sup>1</sup> Professeur de Littérature contemporaine espagnole spécialisée en poésie sur le dialogue des cultures chez les poètes traducteurs contemporains. Université d'Orléans, META.

Traductrice de la poésie espagnole contemporaine. Email: [Francoise.morcillo@wanadoo.fr](mailto:Francoise.morcillo@wanadoo.fr)

<sup>2</sup> Jaime Siles est né à Valence en 1951. Après des études de philologie latine et de linguistique à Salamanque, Tübingen et Cologne, il a occupé les chaires des Universités de La Lagune (Canaries), de Saint Gall (Suisse) et aujourd'hui celle de Valence en philologie latine. En 1986, il fut également Directeur de l'Institut Espagnol de Culture à Vienne et Attaché Culturel à l'Ambassade d'Espagne dans la capitale autrichienne, et professeur invité dans les universités de Vienne, Salzburg, Graz, Turin, Bergame et Genève, ainsi qu'à Madison (Wisconsin). Il collabore dans de nombreuses revues littéraires et anime de fines pages de critique littéraire mensuelle dans ABCD Lettres et Arts. Sous les hospices de la mémoire culturelle plurielle, européenne et même orientale, il dialogue avec cet autre qui se glisse dans le poème et qui s'entretient avec l'oubli de soi. Convaincu que la personne est un être de langage et d'identité, ce poète vit la fugue du sens dans la limitation d'être au monde, peignant des aquarelles de vies à chaque reprise de strophes ou inscrivant le passage du temps dans une fable renaissante à géométrie métrique variable. Ses essais sont indissociables

(Valence 1951), d'Antonio Colinas<sup>3</sup> (León, 1947) et de Luis Antonio de Villena<sup>4</sup> (Madrid, 1951) qui se présentent à nous comme des poètes traducteurs. Le premier est

---

de sa quête poétique. Auteur d'essais comme *Tratado de Ipsidades* (1984), *Diversificaciones* (1982), *Introducción a la lengua y literatura latinas*. (1983), *Viena*, (1987), *El barroco en la poesía española* (1976) (Nouvelle édition en 2006 chez Eunsa), *Mayans o el fracaso de la inteligencia* (2000), *Paraíso cerrado : poesía en lengua española de los siglos XVI Y XVII* (2003) (en collaboration avec María Micó), *Estados de conciencia (Ensayos sobre poesía contemporánea)* (2006), *Bambolina y Tramoya* (2006). Traducteur de Paul Celan, Wordsworth, Coleridge et Arno Schmidt, il consacre trois essais à la traduction poétique qui recouvrent ses années de Critique littéraire au *Cultural* de *El Mundo* ou à *ABC Literario*, *Más allá de los signos* (2003), *Transtextos* (2006), *Poesía y traducción : Cuestiones de detalle* (2005). En 1973, il obtient le Prix Ocnos (*Música de agua*); en 1983, le Prix de la critique du Pays Valencien et celui National de la Critique, le Prix Fondation Loewe de Poésie pour *Semáforos*, *semáforos* en 1989, première édition du Prix International Génération de 27 en 1999 pour *Himnos tardíos* ainsi que le prix Thérèse d'Avila pour l'ensemble de son œuvre. Ce poète a publié *Biografía sola* (1971), *Canon*, Premio Ocnos 1973, Llibres de Sinera, Ocnos, Barcelona, 1973 ; *Alegoría*, Ambito Literario, Barcelona, (1977), *Poesía 1969-1980* (1982), *Música de Agua* (1983), *Poemas al revés* (1987), *Columnae* (1987), *Semáforos*, *Semáforos* (1990), *El Gliptodonte y otras canciones para niños malos* (1990), *Poesía 1969-1990* (1992), *Bajo nombres distintos* (2000), *Cinco poemas chinos* (2001). Livres traduits en français : (*Genèse de la lumière. Biographie seule. Canon*, Poèmes traduits par Laurence Breyse, Presses de l'École Normale Supérieure, Paris, 1990) ; *Musique d'eau et Columnae*, Édition bilingue (par Françoise Morcillo), Éditions In'hui Le Cri de Bruxelles, 1996 ; *Sémaphores, sémaphores* (extraits traduit par Henry Gil) in : *Revue Conférences*, automne 1997 ; Poèmes bilingues de *Musique d'eau*, de *Columnae*, de *Poèmes à l'envers*, *Le Glyptodonte*, *Sémaphores, sémaphores* et *Hymnes tardifs* traduits par Françoise Morcillo, Édition In'hui N°54, *Cinq poètes espagnols*, 2000, *Hymnes tardifs*, édition bilingue, traduit par Henry Gil chez Circé.

<sup>3</sup> Poète, romancier, biographe, romancier, essayiste et traducteur né à La Bañeza, León, en 1946. □ À l'université de Madrid, il suivit des études Techniques et d'Histoire. Durant plusieurs années, il fut lecteur d'espagnol dans les Universités italiennes de Milan et de Bergame où il réalisa d'excellentes traductions d'auteurs italiens parmi lesquels figurent Giacomo Leopardi et la poésie complète du Prix Nobel Salvatore Quasimodo. □ C'est un des poètes le plus célèbre dans la littérature espagnole de ces dernières décades. Le souffle poétique connaît le triple devenir du *Inspirer, respirer, expirer* puisant son énergie aux sources mystiques chrétiennes et orientales. Les espaces, mer Méditerranée, montagnes du León ou les villes européennes traversées par la mémoire des arts picturaux et de la musique aspirent à temporaliser un ordre spirituel né de la fascination pour l'Harmonie qu'engendre la beauté artistique. Nature, Culture et Histoire recomposent le parcours de l'esprit humain en s'inspirant de Jung. Il est l'auteur de *Preludios a una noche total*, *Truenos y flautas en un templo* en 1972, *Sepulcro en Tarquinia* en 1975, *Astrolabio* en 1979, *En lo oscuro* en 1981, *Noche más allá de la noche* en 1983, *La viña salvaje* en 1985, *Jardín de Orfeo* en 1988, *Los silencios de fuego* en 1992, *Libro de la mansedumbre* en 1997, *El río de sombra (1967-1997)* (1999), *El río de sombra (1967-2002)* (2004). □ Son œuvre a reçu le Prix de la Critique en 1975, le Prix National de Littérature en 1982, la Mention Spéciale du Prix International *Jovellanos d'Essai* en 1996, le prix des Lettres de Castille et León en 1998, le prix International *Carlo Betocchi* en 1999 et le *Prix de l'Académie de poésie* de Castille et León en 2001. Parmi ses essais, on mentionnera ici *El sentido primero de la palabra poética* (1989), *Tratado de Armonía* (1992), *Nuevo Tratado de Armonía* (1999) et ses deux tomes de critiques littéraires consacrés à la poésie espagnole et étrangère, publiés sous le titre de *Pensamiento inspirado I, II* (2001). Dans *La simiente enterrada* (2003), le poète retranscrit son voyage en Chine et ses rencontres, dans un voyage intérieur à la Georges Bataille (2005). (Traduit en français aux éditions In'hui de Bruxelles dans *Cinq poètes espagnols* N°54 et dans l'Anthologie bilingue *Antonio Colinas. Obscur Hautbois de brume*, (Sélections des poèmes par F.Morcillo et traductions d'Agnès Lelièvre, Françoise Morcillo, Philippe Reynès et de Pierre Thiollière, 2003)

le traducteur de Celan, de Coleridge , Reiner Kunze , de Pere Gimferrer et de bien d'autres, le second de Leopardi et de Salvatore Quasimodo et le troisième de Du Bellay, des sonnets de Michel-Ange et des poètes symbolistes français. Ce recours au texte étranger semble favoriser une meilleure compréhension de l'éclosion poétique des années 70, porteuse d'une conscience plurielle linguistique et démocratique.

## I.

### JAIME SILES, LA TRADUCTION : UN DEVOIR DE MÉMOIRE, LES TRANSTEXTES

Jaime Siles, poète érudit et éminent linguiste spécialiste du déchiffrement des anciennes écritures ibériques incarne cet engagement culturel, car il expose dans le prologue de son livre *Trans-textos*<sup>5</sup> (2006) sa position de passeur de langues :

*Son todas traducciones directas de una serie de lenguas (griego clásico, latín, italiano, francés, catalán, portugués, inglés, alemán, griego moderno) por cuyos distintos territorios me ha gustado en diferentes momentos transitar.*<sup>6</sup>

Il se situe lui-même comme lecteur de l'étrangeté, car son souci n'est pas de créer un texte ou encore de le réinventer mais d'en donner une nouvelle intellection, une autre lecture. De là naît chez cet auteur sa position de traducteur et l'enjeu de la traduction est déclaré : ce ne saurait être une théorie mais une pratique. Il est intéressé dans la traduction par « la complexité de la translation »<sup>7</sup> et se désintéresse de la récréation.

De quelles manières donc entend-il ce poète s'impliquer dans la traduction. Selon lui, la traduction se détermine non pas par « le sens mais par la fugue du sens qui nous retranscrit »<sup>8</sup>.

---

<sup>4</sup> Né à Madrid en Octobre 1951, il est licencié en langue Romane. Il suivit des études de langues classiques et orientales, mais dès sa sortie de l'université, il se consacra uniquement à la littérature et au journalisme écrit puis radiophonique. Par ailleurs, il a dirigé des cours sur les Humanités dans des universités d'été et il a été professeur invité et conférencier dans de nombreuses universités nationales et étrangères. À ses 19 ans, il publia son premier livre de poèmes *Sublime Solarium* (1971). Poète, écrivain, biographe et traducteur, il est Docteur Honoris Causa par l'Université de Lille et a écrit des articles d'opinion et de critique littéraire dans divers journaux espagnols depuis 1973 et a participé dans de nombreux programmes télévisés et surtout radiophoniques. Actuellement, il écrit dans *El mundo*, *Le Journal de Catalogne* et le supplément *Babelia* de El País. Chacun de ses livres présente toujours une quête de rythme renouvelé. Nullement amarrés à la métrique, ses poèmes capturent de nouveaux horizons découpés dans les régions de l'étrangeté humaine enlaçant le chant à la narration. Traducteur des sonnets de Du Bellay et de Michel-Ange, des poètes Ted Hughes, Catulle, de la poésie goliardique et d'une partie de l'anthologie palatine dénommée « Musas de los muchachos », ce poète est auteur de *Sublime Solarium* (1971), Ce poète est auteur de 1971 *Sublime Solarium* (1975), *Hymnica (antología)*

<sup>5</sup> Jaime SILES, *Transtextos*, Artemisa Ediciones, SL., 2006

<sup>6</sup> *Ibid.*, p.22

<sup>7</sup> *Ibid.*

<sup>8</sup> *Ibid.*, p.23

C'est semble-t-il dans un passage élégiaque du sens que le texte étranger se retranscrit dans l'autre langue favorisant ainsi une nouvelle interprétation possible de l'originel. Les traductions d'un texte originel établissent donc une mémoire palimpseste.

Dans *Trans-textos*, Jaime Siles le passeur de langues se convertit en passeur de cultures. Il esquisse une traversée de l'histoire de l'esthétique poétique tombée dans l'oubli, en prônant ainsi le retour du classique à l'état de lectures contemporaines. Les écritures étrangères et lointaines découpent des diachronies et la voix du poète l'interprète par le biais de la traduction en synchronies. De sorte que la traduction directement en espagnol du fragment vv.1-39 d'Agamemnon<sup>9</sup> efface la séparation entre le texte originel écrit en grec et la version en espagnol ainsi que la distance entre l'œuvre classique et sa lecture contemporaine. Il ne s'agit pas d'une traduction bilingue ici mais de réitérer une insistance, presque le devoir de mémoire qui pousse le poète traducteur Jaime Siles à initier aux lettres classiques le lecteur contemporain de langue espagnole, alors que ce dernier se tient à l'écart d'une telle pratique. Le poète-traducteur est un philologue qui met à la portée de son auditoire la possibilité d'appréhender quelques trésors de la poésie universelle dans leur langue maternelle. La traduction en espagnol facilite donc une réception littéraire par la traduction de la culture lyrique classique et contemporaine.

À travers les voix sélectionnées<sup>10</sup> d'Archiloque, de Mimnerme de Colophon, d'Alcman, de Solon, d'Eschyle, le devoir de mémoire s'exerce et restitue des âges de la littérature grecque, parmi lesquels l'époque archaïque à laquelle se succèdent les auteurs latins pour ne citer que Catulle introduisant l'élégie. Subitement, on rentre alors de plein fouet dans le romantisme anglais avec la voix de William Wordsworth où l'on privilégie ici la trans-textualité littéraire de son poème *La Memoria*<sup>11</sup> :

*Una pluma – para registrar ; una llave  
que a través de estancias secretas se introduce ;  
bien atribuidas están a la Memoria  
por Bardos alegóricos.*

*Como aptamente, también, podría dársele  
Un Lápiz a su mano ;  
Que, ablandando objetos, sobrepasa  
Incluso la exigencia del corazón ;<sup>12</sup>*

...

Jaime Siles ne présente pas une histoire chronologique du devenir poétique mais une herméneutique de la frontière invisible entre le classique et le contemporain qui au cours des siècles a promu des figures de poètes modernes, traversées par la conscience de la fuite ou de la fugue musicale voire scripturale du temps ; l'élégie

<sup>9</sup> Jaime SILES, "Esquilo", *Transtextos*, *Op.cit.*, pp.44-46

<sup>10</sup> *Ibid.*, pp.27-65

<sup>11</sup> Jaime SILES, "La memoria", Wordsworth, *Transtextos*, *Op.cit.*, p.81

<sup>12</sup> *Ibid.*

latine se transmet à travers la mise à nu en espagnol du poème de Wordsworth sous forme de désir de retrouver la continuité du geste scriptural perdu :

¡ Oh, si nuestras vidas, que tan deprisa fluyen,  
en pureza fueran tales  
que ni una sola imagen del pasado  
temiera el toque de ese lápiz !<sup>13</sup>

C'est alors que le lecteur prend conscience de la portée réflexive de *Trans-textos* car la sélection du poète développe l'argument et les mises en scène de la Mémoire lyrique, ce qui fait écho à un vers d'un poème de Jaime Siles : *Devuélveme memoria poderosa, la conciencia del instante*<sup>14</sup>.

Nous poursuivons notre traversée herméneutique du lyrisme européen à travers les voix de Samuel Taylor Coleridge, de Dino Campana, Yorgos Seferis, Sandro Penna, Salvatore Quasimodo, Giorgio Caproni, Paul Celan, Reiner Kunze, Durs Grünbein, José Saramago, Pere Gimferrer, Antoni Marí, Josep Piera, Antoni Tapiès-Barba, Joyce Mansur<sup>15</sup> pour y entendre ce que l'on pourrait nommer la bibliothèque de Babel silésienne en calquant sur le titre de l'œuvre de Borges. Ces auteurs évoqués découpent une géographie de la distance qui séduit et interpelle le poète Siles dans une rencontre de lecture et de restitution de l'intensité émotionnelle que semble lui causer cette propre lecture. L'empreinte de l'émotion s'inscrit dans le transport de la traduction qui se réalise comme un acte actif et libre de Lecture.

## II

### JAIME SILES, LA TRADUCTION : UN DEVOIR DE MÉMOIRE, LA CRITIQUE LITTÉRAIRE NÉE DE L'ŒUVRE ÉTRANGÈRE TRADUITE EN ESPAGNOL

Jaime Siles réunit dans un récent ouvrage intitulé *Poesía et traducción : questions de détail*<sup>16</sup> son labeur de critique littéraire. Cependant des réceptions littéraires par la traduction voient le jour bien avant la publication de cet ouvrage préalablement cité. Je me réfère à *Au-delà des signes*<sup>17</sup>. Livre dans lequel, le lecteur de Jaime Siles participe déjà d'une aventure critique sur l'herméneutique littéraire et la traduction poétique. Le poète dans le prologue avertit le lecteur sur le sens qu'il porte à conjuguer la Poésie et la traduction. Après une première justification sur l'étendue géographique que recouvrent les auteurs répertoriés où il inclut librement des voix atlantiques aux voix méditerranéennes, Jaime Siles déclare son enjeu :

*Poesía y traducción constituyen los ejes de este libro que resume, a su vez,  
un quehacer de años dedicados a dar cuenta de aquellas escrituras llegadas*

<sup>13</sup> *Ibid.*

<sup>14</sup> Jaime SILES, "Devuélveme memoria poderosa", *Poesía 1969-1980*, Visor, 1982, p.60

<sup>15</sup> *Ibid.*, pp. 85-239

<sup>16</sup> Jaime SILES, *Poesía y traducción : cuestiones de detalle*, Prensas Universitarias de Zaragoza, 2005

<sup>17</sup> Jaime SILES, *Más allá de los signos*, Huerga y Fierro Editores, S.L., Madrid, 2001



*a nosotros por persona interpuesta y en las que el transvase de una lengua a otra, con sus posibilidades y sus riesgos, es algo que el lector debiera – debe – conocer y juzgar (...) Queda configurada así una especie de imaginario todo, a la que le faltan – y lo sé – un sinfín de irrenunciables partes pero que da cuenta de la traducción como escritura y de ésta como tradición (...)*<sup>18</sup>

Le poète nous fait prendre conscience qu'entre la poésie et la traduction, il existe une pratique réceptive littéraire majeure capable de nous faire entendre que la traduction s'envisage comme une écriture inscrite dans une tradition. Fort de cette conviction, le poète met en scène dans cet *au-delà des signes* non pas une systématisation de l'articulation traduction et poésie mais le dynamisme d'un procès d'écriture critique qui voit le jour dans son essai. Nous effectuons une première navigation réceptive de ce procès à travers le corps du livre où nous sont présentées des rencontres réflexives avec des vies de poètes en œuvre : Trois poètes anciens donnent lieu à la relecture de : « Un livre sur Homère », « Le Sophocle de Reinhardt », « Horace dans la lyrique occidentale »<sup>19</sup>. Après une géographie classique, une autre turque et syrienne à travers « Les poèmes-camées d'Ihlan Berk » et « la poésie substantive de Nizar Kabbani »<sup>20</sup>. Suivent « le lyrisme oriental de Ibn Al – Zaqqaq », « le Panorama et vision de la poésie arabe classique », « l'alexandrinisme de Cavafis, le premier Elytis », « la lucidité acide de Joan Vinyoli », « la poésie de Pere Gimferrer », « la pictographie poétique d'Aretino », « des visions et des versions de Leopardi », « Pasolini dans une lecture symboliste », « le malditisme de Dino Campana », « La logique négative d'Ungueretti », « trois moments de Montale », « Brièveté et concision de Sandro Penna », « L'élégie expressionniste de Bertolucci », « la pose et l'incise de Luzi », « Pavese : le poème comme narration », « Biographème et métopoésie chez Pasolini », « le silence sémantique de Zanzotto », « la double perception de Rita Baldassarri », « le concept de la syllabe chez Valerio Magrelli », « Verlaine en Espagne », « Rimbaud, le poète voyant », « Mallarmé depuis ses correspondances épistolaires cent ans après », « Paul Valéry ou la conscience du néant », « Apollinaire, supermarché de la modernité et de l'avant-garde », « Paul Éluard : le poème visible », « Yves Bonnefoy entre Celan et Lucrèce », « César Verde : la thématique de la ville », « Pessoa, poète nécessaire », « Eugenio de Andrade : l'écume du regard », « Valente, le gallicien »<sup>21</sup>.

Ce premier voyage entre « Traduction et poésie » implique un parcours de la reconnaissance de la tradition de la culture latine dans un débordement géographique. Mais Jaime Siles poursuit cette navigation et revisite des ports d'ancrage de la mémoire culturelle, sillonnant d'anciennes contrées culturelles qui prolongent cet *au-delà des signes* en un nouvel enjeu de la réception littéraire universelle dans *Poésie et traduction : questions de détail*.

<sup>18</sup> *Ibid.*, pp.9-10

<sup>19</sup> *Ibid.*, pp.15-23

<sup>20</sup> *Ibid.*, pp.31-35

<sup>21</sup> *Ibid.*, pp. 41-231

La perspective qui est alors engagée par le poète est la suivante : comment le devoir de mémoire est en somme une aventure identitaire, où le sujet s'éprouve dans l'étrangeté comme l'affirme sa première partie : *I. Quince maneras de sentirse inglés*<sup>22</sup>. La langue anglaise n'est pas associée ici à un enjeu national. Elle est reconnue langue lyrique grâce aux noms des poètes Milton, Donne, Keats, Byron, Thomas Hardy, T.S.Eliot, Rupert Brooke, D.H. Auden, Dylan Thomas, Philip Larkin, Charles Tomlinson, John Berger, Tony Harrison. Et ces poètes sont les meilleurs interprètes de la langue anglaise. Dans leurs œuvres, Jaime Siles découpe une grammaire argumentant leur langue lyrique en associant à chaque créateur un contexte étranger de lecture. Ce qui achemine le lecteur vers les lectures de « l'épopée à l'envers » (chez Milton), de « la complexité de la syntaxe » (chez Donne), du « romantisme oblique » de Byron, de « L'inversion de la personne poématique » (chez Hardy), de « la poétique propre déguisée par une méthode critique », des « Estampes et moments » de (Rupert Brooke), de « l'expérience et biographème » de (D.H Lawrence) ; explorant « Dans sa propre voix » (Auden), « Le poème – lieu » (chez Dylan), la « Diversité de ses registres et géographie de sa situation » (Philip Larkin), « un procès du signifié » (chez Charles Tomlinson), « Le poème comme un acte de parole » (John Berger) et la « Métapoésie et théâtralité » (chez Tony Harrison)<sup>23</sup>.

L'esprit de cet ouvrage de Jaime Siles, dans lequel il transmet ses années de critique littéraire parues dans *ABC littéraire* ou *El cultural de la razón* sur les ouvrages de poésie d'auteurs étrangers traduits en Espagne dans la décade des années 90, témoigne d'une effervescence créatrice de la traduction durant ces années-là. Une fois donc traduits en espagnol ces textes vont rendre possible une nouvelle réception de ces auteurs classiques. Celle que nous propose Jaime Siles dans la structure de son livre consiste à appréhender la littérature comme des langues de cultures étrangères, c'est-à-dire des langues à l'œuvre renouvelées par un incessant procès critique. La poésie irlandaise est relue « comme un symbole ou la poésie comme un masque », voire « une identité et une représentation »<sup>24</sup>. La poésie nord-américaine contemporaine découpe l'ère « du chant de la modernité au discours comme dissolution ». La poésie « écrite en autrichien et en allemand fond le voyage de l'absolu du je au paradoxe dialectique »<sup>25</sup>. La poésie suisse d'aujourd'hui dessine « une cartographie et un échantillon »<sup>26</sup>, nous nous engouffrons dans le panorama de la génération tchèque du XX siècle<sup>27</sup>, de la polonaise depuis 1918<sup>28</sup>, en passant par le lyrisme concentré russe<sup>29</sup>. Il profile la poésie suédoise contemporaine<sup>30</sup>, la danoise<sup>31</sup>, la finlandaise d'hier et d'aujourd'hui<sup>32</sup>,

<sup>22</sup> Jaime SILES, *I. Quince maneras de sentirse inglés, Poesía y traducción : Cuestiones de detalle*, *Op.cit.*, p.13

<sup>23</sup> *Ibid.*, pp.13-65

<sup>24</sup> *Ibid.*, pp. 69-95

<sup>25</sup> *Ibid.*, pp. 149-212

<sup>26</sup> *Ibid.*, pp. 219-227

<sup>27</sup> *Ibid.*, pp. 229-234

<sup>28</sup> *Ibid.*, pp. 237-246

<sup>29</sup> *Ibid.*, pp. 249-266

<sup>30</sup> *Ibid.*, pp.271-273

<sup>31</sup> *Ibid.*, pp. 277-279

l'Hébraïque<sup>33</sup>, marquant une pose avec « Cavafis et sa complexité »<sup>34</sup> pour repartir dans une navigation chinoise et s'interroger sur les possibilités lyriques du Haïku<sup>35</sup>, en rendant hommage en dernier lieu à la figure du poète traducteur Eliseo Diego<sup>36</sup>. Ce poète cubain, figure emblématique du XXe siècle, deux ans avant sa mort, publie en espagnol les traductions d'auteurs anglais, pour ne citer que « To is coy mistress » de Andrew Marvell. Selon Siles, il semble retranscrire la poésie de Marvell dans un rythme qui remémore un autre poète traducteur, Luis Cernuda, passeur du romantisme anglais dans la culture espagnole. Cet auteur cubain mort en 1994 ne restitue-t-il pas dans son ouvrage *Conversations avec les défunts* publié en 1991 quelque chose de plus qu'une simple traduction d'auteurs anglais ? Dans cet engouement envers la culture anglaise ne faudrait-il pas y lire une traduction de lui-même à travers des voix fraternelles bien que de langue anglaise.

Dès lors la pratique de la traduction conduite par des poètes ne relèverait d'aucune théorie mais d'une quête identitaire de soi à travers l'étrangeté recomposant et diversifiant le « je » générique d'un auteur dans sa propre langue maternelle par un procès d'acculturation linguistique via les langues lyriques. Or, face à la complexité de la traduction de la poésie, certains traducteurs transmettent une version littérale que d'autres rejettent. Parmi ces opposants à la transcription littérale d'un texte poétique s'élève la voix d'Antonio Colinas.

### 3

#### LE CHOIX DE LA TRADUCTION POÉTIQUE

Nous allons interroger ici un nouvel enjeu de la traduction que sous-tend le poète Antonio Colinas, traducteur de l'œuvre complète de Salvatore Quasimodo<sup>37</sup> en espagnol pour laquelle il reçut le prix national de traduction en 2005. Antonio Colinas se propose donc de traduire un poète qui est lui-même traducteur de quelques fragments de Virgile, de Catulle, de l'Odyssée, de Ruskin, de Sophocle, de Shakespeare, de Neruda, de Molière, de Cummings, d'Aiken, d'Euripide, d'Éluard. Dans l'introduction à l'édition espagnole de Salvatore Quasimodo, Colinas expose son enjeu de traducteur :

*En mis versiones he procurado, siempre que me ha sido posible, mostrar un doble enfoque interpretativo ante las circunstancias especiales del texto, que ora alteran el orden de la sintaxis, oral o simulan. En algunos casos, cuando la excesiva oscuridad del texto lo exigía, me he visto obligado a ampliar el sentido de la misma, prefiriendo la traducción poética a la literal.*<sup>38</sup>

---

<sup>32</sup> *Ibid.*, pp. 283-290

<sup>33</sup> *Ibid.*, pp. 293-295

<sup>34</sup> *Ibid.*, pp. 297-299

<sup>35</sup> *Ibid.*, pp. 303-311

<sup>36</sup> *Ibid.*, pp. 317-319

<sup>37</sup> Antonio COLINAS, *Salvatore Quasimodo, Poesía completa*, Linteo Poesía, 2004, 771p.

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 27

La pratique du poète traducteur Antonio Colinas est clairement énoncée. Il opte pour le choix d'une traduction poétique au détriment d'une traduction littérale. La pratique de la traduction impliquerait alors un transport entre deux dictionnaires lyriques. La langue de la traduction devient à son tour créatrice. Elle serait inspirée alors par la source étrangère. Nous sommes donc dans le transport de la traduction pressentie comme une création poétique qui d'après Antonio Colinas met en scène un enseignement classique introduisant un traité de poétique sur « De la Pensée inspirée »<sup>39</sup>. Celle-ci se développe en deux temps d'écriture. Le premier introduit la reconnaissance de certains maîtres eux-mêmes défenseurs de la pensée inspirée tels que Saint-Jean de la Croix<sup>40</sup>, Giacomo Leopardi<sup>41</sup>, Carl Gustav Jung<sup>42</sup>, María Zambrano<sup>43</sup>, des esprits ici à contre-courant de leur temps devenus des figures incontournables des paradigmes de la pensée. Et le second temps forge une diction née de l'union entre la poésie et la vie :

Poesía y vida han ido, a mi entender, siempre indisolublemente unidas. Hoy, sin embargo, el tiempo crítico, en mutación – acaso amena zador- en el que vivimos nos ha hecho perder el norte de la palabra poética ; es decir, de la palabra nueva : aquella que debería iluminar un poco más el camino de los humanos. La poesía es, para mí, algo más que un género literario ; es un fenómeno que cuando adquiere su dimensión más honda – en los místicos, en los románticos, por ejemplo – se interrelaciona con otras formas del conocimiento como pueden ser la filosofía, la ciencia o las religiones .<sup>44</sup>

Prenant en considération ces propos de Colinas sur l'ampleur de la spatialité poétique au-delà de la limitation auquel la loi des genres souvent la soumet, il semblerait que ce poète prête à la pratique de la traduction le souci de retranscrire la vie d'un auteur en vers dans une alter-biographie en vers étrangers. La traduction est alors assimilée à des Nourritures terrestres dessinant une géographie du cœur, de l'intime, du souffle et d'une réelle alchimie verbale dans son transvasement d'une langue à l'autre pour accroître les régions quasi mystiques de l'ineffable de la parole où habite le poète. La traduction est ici comme une hantise de la voix étrangère de l'autre langue littéraire insistante qui offre la sérénité de l'habitable d'un premier rythme verbal à un auditeur, disposé ce dernier à devenir un compositeur enclin à revivifier le texte initial sous forme de nouvelle portée musicale. Mais écoutons les raisons pour lesquelles Antonio Colinas a

<sup>39</sup> Antonio COLINAS, *Del pensamiento inspirado, I, II*, Junta de Castilla y León, 2001

<sup>40</sup> Antonio COLINAS, "Nuevos caminos en Juan de la Cruz", *Ibid.*, p.126; "Contrarios contra contrarios : el sentido de la llama sanjuanista", *Ibid.*, p.138.

<sup>41</sup> Antonio COLINAS, "Tres visiones de Giacomo Leopardi", *Ibid.*, p. 162; "Leopardi y mis "Leopardis" : un testimonio", *Ibid.*, p. 180; Sobre "¿ el roquero? Solitario", de Giacomo Leopardi", *Ibid.*, p. 190

<sup>42</sup> Antonio COLINAS, " En torno a Carl Gustav Jung", *Ibid.*, p. 201

<sup>43</sup> Antonio COLINAS, "La palabra esencial de María Zambrano", *Ibid.*, p.223

<sup>44</sup> Antonio COLINAS, "Poesía y vida", *Del pensamiento inspirado, II, Op.cit.*, p.9

effectué son passage à la traduction : « Pourquoi ai-je traduit ? »<sup>45</sup>

Mi interés por la traducción va unida, en sus orígenes, a mi interés por la poesía, que es mi vocación y la raíz de toda mi escritura.<sup>46</sup>

Naître à la poésie c'est d'abord traduire les textes des *Illuminations de Rimbaud*, lire et traduire Keats, Shelley, Yeats, Pound, Dylan et Eliot, mais l'aventure qui s'impose à lui, c'est celle qu'il vit comme une rencontre décisive lorsqu'il lit pour la première fois l'œuvre de Giacomo Leopardi.

Cet auteur italien lui permet de conceptualiser sur la traduction poétique en s'interrogeant sur le « comment sauver la musique, c'est-à-dire, la « poésie » du poème ? »<sup>47</sup>. La pratique de la traduction chez Antonio Colinas ne relève pas d'une théorie mais d'un degré de virtuosité sonore à restituer dans son passage à la langue étrangère. La musicalité est une traductibilité qui découle de la texture d'une langue d'élection ici, l'italien. Car le fait d'entreprendre la traduction de la poésie de Salvatore Quasimodo au XXI<sup>e</sup> siècle relève de l'art d'un véritable virtuose. Grâce à l'esprit musical des lettres que respirent les textes de Quasimodo un bilinguisme littéraire va naître chez Antonio Colinas, tel un Nocturne espagnol ou une âme de l'originel. Là où le souffle premier reçut le sceau du génie chez Quasimodo s'élève la virtuosité du concertiste qu'est Antonio Colinas.

#### LA TERRA IMPAREGGIABILE

Da tempo ti devo parole d'amore :  
amor :

O sono forse quelle che ogni giorno  
Sfuggono rapide appena percosse  
E la memoria le teme, che muta  
I segni inevitabili in dialogo  
Nemico a picco con l'anima. Forse  
Il tonfo della mente non fa udire  
Le mie parole d'amore o la paura  
Dell'eco arbitraria che sfoca  
L'immagine più debole d'un suono  
Affettuoso : o toccano l'invisibile  
Ironia, la sua natura di scure  
O la mia vita già accerchiata, amore.  
O forse è il colore che le abbaglia  
Se urtano con la luce  
Del tempo che verrà a te quando il moi

#### LA TIERRA INCOMPARABLE

Hace tiempo que te debo palabras de

o acaso son aquellas que cada día  
huyen con rapidez apenas pronunciadas  
y la memoria las teme, pues que muda  
los signos inevitables en diálogo,  
enemigo frontal del alma. Quizá  
el retumbar de la mente no permite que oiga  
mis palabras de amor o el miedo  
al eco arbitrario que desenfoca  
la imagen más débil de un sonido  
cordial : o tocan la invisible  
ironía, su naturaleza de segur,  
o mi vida ya cercada, amor.  
O acaso sea el color que las deslumbra  
si chocan con la luz  
del tiempo que te afectará cuando el mío

<sup>45</sup> Antonio COLINAS, “¿ Por qué he traducido ?”, *Del pensamiento inspirado, II, Ibid.*, p.53

<sup>46</sup> *Ibid.*

<sup>47</sup> *Ibid.*, p.54

Non potrà più chiamare amore oscuro	no pueda más llamar amor oscuro
Amore già piangendo	amor ya llorando
La bellezza, la rottura impetuosa	la belleza, la ruptura impetuosa
Con la terra impareggiabile, amore.	Con la tierra incomparable, amor. <sup>48</sup>

La pratique de la traduction poétique est certes un choix de diction poétique étrangère mais c'est aussi un labeur qui prend corps selon le libre-arbitre d'un sujet traduisant ce choix. Le choix en question met en scène la perception littéraire du sujet traduisant et, la traduction qui en résulte manifeste la réception littéraire. C'est dans cette même perspective de la pratique de la traduction que s'inscrit Luis Antonio de Villena.

#### 4

### LA TRADUCTION, UN MANUEL DE LOISIR FÉCOND<sup>49</sup>

C'est au cœur des langues littéraires et qui plus est poétiques que nous achemine la pratique de la traduction, car il est d'un autre engagement littéraire non moins intéressant dont nous entretient Luis Antonio de Villena. Ce poète est le traducteur des sonnets de Michel-Ange<sup>50</sup> et de ceux de Du Bellay<sup>51</sup>. En 1987, il publie les sonnets de Michel-Ange et fait surgir dans une nouvelle forme de bilinguisme littéraire italien espagnol, l'âme d'un peintre, celle de Michel-Ange qui sculpte dans le corps du sonnet la biographie d'une vie que Luis Antonio de Villena en 1995 nommera *Le génie nocturne*<sup>52</sup> de cet auteur de la Renaissance. Or, le travail de la traduction de l'œuvre du peintre et poète italien, met à nu cet obscur esprit enchaîné au désir de la beauté : *Me veo llorando muchas veces en silencio por rostros que recuerdo encendidos de belleza, y por cuerpos que ágiles, trataban de liberarse de la pesantez del mundo*<sup>53</sup>. La traduction en espagnol de Luis Antonio de Villena exerce à son tour l'art de la peinture. Esquissant un portrait renaissant de la figure de l'artiste italien, Villena dépeint comment dans les propres poèmes du peintre, l'on devine un homme démesurément passionné, insatisfait et tourmenté. Conscient du non-sens du cours de la vie, le poète italien martèle après la pierre, les mots pour édifier le tombeau renaissant de ce que fut sa vie trépidante en choisissant la demeure du Sonnet. Car après Dante, il semble revivre dans sa propre chair, lui le passionné, l'homosexuel, l'esthète, une Descente aux Enfers, avouant dans la courbure des corps masculins son transport hédoniste voire helléniste et le drame du temps qui les flétrit. La traduction en bilingue de Luis Antonio de Villena retranscrit le récit d'une vie en vers et dévoile l'engagement de l'artiste consacré à son art.

<sup>48</sup> Antonio COLINAS, "La terra impareggiabile/ La tierra incomparable", Salvatore Quasimodo Poesía completa. *Op.cit.*, p.633

<sup>49</sup> Ce titre provient de son livre *Los trabajos del ocio*, Universos (Tres), 1993, 123p.

<sup>50</sup> Luis Antonio DE VILLENA, *Miguel Angel Buonarroti, Sonetos completos*, Cátedra, 1987

<sup>51</sup> Luis Antonio DE VILLENA, *Joachim du Bellay, Sonetos*, Visor, 2003

<sup>52</sup> Luis Antonio DE VILLENA, *Miguel Ángel El genio nocturno*, Seix Barral, 2005, 197p.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p.9

34

La vita del mie amor non è'l cor moi,  
 amor no está en mi corazón,  
 C' amor di quel ch' i' t' amo è senza core ;  
 tiene el amor con que te amo ;  
 Dov' è cosa mortal, piena d' errore,  
 cosa mortal, llena de error,  
 Esser non puó già ma' , né pensier ríó.  
 morar, ni pensamiento indigno.  
 Amor nel dipartir l' alma da Dio  
 Dios, Amor  
 Me fe' san occhio e te luc' e splendore ;  
 luz y esplendor ;  
 Né puó non rivederlo in quel che more  
 no puede en esa parte  
 Di te, per nostro mal, mie gran desio.  
 por nuestro mal, mi gran deseo.  
 Como dal foco el caldo, esser diviso  
 calor dividirse no puede,  
 Non puó dal bell' eterno ogni mie stima,  
 de la belleza eterna,  
 Ch' exalta, ond' ella vien, chi più 'l somiglia.  
 pues de ella viene, cuanto le asemeja.  
 Poi che negli occhi hai tutto' l paradiso,  
 está entero el paraíso,  
 Per ritornar là div' i' t' ama' prima.  
 donde te amé primero,  
 Ricorro ardendo sott' alle tuo ciglia.  
 yo bajo tus cejas.<sup>54</sup>

34

La vida de mi  
 pues corazón no  
 que donde hay  
 No puedo él  
 Al separarse el alma y  
 me dio un ojo sano, y a ti  
 dejar de verlo así  
 Que muere en ti,  
 Como del fuego el  
 tampoco mi juicio  
 Cuando exalta,  
 ya que en tus ojos  
 Por retornar ahí  
 Ardientemente voy

Dans son passage à la traduction toujours en bilingue des Sonnets de Joachim du Bellay Luis Antonio de Villena sélectionne une suite de sonnets de l'auteur français afin d'élaborer le récit d'une vie. Subtilement, dans la sélection de poèmes que traduit Luis Antonio de Villena, ce dernier marque le passage de la forme du sonnet renaissant aux prémisses du sonnet baroque.

Du Bellay se distancie des sonnets pétrarquistes afin de revivifier la forme du sonnet en repensant la portée de la langue française qu'il souhaite faire passer de son statut de langue vulgaire au rang de langue de culture. Le poète espagnol dans le choix de sa sélection, retrace le souffle d'une vie d'artiste. Il rappelle que lors de son voyage à Rome, Du Bellay est désenchanté par cette ville qu'il trouve

<sup>54</sup> Luis Antonio DE VILLENA, *Miguel Angel Buonarroti, Sonetos completos, Op.cit.*, p.48

bien changée. Gagné par la désillusion et par l'insatisfaction, Du Bellay retranscrit dans son sonnet renaissant cet état mélancolique dans *les Regrets*. Or, le désenchantement de vivre et le fait méditer sur la fugacité du temps annoncent dans son écriture le passage à l'ère baroque :

*Les Regrets suponen una culminación renacentista, pero en tal cima está el germen de lo sentido : el sentimiento angustioso que Du Bellay percibe por el paso del tiempo, su obsesión por las ruinas y la caducidad, el doloroso sentido del vivir que manifiesta, sintiéndose casi de continuo un derrotado, todo ello es Barroco, aunque no esté aún expresado en la plenitud estilística de ese modo.*<sup>55</sup>

Villena dans le choix de l'enchaînement des sonnets interprète et dépeint le cours d'une vie à partir des séquences à rebours des œuvres en optant en premier lieu pour les sonnets de *Les Antiquités de Rome*, puis pour ceux des *Regrets*, et finalise par les sonnets de *l'Olive*. Du Bellay n'est pas un imitateur de Pétrarque mais un rénovateur, c'est-à-dire un humaniste dissident de fin de siècle renaissant.

4	4
Je ne veux feuilleter les exemplaires Grecs, <i>Griegos ejemplares</i>	<i>No apetezco hojear los</i>
Je ne veux retracer les beaux traits d'un Horace, <i>los trazos de Horacio,</i>	<i>ni volver a escribir con</i>
Et moins veux-je imiter un Pétrarque la grâce, <i>Petrarca la gracia,</i>	<i>ni aún menos imitar de</i>
Ou la voix d'un Ronsard, pour chanter mes Regrets. <i>mis Lamentaciones</i>	<i>o la voz de Ronsard, en</i>
Ceux qui sont de Phœbus vrais poètes sacrés <i>Febo son poetas sagrados</i>	<i>Los que en verdad de</i>
Animeront leurs vers d'une plus grande audace : <i>de una mayor audacia :</i>	<i>gustarán en sus versos</i>
Moi, qui suis agité d'une fureur plus basse, <i>furor más liviano</i>	<i>A mí, que me agita un</i>
Je n'entre si avant en si profonds secrets. <i>secretos tan vastos.</i>	<i>apenas entro algo en</i>
Je me contenterai de simplement écrire <i>decir llanamente</i>	<i>Y me contentaré con</i>
Ce que la passion seulement me fait dire, <i>tan sólo la pasión,</i>	<i>lo que escribir me haga</i>
Sans rechercher ailleurs plus graves arguments. <i>graves argumentos.</i>	<i>sin buscar más allá más</i>

<sup>55</sup> Luis Antonio DE VILLENA, *Joachim du Bellay, Sonetos, Op. cit.*, p.16



Aussi n'ai-je entrepris d'imiter en ce livre <i>imitar en mi libro</i>	<i>No he intentado pues</i>
Ceux qui par leurs écrits se vantent de revivre <i>se glorian de otra vida</i>	<i>a los que en su escritura</i>
Et se tirer tout vifs dehors des monuments. <i>fuera del monumento</i> <sup>56</sup>	<i>y de quedarse vivos</i>

Mais quel titre Luis Antonio de Villena confère-t-il à sa pratique de la traduction ? Le titre gracieux de « manuel de loisir fécond »<sup>57</sup>. Par cette formulation, il instruit les rares traductions d'auteurs classiques français du XVI traduits en espagnol.

La traduction est donc également une aventure de diffusion culturelle et surtout de lecture profonde d'un auteur comme nous le rappelle Luis Antonio de Villena : « En algún lugar he leído que traducir es la lectura más perfecta. »<sup>58</sup>

Mais revenons sur la notion de « ocio », pour qualifier le travail de traduction chez Villena. *Los trabajos del ocio* est le titre d'une anthologie qui présente les auteurs lus et traduits par Villena, et qui dévoile dans son devenir anthologique la propre sensibilité littéraire du poète espagnol. Ses choix dessinent un domaine de littérature hédoniste traversant les âges littéraires de l'hellénisme au Moyen-âge, de la Renaissance au Baroque, des décadents de Fin de siècles à des poètes homosexuels contemporains finalisant par l'exotisme d'une voix anonyme lointaine.

Un même esprit de pratique de la traduction anime son livre sur les poètes symbolistes français. L'aventure littéraire de lecture que sous-tend la traduction de la poésie ne renonce pas selon Villena à signifier le plaisir que procure ce labeur :

*he traducido poesía por placer : en esos ratos magníficos de lectura en que uno se abandona a lo leído, y si es en otra lengua, llega hasta el abandono de apropiárselo .*<sup>59</sup>

En traduisant ces deux auteurs renaissants, Luis Antonio de Villena, en réalité, fait connaître ces voix comme celles de la Fin de Siècle Renaissant. La traduction nous fait entendre et comprendre les défis de la modernité en Poésie, à cette époque. Précisons que les auteurs traduits par ce poète restituent intégralement le champ de ses lectures et de ses affinités littéraires, lectures indispensables pour un lecteur de Villena désireux de comprendre sa propre poétique.

À travers ces trois poètes espagnols traducteurs, force en est de dire qu'il ne s'agit nullement d'interpréter la traduction comme une théorie mais comme une pratique qui s'insère dans le domaine de l'avancée de la réception des langues littéraires pour réinterroger le cours de l'histoire officielle de la littérature souvent figée ou stéréotypée. La traduction permet donc de revivifier la compréhension de la littérature, car elle est manifestement une étrangeté saisie et dévoilée dans son

<sup>56</sup> *Ibid.*, pp. 26-27

<sup>57</sup> «Los trabajos del ocio», Universos (Tres), 1993, *Op.cit.*

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 9

<sup>59</sup> *Ibid.*

passage à l'autre langue. Certes les poètes qui traduisent d'autres poètes semblent se traduire eux-mêmes dans leurs choix. Qu'en est-il lorsque le traducteur n'est pas un poète déclaré mais un traducteur qui est un simple lecteur ?

## 5

### LA TRADUCTION DE LA POÉSIE ET LA RÉCEPTION LITTÉRAIRE : LE TRADUCTEUR, UN SIMPLE LECTEUR DE POÉSIE

Lorsque j'ai traduit à mon tour deux œuvres complètes de Jaime Siles, *Musique d'eau et Columnae*<sup>60</sup>, en 1996, après avoir rédigé une thèse de 700 pages sur *l'enjeu du savoir linguistique dans l'œuvre poétique*<sup>61</sup> de ce poète, j'étais loin de me douter que la traduction allait être pour moi une pratique me permettant de réceptionner l'éclosion de la poésie espagnole des années 70. Les formes des poèmes de Siles, en l'occurrence les vers ou strophes lapidaires qui avançaient progressivement vers la forme complète du sonnet exerçaient en moi une fascination, voire une route à prendre pour comprendre la trajectoire de sa poésie. Guidée - je l'étais - par son syllogisme « ce n'est pas ce que langage donne mais ce que le silence refuse »<sup>62</sup>. Je réalisais que l'œuvre d'un poète ne dépendait pas d'une quelconque théorie linguistique, fût-elle même inspirée de Gustave Guillaume. Même si j'avais moi-même accordé une grande importance à l'analyse du signifiant dans son œuvre, les 250 pages traduites de poèmes, me firent pulvériser les deux tomes de ma thèse. J'allais expérimenter plus librement grâce à la traduction le volume de la voix silésienne et en découvrant sa profondeur « /Lo profundo es lo ingravido./ »<sup>63</sup>. Quoique formée initialement en linguistique guillaumienne par le linguiste espagnol Michel Launay, la pratique de la traduction me fut cependant décisive pour interroger dorénavant la poésie selon le dialogue des cultures, privilégiant dès lors une voie comparatiste et philologique dans mes interprétations poétiques. J'entrepris une seconde traduction où je privilégiais l'enjeu du retour à la relecture des cultures européennes chez les poètes espagnols des années 70. Pour ces derniers, le fait de redécouvrir les classiques européens baroques, les romantiques et les symbolistes allait faire poindre la perspective d'un nouvel humanisme dans les lettres espagnoles. Je sélectionnais donc *Cinq poètes espagnols*<sup>64</sup>, Pere Gimferrer, le catalan, Guillermo Carnero et Jaime Siles, les valenciens, Antonio Colinas, le léonais, et Luis Antonio de Villena, le madrilène. Le dialogue des cultures comme lecture réceptive de la poésie contemporaine se poursuivait dans une entreprise de traduction, cette fois-ci collective, où je gardais

<sup>60</sup> Françoise MORCILLO, *Musique d'eau et Columnae*, Éditions Le Cri/De Bruxelles, 1996

<sup>61</sup> Françoise MORCILLO, "L'enjeu du savoir linguistique dans l'œuvre de Jaime SILES", Thèse soutenue à Paris-IV, le 5 juin sous la direction de Me Marie-Claire ZIMMERMANN

<sup>62</sup> Jaime SILES, "No es lo que el lenguaje da, sino lo que el silencio niega", *Tratado de ipsidades*, Begar : Málaga, p.36

<sup>63</sup> Jaime SILES, III, *Himnos tardíos*, Visor, 1999, p.31

<sup>64</sup> Françoise MORCILLO, *Cinq poètes espagnols*, In'hui N°54/Le Cri, 2000, 174p.

cependant le choix de la sélection et de l'enchaînement des poèmes d'Antonio Colinas. Je les rythmais en édifiant la séquence anthologie/ œuvre complète/ anthologie pour appréhender la traversée de l'œuvre de Colinas et rendre compte de la « pensée inspirée » qui la traverse. J'effectuais un voyage de la diversité des œuvres traduites à l'unité de l'œuvre et du retour à la pluralité traduite sous le titre de *Obscur Hautbois de brume*<sup>65</sup>. Cette pratique de la traduction m'acheminait collectivement jusqu'à l'argument central et unitaire qui transcende son œuvre et qui porte sur le questionnement de la vocation poétique. Cette dernière est pressentie comme un destin de vie en œuvre édifiant une harmonie ou une profondeur, où repose la *noche más allá de la noche*<sup>66</sup>. Dans cet au-delà de l'ordre du représenté, dans ce lieu étrange et indéfinissable où s'éveille l'âme humaine, le poète loge sa renverse du souffle. Une deuxième approche de la traduction collective m'a conduite à lire la profondeur de la voix de Luis Antonio de Villena. Car son œuvre est d'une profonde érudition et d'une grande complexité. Dans l'anthologie *Splendeurs de lèvres lointaines*<sup>67</sup>, j'ai interrogé l'exotisme littéraire villénien et j'ai appréhendé la dimension éthique qu'implique la réception de son œuvre. Étant, moi-même, bilingue français espagnol, la traduction des poètes espagnols est un plaisir qui me permet d'auditionner deux langues de cœur plus que de raison. C'est donc également pour le sujet traduisant que je suis une quête identitaire.

L'on peut se réjouir car une large place est donnée aujourd'hui à la traduction comme réception littéraire dans la recherche universitaire.

L'aventure de la traduction est donc un parcours de la reconnaissance littéraire où chaque traducteur, en premier lieu lecteur, trace un sillon identitaire et affine le champ de la réception littéraire comme le professe l'œuvre magistrale de Jauss intitulée *Pour une esthétique de la réception* dont le poète Jaime Siles est le traducteur en espagnol. Ce n'est pas sans raison si Jaime Siles privilégie entre Traduction et poésie, le positionnement incessant du lecteur qui se présente comme l'interprète de l'étrangeté. En revanche il ne se soucie aucunement de la seule figure du poète traducteur, car selon lui, il est nécessaire de relire le patrimoine culturelle dont la géométrie est à figures variables.

Les œuvres de ces poètes citées marquent l'étroite participation du lecteur à la compréhension de l'œuvre littéraire. Les parcours ici présentés s'intègrent dans un véritable phénomène littéraire collectif qui mériterait qu'on lui accordât une ample étude afin de rendre compte de l'éclosion d'un humanisme dissident dans l'Espagne des années 70.

---

<sup>65</sup> Françoise MORCILLO & Agnès LELIÈVRE, Philippe REYNÉS et Pierre THIOLLIÈRE, *Obscur hautbois de brume*, In'hui/ LE Cri, 2003, 123p.

<sup>66</sup> Antonio COLINAS, *La noche más allá de la noche*, *El río de Sombra*,

<sup>67</sup> Françoise MORCILLO & Philippe REYNÉS et Pierre THIOLLIÈRE, *Splendeurs de lèvres lointaines*, In'hui N°63/Le Cri, 2005, 155p.

## BIBLIOGRAPHIE

- COLINAS Antonio, *Del pensamiento inspirado, I, II*, Junta de Castilla y León, 2001.
- COLINAS Antonio, *La noche más allá de la noche, El río de Sombra*.
- COLINAS Antonio Salvatore *Quasimodo, Poesía completa*, Linteo Poesía, 2004, 771p.
- DE VILLENA Luis Antonio, *Joachim du Bellay, Sonetos*, Visor, 2003.
- DE VILLENA Luis Antonio, *Los trabajos del ocio*, Universos (Tres), 1993, 123p.
- DE VILLENA Luis Antonio, *Miguel Angel Buonarroti, Sonetos completos*, Cátedra, 1987.
- DE VILLENA Luis Antonio, *Miguel Ángel El genio nocturno*, Seix Barral, 2005, 197p.
- MORCILLO Françoise, *Cinq poètes espagnols*, In'hui N°54/Le Cri, 2000, 174p.
- MORCILLO Françoise, "L'enjeu du savoir linguistique dans l'oeuvre de Jaime SILES",  
Thèse soutenue à Paris-IV , le 5 juin sous la direction de Me Marie-Claire  
ZIMMERMANN.
- MORCILLO Françoise, *Musique d'eau et Columnae*, De Bruxelles, Éditions Le Cri, 1996.
- MORCILLO Françoise & LELIÈVRE Agnès, REYNÉS Philippe et THIOILLIÈRE Pierre,  
*Obscur hautbois de brume*, In'hui/ Le Cri, 2003, 123p.
- MORCILLO Françoise & REYNÉS Philippe et THIOILLIÈRE Pierre, *Splendeurs de lèvres  
lointaines*, In'hui N°63/Le Cri, 2005, 155p.
- SILES Jaime, *Himnos tardíos III*, Visor, 1999.
- SILES Jaime, *Más allá de los signos*, S.L., Madrid, Huerga y Fierro Editores, 2001.
- SILES Jaime, "Devuélveme memoria poderosa", *Poesía 1969-1980*, Visor, 1982.
- SILES Jaime, *Poesía y traducción : cuestiones de detalle*, Prensas Universitarias de  
Zaragoza, 2005.
- SILES Jaime, *Transtextos*, Artemisa Ediciones, SL., 2006.
- SILES Jaime, "No es lo que el lenguaje da, sino lo que el silencio niega", *Tratado de  
ipsidades*, Málaga, Begar.

**INTERACTION VERBALE ET STEREOTYPIE LANGAGIERE  
EN ROUMAIN.  
QUELQUES EXEMPLES DE STRUCTURES VERBALES  
D'AMORCE, DE RELANCE OU DE REPRISE DE LA  
COMMUNICATION.**

**CARMEN MIHAI<sup>1</sup>**

**ABSTRACT.** The Romanian language is surprisingly rich developing language practices that deserve the attention of the researcher. From a historic point of view, such are the verbal use and the relationships that connect the expression with the thought in every day communication. This every day use of what is found “beyond words” represents a topic worth analysing, not only from the perspective of a bilingual speaker but also from a scientific perspective. There where the Romanian language imposes no precision allowing a linguistic plasticity, the French language requires an undisputed identification diminishing in this way the possibility of language ambiguity. In Romanian, such useful and necessary instruments in communication are the structures ending, re - launching and resuming conversation. What could *înțelegi* (“do you understand?”) or *ai înțeles* (“did you understand?”) express together with the gestures, mimics and other non – verbal communicational methods if not the message itself?

Are we in front of a communicational strategy aiming merely at transmitting and understanding the message as for instance in Italian (*capisci? hai capito ?*) or is it rather the speaker’s wish to conduct the listener’s attention to the reconstruction of the meaning? *În fine* (“so”), *mă rog* (“well”), *adică* (“meaning that”), *așa* (“in this way”) experience a considerable semantic fluctuation supported by a noticeable melodic element (responsible for the phenomenon). The article is an analysis of the context and the verbal interaction which allow us to underline the specialisation of these linguistic instruments – meaning carriers.

**Keywords:** *communicational strategy, language stereotypes, meaning, Romanian, verbal interaction.*

Le roumain, langue romane d’une richesse étonnante, puisque ouvragée par sédimentation d’apports linguistiques très divers, développe des pratiques langagières et discursives qui méritent l’attention du chercheur. Au-delà des considérations d’ordre purement historique, ce sont les managements du verbe au quotidien et les

---

<sup>1</sup> Chercheur, Docteur ès Lettres et Sciences Humaines de l’Université de Provence, Membre du VECT (Voyages, Echanges, Confrontations, Transformations), Equipe d’Accueil de l’Université de Perpignan (EA2983), E-mail : carmen.mihai13@wanadoo.fr

relations biunivoques qui relient l'expression à la pensée, ces relations de mise à jour de ce qui se trame *derrière les mots* qui m'ont semblé présenter un réel intérêt ; en tant que simple locuteur bilingue, tout d'abord, mais non dans une moindre mesure, d'un point de vue scientifique.

Le roumain s'avère être une langue de la métaphore, opérant le plus souvent par prolongement, par extension, par hyperbolisation ou tout simplement par sous-entendu, mais, ce qui ne laisse pas d'étonner, là où l'on s'attendrait à une quantité verbale conséquente, l'économie lexicale est de règle. C'est une métaphorisation par superposition sémantique, dans une combinatoire qui ouvre le champ des possibles et par là même exige une forte connivence de la part des locuteurs. Cela ne devrait d'ailleurs point être jugé comme un phénomène étrange. Force est de constater que la culture roumaine dans son ensemble possède une excellente capacité d'adaptation, d'assimilation et de synthèse de tout élément étranger. Du point de vue linguistique, et même si présentement les besoins d'emprunts et donc les influences se font plus pressantes, le roumain ne dément pas pour autant son puissant mécanisme d'appropriation. L'oralité permet d'observer de près et sur le vif ce phénomène.

Ces deux langues romanes – le roumain et le français – dont l'écart d'évolution n'est pas à démontrer, vues les conditions sociohistoriques et géopolitiques respectives, offrent des exemples patents, quant à la conceptualisation et à la sémantisation dans la pratique langagière courante, la plus banale soit-elle.

Là où le roumain n'impose pas de précision, tout en permettant de jouer sur une plasticité linguistique certaine, le français exige une identification indubitable, diminuant la part de l'ambiguïté éventuelle du discours.

C'est ainsi que les structures d'amorce, de relance ou de reprise de la communication apparaissent, pour le roumain, en tant qu'outil nécessaire et efficace de recadrage du message.

Que voudrait réellement dire *înțelegi* (« tu comprends ? ») ou *ai înțeleș* (« tu as compris ? ») et la cohorte des gestes, clins d'œil et autres éléments de la communication non verbale lors de la transmission du message ? Sommes-nous en présence d'une stratégie communicationnelle visant uniquement la compréhension du message, comme cela semble être le cas pour l'italien (*capisci ? hai capito ?*) ou bien s'agit-il là de la volonté d'attirer l'attention de l'interlocuteur sur la reconstruction du sens telle qu'elle lui est proposée ?

*În fine* (“en fin”), *mă rog* (expression idiomatique, polysémique : “quant à moi”, “enfin”, “bof”, “en définitif” etc.), *adică* (“c’est-à-dire”), *așa* (“ainsi”), *deci* (“donc”) connaissent une grande fluctuation sémantique, fluctuation dont la ligne mélodique est en grande partie responsable. Ce n'est qu'une analyse fine de l'interaction verbale et du contexte qui permettrait de mettre en évidence la/les nuance(s) que ces outils linguistiques porteurs de sens induisent. Ce sont, en fait, autant de voies sémiques s'ouvrant devant l'allocutaire, véritable invitation à un décodage qui permettent la mise en place d'une plus ou moins forte connivence langagière.

Le discours oral implique nécessairement un processus interactif régi par des règles spécifiques. Celles-ci forment, dans leur ensemble, la compétence dialogique du sujet (cf. Jakobson : « on rencontre, pour un type de schizophrènes au moins, la situation suivante : le malade perd la compétence pour le dialogue mais préserve la compétence pour le monologue »<sup>2</sup>).

La compétence dialogique ne saurait être considérée autrement que reliée à l'appropriation et à la maîtrise plus ou moins affirmées, par les sujets concernés, du ou des codes communicationnels. Et cela tant dans leur réalité linguistique qu'anthropologique. Qu'est-ce à dire ?

La communication langagière est empreinte d'une subjectivité qui présente l'individu, en tant que sujet parlant, assumant la compréhension et l'expression du monde. Individuation ou conformisme par rapport au code ? Les attitudes révèlent parfois les lignes de force d'une identité repérable et qui mérite que l'on s'y arrête.

« Le langage propose en quelque sorte des formes "vides" que chaque locuteur en exercice de discours s'approprie et qu'il rapporte à sa "personne", définissant en même temps lui-même comme *je* et un partenaire comme *tu*. »<sup>3</sup>

Tout d'abord, une expérience personnelle : à peine arrivée en France (1991), j'ai dû constater, puis tenter de remédier à mon positionnement langagier qui, très souvent, ne *convenait* pas. Parmi d'autres inconvénients, le fait que le dialogue, le plus anodin qu'il soit (et peut-être *a fortiori* ce genre de dialogue !) ne soit pas régi par les mêmes règles que celles connues et utilisées en roumain, s'est imposé comme une difficulté qu'il me fallait vite dépasser.

Voici, à titre d'exemple, l'étape inaugurale d'une situation communicationnelle dans les deux langues :

FRANCAIS	ROUMAIN
question : « Ça va ? » réponse attendue : « Ça va. »	question : « Ce faci ? » réponse attendue 1 : « Bine. » r.a. 2 : « Ce să fac, bine. » r.a. 3 : « Bine, uite am fost la muncă etc. » r.a. 4 : « Ei, nu așa bine ca tine ! » r.a. 5 : « De la foarte bine-n sus. » r.a. 6 : « Bine faci, bine găsești ! »
*r. : « Ça ne va pas. » / « Non, puisque... »	

En français, cette amorce dialogale porte en germe sa clôture. La demande d'information n'intervient qu'après, selon le statut des interlocuteurs, mais il semble nécessaire de distinguer cet acte de langage du jeu des politesses échangées *juste pour la forme*.

« Ça va ? » - l'interrogation d'amorce induit une réponse symétrique « Ça va. » suivie des assertions qui tiennent à distance l'interlocuteur par rapport à la sphère privée du sujet.

<sup>2</sup>Jakobson, Roman Ossipovich, "Entretien avec Emmanuel Jacquart", *Critique*, n°348, mai 1976, p. 466.

<sup>3</sup>Benveniste, Émile, « De la subjectivité dans le langage », in *Problèmes de linguistique générale*, 1, Paris, Gallimard, 1966, pp. 258-266.

En revanche, le roumain mêle les deux plans : celui de l'illocution et celui de l'acte de langage ; l'attente d'une réponse stéréotypée, quand elle existe, n'est que la première étape, d'un dialogue présupposant des réponses plus variées et concernant cette fois, la sphère privée du/des locuteurs.

La réponse attendue 6, en roumain, semble, à premier abord, être fermée, induisant, comme en français, un éloignement de la sphère privée du locuteur ; il n'en est pourtant rien, puisque ne pas apporter un complément d'information à cette formule stéréotypée équivaut à créer une rupture communicationnelle peu acceptable en roumain.

Ce qui est la base d'une communication réussie, avant toute chose, c'est la volonté de donner à l'interlocuteur les moyens de comprendre, de même que, à la base de la cohabitation constructive, il nous faudra placer la reconnaissance que chacun d'entre nous recherche à travers l'autre<sup>4</sup>.

### ***Parler pour ne rien dire ou parler pour dire autrement ?***

« L'essentiel se joue dans “ le rapport des places ” qui se constitue dans et par le dialogue » (Flahault, *La parole intermédiaire*, 1973), mais le travail assidu de cette uniformisation (égalitariste, autoritaire ?) dû au système totalitaire du communisme ceaușiste, nous permet de nous intéresser à cette très large base d'une société de toute évidence pyramidale, formée par la foule anonyme.

C'est à ce titre que les relances, les reprises et tout ce qui se présente – apparemment – en tant que signes d'un soin tout particulier accordé au message, m'apparaissent révélateurs.

Le plus patent est à ce niveau *înțelegi* (et ses variantes : *ai înțeleș, înțelege, înțelege-mă, mă urmărești*) marqueur de :

- attention exigée de la part de l'interlocuteur
- attention accordée par le locuteur à la situation de communication
- importance accordée au message lui-même
- manière d'attirer l'attention sur le message implicite, celui-ci prenant plus d'importance que ce qui est dit : comme si ce qui se trame derrière les mots avait bien plus d'importance que ce qui se trouve en surface. L'on peut se demander si ce surcroît d'attention n'est pas empreint d'une certaine crainte ou, tout au moins, si la vigilance du *dire* n'est pas en lien direct avec une certaine prudence patiemment apprise, jusqu'à être considérée comme la meilleure protection face aux adversités, comme l'enseignement sage tiré d'une longue expérience<sup>5</sup>.

<sup>4</sup> Todorov, Tzvetan, *La vie commune*, Paris, Editions du Seuil, collection Points Essais, 1995, 210 p., p. 146 et suivantes.

<sup>5</sup> La parémiologie roumaine offre de nombreux exemples en ce sens. Il est à noter que ce ne sont pas seulement les proverbes qui prouvent l'importance que les Roumains accordent à la prudence, mais aussi, et même d'avantage, ce sont les parémies nouvelles, en voie de sédimentation (les presque proverbes) qui témoignent de cette constante préoccupation ; ainsi, une parémie telle *fă-te frate cu dracu până treci puntea* (fais-toi frère du diable jusqu'à passer le pont) subit de nombreuses tensions lexicales, mettant en concurrence plusieurs lexèmes (*puntea/marea/dealu*) et donnant lieu à des variantes. Pour plus de détails, voir Carmen Mihai, *Le proverbe, forme de sagesse populaire ? Images de soi et images d'autrui dans les proverbes roumains aujourd'hui*, Thèse de 3<sup>e</sup> cycle, Aix-en-Provence, 2002.



C'est en fait le signe d'une opacité voulue et entretenue qui révèle, par l'ambiguïté ainsi créée, la transformation des pratiques langagières roumaines et à plus forte raison durant un régime de censure.

Lorsque la communication se passe dans un cadre où le canal est réellement ou simplement perçu comme étant surveillé, l'encodage et le décodage s'opèrent en tenant compte de cette contrainte contextuelle. Puisque le destinataire proprement dit du message (l'allocutaire) peut être *doublé* par un destinataire (Kerbrat-Orrecchioni le nomme indirect, mais dans la mesure où celui-ci était devenu, avec le temps, plus présent, voire incontournable, c'est donc un récepteur non désiré - et non désirable), l'émetteur intègre progressivement ce facteur pour développer une compétence langagière plus fine, complexifiant, ajoutant, surenchérisant, s'appuyant sur les *ressources inépuisables d'une parole à rebondissement* - et par là même compliquant la tâche à l'autre bout du processus - où le destinataire doit faire le tri, hiérarchiser et reconstituer les deux niveaux du langage (le dit et le dire).

L'on peut, pour mieux s'en rendre compte, prendre appui sur des extraits d'enregistrements de l'enquête de terrain sur les proverbes, en Roumanie<sup>6</sup> :

Je ne livre ici que de manière résumative ce qui a pu être observé sur le terrain : dans l'échange basé sur le questionnaire, l'on peut distinguer certaines attitudes langagières, en ce qui concerne les amorces, les reprises et les relances verbales.

Il y a tout d'abord une grande diversité des formes plus ou moins signifiantes : du simple balbutiement - *aaa, îî, îhî, hm* etc. aux structures engageantes, d'entretien, de prolongement par acquiescement - qui peuvent passer par *da, nu, știi, așa, nu dar sau poate că, stai nu știi cum e că, hai că, cre'că, ei lasă !, ei zice că, uite-așa și pe dincolo, adică ...*). Cette diversité peut être appréhendée selon les niveaux d'opération communicationnelle : 1. phatique ; 2. sémantique (explicite ou implicite) ; 3. poétique (avec une forte exigence de compétence - code culturel, connivence).

La pensée roumaine se structure et se clarifie dans et par l'expression linguistique. Le langage est le lieu de cette dynamique qui procède, généralement, par images. C'est une pensée imageante et agissante et, de ce fait, la présence des stéréotypies langagières est inhérente.

La recherche d'appui rassurant passe parfois par un désinvestissement de la responsabilité de ce qui est dit : *nu știu, sau nu știu, nu dar sau poate că, parcă* (<pare că), *păi cică, zice, care va să zică* ou encore : *vorbește lumea ; gura lumii*. Ces formes stéréotypées peuvent aller jusqu'à englober des dictons, proverbes et autres parémies reconnues comme parole d'autorité. Cela indique une forte propension à une sorte d'autovalidation du message ou, pour le moins, un souci constant que le locuteur manifeste quant à l'accréditation de sa parole. Pour cela, il l'*accompagne*, la livre avec prudence et en s'assurant, du mieux qu'il peut, que le(s) sens de son message parvienne(nt) à son destinataire. Le réajustement sémantique, s'il est continu, il n'est jamais totalement explicite, sous peine d'atteindre l'effet inverse.

<sup>6</sup> Cf. *supra*. Cette enquête semi directive comporte 41 enregistrements audio selon un questionnaire de 54 questions.

Pour que la communication ait véritablement lieu, le roumain exige la présence de ces stéréotypes du langage qui lui assurent le lien de l'un à l'autre des locuteurs. L'interlocution s'affermir ainsi par et dans le processus d'entretien assuré par la connivence langagière.

L'on remarque plus facilement le fonctionnement de ce processus binaire lorsque les éléments *attendus* ne sont pas présents ; la rétention de marqueurs de reconnaissance de la situation langagière, le refus des signes qui assurent – tout en rassurant –, la transmission et la réception du message, peuvent non seulement gêner la communication, mais assez rapidement mener à sa rupture. J'en ai fait l'expérience. En effet, communiquer en roumain, c'est aussi *soigner* la réception et rassurer l'interlocuteur. C'est également tenir davantage compte des compétences idéologiques et culturelles, telles qu'elles se sont sédimentées à travers un vécu pour le moins particulier.

Communiquer, en roumain, signifie à mon sens, savoir ne pas tout dévoiler. Transmettre beaucoup, en disant peu. Cela mise davantage sur la polysémie, la superposition sémique et la dynamique de l'image mentale. De fait, l'écart est grand entre le français et le roumain et l'on ne saurait s'étonner de la difficulté communicationnelle que rencontrent les locuteurs qui se trouvent être passeurs d'une langue à l'autre. L'un des plus illustres livre en ces termes son expérience, désormais célèbre et emblématique :

« J'ai commencé à écrire en français à trente-sept ans. Et je pensais que ce serait facile. Je n'avais jamais écrit en français, sauf des lettres à des bonnes femmes, des lettres de circonstances. Et tout d'un coup, j'ai eu d'immenses difficultés à écrire dans cette langue. Ça a été une sorte de révélation, cette langue qui est tout à fait sclérosée. Parce que le roumain, c'est un mélange de slave et de latin, c'est une langue extrêmement élastique. On peut en faire ce qu'on veut, c'est une langue qui n'est pas cristallisée. Le français, lui, est une langue arrêtée. Et je me suis rendu compte que je ne pouvais pas me permettre de publier le premier jet, le premier jet qui est véritable. Ce n'était pas possible ! En roumain, il n'y avait pas cette exigence de clarté, de netteté, et je comprenais qu'en français il fallait être net. J'ai commencé à avoir le complexe du métèque, le type qui écrit dans une langue qui n'est pas la sienne. Surtout à Paris... »<sup>7</sup>.

## BIBLIOGRAPHIE

- Benveniste, Émile, « De la subjectivité dans le langage » in *Problèmes de linguistique générale, 1*, Paris, Gallimard, 1966, pp. 258-266.
- Flahault François, *Le sentiment d'exister. Ce soi qui ne va pas de soi*, Paris, Descartes & Cie, 2002, 825 p.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine, *L'énonciation. De la subjectivité dans le langage*, Paris, Armand Colin, 290 p.
- Montclair, Bernard, « *Ecouter le dire* », <http://www.psychasoc.com>, 21.05. 2007, 6p.
- Todorov, Tzvetan, *La vie commune*, Paris, Editions du Seuil, collection Points Essais, 1995, 210 p., p. 146 et suivantes.

<sup>7</sup> Cioran, Emil, *Oeuvres.*, Paris, Quarto Gallimard, 1818 p., p. 1746 (propos tenu en 1979, avec Jean-François Duval).

## LE TRAITEMENT DES EMPRUNTS DU FRANÇAIS AUX AUTRES LANGUES ROMANES DANS LE CADRE DU PROGRAMME DE RECHERCHE TLF-ÉTYM

MARTA ANDRONACHE<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** The purpose of the article is to analyse the different loanwords incorporated by French from other Romance languages by referring to recent research works (Swiggers 1998, Chambon 1997, Wilpert 2006, Chambon & Carles 2007) that tackle this problem (specific to French and Romance lexicology). Our approach starts with the modern concept of etymology as word – history (Baldinger 1959, Städtler 1996) according to which discovering the etymology of a lexeme involves not only searching for its origin, but also establishing its “biography.” The article will discuss the usage of French loanwords borrowed from other Romance languages starting with the TLF-Étym research programme (<http://www.atilf.fr/tlf-etym/>) introduced by ATILF, which proposes to selectively revise the etymological references of *Trésor de la langue française informatisé (TLFi)* (cf. Buchi 2005; Steinfeld 2006; Petrequin 2007). Starting from four examples of loanwords: *jas* «sheepfold» (borrowed from Occitan), *ballerin* «ballet dancer» (borrowed from Italian), *caravelle* «wave piercer» (borrowed from Portuguese) and *tsuica* «alcoholic beverage from plums produced in Romania» (borrowed from Romanian), we would like to illustrate the methodologies applied in the approach of these loanwords and the problems that they raise. The article has as its main ambition to show the way in which the lexicography choices of the TLF-Étym Programme regarding intra – Romance loanwords rely on coherent methodologies of historic lexicography. On a more abstract level, we are pleading for a French etymology clearly integrated in Romance studies.

**Keywords:** *etymology, French, lexicography, loanword, Romance languages.*

### 1 Introduction

Nous nous proposons de traiter le sujet des emprunts lexicaux du français moderne aux autres langues romanes en nous appuyant sur les études récentes (Swiggers 1998, Chambon 1997, Wilpert 2006, Chambon & Carles 2007) qui se penchent sur ce problème spécifique de la lexicologie française et romane. Notre démarche s’inscrit dans la conception moderne de l’étymologie comme histoire du mot (Baldinger 1959, Städtler 1996) selon laquelle établir l’étymologie d’un lexème suppose non seulement chercher son origine, mais aussi faire sa « biographie ».

---

<sup>1</sup> ATILF CNRS Nancy-Université, E-mail: [marta.andronache@atilf.fr](mailto:marta.andronache@atilf.fr)

Nous aborderons le traitement des emprunts français aux autres langues romanes à partir du programme de recherche TLF-Étym (<http://www.atilf.fr/tlf-etym/>) de l'ATILF, qui se propose la révision sélective des notices étymologiques du *Trésor de la langue française informatisé* (TLFi) (cf. Buchi 2005 ; Steinfeld 2006).

À partir de quatre exemples d'emprunts intra-romans : *jas* « ferme d'estive » (emprunt à l'occitan), *ballerin* « danseur de ballet » (emprunt à l'italien), *caravelle* « navire rapide » (emprunt au portugais) et *tsuica* « Eau-de-vie de prune produite en Roumanie » (emprunt au roumain), nous nous proposons d'illustrer la méthodologie appliquée dans le traitement de ces types d'emprunts et la problématique qu'ils soulèvent.

Notre ambition sera de montrer en quoi les choix lexicographiques adoptés dans le cadre du programme TLF-Étym pour le traitement des emprunts intra-romans reposent sur des principes méthodologiques cohérents en lexicologie historique. À un niveau plus abstrait, nous plaiderons pour une pratique de l'étymologie française clairement intégrée aux études romanes.

## 2 Méthode

Le point de départ de notre présentation se trouve dans la pratique lexicographique du TLF-Étym (<http://www.atilf.fr/tlf-etym>) qui se propose la révision sélective des notices étymologiques du *Trésor de la langue française* (TLF, <http://stella.atilf.fr/tlf.htm>) menée par l'équipe de recherche « Linguistique historique française et romane » du laboratoire Analyse et traitement informatique de la langue française (ATILF) de Nancy.

Après une introduction dans laquelle nous présenterons le programme de recherche TLF-Étym, nous allons nous pencher sur les principes méthodologiques qui régissent ce programme de recherche avec un aperçu plus attentif sur les types étymologiques retenus par le TLF-Étym. Ensuite on définit le terme d'emprunt pour aborder finalement la partie pratique de notre sujet : le traitement des emprunts lexicaux du français aux autres langues romanes en nous appuyant sur quatre notices étymologiques du TLF révisées dans le cadre du programme de recherche TLF-Étym : *jas* - emprunt à l'occitan ; *ballerin* - emprunt à l'italien ; *caravelle* - emprunt au portugais ; *tsuica* - emprunt au roumain.

La structure lexicographico-informatique des notices révisées est consignée dans une DTD (*Document Type Definition*), une structure informatique prédéfinie et complexe sous XMétal.

Elle comporte des champs et sous-champs délimités par des balises XML, dont la finalité est double : à l'encodage, elles garantissent une harmonisation interne, tandis qu'au décodage, elles permettront l'interrogation des notices révisées selon de multiples critères : par types étymologiques, par datations, etc.

## 3 Présentation du programme de recherche TLF-Étym

Le projet TLF-Étym se propose de réviser de manière sélective les notices de cet illustre dictionnaire. D'une part, il s'agit d'y injecter les trouvailles faites par

les différents chercheurs dans leur activité propre, d'autre part, il s'agit de réviser systématiquement des ensembles de notices à partir d'une source nouvellement publiée ou encore remédier à des erreurs de méthode de l'ouvrage de base, le TLF, à ses débuts.

Nous avons saisi l'opportunité de cette journée d'études pour poser le problème du traitement des emprunts lexicaux du français moderne aux autres langues romanes.

Les notices étymologiques révisées sont émaillées de sigles bibliographiques fournis par l'équipe de recherche du programme TLF-Étym ou bien repris à d'autres projets lexicographiques (DEAF, DMF, etc.) dans le souci d'une synchronisation avec les recherches les plus actuelles. Par simple clic de souris le lecteur accédera à la référence complète assimilée à un sigle donné. Actuellement plus de 1000 notices bibliographiques sont accessibles sur le site du TLF-Étym.

#### 4 Les types étymologiques

Les types étymologiques sont exactement définis dans le TLF-Étym et cette rigueur constitue un des principes méthodologiques du programme : dans notre pratique lexicographique nous sommes obligés nous encadrer dans un des types étymologiques clairement définis, comme vous pouvez le constater :

- lexique héréditaire (*bigler, claie*) ;
- transferts linguistiques : emprunts (aux différentes langues [comme le latin *ablatif*, l'allemand *traminer*, l'anglais *milord*, les langues romanes ou bien d'autres]) et clagues (*défectif*) ;
- formation française (*plus-que-parfait*).

La problématique que nous examinons s'inscrit dans la classe étymologique transfert linguistique, emprunt aux langues romanes.

Parmi les différentes définitions de l'emprunt, comme terme de lexicologie, nous avons retenu celle de l'emprunt comme « terme qui désigne un processus selon lequel une langue acquiert une unité lexicale intégrée au lexique d'une autre langue » (terme de lexicologie), définition donnée par le *Dictionnaire* de Neveu (2004).

#### 5 Exemples d'emprunt intra-romans : traitement comparatif entre TLF et TLF-Étym

Pour illustrer notre sujet, nous nous appuyons sur quatre exemples choisis parmi les notices refaites dans le cadre du programme de recherche TLF-Étym, exemples qui représentent des emprunts français aux autres langues romanes : *jas* « ferme d'estive » (emprunt à l'occitan), *ballerin* « danseur de ballet » (emprunt à l'italien), *caravelle* « navire rapide » (emprunt au portugais) et *tsuica* « Eau-de-vie de prune produite en Roumanie » (emprunt au roumain). Cela nous permettra d'illustrer la méthodologie appliquée dans le traitement de ces types d'emprunts et de donner des solutions nouvelles à la problématique qu'ils soulèvent.

## 6 Emprunt à l'italien : *ballerin*

Examinons maintenant un premier exemple d'emprunt lexical du français moderne aux autres langues romanes : il s'agit de *ballerin*, emprunt à l'italien.

### 6.1 TLF<sup>i</sup>

Dans la partie histoire du mot, le TLF, dans sa rédaction de 1975, distingue deux sens : en chorégraphie, « danseur, danseuse de ballet » (sens A.) et « chaussure légère et sans talon rappelant par sa forme les chaussons de danse » (sens B.) :

« **BALLERIN**, INE, subst.

**A.**— *CHORÉGR.* *Ballerin, ine.* Danseur, danseuse de ballet :

● 1. [Tout en procréant quinze enfants, il avait été *danseur* célèbre] et avait fourni à ces principaux théâtres du globe quinze **ballerins** et **ballerines**. J. RICHEPIN, *La Miseloque*, 1893, p. 128.

● 2. Naguère encore, le compositeur écrivait sa partition sur les indications fournies par le chorégraphe. Aujourd'hui, il arrive plus souvent que le chorégraphe déduise pour ainsi dire les pas qu'il fait exécuter aux *étoiles* et aux **ballerines** de la partition qui lui est remise. *Arts et litt. dans la société contemp.*, 1936, p. 8012.

**Rem. 1.** Rare au masc. **2.** Synon. rare *balletteuse* (formé sur *ballet*\*, suff. -*euse*\*) :

● 3. De sa sœur, **balletteuse** à Séville, il [Angelillo] n'acceptait pas une piécette... A. ARNOUX, *Rencontres avec Richard Wagner*, 1927, p. 83.

**B.**— *Ballerine.* Chaussure légère et sans talon rappelant par sa forme les chaussons de danse.

**Prononc.** : [bɑlɛʁɛ̃], fém. [-in].

**Étymol. et Hist.** 1858 (PESCHIER, *Suppl. au dict. de Mozin* dans QUEM. : **ballérine**, danseuse de ballet). Empr. à l'ital. *ballerina* « *id.* » attesté en ce sens dep. le XV<sup>e</sup> s. (LORENZO DE MEDICI [1449-1492], 131 dans BATT.). L'ital. *ballerina* est dér. du verbe *ballare* « danser » (*baller*\*). »

#### 6.1.1 TLF-Étym<sup>ii</sup>

Comme principe général, les rédacteurs des notices étymologiques refondues dans le cadre du programme de recherche TLF-Étym se proposent de réviser uniquement la datation des sens déjà décrits dans la partie synchronie de l'article du TLF, article sur lequel la partie étymologique révisée va se greffer. Cette notice, rédigée par Constanze Wilpert, est la parfaite illustration du fait que la structure de l'article du TLF-Étym se colle parfaitement avec la partie synchronie.

Ce qui apporte de nouveau la refonte proposée par TLF-Étym par rapport au TLF c'est aussi l'ajout d'une datation, d'un sémantisme et d'une catégorie grammaticale, puisque la méthodologie dans TLF-Étym veut qu'on fasse une

distinction entre le substantif masculin et le substantif féminin, ce qui apporte plus de rigueur : le TLF s'est contenté de donner la date de ballerine substantif féminin (1858), tandis que TLF-Étym date aussi le substantif masculin et le sens « chaussure rappelant les chaussons de danse » attesté depuis 1952.

En plus, nous avons ici une antédation importante du substantif féminin ballerine, dans le sens de « danseuse de ballet », puisqu'il n'est pas à dater depuis 1858, mais depuis 1596.

Dans la partie historique, on observe que l'italien *ballerino*, substantif masculin, « homme qui danse », est attesté depuis avant 1342, alors que le TLF mentionne uniquement le substantif féminin italien *ballerina*, danseuse de ballet, depuis le 15<sup>e</sup> siècle en italien :

« *ballerin, ine*, subst.

### Étymologie

#### Histoire :

**A. 1.** subst. masc. « danseur de ballet ». Attesté depuis 1596 (Hulsius<sup>1</sup> : **balerin** ; m. voyez Danseur). Remarque : nous n'avons pas réussi à combler la lacune documentaire entre les attestations lexicographiques du 16<sup>e</sup> siècle (*cf.* aussi Hornkens, Recveil 1599) et 1893 (Richepin, Miseloque, cf. supra).

**A. 2.** subst. fém. « danseuse de ballet, de théâtre ». Attesté depuis 1596 (Hulsius<sup>1</sup> : **balerine** ; f. Tänzerin). Remarque : là encore, on manque d'attestations entre le 16<sup>e</sup> siècle (*cf.* aussi Hornkens, Recveil 1599) et 1858 (Peschier, Supplément : **BALLÉRINE** f. (danseuse de ballet) Balettänzerin f.), mais le terme apparaît dès le début du 19<sup>e</sup> siècle par référence aux almées égyptiennes : 1807 (Lacorre, Égypte, in Arveiller, Mél. Antoine, page 17 : ces joyeuses **ballarines** [sic], qui d'ailleurs ne manquent pas de babil, vous ont bientôt tourné un compliment en vers).

**B.** subst. fém. « chaussure rappelant les chaussons de danse ». Attesté depuis 1952 [octobre] (*Le Journ. de la chaussure fr.*, 7a. [= ?], in DDL 16 : la vogue du [sic] '**Ballerine**' à semelle extra-fine s'accroîtra de même que celle des modèles plats sur talon très bas). »

Passons maintenant à l'origine du mot : si dans le TLF, la notice de synchronie ne s'accordait pas avec celle de diachronie (pour deux sens distingués on avait une seule étymologie), dans le TLF-Étym la rédactrice est allée chercher l'étymologie de chaque sens, ce qui fait que nous avons trois sens (A.1., A.2. et B.) auxquels correspond une catégorie grammaticale, une définition, des datations et des citations pour chaque sens :

#### « Origine :

**A. 1.** Transfert linguistique : emprunt à l'italien *ballerino* subst. masc. « homme qui danse professionnellement ou par plaisir » (attesté depuis avant 1342, Calò/Pfister in LEI 4, 808, ballare I 1 b β). À ajouter FEW 1, 217b-218a, ballare I ; FEW ([www.atilf.fr/few](http://www.atilf.fr/few)), ballare III 4 a β a'.

**A. 2.** Transfert linguistique : emprunt à l'italien *ballerina* subst. fém. « femme qui danse professionnellement ou par plaisir » (attesté depuis 1492, Calò/Pfister in LEI 4, 810, ballare I 1 b β). À ajouter FEW 1, 217b-218a, ballare I ; cf. Chauveau in FEW ([www.atilf.fr/few](http://www.atilf.fr/few)), ballare III 4 a β a'.

**B.** Transfert linguistique : emprunt à l'italien *ballerina* subst. fém. « chausson de danse » (attesté depuis 1954, Calò/Pfister in LEI 4, 810, ballare I b 1 β). À ajouter FEW 1, 217b-218a, ballare I ; cf. Chauveau in FEW ([www.atilf.fr/few](http://www.atilf.fr/few)), ballare III 4 a β c'.

*Rédaction TLF 1975 : Équipe diachronique du TLF. - Mise à jour 2006 : Constanze Wilpert. - Relecture mise à jour 2006 : Éva Buchi ; Gilles Petrequin ; Enrico Arcaïni. »*

## 6.2 Un emprunt à l'occitan : *jas*

L'emprunt à l'occitan *jas* constitue notre deuxième exemple d'emprunt du français à une autre langue romane.

### 6.2.1 TLF

Dans la partie histoire du mot, le TLF, dans sa rédaction de 1975, distingue un seul sens, « Abri couvert pour les bestiaux, en particulier pour les moutons; parc à moutons », et donne une datation et une attestation qui se relèvent être fausses : le mot occitan *jas* est daté comme si c'était une attestation dans un texte français, or ce n'est pas le cas, puisque c'est de l'occitan :

« **JAS**<sup>2</sup>, subst. masc.

*Région.* (Alpes, Forez, Provence). Abri couvert pour les bestiaux, en particulier pour les moutons; parc à moutons. *Au nord ce sont les bois, la montagne, et les sentes à charbonnier (...). Là se rencontrent quelques « jas », abandonnés pendant l'été, quand les troupeaux vivent encore dans les alpages* (BOSCO, *Mas Théot.*, 1945, p. 188).

**Étymol. et Hist.** 1840 « bergerie » (*Ac. Compl.* 1842).

Empr. au prov. *jas* « gîte (d'un lièvre) » (fin XII<sup>e</sup>-début XIII<sup>e</sup> s. *jatz* ds RAYN.; fig. *faire jas* « s'enraciner, se nicher » XIII<sup>e</sup> s. ds LEVY [*E.*] *Prov.*); spéc. terme de la vie pastorale des Alpes de Provence « parc entouré d'une petite muraille de pierres sèches, généralement situé sur un mamelon, où, de juin à octobre, on faisait coucher les troupeaux d'ovins » (1208 Charte de Durbon [commune de St-Julien-Beauchaine, Htes-Alpes] ds *Annales des Alpes*, t. 5 [et non 6, *FEW* t. 5, p. 6b], p. 240) et « bergerie, bercail, cabane où on enferme le troupeau » (1465 Avignon ds PANSIER t. 3; MISTRAL), issu d'un b. lat. \**jacium* proprement « lieu où l'on gît, où l'on est couché » (du lat. *jacere*, *gésir*\*; v. THOMAS [A.] *Nouv. Essais*, p. 228) dont les représentants rom. sont relevés dans les domaines ital., cat., occitan, *REW*<sup>3</sup> 4566; cf. le lat. médiév. *jassium* « ovile » 1460, 1522 Marseille et le dér. *jassile* 1341 ds DU CANGE, s.v. *jassium*. »



### 6.2.2 TLF- Étym

La refonte dans TLF-Étym propose deux emprunts à deux parlers différents, ancien francoprovençal et occitan, emprunts auxquels correspondent deux étymologies différentes.

Tandis que le TLF donne un seul sens, « Régionalisme (des Alpes, Forez, Provence). Abri couvert pour les bestiaux, en particulier pour les moutons; parc à moutons », dans la notice réécrite par TLF-Étym, article rédigé par Éva Buchi et Jen-Pierre Chambon, on a dégagé deux sens : « ferme d'estive (dans les Monts du Forez) » (sens A.) et « bergerie » (sens B.).

Par rapport au TLF, la nouvelle version proposée par TLF-Étym donne une explication plus cohérente de l'histoire du substantif masculin *jas* et d'une définition plus claire des deux sens relevés (sens A. et B.) qui sont obligatoirement accompagnés par la citation du contexte d'origine, accompagné de la page et de la citation avec l'occurrence du mot.

TLF-Étym complète l'histoire du mot avec une remarque sur la diffusion de ce terme : « À partir de la Loire, le terme s'est diffusé par la suite sur le versant auvergnat des Monts du Forez, où il n'est documenté qu'à partir de 1742 ».

Au niveau des datations l'article du TLF est critiquable puisqu'elles ne datent pas les sens relevés en synchronie, mais d'autres sens : les attestations de la fin 12<sup>e</sup> siècle - début 13<sup>e</sup> siècle sont hors propos, puisque ça ne date en aucun cas le sémantisme relevé par le TLF, « abri couvert pour les moutons, parc à mouton », mais « gîte d'un lièvre ».

La première attestation de *jas*, « ferme d'estive (dans les Monts du Forez) », ne remonte qu'au 16<sup>e</sup> siècle et non pas aux 12<sup>e</sup> – 13<sup>e</sup> siècles puisqu'on retrouve la première attestation de ce sens en 1549 dans un département de la Loire. La première attestation de *jas* au sens de « bergerie » remonte à 1840, et non pas à la fin 12<sup>e</sup> – début 13<sup>e</sup> siècle :

« *jas*<sup>2</sup>, subst. masc.

#### Étymologie

#### Histoire :

**A.** « ferme d'estive (dans les Monts du Forez) ». Attesté depuis 1549 [à Chalmazel, département de la Loire] (Drouot, *Livradois* 3, page 9 : sa montagne et **jactz** appelés de la Chamboete). À partir de la Loire, le terme s'est diffusé par la suite sur le versant auvergnat des Monts du Forez, où il n'est documenté qu'à partir de 1742 (Marat [Puy-de-Dôme], Drouot, *Livradois* 3, page 10).

**B.** « bergerie ». Attesté depuis 1840 (*Ac<sup>6</sup> Compl.* : **Jas** (écon. rur.), se dit d'Une bergerie, dans certains cantons).

#### Origine :

**A.** Transfert linguistique : emprunt à l'ancien francoprovençal forézien \**jas* subst. masc. « ferme d'estive » (cf. FEW 5, 7a, \*JACIUM 2 a et Chambon,

*Lalies* 17, 48 pour la survie de ce terme en francoprovençal moderne). Cf. Chambon, *ZrP* 104, 175-176 ; Chambon, *Lalies* 17, 48 ; CHAMBON in *DRF* 587a et note c. À ajouter *FEW* 5, 7a, \**jacium* 2 a.

**B.** Transfert linguistique : emprunt à l'occitan de Provence *jas* subst. masc. « bergerie » (attesté depuis Avignon 1465, *Pansier* 3 ; *FEW* 5, 6b-7a, \**JACIUM* 2 a). À ajouter *FEW* 5, 6b-7a, \**jacium* 2 a.

*Rédaction TLF 1983 : Équipe diachronique du TLF. - Mise à jour 2005 : Éva Buchi. - Relecture mise à jour 2005 : Jean-Pierre Chambon ; Patrick Sauzet. »*

Dans la réécriture de la notice par TLF-Étym, l'information concernant l'attestation de 1465 est remise dans sa bonne place dans la rubrique *Origine* de la notice étymologique : c'est une attestation qui permet de dater le mot en occitan, et non pas en français : « Transfert linguistique : emprunt à l'occitan de Provence *jas* subst. masc. « bergerie » (attesté depuis Avignon 1465, *Pansier* 3 »).

L'erreur consiste dans le fait que le TLF a daté le mot occitan *jas* comme si c'était une attestation dans un texte français, or ce n'est pas le cas, puisque c'est de l'occitan : il s'agit d'un texte cité par *Pansier* intitulé *Histoire de la langue provençale à Avignon du XIIe au XIXe siècle*. Il s'agit là d'une confusion, puisqu'on donne comme datation pour le français un terme provençal.

Le TLF-Étym se propose de faire uniquement de l'étymologia prossima et donc écarte les informations qui tiennent de l'etimologia remotta : on ne donne pas les informations sur le mot latin d'où il a été emprunté par l'occitant et l'ancien francoprovençal pour être ensuite emprunté par le français.

Par rapport au *FEW* le TLF-Étym propose à ajouter les deux sens sous l'entrée *jacium*. Le renvoi au *FEW* est systématique parce que c'est l'ouvrage de référence pour tout travail en étymologie et diachronie, alors que le TLF s'en inspire largement, mais ne le cite pas.

### 6.3 Un emprunt au portugais : *caravelle*

#### 6.3.1 TLF

Dans notre troisième exemple, *caravelle* emprunt au portugais, deux sens sont dégagés par le TLF dans le domaine de la marine : « 1. Navire rapide utilisé surtout aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> s. » et « 2. Gros vaisseau de guerre turc ». Mais dans la partie diachronie les attestations ne sont pas suivies de définitions, ce qui rend ambigu le sens attesté : c'est le sens 1. ou 2. qui date depuis 1438 ? Il est vrai que le TLF s'adresse à un public d'élite et on suppose qu'il s'agit d'attestations pour les sens 1., mais cela mériterait d'être relevé là.

« **CARAVELLE**, subst. fém.

**A.** — *MARINE*

**1.** Navire rapide utilisé surtout aux XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> s. pour des voyages de découvertes. *Les châteaux, les mâts des caravelles* :

Les **caravelles** étaient des bâtiments relativement légers, dérivés de ceux en usage en Méditerranée, et dont les Portugais se servaient pour leurs expéditions africaines; ...

J.-B. CHARCOT, *Christophe Colomb vu par un marin*, 1928, p. 56.

**2. Vieilli.** Gros vaisseau de guerre turc.

**Rem.** Attesté ds les dict. du XIX<sup>e</sup> s. et QUILLET 1965.

**B.— AVIAT.** Avion à réaction moyen-courrier. *Prendre la caravelle.*

**Prononc. et Orth. :** [kaʁavɛl]. Ds *Ac.* 1694-1932.

**Étymol. et Hist.** 1438 *caruelle* (*Invent. du Duc de Bourgogne*, 1215, Laborde ds GDF.); 1462 *carvelle* (*Lettres de Louis XI* t. 2, p. 71 ds *IGLF Litt.*); 1495-96 *caravelle* (COMMYNES, *Mém.*, t. 7, p. 4 ds GDF. *Compl.*). La date de 1433 donnée par KEMNA, p. 203 et reprise par tous les étymologistes, comme étant celle de la 1<sup>re</sup> attest., correspond au texte suivant : En mil quatre cens trente trois il [le gouverneur port. de l'île S. Thomé] envoya des *caravelles*, qui s'avancerent jusques à la Mine (VILLAUT DE BELLEFOND, *Relation des cotes d'Afrique appellées Guinée*, Paris, 1669 [voyage fait en 1666-67], p. 428). Empr. au port. *caravela* « bateau léger à quatre mâts » attesté dep. 1255 au sens de « bateau de pêche » (D. Affonso III d'apr. Vidos ds *Z. fr. Spr. Lit.*, t. 58, p. 458), également « bateau équipé pour les voyages d'outre-mer » (1447 ds JAL<sup>1</sup>, s.v. *caravela*), Philippe le Bon ayant fait construire la 1<sup>re</sup> caravelle fr. par des constructeurs port. à Sluis (à l'ouest de la Hollande) en 1438-40 (v. VIDOS, *loc. cit.*, pp. 457-462). Le port. *caravela* est dér. de *cáravo* « sorte de bateau », empr. au lat. tardif *carabus* « barque recouverte de peaux » (VI<sup>e</sup> s.), transposition de *carabus* « crabe » (v. FEW t. 2, s.v. *carabus*).

**Fréq. abs. littér. :** 37. **Bbg.** BEHRENS D. 1923, p. 85. —BERNELLE (A.). *La Caravelle. Vie Lang.* 1964, pp. 182-188. —DUCH. 1967, § 11.7, 14.4. —GALL. 1955, p. 112. —GOUG. *Mots* t. 1 1962, p. 213. —KEMNA 1901, p. 203. —KOHLM. 1901, p. 36. —TAGLIAVINI (C.). *Zur Geschichte des Wortes caravelle. Z. fr. Spr. Lit.* 1935, t. 59, pp. 189-191. »

### 6.3.2 TLF-Étym

Ce qui apporte de nouveau la réécriture de la notice dans TLF-Étym, notice rédigée par Myriam Benarroch, par rapport au TLF : c'est tout d'abord une distinction plus claire des sens (A.1. et A.2.). Ensuite, chaque sens est daté : le sens A.1. est attesté depuis 1439, tandis que le sens A.2. est attesté depuis ca 1740/1744 à 1965, sens sorti de l'usage). Et, finalement, la nouvelle version proposée par le TLF-Étym comporte pour chaque sens la citation du contexte de la source d'origine.

La rédactrice de la nouvelle version proposée par TLF-Étym donne ainsi deux datations des deux types de vaisseaux distingués sous deux sens différents, ce qui apporte une correction de datation : 1438 devient 1439, ce qui correspond au texte daté de 1438 dans le TLF qui reprend la date proposée par Godefroy pour les

*Inventaires du Duc de Bourgogne* cité d'après l'édition Laborde. L'attestation contrôlée dans les *Comptes de Lille*, édition Laborde, a permis de rectifier la date : le document est à dater de 1439 et non de 1438 comme l'indique à tort Godefroy. On propose dans la refonte de cette notice étymologique aussi une datation en plus : « vaisseau de guerre turc » est attesté depuis 1740/1744.

Pourquoi on s'est proposé de dater les deux sens ? C'est justement pour respecter la méthodologie du TLF-Étym qui exige une parfaite symétrie entre la description synchronique et diachronique.

« *caravelle*, subst. fém.

### Étymologie

#### Histoire :

**A. 1.** « navire rapide, à voiles latines, conçu par les Portugais et utilisé d'abord, aux 15<sup>e</sup> et 16<sup>e</sup> siècles, pour les voyages de découverte ». Attesté depuis 1439 (*Comptes Lille L.*, volume 1, page 356, in DMF2 = Jal<sup>2</sup> = Gdf s.v. *caruelle* : À Jehan Perhouse et ses compagnons, maistre de faire vaisseaulx de mer des pays de Portugal, pour don à eulx faits par MS [Philippe III le Bon, duc de Bourgogne] quant ils ont eu parfait une **caruelle**, qu'ils ont faite par l'ordonnance d'icellui S, [...] et au maistre des escluses de Brouxelles, pour avoir tenu l'eau de la rivière haulte durant ce que ladite **caruelle** y a esté). Cette forme est probablement une forme populaire, avec syncope du /ə/ (cf. *querevelles* en 1489 : Comm., Mémoires C., volume 3, page 134 = GdfC = Jal2 : Le roy d'Espagne avoit envoyé et envoyoit quelques **querevelles** en Cecille, mais poy de gens dessus). Première attestation de la forme moderne : 1479 (*Comptes roi René A.*, volume 2, page 488 = DMF2 : ung sauf-conduit que le roy lui [un corsaire] a donné pour tirer sa **caravelle** hors du port de Masseille). Pour ce qui est de la date de 1433, proposée comme première attestation par Kemna, Schiff, page 203 et reprise par FEW 2, 353a, elle se réfère à un événement décrit et ne correspond pas à une attestation textuelle : 1669 (Villault, Relation, page 428 : En mil quatre cens trente-trois il [le gouverneur portugais de l'île de Saint-Thomas] envoya des **caravelles**, qui s'avancerent jusques à la Mine [comptoir portugais]). Pour l'histoire de la toute première caravelle, commandée par Philippe III le Bon, cf. Base des mots-fantômes. –

**A. 2.** « vaisseau de guerre (et de transport) turc utilisé en Méditerranée orientale ». Attesté de *ca* 1740/1744 (Ollivier, Traité, page 81 = Jal<sup>2</sup> : **CARAVELLES**. Se dit aussi dans la Méditerranée des vaisseaux ou frégates de guerre d'Alger et de Tripoli) à 1965 (Quillet<sup>4</sup> : **caravelle** [...] Nom que l'on donnait dans la Méditerranée à de gros vaisseaux de guerre turcs fort mal construits). Contrairement à ce qu'affirme GdfC s.v. *caravelle*, le mot ne signifie pas « vaisseau turc » chez Wavrin, Chron. H., volume 5, page 282 : Or advint, ainsi comme ilz se devoient de ceste matiere, que a Callaix arriva une petite **caruele**, non sachans ceulz de dedens que le

comte de Warewic y feust). Première attestation textuelle, dans un contexte se référant explicitement aux Ottomans et à la Méditerranée orientale : 1787 (Volney, Voyage, volume 1, page 149, in Frantext : On trompe sur le degré de l'inondation des terres : la crainte seule des **caravelles** qui, chaque année, viennent à Damiette et à Alexandrie, fait acquitter la contribution des riz et des bleds). On trouve ce sémantisme sous la plume de Bonaparte, lors de la campagne d'Égypte : 1798 (Bonaparte, Correspondance, volume 2, page 161 : A bord de *l'Orient*, le 13 messidor an VI [1<sup>er</sup> juillet 1798]. Au commandant de la **Caravelle**. Les beys [« gouverneurs »] ont couverts nos commercants d'avaries ; je viens en demander réparation. Je serai demain dans Alexandrie. Vous ne devez avoir aucune inquiétude ; vous appartenez à notre grand ami le Sultan : conduisez-vous en conséquence ; cf. aussi Bonaparte, Correspondance, volume 2, page 638), ainsi qu'en 1855 (Du Camp, Suicidé, page 204 = Frantext = Jal<sup>2</sup> : - et l'esclave ? Lui dis-je. - le sais [« palefrenier »] l'a emmenée de force en Égypte sur une **caravelle** de Damiette, il va la conduire à Korosco). –

**B.** « premier avion à réaction commercial moyen-courrier ». Attesté depuis 1956 (Chenot, Entreprises, page 76 = Frantext : L'amélioration des conditions de gestion s'est traduite par une meilleure productivité et surtout par le succès technique des plus récentes fabrications, moteurs à réaction, **Caravelle** et autres prototypes, qui rehaussent singulièrement le prestige des constructions françaises). Première attestation montrant un début de lexicalisation (présence de l'article) : 1961 (Mauriac, Nouveau bloc-notes, page 306 = Robert<sup>2</sup> : la **Caravelle** met Rome aux portes de Paris. Je suis le dernier Français à user encore du train). Dans ce sens, le mot porte une majuscule et s'apparente à un nom propre. »

Dans la partie origine, la méthodologie du programme de recherche TLF-Étym impose plus de rigueur : pour chacun des lexèmes datés il est impératif de donner une définition : ainsi, *caravelle*, « emprunt au portugais *caravela* » a une catég gramm (subst. fém.), une définition (« embarcation à voiles latines munies de un à quatre mâts, utilisée aux 15<sup>e</sup>/16<sup>e</sup> siècles, particulièrement par les Portugais, dans les voyages de découverte »), une attestation (attesté depuis 1255 [dans le sens « barque de pêche »]) et une source de l'attestation (Vidos, *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 58) :

« **Origine :**

Transfert linguistique : emprunt au portugais *caravela* subst. fém. « embarcation à voiles latines munies de un à quatre mâts, utilisée aux 15<sup>e</sup>/16<sup>e</sup> siècles, particulièrement par les Portugais, dans les voyages de découverte » (attesté depuis 1255 [dans le sens « barque de pêche »], Vidos, ZFSL 58, 458). Cette étymologie est validée par le fait que les Portugais furent les premiers à fabriquer ce type de bateau (cf. ci-dessus A. 1. la première attestation, relevée dans la comptabilité des ducs de Bourgogne). À partir

de ce sens étymologique, le français a créé, par analogie, un sens propre à l'aéronautique (cf. ci-dessus B.). Cf. von Wartburg in FEW 2, 353ab, carabus II 2 et Jal<sup>2</sup> s.v.

*Rédaction TLF 1977 : Équipe diachronique du TLF. - Mise à jour 2006 : Myriam Benarroch. - Relecture mise à jour 2006 : Nadine Steinfeld ; Jean-Pierre Chambon ; Françoise Henry ; Gilles Petrequin ; Enrico Arcaini ; Éva Buchi. »*

Encore une fois, TLF-Étym fait de l'*etimologia proxima*, on donne donc l'origine du mot français qui est emprunté au portugais, mais on proscrit l'*etimologia remota* : l'origine du mot en portugais n'est pas à résoudre par les lexicographes français. Cela fait qu'une information comme « emprunt au latin tardif carabus » donnée par le TLF n'apparaît plus lors de la réécriture de la notice étymologique dans TLF-Étym.

## 6.4 Emprunt au roumain : *tsuica*

### 6.4.1 TLF

Dans notre dernier exemple d'un emprunt du français à une langue romane, *tsuica*, emprunt au roumain, le TLF donne la première attestation du mot en français (1876) et juste la forme, mais pas la citation :

« **TSUICA**, subst. fém.

Eau-de-vie de prune produite en Roumanie. *Il passait toutes ses nuits dans les dancings, et bien que les champagnes roumains soient tout simplement des sodas à étiquette d'or, et la*

*tsuica l'eau-de-vie nationale, un grog froid et sans sucre, il buvait avec tant de régularité qu'il arrivait à être ivre à l'aube* (VERCEL, *Cap. Conan*, 1934, p. 67).

**Prononc. et Orth.** : [tswika]. Graph. *tsuica* (ID., *ibid.*, p. 47).

**Étymol. et Hist.** 1876 *tzouica* (*Lar.* 19<sup>e</sup>); 1921 *tsuica* (VIDAL DE LA BL., *Princ. géogr. hum.*, p. 138). Mot roum., de même sens. »

### 6.4.2 TLF-Étym

Dans la nouvelle version proposée dans TLF-Étym nous avons la source et aussi la citation du contexte : on s'oblige à respecter ce principe méthodologique même s'il s'agit d'un dictionnaire, comme c'est le cas ici, en donnant l'entrée et la citation qui contient le mot. On reproduit la typographie exacte : *tzouica* et on donne même la forme graphique différente *tsuica* en Vidal qui était ici en italiques, ce qui nous apporte une information en plus : l'auteur ressent le mot comme encore insolite, entré donc depuis peu dans la langue. Dans la version de la notice étymologique publiée par le TLF-Étym, on retrouve le mot en gras pour mettre en évidence l'occurrence :

« *tsuica*, subst. fém.

### Étymologie

#### Histoire :

Attesté depuis 1876 (Larousse<sup>1</sup> : **TZOUICA** s. f. Sorte d'eau-de-vie de prune dont les paysans roumains font usage). Première attestation textuelle : 1922 (Vidal de la Blache, *Principes*, page 138 = Frantext : comme boissons dérivées, ici la cervoise, la bière de froment, l'hydromel, peut-être déjà la *tsuica* valaque, liqueur de prunes). »

La refonte dans TLF-Étym donne, dans sa partie *Origine*, aussi la première attestation du mot en roumain : 1695, dans le dictionnaire de Tiktin.

En plus, TLF-Étym apporte une correction sur l'origine : la formule du TLF « Mot roumain du même sens » est corrigée par le TLF-Étym. En effet, un mot roumain n'aurait pas à figurer dans le TLF puisque c'est un dictionnaire pour les mots français. Nous sommes donc en présence d'un emprunt au roumain en français, et non pas d'un mot roumain qui existerait en français, ce qui nous renvoie à la définition de l'emprunt comme « terme qui désigne un processus selon lequel une langue acquiert une unité lexicale intégrée au lexique d'une autre langue » (Neveu 2004) :

#### « Origine :

Transfert linguistique : emprunt au roumain *țuică* subst. fém. « eau-de-vie de prune, boisson typique de Roumanie » (attesté depuis 1695, Tiktin<sup>2</sup>). Ø FEW.

*Rédaction TLF 1994 : Équipe diachronique du TLF. - Mise à jour 2005 : Constanze Wilpert. - Relecture mise à jour 2005 : Éva Buchi ; Wolfgang Dahmen ; Gilles Petrequin ; Frankwalt Möhren. »*

Puisque les classes étymologiques sont prédéfinies dans TLF-Étym, comme on a pu le voir au début, on ne trouvera pas des formules maladroites et à la limite fausses de ce type. La méthodologie du TLF-Étym est considérablement améliorée par rapport au TLF, dans la mesure où il existe une seule formulation possible en ce qui concerne la typologie étymologique.

En plus, par rapport au FEW, la rédactrice du TLF-Étym propose un ajout d'étymon puisque dans le FEW il n'existe pas d'entrée *tsuica*.

## 7 Conclusion

En conclusion, nous proposons d'attirer l'attention sur les choix lexicographiques adoptés dans le cadre du programme TLF-Étym pour le traitement des emprunts intra-romans qui reposent sur des principes méthodologiques cohérents en lexicologie historique.

Si on faisait un relevé succinct des changements proposés lors de la réécriture des notices étymologiques du TLF dans TLF-Étym, on peut constater que nous avons :

- Une nouvelle étymologie : *jas* emprunt à l'occitan/emprunt / au franco-provençal ;
- Une antédation : *ballerin* (1858>1596) ;
- Une rétrodatation : *caravelle* (1438>1439) ;
- Des ajouts de sens : *caravelle, jas, ballerin*.

Nous avons pu voir, à partir de ce petit échantillon de quatre emprunts, que le programme TLF-Étym apporte des améliorations considérables dans la description de l'origine et de l'histoire des mots par rapport au TLF et au FEW.

Pour compléter cette présentation succincte, nous pouvons retrouver toute une série d'autres notices étymologiques refondues représentant des emprunts aux langues romanes en libre accès sur le site du programme de recherche TLF-Étym de l'ATILF : emprunts à l'italien : arpège, bagatelle, balustre, baïoque ; emprunts au portugais : anil, indigo ; emprunts au roumain : leu2, mamaliga ; emprunts à l'occitan : estagnon.

## 8 Exemple de notice étymologique du projet TLF-Étym

### NOTICE PRÉSENTANT LA STRUCTURE LEXICOGRAPHICO-INFORMATIQUE (DTD)

#### AVEC BALISES XML DÉLIMITANT DES CHAMPS ET DES SOUS-CHAMPS

```

<TLF-Etym> <Notice> <ReferenceTLF> <Entree> <tsuica /> <Entree> <Categorie>, subst.
fém. <Categorie> <Lexemes> <Lexeme> <tsuica /> <Lexeme> <Lexemes>
ÉTYMOLOGIE <ReferenceTLF>
<EtymolHistoire> <Histoire :
<Datation> <PremiereDatation> <Attesté <date depuis> depuis <date> 1876 </date> <Source>
<ComplementSource> <Sigle> <C> LAROUSSE </C> <EXP> 1 </EXP> </Sigle> : <Citation> <G> <C> TZOUICA </C> </G> s. f. Sorte d'eau-de-vie
de prune dont les paysans roumains font
usage <Citation> </ComplementSource> . </Source> </date depuis> </PremiereDatation> <ComplementDatation> Première attestation textuelle : 1922
</Sigle> <C> VIDAL DE LA BLACHE </C> , <I> Principes </I> </Sigle> , page 138 = <Sigle> Frantext </Sigle> : <Citation> comme boissons
dérivées, ici la cervoise, la bière de froment, l'hydromel, peut-être déjà la <G> <I> <tsuica /> </G> valaque, liqueur de
prunes </Citation> . </ComplementDatation> - </Datation> </EtymolHistoire>
<EtymolOrigine> <Origine :
<Origine> <TransfertLinguistique> Transfert linguistique : emprunt <Langue> au roumain </Langue> <Etymon>
<cedilil uic </abreve> </Etymon> <Categorie> subst. fém. <Categorie> <ComplementEtymon> « eau-de-vie de prune, boisson typique de Roumanie »
(attesté depuis 1695, <Sigle> <C> TIKTIN </C> <EXP> 2 </EXP> </Sigle>). <FEWNon> <FEWVide> Ø
FEW </FEWNon> </ComplementEtymon> . </TransfertLinguistique> </Origine> </EtymolOrigine>
<SignatureTLF> <SignatureMAJ> Rédaction TLF 19 <Date> 94 </Date> <SignatureEquipe> : Équipe diachronique du TLF. </> . -
</SignatureTLF> <SignatureMAJ> Mise à jour 20 <Date> 05 </Date> <SignatureUne> : Constanze
Wilpert <SignatureUne> . <SignatureMAJ> <RelectureMAJ> - Relecture mise à jour 20 <Date> 05 </Date> <SignatureUne> : Éva
Buchi <SignatureUne> <SignatureUne> ; Wolfgang Dahmen </SignatureUne> <SignatureUne> ; Gilles Petrequin </SignatureUne> <SignatureUne> ;
Frankwalt Möhren </SignatureUne> . </RelectureMAJ> </Signature> </Notice> </TLF-Etym>

```

## BIBLIOGRAPHIE

- Baldinger, Kurt (1990 [1959]), *L'Étymologie hier et aujourd'hui, Die Faszination der Sprachwissenschaft*, Tübingen, Niemeyer, 40-73.
- Buchi, Éva (2005), Le projet TLF-Étym (projet de révision sélective des notices étymologiques du Trésor de la langue française informatisé), *Estudis romànics*, 27, 569 – 571.



- Chambon (Jean-Pierre), 1997, « Les emprunts du français moderne aux dialectes ou patois : une illusion d'optique en lexicologie française historique ? » in *Lalies. Actes des sessions de linguistique et de littérature* 17, 33-53, Wilpert 2006.
- Chambon Jean-Pierre & Carles Hélène, (2007). À propos du traitement étymologique des mots d'origine occitane (ou prétendus tels) dans le TLF in Éva Buchi (éd.), *Actes de la Journée d'étude « Lexicographie historique française : autour de la mise à jour des notices étymologiques du Trésor de la langue française »*, Nancy : ATILF (CNRS/Université Nancy 2/UHP), (<http://www.atilf.fr/atilf/evenement/JourneeEtude/LHF2005/Stadtler.pdf>).
- Godefroy Frédéric, (1881—1895), *Dictionnaire de l'ancienne langue française et de tous ses dialectes du IX<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle*, 8 volumes, Paris, Vieweg.
- Les Ducs de Bourgogne. Études sur les lettres, les arts et l'industrie pendant le XV<sup>e</sup> siècle et plus particulièrement dans les Pays-Bas et le duché de Bourgogne, (1849/1851). Edité par le comte de Laborde, 2 volumes, Paris, Plon. Date du texte : 1378—avant 1500. Neveu, F. (2004).
- Neveu Franck, (2004), *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris, Colin.
- Pansier Paul, (1927), *Histoire de la langue provençale à Avignon du XII<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*, volume 3 : Lexique provençal-français ; Vocabulaire de l'argot hébraïco-provençal ; Vocabulaire des noms de lieux et prénoms, Avignon, Aubanel.
- Städtler, Thomas, (1988), *Zu den Anfängen der französischen Grammatiksprache. Textausgaben und Wortschatzstudien*, Tübingen, Niemeyer (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie : 223).
- Städtler, Thomas (2006), Auch ist gar keine noth, dasz allen alles verständlich (J. Grimm). Observations sur la confection et la présentation des notices étymologiques du Trésor de la langue française informatisé in Éva Buchi (éd.), *Actes de la Journée d'étude « Lexicographie historique française : autour de la mise à jour des notices étymologiques du Trésor de la langue française »*, Nancy : ATILF (CNRS/Université Nancy 2/UHP), (<http://www.atilf.fr/atilf/evenement/JourneeEtude/LHF2005/Stadtler.pdf>).
- Steinfeld Nadine (2006), « Observations méthodologiques sur la traque des premières attestations en étymologie et histoire du lexique (domaine français) » in *Actes du Séminaire de méthodologie en étymologie et histoire du lexique*, Nancy, ATILF (CNRS/Université Nancy 2/UHP), ([http://www.atilf.fr/atilf/seminaires/Seminaire\\_Steinfeld\\_2005-11.pdf](http://www.atilf.fr/atilf/seminaires/Seminaire_Steinfeld_2005-11.pdf))
- Tiktin Hariton/Miron Paul, 1986—1989<sup>2</sup>. Rumänisch-deutsches Wörterbuch, 3 volumes, Wiesbaden, Harrassowitz.
- Vidos (B. E.), 1934, « Caravelle, carvelle, crevelle, kirvelle » in *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur* 58, 457-462.

---

<sup>i</sup> L'explicitation des sigles utilisés dans le cadre du TLF (i) se fait sur le site <http://stella.atilf.fr/tlf.htm>

<sup>ii</sup> L'explicitation des sigles du TLF-Étym se fait sur le site <http://www.atilf.fr/tlf-etym>

## LA SÉQUENCE DÉFINITIONNELLE DANS LES DICTIONNAIRES BILINGUES. MÉTALANGUE ET MÉTASIGNES. DOMAINE FRANÇAIS-ROUMAIN-FRANÇAIS

OANA AURELIA GENCĂRĂU<sup>1</sup>, ȘTEFAN GENCĂRĂU

**ABSTRACT.** In our opinion, bilingual dictionaries are the expression of the necessity of transposing a word from one language to another immediately. Thus, we can affirm that bilingual dictionaries attest the immediate lexical necessities of the speaker. The bilingual Romanian – French and French – Romanian dictionaries prove that French words substitute Romanian words in certain developing fields of the modern period in Romania. During the 19<sup>th</sup> century, French words were used mainly there where no Romanian word existed to describe the object, thus remedying a communicational gap. The process shows a Romanian society open for everything that was new.

**Keywords :** *bilingual dictionary, semantic definition, synonym, homonym, paraphrase, specialized vocabulary, abbreviation, French, Romanian.*

1. C'est un fait généralement accepté qu'*un dictionnaire est un objet spécifique, textuel, métalinguistique et culturel*<sup>2</sup>, un texte structuré *sémiotiquement par une finalité pratique*. En tant qu'ouvrage à but didactique et pédagogique<sup>3</sup>, sans être un manuel, le dictionnaire reflète à la fois *une conception de la langue et du monde, et un souci d'informer*. Tout ouvrage lexicographique, monolingue ou bilingue, est *une présentation du lexique détaché en unités, et une exploitation sémantique de ces unités*. En les définissant comme tels, en accord avec la linguistique hjelmsléviennne<sup>4</sup>, Alain Rey considère que les dictionnaires ont une substance et une forme du contenu. Dans cette perspective, **la substance du contenu** d'un dictionnaire est renfermée dans un *ensemble de gloses* qui incluent des *définitions, des équivalences, des périphrases, des expansions à l'intention synonymique*, pour chaque mot vu comme *unité de traitement*. Dans la même

---

<sup>1</sup> Oana Aurelia Gencăvău: Université d'Oradea, Département de langue et littérature françaises.

E-mail: [oanagen@yahoo.fr](mailto: oanagen@yahoo.fr) Ștefan Gencăvău: Département de langue roumaine et linguistique générale, Université Babeș-Bolyai, Cluj Napoca. E-mail: [gencaraus@yahoo.fr](mailto: gencaraus@yahoo.fr) Nous remercions Madame Annette Rainex et Monsieur Giancarlo Gerlini de l'Université Lille 3, pour la lecture critique de notre texte.

<sup>2</sup> Alain Rey, *Le lexique. Images et modèles. Du dictionnaire à la lexicologie*, Librairie Armand Colin, 1977, p.6 et 11.

<sup>3</sup> Jean Dubois et Claude Dubois, *Introduction à la lexicographie*, Librairie Larousse, p.7 et Rey, *Op.cit.*, p.11.

<sup>4</sup> Pour la manière de comprendre Hjelmslev, voir Rey, *Op.cit.*, p.6.

perspective, *la forme du contenu est la disposition matérielle des faits linguistiques*, c'est-à-dire la *disposition des unités dégagées du corpus lexical*, les *dispositions des groupes sémiques ou contextuels retenus pour chaque unité lexicale*, la *disposition des fragments d'énoncés à l'intérieur de ces groupes*. Sans faire aucune référence au plan de l'expression, l'autre face de la *matrice* en fonction de laquelle Hjelmslev analyse tout *phénomène linguistique*, Rey voit la *substance du contenu* comme une métalangue par rapport à la langue que le dictionnaire décrit. Les *signes typographiques de séparation*, les *numéros*, les *barres et doubles barres*, les *tirets*, inclus dans un second ensemble, constituent les *métasignes*, indispensables à l'article et au plan de l'article lexicographique.

1.1. Les deux concepts hjelmsléviens peuvent nous servir à dégager les différences dans la typologie des dictionnaires. D'ailleurs, l'histoire de la lexicographie nous apprend que le mot *dictionnaire*<sup>5</sup> a désigné premièrement une *substance* et une *forme* du contenu d'un ouvrage bilingue. On pourrait dire que, si le dictionnaire monolingue permet à l'utilisateur de passer de la substance du contenu d'un signe inconnu vers celle d'un signe connu, à l'intérieur d'une même langue, un dictionnaire bilingue met en relation des formes et des substances du contenu de deux langues différentes. A la fois discrète et dynamique, cette relation s'élargit en fonction *des besoins lexicaux du sujet parlant*, et de sa nécessité immédiate de transposer le contenu des mots dans une autre langue. L'expression de cette extension se retrouve aussi dans le nombre de gloses proposées pour une seule unité de traitement, dans la quantité de faits de langue disposés effectivement, bref: dans la métalangue et dans les *métasignes* par lesquels le dictionnaire tente au fond de renfermer entre ses pages une langue et un monde, et de se constituer en *indice précieux pour la compréhension des attitudes culturelles fondamentales*<sup>6</sup>.

1.2. C'est justement cette extension qui fait l'objet de notre recherche sur les dictionnaires bilingues du XIXe siècle roumain. Notre intérêt porte sur les éléments qui s'accumulent dans la *métalangue* et dans les *métasignes* de ces dictionnaires. Du point de vue traditionnel et strictement descriptif, le plan d'un article lexicographique comporte deux parties, deux *sections* disposées face à face, (les entrées et le texte des articles) dont l'une a le rôle d'explicitier l'autre. Nous considérons que, dans la mesure où cette démarche conduit à une équivalence entre les deux *parties*, la deuxième section des dictionnaires bilingues est illustrative pour un long processus d'élaboration des définitions lexicographiques. Dans le contexte du XIXe siècle roumain, ce processus a des significations multiples tant pour la *substance* des dictionnaires que pour celle de la langue, car il est contemporain des changements les plus importants du lexique roumain. Afin de poursuivre les

<sup>5</sup> Alain Rey, *Op.cit.*, p.14: *Le mot dictionnaire a d'abord été réservé aux ouvrages bilingues (Robert Estienne, 1539) alors que le thesaurus, consacré au latin ou au grec, était monolingue.*

<sup>6</sup> Claude Boisson, « L'Antiquité et la variété des dictionnaires bilingues », in *Les dictionnaires bilingues*, Béjoint, Henri, et Philippe Thoiron (éditeurs), Duculot, 1996, Louvain-la-Neuve, p.17.

manifestations de ce processus, une incursion dans l'histoire de la lexicographie roumaine est inévitable.

**1.3.** Aussi le champ de notre recherche s'élargit-il à la totalité des faits de langue présents dans les deux séquences de l'article de dictionnaire, et, en même temps, à leur rôle dans l'élaboration du métalangage lexicographique. Pour illustrer ce cheminement nous avons puisé nos exemples dans trois dictionnaires de l'époque, à savoir *Vocabulaire français-valaque / Vocabularu franțezu românesc* de P. Poienaru, F. Aron et G. Hill, *Dicționarul franceso-romanu* de Theodor Codrescu, et *Vocabular purtăreț rumânescu-franțozesc și franțozescu-rumânesc, urmat de un mic vocabular de Omonime (Vocabulaire portable français-roumain et roumain-français suivi d'un petit vocabulaire d'homonymes)* de J.A. Vaillant, le premier en dates des dictionnaires bilingues français-roumain/roumain-français. Notre intérêt se focalise, naturellement, sur la structure de la deuxième séquence, sur les **éléments** qui témoignent de l'effort d'élaboration de l'article et des définitions lexicographiques.

**2.** Dans le paysage lexicographique<sup>7</sup> roumain du XIXe siècle il y a une très grande diversité de dictionnaires<sup>8</sup> parmi lesquels les dictionnaires bilingues et plurilingues jouent un rôle essentiel quant à la modernisation du lexique<sup>9</sup> roumain.

**2.1.** Inventoriés selon des critères géographiques<sup>10</sup> et chronologiques combinés avec un critère d'ordre typologique qui vise la structure de l'ouvrage<sup>11</sup>, les dictionnaires ayant l'allemand comme langue source ou langue cible semblent dépasser en nombre les dictionnaires français-roumain ou roumain-français.

<sup>7</sup> Flora Șuteu, in *Istoria științelor în România. Lingvistica*, Ed. Iorgu Iordan, Editura Academiei, București, 1975, p.50.

<sup>8</sup> Flora Șuteu, *Op.cit.*, p.51.

<sup>9</sup> Coman Lupu, *Lexicografia românească în procesul de occidentalizare latino-romanică a limbii române moderne (1780-1860)*, Editura Logos, 1999, p. 62-86.

<sup>10</sup> *Ibidem.* p.66.

<sup>11</sup> L'histoire de ce phénomène a été tracée par Mircea Seche dans un livre essentiel, *Schiță de istorie a lexicografiei române*, paru en deux volumes en 1966 et en 1969, București, Editura Științifică, vol. I. 1966, 191 p. ; vol II 1969, 334 p. L'auteur distingue quatre grandes périodes dans l'histoire de la lexicographie roumaine, et observe les types de dictionnaires parus dans chacune de ces périodes. Le premier volume traite des trois premières périodes, c'est-à-dire des origines jusqu'à 1825, de 1825 à 1870 et de 1870 à 1880, tandis que le deuxième volume est dédié à l'évolution de la lexicographie roumaine de 1881 jusqu'à 1969, l'année de l'apparition du volume mentionné plus haut. Deux des quatre périodes établies par M. Seche sont délimitées par l'année de l'apparition des dictionnaires qui allaient déterminer une nouvelle orientation lexicographique : **1825**, *Lexiconul de la Buda*, de Gheorghe Șincai, et **1870**, *Dictionnaire d'étymologie daco-romane*, (I. *Éléments latins comparés avec les autres langues romanes*, II: *Éléments slaves, magyars, turcs, grec- modernes et albanais*, 1879,) publié par Alexandru Cihac. La période entre 1871 et 1880 est marquée par l'activité lexicographique d'A.T. Laurian et I. Massim, et par les efforts d'élaboration du dictionnaire de la *Société Académique Roumaine*. Après **1880** la lexicographie roumaine sera illustrée par de grandes personnalités comme B.P.Hasdeu, L.Șăineanu H.Tiktin, O.Densusianu, Sextil Pușcariu, I.A.Candrea. En combinant un critère chronologique avec un critère typologique, Mircea Seche décrit l'évolution des dictionnaires bilingues, unilingues, polyglottes, de synonymes, d'homonymes, de l'argot, de mots grotesques ou de rimes, pour chacune des quatre périodes énoncées.

**2.1.1.** En effet, au cours de la deuxième moitié du XIXe siècle, on compte dix<sup>12</sup> dictionnaires allemand-roumain/roumain-allemand et seulement neuf<sup>13</sup> dictionnaires bilingues français-roumain/roumain-français.

**2.1.2.** Cependant, si nous prenons également en considération les dictionnaires multilingues parus dans la même période, c'est le français qui l'emporte à la fois quantitativement et qualitativement. Flora Șuteu constate que le français<sup>14</sup> est l'une des trois ou quatre langues présentes dans tous les dictionnaires polyglottes du XIXe siècle, ce qui fait l'une des particularités de ces dictionnaires. Mircea Seche<sup>15</sup> remarque, lui-aussi, que le français<sup>16</sup> apparaît comme langue constitutive, à côté du roumain, dans presque tous les ouvrages lexicographiques élaborés entre 1825 et 1870.

**2.2.** L'intérêt prédominant manifesté pour le français dans la lexicographie bilingue ou plurilingue du XIXe siècle roumain est également confirmé par le

<sup>12</sup> Pour le nombre des dictionnaires bilingues voir Oana Aurelia Gencărău, Ștefan Gencărău, „Mouvement du lexique roumain sous l'influence française”, in *Francophonie et intégration européenne*, Éditeur Ramona Bordei Boca, Dijon, Université de Bourgogne, 2005. *Le nombre des dictionnaires, groupés en fonction de la langue cible, prouve l'importance accordée au français à l'époque ; durant cet intervalle la lexicographie roumaine enregistre : 1 dictionnaire italien – roumain, 2 dictionnaires grec – roumain, 2 dictionnaires hongrois – roumain, 6 dictionnaires allemand – roumain, 4 dictionnaires roumain – allemand, 6 dictionnaires latin – roumain et, nous le répétons, ce qui est relevant pour le rôle et la place du français, 5 dictionnaires français – roumain, 4 dictionnaires roumain – français et, parmi les dictionnaires plurilingues, 3 dictionnaires trilingues où le français représente l'une des trois langues, et 1 dictionnaire où le français est l'une des quatre langues.*

<sup>13</sup> Nous énumérons ci-dessous les dictionnaires ayant le français comme langue source ou langue cible :

1. J.A. Vaillant, *Vocabular purtăreț rumânesc-franțuzesc și franțuzesc rumânesc*, publié en 1839 ;

2. Constantin G. Florescu aurait projeté deux dictionnaires *purtătoare* ('portables') *francioso-român et româno-francios*, mais, selon M. Seche, le projet n'a pas été finalisé et les manuscrits se sont perdus ;

3. P. Poienaru, F. Aron, G. Hill, le titre et/ou la page de titre d'abord en français puis en roumain :

*Vocabulaire français-valaque*, Tome premier, A – H, Boucourest, Imprimerie du Collège St.Sava, 1840, *Vocabular franțezo-românesc*, tomul întâiu A-H, București, în Tipografia Colegiului Sf.Sava, 1840, ensuite: *Vocabulaire français-valaque*, Tome second, I – Z, Boucourest, Imprimerie du Collège St.Sava, 1841, *Vocabular franțezo-românesc*, tomul al doilea, I-Z, București, în Tipografia Colegiului Sf.Sava, 1841 ;

4. Theodor Codrescu, *Dicționarul franceso-romanu*, Iași, Tipografia Buciumului Romanu, 1859.

5. Nifon Bălășescu, *Dicționarul francezo-român*, publié jusqu'au début de la lettre B, en 1859 ;

6. Nifon Bălășescu, dictionnaire roumain-français incomplet, de 3000 termes, publié en 1859 ;

7. Nifon Bălășescu, manuscrit d'un *Vocabulariu româno-francez* complet, presque huit mille mots-titre ;

8. Raoul de Pontbriant, *Dicționarul româno-francesu*, publié à Bucarest, Göttingen, Paris et Leipzig, contenant 28 mille mots.

<sup>14</sup> Flora Șuteu, *Op.cit.*, p.51.

<sup>15</sup> Mircea Seche, *Op.cit.*, p.63.

<sup>16</sup> Les dictionnaires trilingues où le français est l'une des trois langues: 1. V. Cantemir, dictionnaire allemand-roumain-français, que l'auteur a élaboré entre 1826 et 1827, mais qui est resté manuscrit ; 2. Gheorghe Apostol Scalistira, *Vocabular franțozesc-grecesc-românesc*, 1835 ; 3. Josafat Snagovanu, *Vocabulaire de quelques mots latins expliqués en roumain et en français*, 1867. Le français est l'une des quatre langues de *Dicționarul romanescu, latinescu, germanescu și francescu*, publié par D. Pisone en 1865.

choix des langues utilisées pour expliquer les *quelques mots latins* dans l'un des dictionnaires polyglottes de l'époque, celui de Josafat Snagoveanu, *Vocabulaire de quelques mots latins expliqués en roumain et en français*, dictionnaire qui, de ce point de vue, mérite une réévaluation. Dans ce dictionnaire le correspondant français du mot latin expliqué est accompagné de séries synonymiques, ce qui donne la possibilité de jouer avec un éventail de significations plus large, alors que l'élément roumain reste plus archaïque. C'est la première fois qu'un dictionnaire roumain met en évidence le rôle technique du français, un rôle qui permet de délimiter avec plus de précision le sens des mots latins par l'adjonction de synonymes.

3. Certes, les recherches sur la lexicographie du XIX<sup>e</sup> siècle roumain ne se limitent pas à mettre en évidence le rôle du français dans le processus de modernisation de notre langue.

3.1. L'étude des dictionnaires bilingues ou plurilingues du XIX<sup>e</sup> siècle pourrait également porter sur:

(a) le nombre de mots que contient chaque dictionnaire<sup>17</sup>.

(b) l'attitude de l'auteur du dictionnaire envers les néologismes et la façon dont on traite les néologismes d'origine autre que romane<sup>18</sup>.

(c) l'information étymologique<sup>19</sup> et/ou grammaticale qui accompagne ou non le mot de la langue de départ.

(d) le caractère bilingue ou unilingue des dictionnaires<sup>20</sup>.

3.2. L'intérêt pour les séquences textuelles qui constituent les définitions lexicographiques est en général réduit dans les travaux sur les dictionnaires roumains du XIX<sup>e</sup> siècle.

3.2.1. Les définitions élaborées par J.A.Vaillant dans son *Vocabular purtăreț rumânescu-franțozesc și franțozescu rumânesc (Vocabulaire « portable » roumain-français et français roumain)* sont considérées plutôt comme une tentative de donner *quelques informations sémantiques, en général après l'énumération des termes correspondants en français*, ce qui transforme le dictionnaire bilingue dans

<sup>17</sup> Il est intéressant de noter les progrès faits d'un dictionnaire à l'autre: le dictionnaire de J.A.Vaillant contient dix mille mots tandis que celui de P.Poienaru, F.Aron și G.Hill enregistre *environ quarante mille mots*. Il n'y a pas d'information quant au nombre de termes contenus dans le dictionnaire de Teodor Codrescu, mais ce dictionnaire est considéré comme inférieur à celui de P. Poienaru, Aron et Hill. *Le dictionnaire « francezo-român »* de Nifon Bălășescu, aussi bien que sa variante roumain-français, enregistre déjà trois mille mots à la lettre B.

<sup>18</sup> Dans ce sens il faut signaler surtout l'attitude de Raoul de Pontbriant qui, selon M. Seche, *n'a pas de préjugés quant à l'origine des mots...* Dans son dictionnaire on retrouve des mots d'origine latine et romane aussi bien que des mots d'autres origines.

<sup>19</sup> Mircea Seche considère que *le mérite d'avoir indiqué l'étymon de tous les mots roumains enregistrés*, revient incontestablement à Raoul de Pontbriant, avec le *Dictionnaire « româno-francesu »*.

<sup>20</sup> Mircea Seche, *Op.cit.*, p. 50: *Dans la lexicographie roumaine du XIX<sup>e</sup> siècle (1870) la spécialisation ne s'était pas encore produite; par conséquent on a des dictionnaires bilingues à caractère étymologique ou, très souvent, à caractère unilingue.*

un dictionnaire explicatif<sup>21</sup>. Selon l'opinion de Mircea Seche, le mérite de ce dictionnaire ne réside pas dans la façon de « définir » les mots, mais dans le très grand nombre de néologismes dont certains sont mis en circulation justement par ce dictionnaire.

**3.2.2.** Dans un autre dictionnaire bilingue, *Vocabulaire français-valaque / Vocabularu franțezo românesc*, publié entre 1840, tome premier, et 1841, tome second, par P. Poienaru, F. Aron et G. Hill, *les termes français sont transposés en roumain par de larges définitions analytiques précédées de synonymes*<sup>22</sup>. Notre opinion est que ce dictionnaire annonce la lexicographie bilingue moderne. La page de titre indique explicitement la source principale du lexique inventorié, information omise en général dans les dictionnaires bilingues du XIXe siècle. Poienaru, Aron et Hill précisent, juste après le titre, en roumain et en français, que leur *Vocabulaire* a été élaboré *după cea din urmă ediție a dicționarului de Academie Franțozească, cu adăugare de multe ziceri culese din deosebite dicționare (d'après la dernière édition du dictionnaire de l'Académie Française, augmenté de plusieurs autres mots recueillis dans différents dictionnaires, n.t.)*<sup>23</sup>. Dans les articles du dictionnaire figurent:

des abréviations pour une terminologie grammaticale supérieure:

a. actif. v.a. verb activ,

des indications de prononciation:

**Abbaye**, s.f., se pronunțiază *abei* mănăstire, schit;

**ABC**, ,, se pronunțiază *abc*,

**Ichonographique**, adj., CH se pronunt. K,

**Iambique**, se pronunță iambique

(**Abbaye**, s.f., se prononce *abei* monastère, ermitage;

**ABC**, ,, se prononce *abc*,

**Ichonographique**, adj., CH se pron. K,

**Iambique**, se prononce iambique n.t.)

des explications sémantiques:

**a. Absolument**, cu înțeles absolut, se zice de înțelesu ce poate avea o zicere de sine fără a fi folosită cu alta,

(**a. Absolument**, au sens absolu, se dit du sens que peut avoir une expression par elle-même, sans avoir rapport à une autre. n.t.),

ou stylistiques et de nature diastratique:

**bassement**, prost, de rând, de vorbire proastă/.

(**bassement**, vil(ainement), vulgaire(ment), parler bassement. n.t.)

Puisque la pratique lexicographique a évolué, à la place d'une définition récurrente ou d'une définition qui répète certains composants d'une lexie, les auteurs ont déjà recours à des renvois d'un article à l'autre:

<sup>21</sup> *Ibidem*, p.43-44.

<sup>22</sup> *Ibidem*, p.45.

<sup>23</sup> n.t. notre traduction du roumain en français.

**Abannation**, s.f. vezi ABANATION;

**Ab-intestat**, adv., fără diată, vezi INTESTAT,

**Iacht**, vezi Yacht;

**Iconographe**, s.m. iconograf, cea ce cunoaște iconografia, vezi mai jos

(**Abannation**, s.f. voir ABANATION;

**Ab-intestat**, adv., sans diète, voir INTESTAT,

**Iacht**, voir Yacht;

**Iconographe**, s.m. iconograf, qui s'y connaît en iconographie, voir plus bas n.t.)

**3.2.3.** Mircea Seche ne fait aucune remarque à l'égard des définitions lexicographiques du *Dicționar franceso-romanu* de Theodor Codrescu, car cet ouvrage est considéré comme une nouvelle édition du dictionnaire de P. Poienaru, F. Aron et G. Hill. C'est d'ailleurs l'auteur même qui reconnaît le rôle du dictionnaire élaboré par ses prédécesseurs, en précisant sur la page de titre: *După edițiunea domnilor P. Poienaru, F.Aron și G.Hill sporitu și adăugitu cu latinește de pe dicționarului lui Boiște de Theodoru Codresco (d'après l'édition des Messieurs P. Poienaru, F. Aron et G. Hill augmenté et enrichi de termes latins du dictionnaire de Boiște. n.t.)* Theodor Codrescu a eu l'idée d'*intercaler le terme latin correspondant*<sup>24</sup> *entre le mot titre français et son équivalent roumain.* C'est sa plus importante contribution à ce dictionnaire mais nous considérons qu'il convient de faire quelques remarques supplémentaires à ce sujet :

a) Par l'introduction du terme latin, le dictionnaire de Codrescu ne devient pas un dictionnaire étymologique.

b) Le terme latin n'offre pas que de l'information étymologique car il ne joue pas seulement le rôle d'étymon du mot français. Il est vrai que, dans certains articles du dictionnaire, après la vedette apparaît l'étymon latin comme dans l'exemple suivant :

**Naseau**, s.m., naris, nare, una din nările dobitoacelor, prov. și fig. fendeur de naseaux, lăudoros, palavragiu.

(**Naseau**, s.m., naris, narine, l'un des naseaux des animaux, prov. et fig. fendeur de naseaux, vantard, hâbleur. n.t.)

**Neige**, s.f. nix, omătu, zăpadă, prov. și fig. c'est une pelote de neige qui grossit, cela fait la pelote, la boule de neige, aceste sîntu niște amăgiri care se înmulțesc, aceste sume se mărescu prin grămădirea dobânzilor.

(**Neige**, s.f. nix, omătu, zăpadă./neige, prov. et fig. c'est une pelote de neige qui grossit, cela fait la pelote, la boule de neige, ce sont des illusions qui s'accroissent, des sommes d'argent qui augmentent par l'accumulation des taux d'intérêts. n.t.).

<sup>24</sup> *Ibidem*, p.46.



Dans d'autres articles, la où le mot vedette a une base lexicale proche de l'étymon latin, les auteurs consignent seulement les désinences des substantifs et des adjectifs ou la terminaison de l'infinitif :

**Négoce**, s.m. — tiatio, *comerciu, negoțu*, se zice Commerce și nu Negoce vorbind de un stat, de o națiune, fig. oare care industrii, îndeletniciri rușinoase, necuviincioase, primejdioase.

(**Négoce**, s.m. — tiatio, commerce, négoce, on dit Commerce et non Negoce lorsqu'on parle de l'État, d'une nation, fig. des industries quelconques, des occupations avilissantes, malhonnêtes, dangereuses. n.t.)

**Négligent**, ente, adj., — gens neîngrijitoriu, care n'are îngrijirea ce aru trebui să aibă, leneșă ; —, subst.

(**Négligent**, ente, adj., — gens malpropre, qui n'est pas soigné, paresseuse ; —, subst. n.t.)

**Négocier**, v.n. — tari, a se negustori, a face negoțu.

(**Négocier**, v.n. — tari, devenir commerçant, faire du commerce. n.t.)

c) Dans de nombreuses situations le dictionnaire donne un équivalent latin du mot vedette autre que son étymon :

**Preuve**, s.f. argumentum, dovadă

**Prevenance**, s.f. obsequium, prevenire

d) L'information étymologique n'est pas présente dans tous les articles du dictionnaire de Codrescu. Les mots dérivés par exemple ne sont pas accompagnés d'indications étymologiques s'ils viennent après un article consacré respectivement au mot simple et à la base de dérivation :

**Négoce**, s.m. — tiatio, *comerciu, negoțu*./commerce, négoce

mais

**Négociable**, *ce se poate negocia*./qui peut être négocié

**Négocial**, ale, adj., *negoțialu*, *ce se ține de negoțu*./qui a rapport au négoce (commerce)

**3.2.3.1.** Le dictionnaire de Theodor Codrescu est supérieur à d'autres dictionnaires de l'époque non seulement par la présence des étymons latins, mais aussi par son organisation et par l'extension de ses définitions car, si toutes les entrées ne contiennent pas de termes latins, la plupart des articles sont considérables ; le mot vedette est constamment accompagné d'informations grammaticales et dans l'espace consacré aux équivalents de la langue cible, du moins dans le deuxième volume, on retrouve non seulement le 'synonyme' roumain du mot français, mais aussi de larges définitions qui expliquent, en roumain, le terme français ; dans la plupart des cas les définitions sont complétées par des périphrases et des contextes d'emploi du mot français entré en roumain. Il y a aussi des articles qui incluent des jugements normatifs.

**3.2.3.2.** Codrescu répertorie les sens figurés des mots, qu'il ajoute à la suite du sens de base, il dégage les sens familiers et les sens des proverbes insérés dans les définitions.

**3.2.3.3.** Les homonymes sont traités en ayant recours à des entrées indépendantes mais il y en a qui sont considérés comme des unités polysémiques et dans ces cas ils font l'objet d'une seule entrée lexicographique. L'exemple du substantif *mannequin* est illustratif à cet égard :

**Mannequin** : *paneriu, coșu lungu și îngustu în care se aduc poame sau verdețuri la târg ; coșu în care se cresc copaci ce sînt hotărâți a se pune învrednic în o grădiniță ; figură care imitează trupul omului ale căreia mădulari au încheieturi ca să se poată pune în ori ce pozițiune și cu care se slujesc zugravii și sculptorii, așezând pe ea draperiile după cum vor să le înfățișeze pe figura ce ei lucrează. Cette figure sent le mannequin. Această figură nu este după natură. Fig. c'est un vrai mannequin, este un omu de nimică, fără caracteru, pe care îl poartă cineva după cumu voiește; fig. Care imitează trupulu omului și pe care se deprindu (c)hirurgii la așezarea legăturiloru și la moșitu.*

**(Mannequin** : panier, corbeille longue et étroite qui sert à transporter des fruits ou des légumes verts au marché ; caisse où l'on fait pousser des arbres destinés à la plantation dans les jardins /caisse où l'on cultive des arbres pour les jardins ; figure qui imite le corps humain ; *Cette figure sent le mannequin.* Cette figure n'est pas faite d'après nature. *Fig. c'est un vrai mannequin, c'est un 'homme de rien', sans caractère, qu'on peut mener par le bout du nez; fig. Qui imite le corps de l'homme et sert aux chirurgiens à exercer leurs aptitudes. n.t.)*

Dans un seul et même article, **mannequin**, Codrescu réunit les sens de deux homonymes marqués respectivement par *mannequin*<sup>1</sup> et *mannequin*<sup>2</sup>, dans le TLF, et par deux entrées indépendantes, dans les dictionnaires Robert. Codrescu note d'abord le sens propre à *mannequin*<sup>2</sup>, (selon TLF: *Panier d'osier haut et cylindrique, en forme de hotte.*), auquel il ajoute les sens de *mannequin*<sup>1</sup>, (selon TLF: *Figure représentant le corps humain, exécutée dans diverses matières et destinée à différents usages*). D'après le Robert, *mannequin*<sup>2</sup> est attesté en français en 1467, avec un sens technique: *petit panier d'horticulteur*, tandis que *mannequin*<sup>1</sup> apparaît plus tard, vers 1671. Le roumain n'emprunte que *mannequin*<sup>2</sup>, mais Codrescu, tout comme Poienaru, Aron et Hill, enregistre le sens technique, rare, propre à *mannequin*<sup>2</sup>, ce qui nous fait croire que l'intérêt du destinataire de ces dictionnaires est orienté plutôt vers le français que vers le roumain.

**3.2.3.4.** Les préfaces qui accompagnent des dictionnaires tels que ceux dont nous nous occupons, confirment que *les dictionnaires des temps modernes (...) aient répondu à une nécessité pratique et non pas à un objet scientifique*<sup>25</sup>. Pour n'importe quel type de dictionnaire, monolingue ou bilingue, spécialisé ou général, *la définition des objectifs ne peut se faire qu'en fonction des usagers*<sup>26</sup>. La façon de traiter les homonymes, de même que celle de décrire les homographes, est

<sup>25</sup> Rey; *Op.cit.*, p.14.

<sup>26</sup> Marilyn Gill, « Elaboration et présentation d'un dictionnaire bilingue: anglais – français – anglais de la lunetterie », in *Recherches en linguistique étrangère*, Annales littéraires de l'Université de Besançon, Diffusion Les Belles Lettres, Paris, vol.13, 1989, p.72.

importante tant pour établir le nombre d'entrées du dictionnaire que pour le public auquel s'adresse ce dictionnaire<sup>27</sup>. Si, dans la préface<sup>28</sup> de leur ouvrage, Poienaru, Aron et Hill, désignent explicitement leur destinataire, Codrescu le fait de manière implicite par son insistance sur certaines classes de sens, ou par l'insertion des étymons latins. Il envisage un utilisateur de l'oeuvre lexicographique chez qui prévaudrait le besoin d'identifier les sens en français, même si les articles de son dictionnaire contiennent des explications en roumain et non des synonymes ou des définitions analytiques du mot vedette.

**3.2.4.** On accorde au *Dictionnaire « francezo-român »* de Nifon Bălășescu le mérite d'avoir donné des *explications analytiques* ou, en absence de telles explications, des *listes presque interminables*<sup>29</sup> de synonymes.

**3.2.5.** Rappelons enfin que la qualité des définitions lexicographiques de Raoul de Pontbriant, réside dans le fait que les *équivalents français des termes roumains sont expliqués, de préférence, par de riches séries synonymiques suivies ou précédées de brèves explications analytiques*<sup>30</sup>.

**3.3.** En réalité les définitions présentes dans les dictionnaires que nous venons d'évoquer ne sont pas si simples que ça, et le mérite des auteurs de ces dictionnaires est beaucoup plus grand qu'il ne paraît. La succession des dictionnaires bilingues roumain-français et français-roumain confirme incontestablement que *le dictionnaire bilingue est la suite directe du glossaire*<sup>31</sup>. De Vaillant à Pontbriant le nombre des articles de dictionnaire, leurs dimensions, les informations grammaticales et étymologiques, les indications concernant le domaine d'emploi d'un mot, le système des renvois d'un article à l'autre, la structure des définitions lexicales, tout cela change, en fonction du destinataire de l'ouvrage lexicographique et de l'ampleur des contacts culturels et linguistiques entre le roumain et le français.

**4.** Jusqu'en 1839 la contribution lexicographique de Jean-Alexandre Vaillant, professeur de littérature française au Collège Saint Sava de Bucarest, est, comme le dit l'auteur même, *la seule de cette sorte en roumain (singura de acest felu în limba românească)*. L'auteur ne prétend pas avoir fait un dictionnaire, mais un *vocabulaire*, une sorte de glossaire ayant d'abord comme langue de départ le

<sup>27</sup> *Ibidem*, p.80.

<sup>28</sup> Dans la Préface du premier tome du *Vocabulaire français-valaque* de Poienaru, Aron et Hill nous lisons: *Lipsa unui dicționar francezo-românescu era foarte simțită de tinerimea română, ce dorește a se împărtăși de cunoștința unei limbi care astăzi este cea mai lăbită limbă între neamurile Europei. (L'absence d'un dictionnaire français-roumain était fort ressentie par la jeunesse roumaine qui souhaite s'imprégner de la connaissance d'une langue qui jouit aujourd'hui du plus grand prestige auprès les peuples de l'Europe. n.t.)*

<sup>29</sup> Mircea Seche, *Op.cit.*, p.46-47.

<sup>30</sup> *Ibidem*, p.49.

<sup>31</sup> Dubois, J., et Claude Dubois, *Introduction à la lexicographie. Le dictionnaire*, p.35.

roumain, ensuite le français. On y a ajouté, pour reprendre les termes de Vaillant<sup>32</sup>, *un petit vocabulaire d'homonymes*<sup>33</sup>, une première aussi dans la lexicographie roumaine. Le destinataire du livre est précisé dans la dédicace adressée à Aleksandru Vîlara: *si vous le considérez encore assez utile à nos jeunes, permettez-moi d'accomplir un devoir... (de o socotești încă destul de folositoare tinerimei noastre, dă-mi voie a'mi împlini o datorie...)*

4.1. Le sentiment d'accomplir un travail modeste<sup>34</sup> n'a pas empêché Vaillant de disposer, au début du *vocabulaire*, toute une série d'outils propres à une démarche scientifique rigoureuse.

4.1.1. Au début de l'ouvrage il y a un **errata**, *Greșale ce se află în vocabularu franțozescu-rumânesc*, (*Fautes présentes dans le vocabulaire français-roumain*. n.t.). C'est un errata assez bien fait, avec des colonnes pour *les mots oubliés, les positions où se sont produites les fautes, la faute à éliminer et la forme correcte*. Bien qu'il s'agisse d'un dictionnaire bilingue, Vaillant est attentif à la prononciation et aux désinences, comme il en résulte de cet errata. Il indique : **au lieu de : asemăna il faut lire asemăna ; au lieu de de zmântenă, zmântână.**

4.1.2. L'errata est suivi d'une page contenant une liste d'abréviations et un **alphabet adapté au français**, que Vaillant appelle *l'alphabet roumain*. Il range les articles de son dictionnaire par ordre alphabétique. *Symbole même du dictionnaire pour l'immense majorité des lecteurs l'ordre alphabétique peut devoir son succès à son efficacité pratique* affirme Alain Rey<sup>35</sup>. Mais chez Vaillant l'ordre alphabétique diffère d'une langue source à l'autre comme d'un monde à un autre. La succession des lettres, selon la langue de départ, est naturellement différente de celle de l'alphabet actuel ; rien que les dix premiers graphèmes nous permettent de nous apercevoir que chez Vaillant après **a** vient **b**, puis **v**, **g**, **d**, **e**, **z**, **i**, **k**. Ce sera l'ordre des entrées lexicographiques pour la section roumain-français, alors que la section français-roumain va respecter la position des lettres dans l'alphabet latin. L'ordre proposé dans la liste des abréviations se reflète dans la disposition des articles selon l'initiale du mot, aussi bien que dans la disposition des entrées selon la succession des lettres dans le corps des mots ; ainsi, dans la section roumain-français, après les mots commençant avec **ab** viennent les mots qui commencent avec **av** : **aburos**, **avaet**, **avanpost**, **avea**.

4.1.3. **Les abréviations** sont réunies dans une liste sous le nom de *semnele pregătitoare/signes préparatoires*. Elles visent en principal les classes et les

<sup>32</sup> Pour l'activité de Jean Alexandre Vaillant, voir Francis Claudon, in Ramona Bordei-Boca (éd), *Francophonie Roumaine et Intégration Européenne*, Université de Bourgogne, Dijon, 2006, p.77-79.

<sup>33</sup> Pour faciliter la lecture, nous avons translittéré les exemples de l'alphabet appelé *roumain* par Vaillant, un alphabet qui contient, à côté des caractères latins, des caractères cyrilliques.

<sup>34</sup> Voir Rey, *Op.cit.*, p.20, pour le sens de *modeste* et *pédagogique*: *les ouvrages de langue sont surtout pédagogiques (...) l'adjectif pédagogique ne doit pas être pris dans un sens étroit (...)*.

<sup>35</sup> *Ibidem*, p.20-21.

catégories grammaticales, surtout le genre dans la classe du substantif, et la conjugaison dans la classe du verbe.

**4.1.3.1.** La liste des abréviations présente de l'intérêt pour l'évolution de la terminologie grammaticale en roumain : on indique, dans une première colonne, la forme roumaine, et, dans une seconde colonne, le terme français, comme dans les exemples qui suivent : *românește bărbătesc*, *frânzuzește masculin*; *românește femeesc*, *frânzuzește féminin*; *românește singurît*, *frânzuzește singulier*. Les variantes roumaines *bărbătesc*, *femeesc*, *singurît*, qui traduisent les termes français *masculin*, *féminin*, *singulier*, sont formées sur les bases *bărbat* (homme), *femeie* (femme), *singur* (seul) avec respectivement les suffixes *-esc* et *-ît*. Les termes *masculin*, *feminin*, *singular*, employés aujourd'hui par le roumain pour désigner les catégories grammaticales respectives, n'étaient pas encore d'usage à l'époque.

**4.1.3.2.** La même absence terminologique, tout à fait justifiable, se remarque dans la situation de la marque de cas. Comme ce n'est qu'au XXe siècle que l'on parle du *morphème*, Vaillant, ainsi que les grammaires de son temps, emploie le terme *signe* au sens de marque flexionnelle : *A, semnul genitivului (signe du génitif), a lui, a lor, de lui, d'eux*.

**4.2.** Si l'on admet que la terminologie est un reflet du monde auquel elle se réfère, la liste des abréviations concerne aussi bien les classes lexico-grammaticales qu'elle annonce, les structures grammaticales du français et du roumain qu'elle permet de reconnaître.

**4.2.1.** Cette liste contient, en ordre, des sigles pour les classes de mots couramment proposées par les grammaires traditionnelles ; le numéral, que certaines grammaires roumaines considèrent comme une classe indépendante, est rattaché par Vaillant à la classe de l'adjectif et désigné dans la liste des *signes abrégés* aussi bien que dans les articles du dictionnaire, par les sigles *adj. k.*, et *adj. or.*, c'est-à-dire *adjectif cardinal* et *adjectif ordinal* ; le numéral est donc vu dans le *Vocabulaire* de Vaillant comme une sous classe de l'adjectif et non comme une classe autonome.

**4.2.2.** Dans la classe du pronom, en plus des pronoms indéfinis, personnels, relatifs et possessifs, Vaillant propose une sous classe qu'il appelle *pronomie hotărît*, et qu'il traduit en français par *pronom défini*.

**4.2.3.** Le *substantif* révèle un autre aspect intéressant de l'évolution de la terminologie grammaticale en roumain. In extenso, aujourd'hui le terme est pratiquement le même en roumain comme en français, *substantiv/substantif*, mais la liste de Vaillant propose **B** de *bărbătesc/mâle* ou **F** de *femeesc/femme*. Ces sigles renvoient respectivement à *substantif masculin* et *substantif féminin*, ce qui nous dit que **B** et **F** désignent le genre et non la classe grammaticale. En effet, après les substantifs, Vaillant indique constamment leur genre sans préciser qu'il s'agit de substantifs ; on pourrait dire qu'il anticipe ainsi une constante des définitions futures du substantif, c'est-à-dire qu'il a l'intuition que le substantif, par rapport à l'adjectif, est une classe morphosyntaxique à genre fixe.

**4.2.3.1.** Les entrées du lexique spécialisé renvoient à la classe du substantif par une autre abréviation, à savoir **vor.** de *vorbă/parole, mot* ; l'abréviation **vor.** est suivie d'un déterminant qui indique le domaine d'emploi du mot, comme dans : *adjectiv, e, adjectif, vor. de gră*, c'est-à-dire **mot de grammaire**. Tout cela nous fait croire que l'abréviation pour substantif, à l'époque de Vaillant, ne renvoie pas au terme « *substantiv* » mais au terme « *vorbă* » (mot, parole), le terme « *substantif* » n'étant pas encore fixé en roumain.

**4.2.3.2.** L'évolution des dictionnaires bilingues marquera aussi une spécialisation des renvois au domaine d'emploi du mot ; ce qui est **vor.** chez Vaillant deviendra **t.**, c'est-à-dire **terme**, chez Poienaru, Aron et Hill. Le passage de *vorbă* (mot, parole) à **terme** témoigne d'une autre représentation des classes lexicales et, en même temps, d'une ouverture sur des domaines dont Vaillant ne pouvait pas appréhender l'identité dans le contexte de la société roumaine de la première moitié du XIXe siècle.

**4.3.** A côté des abréviations renvoyant aux classes et aux catégories grammaticales, la liste comporte donc des abréviations indiquant le domaine où le mot de la langue base est employé. Dans cette section, la liste des abréviations est vraiment une *liste préparatoire*. En raison du nombre des abréviations utilisées, Vaillant est convaincu d'avoir introduit dans son dictionnaire des mots venant de onze domaines, à savoir : **la rhétorique, l'algèbre, l'astronomie, l'architecture, la logique, les mathématiques, la musique, la chimie, la géographie, la géométrie, la science**<sup>36</sup>.

**4.3.1.** Pour la rhétorique, les abréviations se résument à constater la qualité de *figure*, dans l'expression de Vaillant *fig. de rit*, de *ritorică*, c'est-à-dire *figure de Rhétorique*. Les définitions des figures du discours ou des éléments de la métrique et de la versification se retrouvent aussi dans le *Vocabulaire français-valaque*, de Poienaru, Aron et Hill où les auteurs formulent, dans de vastes énoncés, des définitions plus ou moins proches de celles que véhiculent les dictionnaires spécialisés ultérieurs ou même contemporains.

**IAMBE**, s.m. (se pronunță iambe) iamb, picior de vers latinesc la care silaba cea dintâi este scurtă și cea din urmă lungă. Se întrebuintează și ca adj. *Les vers iambes*.

(**IAMBE**, s.m. (se prononce iambe) iambe, pied de vers latin où la première syllabe est courte et la dernière longue. Employé aussi comme adj. *Les vers iambes*. n.t.)

**MÉTAPHORE**, s.f. metaforă, figură de ret. prin care se schimbă înțelesul unei ziceri în înțelesul figurat.

(**MÉTAPHORE**, s.f. métaphore, figure de rhét. qui fait remplacer le sens d'une expression par un sens-figuré. n.t.)

**MÉTRIQUE**, s.f., metrice, cunoștința de silabele lungi și scurte precum și de deosebitele feluri de versuri în limbile prozodice

(**MÉTRIQUE**, s.f., métrique, la science des syllabes longues et courtes, et des différents types de vers dans les langues prosodiques. n.t.)

<sup>36</sup> Chez Vaillant **Science** est un renvoi à valeur très générale, sans spécification précise du domaine.

**4.3.2.** Dans le corps du dictionnaire il y a aussi des abréviations pour des domaines autres que ceux énumérés par l'auteur dans sa liste d'abréviations. Le plus souvent ce sont des abréviations renvoyant à des notions de grammaire, comme par exemple *adverb, uri*<sup>37</sup> n., fr. *Adverbe*. Et Vaillant précise encore: *vorbă din gramatică, mot de grammaire*.

Dans la liste des abréviations ne figurent pas tous les sigles employés dans le dictionnaire. Pour le mot *alfa*, par exemple, Vaillant offre l'équivalent français suivi de l'abréviation *a.d.k.*, puis de l'explication en roumain :

**alfa**, m. alpha. **A.d.k.** început, întâia slovă a alfabetului grecesc. (début, la première lettre de l'alphabet grec. n.t.).

**4.4.** Les articles du dictionnaire de Vaillant ne sont pas homogènes. En observant la section roumain-français de son vocabulaire, on constate que les mots titre sont suivis par certaines des séquences suivantes :

- (a) la désinence du nombre ou du genre du mot roumain
- (b) l'abréviation pour la classe grammaticale du mot roumain
- (c) l'équivalent français du mot roumain
- (d) des exemples français pour le mot français
- (e) une explication en roumain
- (f) la définition sémantique du mot français.

**4.4.1.** Pour les adjectifs Vaillant précise constamment la désinence du genre, à savoir du féminin singulier:

Amfibic	ă	Adj
Albăstriu	e	Adj (bleuâtre)

Pour les adjectifs à alternances vocaliques Vaillant indique la séquence alternante dans sa totalité :

Abisenesc	ească
Analog	oagă
Agricol	oală
Aducător	oare
Aburos	oasă

Dans la plupart des cas, l'information concernant le genre et les désinences-du pluriel accompagnent les substantifs:

Alizeu		m
Ablativ	e	n
Apostrof	e	n
Acord	e și oarde	n
Alcov	e și oave	n
Abonament	uri	n
Adres (adresse)	uri	n

---

<sup>37</sup> C'est le pluriel indiqué par Vaillant.

En général les désinences du pluriel ne sont pas précisées pour les mots surpris dans l'étape d'accommodation au système morphologique du roumain (**alizeu**, **agenție**, **analog** etc). Même s'il n'indique pas le pluriel de ces mots, Vaillant spécifie leur genre: dans le dictionnaire, **alizeu** est masculin, **ajutor** (**aide**) est neutre, les deux sont neutres en roumain actuel; **adres**, neutre chez Vaillant, est féminin aujourd'hui. Il y a aussi des entrées pour lesquelles on indique des désinences-du pluriel qui ne se sont pas conservées: **apostrof**, *apostrofe*, aujourd'hui *apostrofuri*, **abonament**, *abonamenturi*, **adverb**, *adverburi*, aujourd'hui **abonament**, *abonamente* et **adverb**, *adverbe*. Enfin il y a des emprunts récents auxquels on donne deux formes de pluriel dont parfois aucune ne s'est conservée : **acord**, *acorde* et *acoarde*; **alcov**, *alcove* et **alcoave**, aujourd'hui **acord**, *acorduri* et **alcov**, *alcovuri*.

**4.4.2.** L'équivalent français du mot roumain est fréquemment suivi d'une explication en roumain comme dans les exemples suivants (en italiques):

Aerian, ă, adj., **aérien**, *ne*, *din aer*, (de l'air n.t.)

Afrunt, uri, **affront**, m., *ocară*, (réprimande, insulte n.t.)

Agent, ți, **agent**, *însărcinat cu vre o treabă*, (chargé d'une responsabilité n.t.)

Agenție, f., **agence**, *shujba, casa, cancelaria agentului*, (l'emploi, l'immeuble, le bureau de l'agent n.t.)

Asiatic, ă, adj. **Asiatique**, *din Asia*, (de l'Asie n.t.)

Astru, e, n(eutru), **astre**, m. *stea*, (étoile)

Autor, i, m., **auteur**, *scriitor*, (écrivain n.t.)

Avgust, m., **août**, *o lună*, (un mois n.t.)

Avuție, f., **opulence**, *mare stare*, (grande richesse n.t.)

Azimet, m., **azimut**, *vorbă de astronomie*, (mot de l'astronomie n.t.)

Cette démarche lexicographique est justifiée en grande partie par les raisons didactiques du dictionnaire. Néanmoins, l'extension explicative des définitions lexicales, l'explication de l'explication, témoigne aussi de la façon dont Vaillant a perçu le lexique roumain. Il est possible qu'il ait constaté que bien des entrées de la section roumaine de son *Vocabulaire* étaient des néologismes pour son destinataire ; par conséquent il s'est vu contraint de donner à ces entrées à la fois une définition lexicale et l'équivalent français.

**4.4.3.** Là où l'entrée lexicographique est un mot roumain d'emprunt évidemment récent, l'explication en roumain, placée après le synonyme français, présente des extensions qui vont d'un simple synonyme à des syntagmes plus larges :

Arlechin: **arlequin**, *un caraghios* (quelqu'un de drôle n.t.)

Armorie, ii, **armoirie**, *pajeră* (aigle impérial n.t.)

Armă, e, f., **arme**, *or ce slujește de apărare* (ou ce qui sert à se défendre n.t.)

Armator, i, m., **armateur**, *negustor care înarmează o corabie* (marchand qui arme un navire n.t.)

Arheografie, f., **archéographie**, *descrierea lucrărilor vechi* (la description des ouvrages anciens n.t.)

Arheologie, f., **archéologie**, *știința lucrurilor vechi* (la science des objets anciens n.t.)



**4.4.4.** Les entrées qui ne sont pas des emprunts récents n'ont pas d'explication en roumain après l'équivalent français :

Adunare, i, f., **assemblée**

Ardeiu, i, m., **piment**

Asemuire, f., **assimilation**

Aspreală, f., **rudesse**

Aspru, ă, adj., **âpre, rude**

Așezământ, uri. n. **établissement**, m. n.

**4.4.5.** Il ne faut pas croire que les définitions de Vaillant se réduisent à une succession d'abréviations, à un ou deux synonymes français et à une séquence explicative. Même lorsqu'elles sont moins amples que celles de ses successeurs, ses définitions incluent :

a) des périphrases simples ou doubles :

Academist: **académiste**, *care învață la academie* (qui étudie à l'académie n.t.)

Acar, i, **aiguilletier**, *care face ace* (qui fait des aiguilles n.t.)

Arabic, ă, adj., **arabique**, *ce se ține din Arabia* (qui tient de l'Arabie n.t.)

Arhivă, f, **archive**, *sipete și locul unde se păstrează* (coffre et la place où on le garde n.t.)

Arhivist, iști, m., **archiviste**, *care îngrijește de arhive* (qui prend garde des archives n.t.)

Aritmetic: ă, m., **arithmétique**, *care știe aritmetica* (qui connaît l'arithmétique n.t.); *ce se ține de aritmetică* (ce qui tient de l'arithmétique n.t.)

b) des contextes pour les divers emplois du terme français en fonction des acceptions développées par les mots roumains :

Apuca: v. **saisir, s'emparer** ; *a se apuca de*, **commencer, se mettre à** ; a apuca, **prendre par** ; a apuca înainte, **prendre le devant, l'initiative** ;

Apăsător, oare: adj. **opresseur** pentru oameni (pour les gens); **oppressif, ve** pentru lucruri (pour les choses).

**4.5.** Il vaut la peine de regarder de plus près les définitions des mots spécifiques au roumain ou empruntés par le roumain à des langues autres que le français. Il est à remarquer la propreté et la précision de ces définitions aussi bien que l'aptitude de J.A. Vaillant de surprendre les aspects propres à la culture et au mode de vie roumains. Ainsi, pour le mot roumain *ajun* il donne **veille, vigile** et **jeûne**, et pour *aldămaș*, mot fréquent dans les syntagmes désignant des pratiques commerciales roumaines, il propose: *coup de vin pour la conclusion d'un marché, chopine*.

**4.5.1.** Pour *arenda*, mot d'origine russe ou polonaise, désignant la pratique de céder temporairement le droit d'exploiter ou d'utiliser une propriété agricole, Vaillant propose d'abord le synonyme français **ferme** pour désigner l'accord par lequel on cède une propriété agricole et les conséquences financières qui en découlent; ensuite il donne un deuxième synonyme français: **fermage**, qui restreint techniquement le sens du premier.

4.5.2. La disponibilité de J.A. Vaillant à faire appel au lexique spécifique à la culture roumaine ou aux divers registres stylistiques du roumain est évidente également dans le corps des définitions: pour le terme néologique *apoplexie* il indique l'équivalent français **apoplexie**, ensuite l'explication: **une maladie**, et puis un synonyme roumain d'origine turque: *dambla*.

4.5.3. Quant aux mots roumains d'origine slave il a réussi à leur associer les termes français les plus adéquats. A titre d'exemple nous notons **anathème** pour *afurisanie*, et **panagie** pour *anafură*.

4.5.4. On constate également chez Vaillant une remarquable disposition à saisir les nuances de sens des mots roumains hérités du latin comme dans le cas du mot *adăstare*, *a adăsta*, du latin **ad astare**, enregistré dans les dictionnaires roumains avec le sens de *a aștepta* (attendre), et que Vaillant traduit par **être dans l'expectative**, définition qui nous semble exprimer plus exactement la nuance sémantique de ce mot.

4.6. Comme il l'avait promis dans la page introductive, Vaillant insère dans les articles de son *vocabulaire* des abréviations renvoyant au domaine d'emploi d'un mot :

ablativ	ablatif	vorbă de gra[matică] / mot de (la) grammaire
acompaniarisi	accompagner	vorbă de muz[ică] / mot de (la) musique
alegorie	allégorie	figură de rit[orică] / mot de (la) rhétorique
aleluia	alléluia	vorbă de bis[erică] / mot de (l')église
aliaj	alliage	vorbă de chim[ie] / mot de (la) chimie
amor	amour	vorbă de poezie / mot de poésie
analog	contingent	vorbă militară / mot militaire
antarctic		vorbă de geog[rafie] / mot de (la) géographie
azimut	azimut	vorbă de astr[ologie] / mot de (l')astrologie

4.7. Le *Vocabulaire « portable »* de J.A. Vaillant surprend les changements en train de se produire dans le lexique roumain de l'art et de l'architecture (*Arhitectură*: **architecture**, *aceea ce dă o formă potrivită* / ce qui donne une forme harmonieuse n.t.), de la philosophie (*Aristotelism*: **aristotélisme**, *părerea lui Aristot*/l'opinion d'Aristote, *Axiomă*: **axiome**, *adevăr temeinic*/vérité solide n.t.), de la littérature et la théorie littéraire (*Act*: **acte**, *o parte a unei bucăți de teatru*/une partie d'une pièce de théâtre; *Alegorie*: **allégorie**, *figură de retorică*/figure de rhétorique; *Anacreontic*: **Anacréontique**, *filozofia, poezia lui Anacreon*/la philosophie, la poésie d'Anacréon; *Anecdota*: **anecdote**, *o poveste*/une histoire n.t.), de la musique (*Alegreto*: **alléretto**, *cu veselie*/avec joie n.t.) et de la terminologie grammaticale (*Articol*: **Article**, *vorbă de gramatică*/mot de grammaire; *Antites*: **antithèse** *vorbă de gramatică*/mot de grammaire n.t.).

4.7.1. Le lexique militaire surprend l'apparition de nouveaux signifiés dans la langue: *Artilerie*: **artilleur**, *care slujește la tancuri*/qui sert dans une unité de chars d'assaut, *Amiral*: **amiral**, *general de mare* (« le général » des forces maritimes n.t.). Et comme « le général » des forces maritimes se doit d'avoir une épouse, Vaillant note aussi la forme féminine *Amirăleasă* qu'il traduit en français par **amirale** et lui ajoute l'explication : **la femme de l'amiral**.

**4.7.2.** Le lexique des sciences exactes enregistre des définitions qui témoignent de l'intérêt naissant pour des disciplines comme les mathématiques (*Algebră: algèbre: aritmetică cu slove*/arithmétique avec des lettres n.t.), l'anatomie (*Anatomie: anatomie, despintecarea trupurilor*/l'action de fendre les corps n.t.), la chimie et l'alchimie (*Alchimie: alchimie: meșteșugul de a schimba metaluri*/l'art de transformer les métaux n.t.).

**4.7.3.** De la hiérarchie de l'Église aux sciences et à l'architecture, le vieux se marie avec le neuf. Le processus définitionnel s'élargit et recouvre les nouveaux objets sociaux et culturels, mais la manière de définir reste la même: un élément de langue courante, archaïque en ce qui nous concerne, sert à définir le mot source aussi bien que le mot cible : *album est o carte de zugrăveală*/un livre de peinture ; *alee est o plimbare cu două rânduri de copaci*/une promenade à deux rangées d'arbres. Même le lexique de l'imaginaire religieux et mythologique se soumet à cette pratique : Adam est *tatăl oamenilor*/le père de la race humaine, et l'apocalypse est *cartea propovăduitoare a Sfântului Ioan*/le livre de Saint Jean prêchant la foi en Dieu.

**4.8.** Peut-on considérer cette manière de définir les termes comme un manque d'exactitude qui nuit à la qualité d'ouvrage lexicographique bilingue du livre de J. A. Vaillant ? La présence des explications et la spécification des domaines d'emploi d'un mot font-elles échouer ce dictionnaire bilingue dans l'explicatif ? Ou bien Vaillant a-t-il envisagé par lui-même autrement la raison didactique de son *vocabulaire* ? La structure des définitions lexicographiques nous dit que l'auteur a envisagé le destinataire de son œuvre comme engagé dans deux rôles successifs, propres à tout utilisateur d'un dictionnaire bilingue : le rôle de celui qui a déjà la compétence d'employer une langue, le roumain, et le rôle de celui qui, ayant comme fondement sa première compétence linguistique, est en train d'apprendre une deuxième langue, le français. Pour le premier des deux rôles, J.A. Vaillant inclut dans ses définitions lexicographiques des indices grammaticaux, en précisant surtout le genre et ses formes dans la classe du substantif et de l'adjectif, ordonne les mots selon leur appartenance à des classes lexico-grammaticales, indique le domaine d'emploi des termes ; pour le second il s'efforce de saisir les différences d'ordre grammatical entre les mots, et valorise, par des exemples, la compétence de la langue de départ, afin de rendre compte des significations et des acceptions des mots au sein de la langue d'arrivée.

**5.** L'étude de l'extension des séquences définitionnelles nous a conduit à enregistrer l'extension des pratiques lexicographiques qui ont rendu possible le passage d'un minimum d'information sémantique pour une unité de traitement, à un article complexe, incluant des informations grammaticales, étymologiques et normatives, des distinctions dans les classes de sens, des séries synonymiques, des explications en langue source et en langue cible, des périphrases et des contextes d'emploi, des renvois d'un article à l'autre. La structure des séquences définitionnelles s'est en fait élargie au fur et à mesure que les auteurs des dictionnaires bilingues du XIXe siècle sont parvenus à acquérir et à maîtriser ces compétences lexicographiques.

**5.1.** De l'article lexicographique, formé seulement du mot titre et de son équivalent dans la langue cible, à la séquence définitionnelle complexe, structurée en fonction du destinataire envisagé, nous pouvons dérouler toute une histoire de la lexicographie roumaine. Cette histoire commence avec Vaillant dont les définitions, bien qu'*encore simplistes et grossières*, contiennent dans leur structure tous les éléments propres à un dictionnaire bilingue. Si simples qu'elles soient, ces séquences définitionnelles témoignent d'une quête de substance significative, d'une tentative de classer et de valoriser des éléments culturels.

**5.2.** Les successeurs de Vaillant font preuve de compétences supérieures en matière de lexicographie. Les amples explications analytiques, les envois d'un article à l'autre pour éviter les récurrences définitionnelles, la réduction du nombre des entrées par le traitement des homonymes comme des mots polysémiques, le recours à plusieurs synonymes, sont des pratiques lexicographiques ultérieures à Vaillant.

**5.3.** L'extension de la séquence définitionnelle est, en fin de compte, un indice de la complexité de la structure d'un dictionnaire, et des nécessités auxquelles celui-ci répond. Les listes d'abréviations, réunies, dans le premier de ces dictionnaires, sous le titre de *signes préparatoires*, deviennent d'un dictionnaire à l'autre de vastes inventaires de *métasignes*<sup>38</sup> qui s'accumulent dans les définitions. Les articles du dictionnaire réussiront à détacher nettement la position des faits linguistiques de la langue base de ceux de la langue cible. Les informations grammaticales, et surtout celles qui concernent la flexion, acquièrent leur place dans le plan de l'article en reflétant le stade de la langue surpris par le dictionnaire.

**5.4.** La sélection du lexique pour lequel ces ouvrages élargissent leurs séquences explicatives et les définitions sémantiques, témoigne de l'unidirectionnalité ou de la bidirectionnalité des nécessités de l'utilisateur du dictionnaire, aussi bien que du stade où se trouvent non seulement le lexique commun mais aussi, et surtout, le lexique spécialisé.

**6.** Si tout dictionnaire est un indice *précieux pour la compréhension des attitudes culturelles*<sup>39</sup>, pour le lecteur contemporain ces dictionnaires sont un regard porté en arrière sur la société roumaine du début du XIXe siècle. Par les dimensions explicatives et assez souvent encyclopédiques, leurs articles recomposent une histoire sociale, culturelle ou politique, soumise aux mouvements et aux changements.

## BIBLIOGRAPHIE

BÉJOINT, Henri, et Philippe THOIRON (éditeurs), 1996, *Les dictionnaires bilingues*, Duculot, 1996, Louvain-la-Neuve.

<sup>38</sup> voir Alain Rey, *Op. cit.*, p. 6 et 11.

<sup>39</sup> Claude Boisson, *Op.cit.*, p.17.

- BOCHMANN, Klaus, 1979, *Der Politisch-Soziale Wortschatz des Rumänischen von 1821 bis 1850*, Akademie-Verlag Berlin.
- COLLINOT, André et Francine MAZIERE, 1997, *Un prêt à parler : le dictionnaire*, Presses Universitaires de France, Paris.
- DIMITRESCU, Florica, 1995, *Dinamica lexicului românesc*, Clusium. Logos, Cluj-Napoca.
- DRĂGHICESCU, Janeta, 1993, « La synonymie et la transposition dans le dictionnaire bilingue », dans *Revue roumaine de linguistique*, XXXVIII, 1-3, 117-121.
- DUBOIS, Jean, Claude DUBOIS, 1971, *Introduction à la lexicographie*, Librairie Larousse.
- GENCĂRĂU, Oana-Aurelia, Ștefan GENCĂRĂU, 2006, « Mouvement du lexique roumain sous l'influence française », dans Ramona Bordei-Boca (éd), *Francophonie roumaine et Intégration Européenne*, Université de Bourgogne, Dijon, p. 259-270.
- LUPU, Coman, 1992, „Normă și codificare în dicționarele românești din prima jumătate a secolului al XIX-lea”, in *SCL*, XLIII, nr.1, p.51-53.
- LUPU, Coman, 2000, *Lexicografia românească în procesul de occidentalizare latino-romanică a limbii române moderne (1780-1860)*, Logos, Iași.
- MACREA, Dimitrie, 1970, *Studii de lingvistică română*, Editura Didactică și Pedagogică, București.
- REY, Alain, 1977, *Le lexique. Images et modèles. Du dictionnaire à la lexicologie*, Librairie Armand Colin, Paris.
- SECHE, Mircea, 1966, *Schiță de istorie a lexicografiei române*, vol. I, Editura Științifică, București.
- ȘUTEU, Flora, 1975, „Lingvistica românească în perioada 1828-1870”, in *Istoria științelor în România. Lingvistica*, Editor Iorgu Iordan, Editura Academiei, București.
- BIDU-VRĂNCEANU, Angela, 1986, *Structura vocabularului limbii române contemporane*, Editura Științifică și Enciclopedică, București.

#### DICITIONNAIRES<sup>40</sup> :

- CODRESCU, Theodor, *Dicționariu franceso-romanu, dupre edițiunea domnilor P.Poienaru, F.Aron, G.Hill sporitu și adăugitu cu latineșete depe Dicționarul lui Boïste, Volumenu I, Volumenu II*, Iași, Tipografia Buciumului Romanu, 1859.
- POIENARU, P., F. ARON, G. HILL, *Vocabulaire français-valaque*, Tome premier, A – H, Boucourest, Imprimerie du Collège St.Sava, 1840, *Vocabular franțezo-românesc*, tomul întâiu A-H, București, în Tipografia Colegiului Sf.Sava, 1840.
- POIENARU, P., F. ARON, G. HILL, *Vocabulaire français-valaque*, Tome second, I – Z, Boucourest, Imprimerie du Collège St.Sava, 1841, *Vocabular franțezo-românesc*, tomul al doilea, I-Z, București, în Tipografia Colegiului Sf.Sava, 1841.
- VAILLANT, J.A., *Vocabular purtăreț rumânescu-franțozesc și franțozescu-rumânesc, urmat de un mic vocabular de Omonime*, București: In Tipografia lui Friderih Valbaum, 1839.

<sup>40</sup> Pour les dictionnaires utilisés nous donnons toutes les informations bibliographiques telles qu'elles apparaissent sur la page de titre.

## LA THEORIE DES COGNEMES ET LES LANGUES ROMANES : L'ALTERNANCE I/A DANS LES MICROSYSTEMES GRAMMATICaux DE L'ESPAGNOL ET DE L'ITALIEN

DIDIER BOTTINEAU<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** According to the Theory of Cognemes, in many typologically unrelated natural languages, the phonological form of grammatical morphemes is symptomatic of semantic dynamic processes executed by the interpreter in the course of meaning construction: the core value of the signified is structurally related with the sensitive experience of the articulatory gesture mobilized on the side of the signifier. This case study presents the role and workings of the *i/a* alternation in Spanish and Italian in several grammatical systems: adverbs of spatial location *aquí / qui, acá / qua, allí / lì, allá / là* and prepositions (Italian *di et da*).

**Keywords:** *cognemes, meaning construction, Romance languages, vowel alternation.*

### 1. Présentation de la cognématique

La théorie des cognèmes trouve son origine dans l'observation des morphèmes grammaticaux de l'anglais (Bottineau 2003, 2003c, 2004, 2006, 2008b). Le constat est que les alternances de marqueurs se structurent en apparence de manière cohérente en impliquant compositionnellement des éléments formateurs : le contraste *i/a* souligne l'opposition proximal / distal dans les couples *this / that, which / what*, les variations apophoniques verbales *swim / swam*. Le contraste *th / wh* souligne un couple anaphore (reprise d'une notion mémorisée, accessible et disponible en mémoire de travail) / cataphore (indisponibilité d'un tel souvenir) ; ce couple s'applique à divers domaines : *there* (lieu mémorisé) / *where* (lieu inconnu), *then* (moment mémorisé) / *when* (moment inconnu), *this* (déictique déterminé) / *which* (déictique indéterminé), etc. Ce type de constat n'est pas isolé, il a émergé çà et là dans la littérature angliciste (Danon-Boileau, Viel, Delmas, Lapaire & Rotgé, Cotte), indépendamment des recherches sur les structures du lexique (Tournier, Philips pour les plus récents), mais il n'a jamais conduit à une systématisation comparable à la cognématique, laquelle se relie par contre de diverses manières aux travaux de Toussaint, Rocchetti, Molho, et dernièrement Nobile. On aboutit pour l'anglais à une situation théorique un peu curieuse qui partage la réussite de la couverture et la perplexité face à sa mise en œuvre.

---

<sup>1</sup> CNRS, UMR 7114 MoDyCo (Modèles, Dynamiques, Corpus), Université Paris Ouest Nanterre – La Défense. <http://www.modyco.fr/> E-mail : [didier.bottineau@u-paris10.fr](mailto:didier.bottineau@u-paris10.fr)

Pour la description, les éléments formateurs inventoriés sont multiples et permettent une large couverture des phénomènes. Un schème vocalique *u / i / a* articule une chaîne d'opérations de type projection, association, dissociation (*to, in, at : do, be, have ; look, see, watch* et d'autres). Un schème consonantique *r / s / t* articule une chaîne de repérages à caractère « cognitivement aspectuel » de type inchoation / amorçage, continuation et interception / rupture, d'où des couples présent / passé (*plays / played*), posé / présumé (*yes : approbation immédiate, yet : approbation dépassée et concédée*), *is / it* (identifications immédiate / acquise). *-ll* est lié à la futurité, *n* à la négativité, *m* à la figure du locuteur (auxiliaires modaux, verbes d'apparence, conjugaison de *be : am*). Au niveau des opérateurs, certains sont pleinement analysables : *this* met en œuvre trois processus interprétatifs, la récupération d'une occurrence mémorisée (*th-* anaphorique), l'introduction présente d'un acte d'identification et ou de nomination (*-s*), et la conjonction synchronisée des deux processus (*-i-*) ; ceci fait du déictique *this* un opérateur complexe qui orchestre trois sous-processus, un repérage, une catégorisation et un couplage. Pour *that*, on a toujours l'anaphore en *th-*, mais le processus d'identification ou de nomination est cette fois passé (*-t*, considéré comme acquis à l'instant de parole), et donc dissocié par *-a-* de l'acte d'anaphorisation *th-* : *that* présente les actes *th-* et *-t* comme non synchronisés, l'un étant posé à l'instant de parole (récupération mémorielle *th-*), l'autre étant présenté comme acquis et relevant d'un passé mental de préconstruction (*-t* de nomination).

Ce sont ces sous-processus rendus manifestes par les éléments formateurs que l'on appelle *cognèmes*. Ce choix terminologique a deux motifs. D'une part, les cognèmes se retrouvent dans des langues non liées génétiquement, aréalement ni même typologiquement, comme le basque, le japonais, le wolof : il y aurait une corrélation entre processus vocal et processus cognitif qui ne s'impose pas universellement (très loin de là) mais qui se déclare de manière sporadique et cohérente avec une fréquence suffisante pour attirer l'attention et requérir une exploration. D'autre part, certaines de ces corrélations semblent lier les propriétés phonatoires de l'articulation et/ou les propriétés auditives de la perception à la valeur opérationnelle cognitive : pour *i*, la réduction du degré d'aperture, l'audibilité du formant aigu (indicateur d'approche par effet Doppler) et la valeur de conjonction ; pour *a*, l'inverse (aperture, formant grave, distalité). Mais de telles corrélations ne sont pas visibles partout (quel rapport entre *-ll* et le futur ?).

Il ne s'agit évidemment pas de faire n'importe quoi – comme l'ont régulièrement fait croire les détracteurs de ces propositions, non sans violence – mais d'asseoir la problématique sur un système cohérent. Compte tenu de l'infirmité au moins partielle des hypothèses de Ruhlen par les travaux de ces dernières années, nous ne compterons pas sur un spéculatif monogénéisme pour renvoyer l'origine du système à une langue mère, aussi faut-il concevoir un système de motivation souple (non déterministe) qui prédise la sporadicité cohérente observée dans le cadre d'une approche polygénétique. Et là nous excluons deux choses : d'une part, un mimétisme externe, à savoir le calque onomatopéique d'expériences

sensibles perçues dans le monde matériel ; dire que le couple *i/a* symbolise universellement la proximité ou la distance exigerait une sensibilité perceptuelle et culturelle partagée, improbable et indémontrable. D'autre part, le mimétisme interne : nous ferons l'économie d'une hypothèse au coût exorbitant, l'innéisme, l'idée d'un schème conceptuel dynamique biologiquement ancré dans les structures neuronales et qui « s'exprimerait » par projections iconiques sur le contrôle de la phonation. La phonation étant « l'intermédiaire » entre le « dedans » (la cognition neuronale) et le « dehors » (le rapport perceptuel et moteur à l'environnement), on rejette les deux symbolismes envisageables, « l'objectif » (la ressemblance avec les choses du monde) et le « subjectif » (la ressemblance avec la dynamique du monde intérieur). Alors que reste-t-il ?

Les biologistes chiliens Varela et Maturana (Maturana 1978, Maturana & Varela 1980, Varela et al. 1993) ont proposé une théorie du vivant et de son devenir en termes phénoménologiques de co-détermination par l'action du sujet et de son environnement. Agir, par exemple phoner, c'est agir sur le monde, en l'occurrence affecter l'atmosphère par des ondes acoustiques, et y introduire une perturbation qui sera percevable, à la fois par soi-même (proprioception directe – tactile – et indirecte – auditive – de la phonation) et par autrui, qui m'entend phoner et que *je verrai réagir*. L'expérience réitérée d'actions vocales à effet multiples individuels et sociaux permet l'enregistrement d'un savoir, la prévision d'effets typiques, et leur intentionnalisation, prise de contrôle et détournement par exaptation, y compris au niveau moteur et organique. Le cognème relèverait de ce type de détournement : le contrôle moteur de l'articulation, comme la fonction de resserrement pour *i*, s'exapte, se déspecialise, cesse de ne s'appliquer qu'aux articulateurs buccaux, et élargit son spectre fonctionnel en opérant sur des réseaux de neurones vecteurs d'actions conceptuelles.

Ce réinvestissement est un devenir évolutif dont un modèle est proposé pour le lexique par la théorie sémio-génétique actuellement développée par Dennis Philips (2003 et suivants), qui montre l'existence dans le lexique anglais d'une série de marqueurs submorphémiques (des combinaisons de une ou plusieurs consonnes) remontant au proto-indo-européen et dont le rapport cohérence / polysémie indique l'association d'une valeur auto-référencielle et de la construction de nouvelles valeur par projection intra-domaine. Par exemple, le marqueur submorphémique <gn->, indicateur de mastication dans *gnaw*, *gnash one's teeth*, ou en breton *genou* « bouche » (valeur auto-désignative : le « sens du son » est l'articulation mandibulaire par lequel il est produit), engendre par transfert le marqueur <kn-> pour tout type d'articulation organique de même structure (*genou*, *knee*), puis se réapplique avec des objets ou instruments que l'on manipule en formant une relation articulée corps / outil de même profil (*knife* « couteau », *knit* « tricoter », *knob* « poignée de porte »), puis des objets eux-mêmes reconnaissables et manipulables par cette articulation (russe *kniga* « livre »), avec l'idée que l'outil est prothétique relativement au membre : l'action est constitutive d'une continuité intérieur / extérieur et dissout



les frontières en « entre-deux », en « milieu ». Ceci illustre la notion de corporéité en cognition (*embodiment*) : non pas simplement que le « cognitif » recourrait métaphoriquement et symboliquement à du « sensori-moteur » pour s'afficher, mais qu'il se construit via l'expérience de la sensori-motricité dans le monde, étant lui-même de même nature (les événements neuronaux).

On a donc construit un modèle de l'expérience langagière et de son effet évolutif et adaptatif sur l'humain, dans laquelle la cognématique trouve sa place (Bottineau 2008 a et b). Parler, c'est réaliser une chaîne d'actions vocales (lexique, morphèmes) dans un ordre donné, « souplement rigide » (la syntaxe) et sous pilotage prosodique (intonation, accent, rythme). La perception produit chez l'allocutaire une cascade de réactions : récupération des notions lexicales, récupération de processus de corrélations « internes » (rapports syntaxiques), « externes » (repérages spatio-temporels dans l'environnement, modaux dans l'espace psychologique : mémoire, émotions, valeurs) et, entre les deux, intersubjectives et dialogales (articulation de consciences dont celles repérées dans l'environnement). Cette cascade de réactions aboutit à la formation d'une « image mentale », un « film », un « scénario dynamique » comme *il pleut*. Le système est à la fois mécaniste et aléatoire : mécaniste, en ce que la valeur opérationnelle des mots est censée avoir été acquise par les interlocuteurs à travers une expérience des discours suffisamment similaires dans la communauté (rôle fédérateur de l'enseignement et des normes) pour garantir l'homogénéité des processus stimulés ; et aléatoire, à la fois parce que les expériences préalables sont différentes et que le contexte psychologique de chacun au moment du rapport langagier est unique.

Et surtout, *ce scénario concerne autant le locuteur que l'allocutaire* : d'une part, parce qu'il s'entend parler ; d'autre part, parce que tout sujet humain utilise aussi le langage pour conduire par une simulation de motricité vocale intériorisée (dont l'exécution somatique est inhibée, mais dont l'effet retour perceptuel est anticipé et, de facto, vécu) *la formation de ses propres idées et leur émergence à la conscience*. On définit la parole comme *la conduite vocale de l'idéation, transitive* (pour le bénéfice d'autrui) et/ou *réflexive* (pour son bénéfice propre). Le bénéficiaire du processus, ou *idéataire*, est diversement réparti entre sujets humains selon les configurations (locuteur-penseur isolé « en boucle », interlocuteurs, etc.), et l'idéation est la chaîne de processus sémantiques caractérisables par la chaîne verbale : catégorisations du lexique (formatage des notions et des connexions réalisables) et procédures de couplage (marques grammaticale et syntaxe). On a entre autres proposé des types cognitifs contrastés en syntaxe pour les langues romanes, les langues celtiques et le basque (Bottineau 2005).

Chaque mot, en tant que segment d'action vocale susceptible d'intervenir en un ou des moments donnés de la chaîne intégrante, est un *segment d'action idéative* de portée transitive (allocation) et réflexive (bouclage méditatif), et cerner le « signifié de puissance » ou « l'invariant », ce n'est plus déterminer la « représentation » ou « saisie » que la forme symbolise comme amont cognitif chez le locuteur, mais bien,

*modéliser la nature de l'effet cognitif*, l'action sémantique intentionnelle qu'elle contrôle pour soi-même et autrui, ce qui permet de contrôler par des rites corporels moteurs des actions mentales qui, de manière directe, seraient irréalisables ; ceci se nomme *cognition distribuée* : l'acte de cognition langagière mobilise non seulement le cerveau, mais aussi le corps, l'environnement et l'intersubjectivité que l'on y trouve, et le cerveau n'est plus que le « commanditaire » des opérations, pas le contrôleur omnipotent – il y retrouve son bénéfice, dont il n'a pas le contrôle total, ni subjectivement (imprévisibilité de ce que la parole fait émerger à la conscience), ni intersubjectivement (imprévisibilité des écarts interprétatifs), ni socialement (imprévisibilité des dynamiques de concertation collaborative et émergences de valeurs et de stéréotypes en psychologie culturelle). Et cette valeur opérationnelle des segments vocaux s'acquiert par l'enfant en développement plastique dans le contexte réitéré des expériences langagières : *this* est vécu de manière récurrente dans des contextes à la fois situationnels et dialogaux en rapport avec un environnement matériel (la situation, avec toute la sémiotisation de ses contenus naturels et artefactuels), social (la conversation), émotionnel (le vécu associé à tel emploi langagier) et surtout discursif (tout mot est « expérimenté » dans un environnement verbal : tel nom avec tel article, tel verbe) – tout mot est une pièce de puzzle articulée aux corrélats verbaux et de toutes autres natures, et tout mot en tant qu'action vocale a le pouvoir opérationnel de provoquer la réminiscence du réseau de corrélations enregistré dans l'expérience (tant la prototypie situationnelle que la stéréotypie discursive). Par exemple, pour *this* anglais, la valeur opérationnelle, c'est cette corrélation occurrence / mémorisée – nomination improvisée dans une classe de situations interactionnelles dialogales et matérielles où le processus en question a été régulièrement éprouvé (approche de type exemplariste : Lavie 2003).

Ce que constate la cognématique, c'est que les grammèmes portent leur propre « notice de montage métalinguistique » : *this* pourrait certes fonctionner globalement en se disant *schtroumpf* et être inanalysable, mais de fait, ils se présente sous une forme analysable pour le linguiste, *comme si le locuteur mettait systématiquement en œuvre le détail du protocole affiché*. Dans un article récent (publication en 2010) on fait l'hypothèse qu'en acquisition le sujet réalise une analyse des corrélations analogiques submorphologiques avec un niveau de résolution croissant, jusqu'à devenir lui-même pour sa descendance un « modèle inspiré » qui livre une norme de cohérence formelle en morphologie, à reproduire par les générations suivantes récursivement ; avec un rôle crucial pour les symbolisations sémiotiques (l'écriture) et la directivité normative institutionnelle (académisation et scolarisation). Bref, la cognématique est non pas ce que l'on a au départ, mais ce vers quoi l'on tend, et si intuitivement les communautés tendent à prévaloir la détection de ces rapports, c'est en raison de l'origine sémiogénétique des corrélats et de l'adéquation vocalo-cognitive des processus moteurs.

On a vérifié cela d'une part en explorant l'expérience des analogies offertes à l'enfant par la littérature enfantine (contines etc.), et d'autre part la

conscience culturelle des « idéophones » manifestée à travers le discours populaire tenu sur la question (blogs etc.). Donc, la cognématique n'est pas un phonosymbolisme déterministe, mais une inscription collective dans la structure du morphème des relais vocaux de sous-composantes dynamiques, les cognèmes, et ce rapport est diversement articulé par les sujets selon leur propre expérience et sensibilité. Cela étant, le système est suffisamment prégnant pour qu'il perdure au sein des modèles fixant les normes et l'évolution en diachronie. Cela revient à dire que la cognématique relève de « l'externalisation » des formes sémiotiques : les processus vocaux qui vectorisent les dynamiques sémantiques sont percevables dans l'environnement transitoire (oral) et stabilisé (écrit) que le sujet perçoit et par lesquels il interagit dans les deux sens avec autrui, se donnant l'expérience motrice et sensorielle multimodale de leur pratique et de leurs effets. Ainsi, il n'a pas dans son développement à réinventer la sémiogénèse intégrale par laquelle ces vocalisations sémantiques se forment : tout cognème n'est pas littéralement l'application entre réseaux de neurones de l'articulation phonatoire qui lui correspond. C'est que malgré tout les formes phoniques évoluent du fait de « l'erreur de copie analogique » d'exemplaire en exemplaire, et de la coordination communautaire de l'orientation globale de ces erreurs ; on perd de vue la littéralité du rapport forme / sens, on « compacte » les paquets d'articulations (en particulier en anglais : assimilations, réductions vocaliques ; qui s'analysent dans le cadre de la phonologie autosegmentale de Goldsmith pour une approche non compositionnelle) ; et en apprentissage, *this* « fonctionne » comme « impacteur de réponse cognitive » sans doute bien avant que le sujet n'en opère une analyse cognémique, s'il en vient jamais à le faire. A priori la cognématique n'est pas nécessaire pour que le signe fonctionne. Si elle perdure comme systématique sémiotique externe, c'est parce que les modélisateurs vivants qui les imposent (littérateurs, enseignants) fixent des pratiques écrites (orthographe) et orales (poésie) qui la stabilisent en partie et la rendent visible, accessible à l'expérience sociale (grammaire scolaire, poésie).

On s'intéresse donc à la structure d'une norme sociale de cognition langagière stabilisée par des rites sémiotiques institutionnalisés, mais qui s'inscrivent dans une continuité analogique et exemplariste dérivé sur le long terme diachronique d'une corrélation corporéo-cognitive matérielle, du type de celle mise en lumière par la TSG de Philips. La vraie question, c'est donc celle de la confrontation de l'individu au système dans le cadre de l'expérience sociale des rapports voco-sémantiques : quelle cognématique personnelle « enacte-t-il », très précisément au sens varélien, dans son expérience sociale hétérogène de sa réalisation sémiotique matérielle par les interlocuteurs divers qu'il rencontre ? Et s'en construit-il réellement une seule, *unique* ? C'est précisément l'enjeu de l'étude de l'alternance *i/a* dans la grammaire des langues romanes.

## 2. L'alternance *i/a* en espagnol et en italien : établir le fait linguistique

Le constat est simple : l'espagnol et l'italien binarisent, au moyen du contraste *i/a*, des micro-systèmes grammaticaux qui, en français, se présentent sous forme unaire. *De* en français, *di/da* en italien. *Ici* en français, *aquí / acá* en espagnol, *qui / qua* en italien. *Là* en français, *lì / là* en italien, *allí / allá* en espagnol. Avec une curiosité : l'impression que le contraste *i/a* sous-tend l'opposition optimal / distal en français (*ici / là*), comme il le fait au demeurant dans de multiples langues du monde (avec une énorme bibliographie sur la question) : allemand *hier / da*, localisateurs spatiaux du wolof *-i / -a* (combinés à la voyelle de classification sémantique suffixée au nom), a été incorporé en espagnol et en italien par chacune des fonctions opposées (proximal / distal), lesquelles se trouvent réanalysées et déployées en doublons par mise en abîme (projection du binarisme intégrant dans chacune de ses parties). On laissera de côté la diachronie de la chose (continuité latin / langues actuelles), et on signalera simplement que ce mécanisme de « récursivité implosive » est plus marqué dans les langues polysynthétiques (inuktitut) et agglutinantes (basque) : en basque le système de la personne (locuteur, allocutaire, délocuté) a « métastasé » le délocuté, réanalysé dans les mêmes termes (ergatif, absolutif, datif) ; le contraste masculin / féminin (*k/n*) a envahi celui de la personne (1<sup>ère</sup> / 2<sup>nde</sup>), puis la seconde (allocutif masculin / féminin), les rapports de possession (deux génitifs, deux participes prospectifs), les degrés de l'adjectif (comparatif, superlatif) à la manière d'un *virus* (au sens informatique du terme) qui, à force de « tourner », finit par affecter toutes les parties et sous-parties du système (cf. la propagation transcategorielle des marqueurs décrite au sujet du wolof par Stéphane Robert dans le cadre de la grammaire fractale). L'idée même d'une analyse binaire par un sous-système n'a pas fait son chemin : nombreuses sont les présentations qui, face à l'incohérence sémantique apparente des prépositions, renoncent jusqu'à les comparer et même regrouper *di* et *da* (comme Barou-Lachkar 2005, 129-136).

Constituons le fait linguistique. Un linguiste naïf, non informé de la variation dialectale, risque de construire un panorama contrefactuel selon lequel l'alternance *i/a* est omniprésente et sémantiquement prégnante – telle est l'illusion qui émerge de la liste donnée il y a un paragraphe. En fait, le linguiste agissant ainsi se piège lui-même : il interprète le système en fonction de la projection sémiotique externe qu'il a lui-même forgée, se condamnant inconsciemment à interpréter le tout à l'aune des contraintes qu'il a lui-mêmes introduites. Si la cognématique prétend à une réalité cognitive, elle ne peut se construire que dans le cadre d'une appréhension qu'en ont les sujets dans leur expérience vivante. Ceci requerrait un monumental travail sur corpus encore en projet, le modèle n'en étant qu'à ses balbutiements. En attendant, on dispose d'indices qui, pour parcellaires qu'ils sont, s'avèrent révélateurs.

D'une part, tous les dialectes ne sont pas égaux. Certaines variétés de l'italien du nord n'utilisent que *qui*, et au sud, que *qua* pour « ici » ; les communautés concernées évitent d'ailleurs soigneusement de s'auto-identifier à d'autres en permutant les usages : pas question pour un Florentin de parler comme un Napolitain. Pour d'autres locuteurs, les deux seraient interchangeables, du moins selon la conscience

métalinguistique qu'ils en expriment. Pour d'autres encore, ils sont différents. La coexistence de systèmes distincts est en soi un problème qui dans l'expérience mène à des malentendus, voire des conflits et négociations, ce qui amène une inévitable conscience populaire diffuse de la différentialité et relativité des systèmes. En voici une illustration, trouvée sur un forum, et chargée d'émotion :

- (1) **ADRIANA**  
*Carissimi foreri,*  
*Ieri ho detto: "che caldo fa qua" e subito mi hanno fatto la correzione:*  
*"che caldo fa qui" - Qual è la differenza tra uno e l'altro?*  
**SAUL**  
*Chi ti ha corretto? Per me "Che caldo fa qua!" va benissimo! Esattamente come "che caldo fa qui". Assolutamente intercambiabili. Vieni qui/qua, Sono qui/qua. Qui/Qua dentro si muore di caldo. Adriana, andava benissimo la tua frase, secondo me.*  
**ADRIANA**  
*Erano due professoresse al bar dell'università, io non ho saputo cosa dire, dopo hanno aggiunto: "sì, qui fa caldo perché in aula...", ma io a questo punto tremavo come una foglia, e non ho potuto dire nulla. Ora sono molto più tranquilla, anzi penso di oggi domandare o chiedere una spiegazione... Grazie mille, Adriana*

La suite des échanges alimente le débat : selon Frenko, les professeurs nordistes auront rejeté un *qua* qu'ils rattachent sociolinguistiquement au sud. De son côté, Adriana ne souscrit pas à l'indifférenciation sémantique défendue par Saul, et répond qu'elle n'est pas du sud, et qu'elle a employé *qua* parce que *freddo* concernait l'ensemble du local et non le coin de pièce où elle se trouvait, près d'un radiateur qui ne chauffait pas. Le fait linguistique est relatif aux couplages interlocutifs considérés : l'existence même de l'alternance est en jeu (nordistes vs sudistes) et, quand elle existe, son interprétation (neutralisation sémantique vs discriminations divergentes). A l'évidence, il est hors de question de généraliser une interprétation unique du couple *i/a*, quand bien même il existerait partout. Par contre, et tout de même, *la question même est populaire*. Voici des discussions concernant *lì* et *là* en italien :

- (2) - *La differenza tra lì e là va oltre la mera distanza. Se io chiamo mia mamma al telefono posso dirle "chi c'è lì?", anche se sono a 1000 km di distanza da lei. E facendo così le chiedo che persone si trovano più o meno vicino a lei. Se le dicessi "mamma chi c'è là?" suppongo che le persone di cui parlo siano lontane anche da mia mamma. Se mi venisse incontro una persona con un serpente in mano gli direi "Ah! Cos'hai lì!" Se gli dicessi "cos'hai là?" potrebbe guardarsi intorno.*  
 - *Di norma dovrebbe essere così, ma nel parlato, si usa lì/là intercambiandoli indistintamente nelle varie frasi. Io, per rifarmi al tuo esempio, dico a mia madre sia "chi c'è lì?" sia "chi c'è là?" e, nel caso di quest'ultima, mia madre non si guarderebbe attorno, ma capirebbe che io voglio sapere chi c'è in quella, che so, stanza.*

- *Beh, io no, e nemmeno mia mamma si guarderebbe attorno se è una cosa ovvia però le suonerebbe strano all'orecchio. E se sei a due metri davanti a tua mamma, lei ti guarda e ha qualcosa tra le mani, le dici "cos'hai là?". E se vedi un bel tipo passare ad una considerevole distanza, non dici all'amica che hai di fianco facendole un cenno "Ehi guarda là che figo!"? Se ti passa quasi davanti al naso non dirai invece senza che ti senta "guarda lì che figo!"? E se ti si presenta davanti lo conosci e vuoi scherzare con lui rivolgendogli la parola dirai invece "guarda qui/qua che bel figo!". Dire che lì/là si intercambiano indistintamente mi pare una semplificazione che non rispecchia la realtà. Se non ti ritrovi in nessuno degli esempi sopra e nel precedente post allora vuol dire che parliamo (e sentiamo parlare) proprio due lingue diverse... C'è di peggio nella vita.*

Ce long échange fait apparaître (i) que ces locuteurs ne réduisent pas le contraste vocalique à une neutralisation sémantique, (ii) que les nuances sont complexes et dépassent la simple mesure de la distance spatiale, elles impliquent les associations et dissociations interlocutives relativement au délocuté, et (iii) la diversité des systèmes ne compromet pas la cognématique en soi : les locuteurs la gèrent, ils en parlent et vivent avec ; tout italien est, en fonction de son expérience (village sicilien isolé ou métropole industrielle), plus ou moins polyglotte dans sa propre langue. C'est relativement vrai aussi en espagnol, tant pour les déictiques que pour d'autres systèmes (temps du passé simple et composé, formes du subjonctif), mais avec une distribution géographique plus cloisonnée avec le démembrement de l'empire (homogénéisation relative de pratiques hispano-américaines en regard de la diversité ibérique). On va donc proposer un *système relatif* qui est l'une de l'interprétations vers lesquelles peut tendre un locuteur si son expérience l'y conduit, et cette interprétation peut, pour ce locuteur, cohabiter avec d'autres, sous des hiérarchisations différenciées (en termes d'identification communautaire, de fréquences, de situation d'usage, d'affect, de sélection interlocutive et pragmatique, etc.) ; et ce système relatif peut constituer l'une des bases interprétatives de la conversation entre plusieurs personnes, sachant que ses éléments peuvent (en totalité ou en partie) être pratiqués par les uns mais pas les autres, avec les différenciations dénotatives et connotatives que cela suppose et illustrés *supra*.

### 3. Le contraste *i/a* : de la multimodalité sensori-motrice à la cognition

L'italien, contrairement à l'espagnol, a binarisé la préposition *de* par l'analyseur *i/a*. Les phonèmes /i/ et /a/ font l'objet d'une expérience sensori-motrice multimodale pour les locuteurs. D'une part, ils requièrent le contrôle d'un geste de fermeture pour *i* (réduction de l'écart langue / palais) et d'ouverture pour *a* (accroissement de l'écart langue / palais et abaissement conjoint de la mâchoire inférieure, mouvement qui crée l'espace de variation du degré d'aperture). Si la sémiogénèse dérive une valeur cognitive du processus moteur, il s'agira du contraste association (*i*) / dissociation (*a*), du couple contact / séparation, conjonction / disjonction, éventuellement proximité / distance (du point de vue résultatif, postérieur aux processus dynamiques).

Par ailleurs, le contraste *i/a* est aussi une expérience auditive. *I* est aigu (par le formant perceptible) et sera susceptible de rappeler « phonosymboliquement » les sons aigus émis par les êtres de petite taille, étant entendu qu'il s'agit en fait d'un processus auto-désignatif fondé sur la différenciation des voies masculines et féminines (cf. en breton *diou* « deux » au féminin) et *a* grave, corrélable aux voix de source plus massives (*daou* « deux » masculin). Et pour la même raison, dans un espace confiné formant une chambre d'écho, *a* produit une réverbération harmonique tangible, contrairement à *i*. Pour l'anecdote, dans une caverne remplie de touristes qui testaient l'écho en émettant de *a*, des *o* et des *u*, j'ai été le seul à tenter un *i* pour « voir », n'obtenant évidemment aucun résultat, et feignant de croire à la « panne d'écho » qui tombait spécialement sur moi. Ceci a provoqué le rire de tous, y compris les japonais présents qui ne comprenaient ni ma langue ni mon propos. C'est que cette connaissance de la réactivité environnementale à la voix humaine est une contrainte physique naturelle universellement partagée, non pas comme savoir théorique formulé verbalement, mais comme pratique quotidienne intuitive par l'action langagière ; l'échec de la tentative était prévisible, et ma duplicité détectable quelle que soit la langue et culture de référence.

On a donc ici une autre propriété du couple *i/a*, à savoir que *a* peut susciter comme réponse environnementale le renvoi d'une enveloppe phonique en retour à l'expéditeur, chose dont *i* est a priori incapable, surtout si on le contraste relativement à *a*. Il faut donc, pour cerner les bases expérientielles de la cognémisation de *i/a*, inventorier l'ensemble des propriétés sensori-motrices pertinentes, et non se focaliser sur une seule d'entre elles, et les appréhender de manière distribuée sur le corps (conditions de production et de perception) et l'environnement (réactivité extérieure à la voix humaine). Ceci est d'autant plus important que cet environnement, justement, contient *les autres*, l'allocutaire et autrui en général, et que cette réactivité harmonique peut être sémiotisée en rapport *moi / autrui* – *a*: le monde me répond / est avec moi, *i*: le monde ne me répond pas, je suis seul. On peut donc choisir un phonème à harmonique haute, *i*, sur la longueur d'onde duquel le monde n'est pas, est un phonème à harmonique basse, *a*, sur la longueur d'onde duquel se trouve le monde physique, dont le monde humain.

En somme, la base expérientielle de la cognémisation du rapport *i/a*, c'est pour une part, et sous réserve de trouver d'autres éléments pertinents dans l'avenir, cette « trinité » : pour le contrôle moteur, le contraste fermeture / ouverture ; pour l'audition, le contraste aigu / grave ; pour la réponse harmonique, le contraste 0/1 (pas de réponse / réponse, de l'environnement et d'autrui). Cette « trinité » forme le couplage sensori-moteur multimodal qui caractérise la paire phonémique aux différents niveaux phénoménologiques de son expérience (production, proprioception, perception) distribués sur le sujet, la frontière et l'environnement. On se pose donc la question de savoir si, dans les microsystèmes considérés (*di / da* etc.) la pratique de ce complexe multimodal motive des systèmes d'interprétation de la valeur sémiotique des alternances morpho-sémantiques, des *cognèmes*, en n'oubliant pas l'hétérogénéité des distributions, des possibles interprétatifs, et de la multiplication des herméneutiques chez un sujet donné par l'expérience de la dialectalité.

#### 4. *Di et da en italien*

Selon les grammaires (exemples de Dardano & Trifone 1985 / 1999 ; Moretti 2005/2008), *di* exprime à peu près n'importe quel type de rapport concret ou abstrait, alors que *da* présente une valeur centrale de « provenance » (*Vengo da Milano*) d'où l'on peut dériver métaphoriquement l'origine temporelle (*da molti anni*), la cause (*Piangeva dalla gioia*), le moyen (*Judico le persone dai fatti, non dalle chiacchiere*), l'agent au passif (*La barca fu travolta dalle onde*). Mais ça se complique avec des valeurs difficilement dérivables sans acrobatie, comme le but (*carte da gioco*), qui à la limite est un motif psychologique plus qu'une cible (donc une cause intentionnelle) ; la substitution : *Lo farò da me* ; la conséquence : *una fame da morire*. Et cela devient intenable lorsqu'on trouve des valeurs contradictoires : *da* comme destinatif (*Arrivo subito da te*), vs *di* comme ablatif *Esco di casa presto ; di città in città, di male in peggio*. *Di* est aussi allatif (en concurrence avec *a*) : *Passiamo di qui, Vado di qua* ; enfin certaines autres valeurs sont « doublonnées » par *a* et *da* : la qualification de propriété *una villa a due piani, un uomo dal cuore d'oro* ; ou par *di* et *da*, comme la cause (indéterminée / déterminée) : *Piangeva di gioia / dalla gioia*. On a le sentiment partagé qu'il émerge une cohérence liée à la provenance pour *da*, mais que certains emplois contreviennent radicalement à cette tendance. Moretti (2005, p.367-9) fait allusion aux covariations verbe / préposition pour une notion partagée comme *di/da* de provenance (*essere di, venire da* – origine stable et qualifiante pour *di*, transitoire et non qualifiante pour *da*) et article / préposition (*uscire di / dalla strada*), avec parfois ambiguïté de sens pour *da* (ablatif ou allatif) et variation régionale de sens et d'usage.

A l'évidence une sémantique descriptive référentialiste est mise en défaut. Elle part du préjugé erroné que « le discours décrit le monde » et que les relations entre unités de discours seraient la mise en scène mimétique de rapports objectifs matériels et concrets ou métaphoriques et abstraits, et elle justifie ses analyses par des glissements latéraux : dans *Arrivo da te* c'est *arrivo* qui pose un mouvement ciblé, *te* étant à l'évidence l'instantiation de la cible, et rien ne justifie que l'on attende de *da* une valeur de congruence, ou de redondance, relative au verbe ; ce n'est pas parce que la préposition complète un verbe de mouvement qu'elle doit sémantiquement compléter ce mouvement, surtout si celui-ci est prédéterminé. Par contre, les faits de co-variation permettent d'envisager l'alternance comme la marque de *la nature du rapport à construire entre le terme gauche (généralement un verbe) et le terme droit (complément de la préposition)* – sous cet angle *di* ou *da* ne sont pas essentiellement différents de particules japonaises comme *wa* ou *ga*, dans leurs domaines sémantiques respectifs - d'où la problématique de l'interprétation comme processus idéatif distribué et la nécessité de pondérer par « triangulation phénoménologique » le « casting » interlocutif des prises en charges assumées par le locuteur, et la nécessité de caractériser l'opération en question *et son effet sur le devenir sémantique des entités source et cible concernées par la connexion* (Cadiot & Visetti 2001, Bottineau 2007b) en terme de disjonction / coalescence, transition / stabilisation entre autres.



Dans notre système d'analyse, chaque opérateur, comme *di*, marque la conduite vocale de l'idéation par l'idéataire, locutif (soi-même pour la pensée réflexive) et/ou allocutif (autrui pour la communication vocalisée) : il faut définir la nature de l'opération sémantique réalisée dans la dynamique de la construction du sens ; et, si on soupçonne une submorphologie cognématique de s'afficher, de tenter de construire cette valeur analytiquement. Pour *di* et *da*, on reconnaît une constante, *d-*, et une variable, *i/a*.

Du côté de la constante, *-t-* est dans les romanes et germaniques une consonne liée au passé et à l'accompli (latin *-at-*, anglais *-ed*, allemand *-te*) appliqué au repérage relatif à un procès (aspect) ou absolu au présent (temps) selon les systèmes (les langues germaniques font les deux). Pour les rapports de possession, on observe un enchaînement de préconstructions successives : *mihi est liber* « le livre est à moi » (cf. *un livre à moi*), une opération d'attribution orientée prospectivement vers le futur ; *habeo librum* « j'ai un livre », une relation de possession centrée sur le présent. La préconstruction est soulignée par une première inversion. En français, on observe une seconde inversion : *Jean a un livre* (avec isomorphie *a / à*), *le livre de Jean*, second niveau de préconstruction du rapport, seconde inversion, qui permet d'enchâsser l'ensemble dans l'une des parties du rapport initial, le groupe nominal (cf. le mécanisme d'enchâssement implusif en basque). En anglais, on peut aller plus loin dans la chaîne de préconstruction avec le génitif *'s*, une nouvelle inversion, qui fait du rapport un présupposé et permet de créer des génitifs génériques pour l'expression des classes (*woman's magazine* « magazine féminin »). Le système est cyclique (Bottineau 2007b pour l'anglais), il semble mettre en œuvre la sinusôïde postulée par Toussaint. On pose donc que *d-* préconstruit un rapport présenté comme accompli (ce qui selon Toussaint est motivé par la position coronale du point d'articulation : en sortie d'espace articulatoire, en limite aspectelle finale de l'appareil phonatoire, en seuil de rupture) ; consonne tardive – et non d'avant – si l'on considère non pas la position de l'observateur extérieur, mais la dynamique du processus phonatoire. En anglais encore, cette valeur d'accompli est corroborée par un emploi de *-ed*, qui fige une corrélation entité / propriété complexe prédiquée : *a blue-eyed woman*, *una mujer de los ojos azules*, *una ragazza dagli occhi azzurri*.

Du côté de la variable, *i* vocalise une action de conjonction, *a* un rapport de disjonction ; *i* neutralise un couple en une unité soudée, *a* analyse une unité préalable en couple. Est-ce un hasard si l'élision est possible, voire souhaitable dans certains cas (officiellement, pour des raisons phonétiques) pour *di* (Magni 1986, 88), mais rare pour *da* ? Et selon la cognématique, ces opérations s'appliquent non pas à l'observation des correspondances symboliquement trouvées dans le monde (conception cognitive du langage comme manipulation computationnelle de symboles), mais directement aux autres segments vocaux de part et d'autre de la préposition, lesquels activent eux-mêmes d'autres corrélations sémantiques : c'est au niveau notionnel que joue l'action vocale / cognématique. On dira donc que *di* préconstruit un rapport de jonction et *da* un

rapport de disjonction entre les entités sémantiques articulées. Ceci revient à créer un rapport osmotique et une relation de coalescence avec *di*, opposable à une relation antagonique et dialogique avec *da*. Concrètement :

- *vino di Sicilia* : la Sicile n'est pas présentée comme l'origine mais comme une propriété consubstancielle qui caractérise ce vin oppositivement et distinctivement par rapport à tout autre. *Vino da Sicilia* n'est pas pertinent.

- *Sono di / vengo da Sicilia* : en principe on dit *sono Siciliano* (classification régionale) mais les émigrants Italo-américains tendent à utiliser *di* pour souligner la provenance comme processus classificatoire stabilisé, alors que *da* ne souligne que la divergence transitoire par le mouvement ponctuel en se détournant de la question de la caractérisation. Les covariations verbe / préposition sont bien plus variables que ne le disent les grammaires.

- (3) *Gianfranco Inglima ha partito Sicilia con la sua famiglia perche e' stato il crollo. Uno ragione per partire era la mancanza di lavora, ma molto importante era andare via di un "mondo arretrato". La situazione economia non era forza. Secondo me, e' difficile per fare questa decisione perche' non sono di Sicilia e non ho un collegamento con la citta'. Ma de la situazione e' stato troppo difficile, sarebbe emigrato.*
- (4) *La gente nel Lungo Viaggio sono sul viaggio nella barca per America e le vite liberano dall'oppressione. Le persone sono da Sicilia e presero un passaggio clandestino con un uomo si chiama Melfa. Sono stati sperare che le sue famiglie in America potrebbero aiutare i viaggiatori. Era un po' caro per la genta, e molte persone dovevano vendere il loro cose per i soldi. Nel caso della gente furba, molte speravano fregare gli usurai.*
- (5) *Ciao Tutti. Mi chiamo Antonella. Io sono Siciliana. I miei genitori sono di Sicilia. Ma io non parlo italiano molto bene, ma capisco tutto. Io adoro bmw, la macchina e bellissima!*
- (6) *Sono nato qui, però, i miei genitori sono da Sicilia. Vorrei migliorare il mio italiano.*

- *una gonna a pieghe / una ragazza dagli occhie azzurri*: le locuteur oriente l'idéaire de l'objet-cadre (*gonna*) vers une propriété saillante, une partie (*pieghe*) qui le caractérise sélectivement et le disjoint par extraction de la catégorie générale. Et quand la propriété ciblée est elle-même un couple prédicatif (*avoir les yeux bleus*), l'italien, comme l'anglais et l'espagnol, enchâsse le rapport en le préconstruisant : *una dagli occhi azzurri* ; cette dimension anaphorique est corroborée par la covariation des déterminants. Et donc en effet, ce *da* n'est pas ablatif, mais destinatif : il préconstruit une cible mémorisée, enregistrée, « acquise » (y compris au sens militaire du terme). Il s'agit d'un report conceptuel de *da* directif (*arrivo da te*) qui préconstruit la destination associée à un verbe de mouvement perfectif et téléique muni d'une destination programmée, ou de localisation du même ordre (*ti aspetto dall'avvocato*). La même analyse s'applique pour la conséquence, contextuellement déterminée par la nature

même de la « cause » (*una fame da morire* – la faim, par définition, peut tuer), pour la finalité, liée aux propriétés culturelle de l'objet (*un libro da leggere*), même indéterminé (*cosa da bere* : forcément une boisson). Cette valeur anaphorique suppose un accord interlocutif sur la relation, qui se vérifie avec la subordination : *di* s'utilise pour marquer le point de vue subjectif et oppositif du locuteur relativement à l'allocutaire (*mi sembra di, sono sicuro di, vi prego di*) alors que *da* suppose un accord préalable (*una fame da morire*) ; dans le cadre de la théorie des relations interlocutives de Douay et Roulland (Douay 2000) ceci ferait du système *di / da* une instantiation des configurations 1 et 2 (anticipation de la réception sémantique de la relation en termes d'opposition ou de consensus interlocutif).

- *piangeva di gioia / dalla gioia* : *d-* préconstruit le rapport (pleurer de joie est typique), et pour *i/a* tout se joue au niveau de la détermination. Sous zéro, il s'agit d'une classe de situations invoquées par le locuteur, avec identification symbolique pleur / joie. Par contraste, *piangeva dalla gioia* analyse la situation : face au pleur observé le locuteur interprète une cause, la joie ; entre les deux chose se crée un rapport d'antagonisme. On distingue deux niveaux de construction, l'improvisation du couple antagonique dans une situation occurrenceielle (*dalla gioia*) et, sur cette base, la construction d'une classe récurrente (*di gioia*), où symptôme et diagnostic sont fusionnés. Pour la classe, le pleur est l'indicateur de la joie par principe ; pour l'occurrence, le rapport relève d'une interprétation du vis-à-vis.

Pour conclure sur *di* et *da*, l'essentiel des valeurs, co-déterminées en contexte par l'interaction aux autres termes (verbes de mouvements) et situations discursives (prosodie...) exploite la valeur associative de *i* et dissociative de *a*. Toutefois, la portée interlocutive du contraste, elle, s'appuie sur la portée environnementale de l'oppositif : la forme non harmonique *di* fait prendre en charge la relation par un locuteur défini dans sa singularité oppositive (modalité), alors que la forme harmonique en *da* inclut le partage allocutif des sources de validation sémantique et relève d'une approche constructiviste de l'énonciation. Ce point, marginal pour la sémantique relationnelle abstraite de *di* et *da*, sera plus saillant pour les déictiques spatiaux.

##### 5. Adverbes locatifs proximaux : *aquí / acá* en espagnol, *qui / qua* en italien

En italien on observe une cline aréale assez nette entre les régions pratiquant exclusivement *qui* (nord) ou *qua* (sud – cf. la grammaire du dialecte sicilien de Pitré & Wentrup, qui ne donne que *ccà* pour *qui/qua* ; vs *ddà*) et celles où l'alternance joue avec un potentiel de contrastivité sémantique (quoi qu'en pensent les locuteurs qui s'interrogent sur la question), mais la question de l'aréalité se double de celle des sociolectes (on peut alterner *qui* et *qua* dans un langage non impliqué émotionnellement, mais se recentrer sur *qua* en contexte familial où les rapports langagiers sont colorés par le tissu affectif), celle de la différence entre langue ou dialecte régional (comme le napolitain) et variante régionale de l'italien (l'italien de Naples), et celle de la perception réciproque de la

contamination également réciproque de ces critères (par exemple la perception par un Frioulan de l'italien régional napolitain comme émotionnellement marqué et engagé alors même que pour le napolitain les usages et prosodies peuvent constituer la norme) ; on ne démêle pas toujours ce qui relève des modalités (inter)subjectives d'un dialogue donné et des modalités culturelles de référence pour le groupe intégrant. L'espagnol pose des difficultés comparables, avec peut-être moins de complexité pour des raisons géographiques et historiques, mais en renant compte de la divergence hispano-américaine. Le paradoxe est donc qu'un exemple, quel qu'il soit, est toujours interprétable par un auditeur ou lecteur dans les termes de son propre système, sauf s'il a clairement identifié le système du locuteur adverse, ce qui en exige une bonne connaissance. Prenons l'exemple :

- (7) *“Ven aquí hoy tu vas a saber lo mucho que te quiero, ven aquí siéntate junto a mí que te quiero contar de un amor al que no puedes ver, un amor tan inmenso que lo llevo por dentro no se puede medir y crece siempre mas, ven aquí que no puede existir quien pueda amarte tanto.*

Si ce locuteur pratique l'alternance *aquí* / *acá*, (et on l'ignore pour cet exemple), alors *aquí* peut légitimement être interprété soit en termes de proximité maximale (*junto a mí*), soit en termes d'association interlocutive (on précisera cela). Dans le cas contraire on aurait « tort » de prêter cette motivation au locuteur (je n'ai pas dit « intention », ces pratiques sont intuitives et largement inconscientes, sauf à être mises en exergue par un discours métalinguistique du type blog, généralement occasionné par le besoin de résoudre des problèmes d'incompréhension, de constat de décalage) ; et le contexte peut jouer un rôle fallacieux et ne prévient pas le risque de circularité (*junto a mí* ne confirme la valeur ultra-proximale de *aquí* que si le locuteur la pratique, sans compter que la valeur corroborative du contexte est un principe discutable en lui-même). Quant à l'allocutaire / interprétant, ou le lecteur, il conserve cette latitude interprétative liée à l'interaction entre ses pratiques personnelles et sa sensibilité à celles de l'autre, et si en la matière il réalise une pondération univoque (interpréter soit en fonction de lui-même, soit en fonction de l'autre qu'il connaît bien), il aboutira à un effet de monosémie radicale, occultant totalement la polysémie potentielle ; la détection de polysémie (et la nécessité de réaliser des hypothèses interprétatives) n'émerge que s'il y a constat de désaccord entre les pratiques locutives et les pratiques interprétatives canoniques (par exemple une alternance marquée *aquí* / *acá* lue par un lecteur qui n'en pratiquerait qu'un, ou alternerait différemment).

Ce principe de covariation interlocutive et polyglossique étant posé, imaginons que nous linguistes soyons capables de détecter le système de travail du locuteur reconstruit par notre lecture, et donc que nous soyons aussi capables d'ajuster notre système d'interprétation aux motivations du locuteur reconstruit – c'est exactement ce raccourci que prend toute grammaire lorsqu'elle propose des valeurs sémiotiques pour l'alternance, et ce faisant elle fixe en réalité une norme tendancielle et convergente. L'alternance *aquí* / *acá* articule plusieurs critères :

(i) une scalarisation du géocentre *hic* en termes de rayon restreint ou étendu relativement au locuteur. *Aquí* signifierait « ici exactement » et *acá*, « ici à peu près ». *Junto a mí* soulignerait cette valeur, mais *acá* est fréquemment utilisé avec un geste de pointage déictique soulignant la précision du géocentre ciblé ; les exemples qui contre-indiquent cette interprétation sont nombreux.

(ii) une distribution de la spécification du géocentre selon l'échelle temporelle de la conscience : *aquí* est cataphorique et pose un géocentre précédemment indéfini, il est « amémorial » dans le système guillaumien et « rhématique » dans la théorie des phases d'Adamczewski ; *acá* est anaphorique et présuppose un centre prédéfini et supposé connu dont il réalise le rappel : « mémorial » en psychomécanique, « thématique » en grammaire méta-opérationnelle. Et en effet, certains locuteurs diront à un enfant *ven aquí* pour l'inviter à se positionner au géocentre, puis s'énerveront en formulant *ven acá* si l'intéressé n'obtempère pas ; la pratique courante est d'ailleurs d'esquiver la première étape, heuristique, et de passer directement à la seconde, herméneutique, laissant entendre qu'il n'y aura pas de répétition et que l'exigence de résultat est immédiate, et présupposant que l'enfant va, de toutes façons, désobéir. Le choix de la forme thématique est une simulation d'anaphore, une supputation de conflit inévitable, un geste « d'auto-défense préventive ».

(iii) ce glissement de l'espace perceptuel (point (i)) au temps psychologique (point (ii)) nous place mécaniquement et à nouveau sur le terrain de l'intersubjectivité : d'un point de vue spatial, restreindre le géocentre au locuteur (*aquí*), c'est en exclure l'allocutaire, et faire du géocentre un point de vue oppositif et distinctif qui met en exergue la différence, éventuellement en envisageant de la réduire dans le cadre d'une négociation. Corollairement, *acá*, en élargissant le géocentre, ouvre la possibilité d'inclusions relatives au locuteur, et en premier lieu celle de l'allocutaire : *acá* est le géocentre interlocutivement partagé et relativement auquel le locuteur présuppose, suppute ou simule un accord préalable, projetant la question de l'anaphore sur celle des écarts intersubjectifs – mis en exergue par *aquí*, neutralisés par *acá*.

Dans l'exemple supra, si le locuteur alterne *aquí* / *acá*, alors *ven aquí junto a mí* est une démarche d'accompagnement diplomatique : dans la situation, le locuteur se pose seul comme repère géocentrique et invite l'allocutaire à s'y associer. Dans le cadre de la théorie des relations interlocutives de Douay et Roulland, *aquí* relèverait de la « configuration 1 » : un formatage de la réception interprétative qui, de manière générale, stipule que la définition sémantique est partagée entre un allocutaire contrasté, aux points de vues disjoints, qualitativement distincts ; les « *aquí* » interlocutifs ne sont pas les mêmes, et le « *acá* » à concerter n'est pas obtenu, ce qui fait de *aquí* un inaccompli constructiviste de la formation du géocentre interlocutif, et cette structure est dite associative en ce qu'elle annonce la prise en compte d'un point de vue interlocutif distinct. *Acá*, par contraste, saisit comme un accompli cette coordination interlocution / géocentre et permet au locuteur de décider seul de ce qu'il suppute être l'accord interlocutif relatif au géocentre ; *acá* est dissociatif en ce que l'allocutaire n'est plus associé à cette décision. Dans l'exemple suivant :

(8) *Ven acá, no me hagas correr... ;no me hagas que vaya detrás de tí!*

*Acá* pose pour cible de l'injonction impérative un géocentre censé jouir de l'adhésion interlocutive, dans le (vain) espoir de neutraliser l'altérité des points de vues, prévenir l'altérité des actions (*no me hagas correr* etc) et coordonner la dynamique de groupe, avec un curieux mélange d'abus de pouvoir métalinguistique parental et de chantage affectif porteur d'un aveu d'impuissance (pour ces nuances reconstruites il faudrait disposer des inflexions prosodiques, mimiques, kinésiques, constater de visu la corpulence de la mère, etc.).

L'opposition *aquí / acá* met en jeu l'ensemble de la couplage multimodal de l'expérience motrice, proprioceptive et perceptuelle :

- proprioception tactile du geste articulatoire par les capteurs nerveux répartis dans la cavité buccale (langue, palais principalement) : le geste de fermeture (*i*) guide la contraction spatiale du géocentre et sa restriction au locuteur, et le geste d'ouverture (*a*) oriente la dilatation spatiale du géocentre et ouvre le potentiel d'inclusion hétéro-locutive ;

- rétro-perception auditive des formants respectifs : *i*, caractérisant les mobiles sonores afférents dans l'espace par effet Doppler, motive la détection de l'incidence temporelle issue de l'avenir et détermine la portée cataphorique / prospective (effet d'annonce de la définition du géocentre et ouverture de négociations interlocutives) ; *a*, caractérisant les mobiles sonores spatialement efférents par effet Doppler, vectorise la détection de la décadence temporelle et détermine la portée anaphorique / rétrospective (supputation de préaccord relatif à un géocentre déjà repéré et défini, éventuellement déjà mentionné en contexte ; effet de redite).

- perception auditive de la réponse environnementale harmonique en environnement confiné (chambre d'écho) : *i* est caractérisé par l'impossibilité de réponse extérieure coordonnée, alors que *a* est caractérisé par la possibilité d'une telle réponse. Ceci fait que *i* motive une prise de position locutive qui n'engage que le locuteur, alors que *a* incorpore le retour environnemental où se définit l'existence de l'allocutaire, a inclut cette réponse de tu et fait du point de vue exprimé par *je* celui de *nous*.

Ainsi l'ensemble du spectre sémantique du contraste se construit-il sur l'ensemble du spectre de l'expérience multimodale des vocalisations. D'autre part, ce spectre sémantique réalise l'interconnexion phénoménologique entre la construction psychologique de l'espace (géocentre restreint au soi / élargi à l'autre), la psychologie du déroulement temporel (prospection / rétrospection psychologique : inférences et présupposés), la psychologie de l'intersubjectivité (transition dialogale de l'égo-centrage à l'altruisme). Il n'y a ni espace objectif, ni temps objectif, ni interaction objective, mais un processus interactionnel (dialogal et polysubjectif) de construction d'un espace-temps actionnel par la dynamique vocale qui aboutit à la construction collaborative dans le cadre d'une co-psychologie multiple que l'on réduit en transitant d'un état de départ (la différence) à un état d'arrivée (la convergence) avec, en chemin, deux saisies, l'un précoce (la configuration 1, différentielle), l'autre tardive (la configuration 2, conférencielle). Ceci fait de l'alternance *aquí /*

*acá* le vecteur vocal d'une *enaction polysubjective constructiviste* : elle permet à un couple dialogal de négocier la co-construction à plusieurs psychologies d'une mise en scène du rapport espace / temps / sujets comme terrain d'action(s) et de poser un constat de désaccord (*aquí*) ou d'accord (*acá*) fondant un diagnostic prévisionnel du devenir de la planification collaborative de l'action à inscrire dans le géocentre spatio-temporo-modal interlocutif, polysubjectif. Il ne s'agit pas simplement d'exprimer un point de vue, mais, pour le locuteur, d'aboutir à un diagnostic dont les deux, lui-même et l'autre, sont les bénéficiaires en tant que co-idéataires du processus vocal, et co-participants potentiels et associables, à l'action à planifier. On défend ici l'idée que la parole, loin d'être un acte d'expression, est un acte de cognition distribuée : un acte vocale de conduite de la co-idéation phénoménologique relative à une expérience partagée, matérielle (cas particulier du géocentre spatial, perceptuel et indexical par définition), discursive, et dans un « double contexte psychologique » (dialogisme). Tout le problème est de gérer conjointement la construction de la représentation scénique qui catalyse l'action et la réduction des spécificités psychologiques et phénoménologiques initiales relatives à l'expérience vécue ensemble et la construction co-enactive de cette représentation. Et donc, on montre par là même que l'analyse cognématique trouve dans les symboles sémiotiques vocaux externalisés pris pour modèles comportementaux par les « intersujets » les agents sensori-moteurs de la conduite de cette action cognitive distribuée sur l'environnement (phonie, graphie), les corps, les esprits et l'intersubjectivité.

La *Real Academia de la lengua de Yucatán* signale un développement pragmatique de *acá* caractéristique de cette démarche :

(9) **Real Academia de la Lengua de Yucatán:**

*En Yucatán tenemos algo así como la **contraproxémica**. Las frases que ocupamos sobre la distancia, en realidad no hablan de ella, sino de la empatía con el orador. Por ejemplo, si uno quiere llamar la atención de otra persona, en lugar de decirle "Oye", "Hey", "Por favor"... En Mérida se dice "Ven acá" lo cual no significa "ven acá" sino algo como "pon atención a lo siguiente" o "escucha esto" o "Corroborá lo que digo".*

*A veces en las conversaciones cotidianas se nos sale el "ven acá" cuando no queremos que nuestro interlocutor se acerque, sino para requerirle su atención hacia nuestro punto de vista. A los que no son yucatecos a veces les cuesta trabajo seguir una conversación porque cada vez que escuchan un "ven acá" se acercan al orador, así que si la plática es llevada por tres o cuatro, llega un momento en el cual piensa que todos se disputan su atención o que en realidad es innecesario que pidan que se acerque en cada intervención de cada locutor. Acaban mareados.*

*Por ello a veces resulta desconcertante que estando en la cantina con unas copas de más y con el compadre yucateco apoyado en nuestro hombro le escuchemos espetar "Ven acá". Cuando en realidad ya ni la etiqueta social ni las reglas de la física clásica permiten ese hecho.*

*¿Si me doy a entender? A ver, vengan acá...*

Cet emploi de *acá* s'est démotivé en matière de deixis spatiale et s'est recentré sur la valeur opératoire de coordination poly-psychologique. Dans une étude à paraître dans les *Travaux du Cerlico* (2008) consacré à l'impératif, Corinne Filiu décrit précisément le même coulissement du spatial à l'inter-psychologique pour les emplois de *vamos* par des locutrices sur le marché de Valencia (étude de corpus oral enregistré).

### **Qui / qua en italien**

Les grammaires descriptives se contentent de dire que *qua* désigne un *hic* plus étendu que *qui*. Notre système d'analyse est sur le principe le même que précédemment, mais dans le détail pragmatique on observe une différence importante : l'espagnol semble réserver le clivage *aquí / acá* à l'oralisation et au dialogisme direct, l'écrit préfère *aquí* et isolant le locuteur en tant que scripteur distancé du lecteur potentiel ; on constate également que l'alternance *aquí / acá* est fortement solidaire de l'environnement contextuel (type de verbe, complémentation, prosodie etc). En italien, on trouve très fréquemment dans des textes écrits des alternances *qui / qua* qui négocient le rapport scripteur / lecteur dans les termes posés pour *aquí / acá* pour la relation interlocutive immédiate :

- (10) *Lunedì sera - sono finalmente arrivato qua a Bristol. (...)*  
*Di fianco alla mia camera c'è quella di Vicky, ma non posso descriverla perché non l'ho mai vista, né Vicky ne' la camera, che è sempre chiusa a chiave (e' l'unica, le altre camere non hanno le chiavi). Vicky, a detta di Sue, è una ragazza di famiglia benestante, ha il ragazzo qua a Bristol e i genitori - di origine italiana - in una cittadina a qualche chilometro da qui, per cui è molto poco spesso a casa.*

*Qua* est anaphorique et pose Bristol comme géocentre partagé par le couple scripteur / lecteur, non pas en tant qu'espace matériel de co-existence spatiale, mais comme espace thématique ou topique de la conversation virtuelle, le récit fonctionnant sur un mode allocutif. Inversement, *qui* apparaît quand il s'agit de décrire le *ragazzo* en dévoilant des éléments de connaissance non partagée : valeur cataphorique de présentation, effet d'annonce et de découverte, et posture interlocutive oppositive (« c'est moi qui sais et je te l'apprends »). Pour cette raison, *qua* précède souvent *qui* en cohésion discursive : le premier constitue le cadre ou fond de tableau, le support thématique relativement auquel un apport singularisé, un commentaire, va pouvoir être apporté par le scripteur au lecteur. Et par rapport à l'espagnol, l'alternance *qui / qua* joue plus librement en contexte, à compris en adposition adverbiale, et avec moins de contraintes de type *aktionsart* verbal ; seule compte la délimitation de la source du point de vue. Autre exemple, de fonctionnement similaire :

- (11) *Io sono detenuto qua a Forlì da due anni e mi rimangono 10 mesi, sono della provincia di Bergamo, il carcere qua a Forlì a fronte di tanti altri carceri, è un carcere diciamo morbido, anche qui c'è il problema*



*sovraffollamento, come in tutti i carceri ma qui le celle sono quasi tutte singole e ci lasciano il pomeriggio aperti fino alle 19:30. (...) (...*

*Io da qualche mese usufruisco di permessi premio e mi reco a Bergamo dalla mia famiglia.*

*Qui frequento il 4° anno di ragioneria, da quasi due anni sono bibliotecario/scrivano volontario, alternativamente lavoro come cuoco e frequento il corso di pittura, ho anche partecipato ad una mostra di pittura alla fiera contemporanea d'arte di Forlì dove ho presenziato personalmente autorizzato dalla direttrice.*

*Qui poi sono un punto di riferimento per i miei compagni, li aiuto con istanze, lettere, ecc. ecc. Mi piace fare volontariato, il 26 novembre sono uscito a fare volontariato per i supermercati di Forlì per la raccolta alimentare "Banco Alimentare" con i volontari C.D.S.*

## 6. Adverbes locatifs distaux: *lì / là* (italien), *allí / allá* (espagnol)

Avec les mêmes réserves que précédemment sur (a) la diversité des pragmatiques des microsystemes et des jeux d'alternances, (b) la possible polyglossie des sujets sur la question et (c) la coordination interlocutive de cette variation par l'acte de langage, on retrouve la même systématique chez les locuteurs pour qui on peut identifier une alternance sémantiquement pertinente. En espagnol, *allí* pose un ailleurs relatif au géocentre étroit *aquí* restreint au locuteur, et reporte la démarche d'opposition interlocutive sur cet exocentre. Dans l'exemple suivant, cette démarche est explicitement déterminée par le verbe *discrepo* :

- (12) *Lo único donde discrepo es que no es ni de aquí ni de allí: para escribir en castellano faltaría la "ñ" y para escribir en catalán la "ç". Dejémoslo en "para todos". [a propos d'une publicité Coca-Cola avec des erreurs de graphie]*

Corollairement, *allá* dérive de *acá* un exocentre élargi et inclusif, censé représenter un accord interlocutif des points de vue.

- (13) *Quienes hoy son "los de acá", mañana serán "los de allá".*

Il s'agit de football : les joueurs qui aujourd'hui sont dans *notre* équipe, demain seront parmi *nos* adversaires ; le supporter réalise des repérages qu'il présente comme ceux du groupe, allocutaire compris, et non les siens propres.

Ces emplois sont « cognémiquement harmoniques » (deux *i* ou deux *a*) en raison du positionnement du contraste relativement au même point de vue, oppositif (*i*) ou partagé (*a*). En dehors de ces cas il est habituel d'opposer *aquí* à *allá* : autant la forme non marquée du couple *aquí / acá* est la première (congruence du géocentre étroit à la figure du locuteur), autant celle du couple *allí / allá* est la seconde (congruence de l'exocentre distant à l'élargissement interlocutif), est *allí* est explicitement marqué (oppositivité du point de vue locutif). \**más allí* n'est pas attesté, *más allá* l'est : la comparaison des loci s'appuie sur un consensus interlocutif

relatif au repère et est anaphorique et présupposante ; il serait incohérent, et opérationnellement discongruent et « inconvenant », de soumettre à l'allocutaire le dépassement cognitif (mas) d'un géocentre auquel il n'a pas été préalablement associé (*allí*). Enfin, la forme *ahí* indétermine l'opposition proximal / distal (*aquí / allí*), non pas en focalisant précisément un seuil, mais en indifférenciant la limite :

- (14) [cours de salsa, commentaire d'une video]  
*Eso que ven ahí es salsa de academia, la verdadera salsa la tenemos dentro para bailar salsa. primero tienes k sentir la musica...*

Ni "ici" ni "là" stricto sensu, mais dans l'espace décloisonné où coexistent le sujet et l'objet. Alors « pourquoi \**ahá* » ? La question est illégitime si la diachronie n'a présenté aucune forme candidate à ce devenir ou si la contrainte morpho-phonologique l'a bloquée (gémation et coup de glotte), mais il est intéressant de constater que la forme qui n'est pas soumise à l'analyseur interlocutif est celle de l'indifférenciation spatiale (voir également la relation au déictique *ese* avec ses corrélations espace / personne). Serait-il pertinent de porter des regards contrastés sur l'indifférenciation ? Ce système *aquí / acá, ahí, allí / allá* rappelle le système de la modalité en anglais, qui binarise en termes interlocutifs le champ du possible (*may / can*), celui du certain (*shall / will*), mais pas le champ intermédiaire de transition dynamique (*must*) : deux instantiations d'une même topologie cognitive, deux mises en scène de deux domaines de psychologie intersubjective par le même analyseur constructiviste ? Voir aussi la structure du mode indicatif français selon Guillaume, avec deux passés, un présent et deux futurs (dont le « conditionnel ») et la même concertation dialogique pour les époques non présentes, en contraste avec l'évidence immédiate du présent.

En italien, le contraste interlocutif organise également le contraste *lì / là*. Dans la citation (1), la jeune femme défend au moins quatre idées : (a) que la théorie de l'indifférenciation *i/a* est contre-intuitive dans son expérience langagière, (b) que si son expérience est à ce point singulière son idiolecte la caractérise en propre et par opposition à autrui (sa conclusion), (c) que l'espace ne motive pas le contraste (à deux reprises, au début du passage et avec l'anecdote du bel homme qui passe dans la rue – *là* ne devient pas *lì* quand il se rapproche) ; et (d) que l'alternance est réglée par le jeu des coalitions : au téléphone, *lì* associe la personne entendue en arrière plan dans un exocentre positionné comme un ailleurs relatif à la fille, mais pas à la mère, pour qui cette tierce personne est « ici » (usage signalé par Moretti 2005, p.185 : *Carlo è lì da te ?* qui remplacerait le *costí* toscan dans certaines autres variétés d'italien selon Magni 1988) ; l'important n'est pas l'espace en tant que tel, mais comme contrainte distribuant les conditions d'accès à la connaissance en fonction des positions occupées : la mère voit, la fille non. Inversement, pour l'exemple du joli garçon, la complicité entre amies sur le regard porté est totalement indépendante de la distance physique, vu qu'elles sont ensemble, se parlent, et apprécient la scène de concert. On laisse de côté deux questions, pourtant importantes, (a) le système ternaire propre au toscan avec *costí / costà* (également affecté par le contraste *i/a*) et sa « simplification » par les systèmes binaires, et (b) les faits de covariation verbe /

adverbe : la préférence dans certaines variétés des formes en *i* après un verbe locatif et des formes en *a* avec un verbe de mouvement, selon le contraste stabilisation (*i*) / transition (*a*) déjà signalé pour *di* et *da*.

## 7. Ici et là en français

Le français n'a certes pas doublonné ses marqueurs proximal et distal, mais il les a réanalysés en vertu de la même opposition interlocutive. Il est en effet connu que le plus souvent on dit « là » à autrui pour signifier « ici ». Une analyse un peu simpliste serait d'y voir une inversion déictique des centres de repérage par l'interlocution : par altruisme ou par empathie pédagogique, on guide l'autre vers le « ici » locatif ciblé en le lui présentant comme un « là » relatif à sa propre position. Ce n'est pas faux, mais les contextes montrent clairement qu'il s'agit en fait bien du contraste interlocutif précédemment décrit :

- (15) - *Je suis là !*  
 - *Où ça ?*  
 - *Ben, ici ! Dans le bureau !*

« là » implique que la localisation devait aller de soi pour les deux (configuration 2). Ce n'est pas le cas, donc le locuteur réamorçe la procédure, « reboote » le système, en présentant son géocentre et le mettant en attente d'accord allocutif (configuration 1). Ici introduit un point de vue contrastif, voire polémique :

- (16) *"Moi, je suis ici aux côtés d'un ami, d'un camarade et aussi à ses côtés parce qu'il fait partie de ceux qui entendent ce qu'est la voix de la jeunesse dans la famille socialiste et qui ressemble étrangement au-delà de la famille socialiste à ce qui peut se dire chez les jeunes", a précisé le président du MJS.*

Ceci devient particulièrement flagrant avec les subordonnées infinitives finales introduites par *pour* ; face à la planification de l'action, *ici* fait du plan proposé le choix du locuteur (en amont de toute concertation, et donc en opposition, configuration 1) alors que *là* suppose un accord préalable, prévoit un agrément collaboratif (configuration 2), généralement en raison de faits de présupposition (l'autorité d'un juge, d'un politicien, d'un enseignant – le positionnement socio-culturel est alors le garant de la légitimité de la supputation) :

- (17) *Moi je dis, il faut aimer tout le monde, on n'est pas sur cette terre pour s'engueuler, on n'est pas ici pour tuer, on n'est pas ici pour critiquer, on doit juste apprendre à vivre en communauté !*
- (18) *Un de mes collègues socialistes et moi-même avons fait part de nos commentaires. Ce qui a eu pour effet d'exaspérer l'adjoint aux finances et de déplaire à la majorité. Mme le maire, elle, est sortie de ses gonds pour tenter de nous faire sa coutumière leçon : "On n'est pas ici pour faire de la politique !" Ah bon ? C'est pour jouer aux billes en se faisant des risettes, peut-être ?*

- (19) Moi, je suis là pour exécuter. Ce n'est pas à moi de dire si c'est une initiative positive ou pas.
- (20) UN DOSSIER VIDE  
 10 heures. Tribunal de Grande Instance de Paris. Changement de décor. La tension est palpable. Deux jeunes manifestantes, Julie et Sarah, sont jugées pour violence contre les forces de l'ordre. Quand la présidente du tribunal évoque les faits reprochés à Sarah, la voix n'est pas assurée vu le peu d'éléments apportés au dossier. «On n'est pas ici pour juger des opinions», rappelle-t-elle un peu hautaine. La jeune étudiante en histoire aurait «lancé contre huit CRS une canette en verre». La présidente l'interroge: «Vous persistez à dire que vous n'avez rien lancé?» –«J'ai seulement brandi des slogans» –«Vous voulez dire que vous avez vociféré des slogans!» Irritée, l'avocate de Sarah prend la parole: «Il n'y a pas de faits dans ce dossier, et pourtant cette personne a fait une garde-à-vue, pour rien.» Dans le public, un jeune souffle: «Ils veulent juste casser le mouvement par la peur.» En colère contre des dizaines de procédures similaires, maître Thérel continue: «Je voudrais aussi signaler que la publicité des débats n'est pas respectée puisque vous ne laissez pas entrer tous les gens à l'intérieur de la salle.» Le public s'emporte. La présidente: «Dans une salle d'audience, on n'est pas là pour manifester!» La relaxe sera prononcée.

Cette alternance est parfois exploitée par jeu, sans rien perdre de sa finalité :

- (21) *C'est pas tout ça, mais on n'est pas ici pour être là.  
 En tant que TZR, je ne suis pas là pour être ici.  
 On n'est pas là pour être ici : Dictionnaire absurde du rugby (Serge Simon)  
 On n'est pas là pour rester ici (centre de rétention administrative).  
 On n'est pas là pour vivre ici (travailleur clandestin).*

Pour l'italien on observe une majorité de *qua* + infinitif, pas d'exemples croisés, et une minorité de *qui* + infinitif, dans des valeurs oppositives nettes :

- (22) *Desideriamo ricordare che il sito non è una testata giornalistica, né un qualsiasi movimento di pensiero e/o sovversivo... non siamo qui per reclutare nessuno, ma per cercare di sensibilizzare l'attenzione di più esseri possibili su ciò che viene continuamente occultato dai giornali e dalle televisioni del sistema... .*

En espagnol, une alternance *aquí* / *acá* qui peut être aréale, mais aussi des exemples croisés qui contrastent nettement les configurations 1 et 2 :

- (23) *Estoy aquí para aprender, y espero me demuestren cuando fallo, ... pero quiero que sepan, que no estoy acá para joderle la vida a nadie.*
- (24) *sin embargo, no estoy acá para excusarme o dar grandes introducciones, sólo estoy aquí para narrarles (una aventura)*

La négation révoque le point de vue prêté à l'autre, l'affirmation introduit en opposition une rectification de source exclusivement élocutive.

### Conclusion

On propose donc que l'alternance *i/a* dans les langues étudiées et dans le cadre des microsystèmes considérés est modélisable en termes de procédures sensori-motrices phonatoires vectorisant des procédures de construction du sens dans le cadre de l'idéation par l'acte de parole. Ceci s'inscrit dans le cadre d'une théorie générale de la parole comme système social de « tokens » phonatoires permettant la conduite par la phonation individuelle de l'idéation intersubjective coordonnée, contrastée, et distribuée (implication des cerveaux, des corps et de l'environnement. Parler, ce n'est pas « s'exprimer » ni simplement « communiquer », mais (se/nous) faire penser, et constituer un *nous* agentif par cette opération même, sur de multiples échelles (interlocution, et communautés, via la récurrence orale et la stabilisation sémiotique écrite relayée par les symboles visuels de la phonation). Et les cognèmes sont des segments de ce protocole vocalo-sémantique, les plus petites unités de sub-action langagière identifiées à ce jour, avec leur rôle spécifique et leur place dans la combinatoire.

Pour *i/a* spécifiquement, l'invariant est un complexe sensori-moteur articulante par couplage trois niveaux liés à l'articulation (fermeture / ouverture), l'audition immédiate (les formants) et la réverbation harmonique par un environnement en chambre d'écho. Ce complexe hiérarchise un système de valeurs articulante en continu la construction de représentations de l'espace déictique et d'action, du temps psychologique en termes de mémoire et de savoir (établi ou à obtenir), et d'intersubjectivité, celle-ci étant la base empirique contraignante de l'acte langagier. Il s'ensuit une polyfonctionnalité de la parole : en même temps qu'on distribue vocalement le protocole d'idéogénèse, on positionne certaines opérations intermédiaires dans l'espace intersubjectif en affichant ce qu'on fait prendre en charge par qui – soi-même exclusivement, ou soi-même en incluant autrui. L'alternance *i/a* se joue sur le confinement dialogal, mais d'autres marqueurs prévoient l'inclusion de voix reconstruites, culturellement partagées, attribuées à des sources collectives, culturelles, anonymes, autres que celles des partenaires interlocutifs – ce en quoi il y a contact avec la polyphonie. L'italien et l'espagnol présente d'autres faits modélisables selon la cognématique (Bottineau 2007a) et tout reste à faire.

Toutefois, on ne prétend pas au réalisme cognitif universel du système d'interprétation proposé : il est reconstruit à partir de l'observation des manifestations sémiotiques stabilisées des actes de langages, et il est effectivement observé dans sa mise en œuvre chez des interlocuteurs non avertis ; mais il s'agit des manifestations d'un système dynamique que tout sujet doit interpréter (à la manière d'une partition) et former via son expérience personnelle et acquisitionnelle en milieu social et culturel, la faisant inévitablement varier. Le sujet élabore *son*, voire

ses systèmes cognémiques à partir des manifestations symboliques extérieures acoustiques et orales par mise en corrélation à des affinités somato-cognitives et non directement par détermination somato-psychique directe, ce qui s'appelle « piloter aux instruments ». L'unité communautaire est partiellement préservée par la relative uniformité des « instruments », les sollicitations sémiotiques et les correspondances sémio-génétiques mises en contrepoint dans l'interface enactive ; et la diversité est motivée par celle de l'expérience qui vectorise l'acte d'interprétation constituant le système et l'individuation autopoïétique relative de cet acte. On évite ainsi l'erreur de croire que chaque individu résume l'entier de la sémiogénèse à son échelle dans son développement personnel ; on intègre l'approche externaliste qui projette dans l'environnement les symboles matériels dynamiques récurrents et stabilisés de la procédure cognitive individuelle et coordonnée de la concertation du sens, du savoir et de l'action *par l'action* ; on équilibre les déterminismes mécanistes et l'espace de liberté aléatoire et intentionnelle.

Pour cette raison, nous plaçons la contrainte de diversité et ses motivations pragmatiques au cœur du modèle, considérant que les interprétations de l'empirie sémiotique varient et se heurtent, donc cohabitent, donnant lieu à des faits de polyglossie et à l'émergence auto-organisée (sur le net entre notamment) d'une coordination métalinguistique populaire sur la question, illustrée par nos exemples ; une théorie du langage fondée sur l'expérience du vivant est à ce prix. On tente ainsi d'aboutir à un modèle réaliste qui ne dénature pas par une schématisation caricaturale la complexité et le polyfacétisme des comportements observables.

## BIBLIOGRAPHIE

- Adamczewski, H. & Delmas, C. (1982), *Grammaire Linguistique de l'Anglais*, Paris, Colin.
- Barou-Lachkar, F. (2005), *Cours particulier de grammaire italienne*, Ellipses.
- Bottineau, D. (2003), « Les cognèmes de l'anglais et autres langues » in Ouattara, A. (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs, Théories et applications, Actes du Colloque de Tromsø organisé par le Département de Français de l'Université, 26-28 octobre 2000*, Gap, France, Ophrys, 185-201.
- Bottineau, D. (2004), « Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N » in DELMAS, C. & ROUX, L., *La contradiction en anglais, C.I.E.R.E.C. Travaux 116*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 27-53.
- Bottineau, D. (2005), « Prédication et interaction cognitive en basque » in François, J. & Behr, I., *Les constituants prédicatifs et la diversité des langues, Mémoires de la Société de Linguistique, XIV*, Louvain, Peeters, 97-132.
- Bottineau, D. (2005), « Périphrases verbales et genèse de la prédication en langue anglaise » in Le Querler, N. & Bat-Zeev Shyldkrot H. (dir.), *Les périphrases verbales, Lingvisticae Investigationes Supplementa 25*, Benjamins, 475-495.

- Bottineau, D. (2007a), « The Cognemes of the Spanish Language: towards a Cognitive Modelization of the Submorphemic Units in the Grammatical Words of the Spanish Language » in *The Public Journal of Semiotics*, vol. 1, no2, 50-74, <http://www.semiotics.ca/issues/pjos-1-2.pdf>
- Bottineau, D. (2007b), « Cet étrange étranger, l'allocutaire : l'exemple des relations unité / ensemble » in Girard, G. (éd.), *L'étrange / étranger*, Atelier linguistique de l'ALAES, 46e congrès de la SAES, Nantes, 12-14 mai 2006, C.I.E.R.E.C. Travaux, Publications de l'Université de Saint-Etienne.
- Bottineau, D. (2008a), « Language and enaction » in Stewart, J., Gapenne, O. & Di Paolo, E. (ed.), *Enaction: towards a new paradigm for cognitive science*, MIT, à paraître.
- Bottineau, D. (2008b), « La morphosyntaxe allocutive du sens grammatical » in *Revue de Sémantique et Pragmatique* 19/20, 71-98.
- Cadiot, P. & Visetti, Y.-M. (2001), *Pour une théorie des formes en sémantiques, motifs, profils, thèmes*, Paris, PUF.
- Danon-Boileau, L. (1983), « *This, that, which, what* et la construction de la référence » in *Travaux du CIEREC XXXIX, Méthodes en linguistique anglaise*, Université de Saint-Etienne.
- Danon-Boileau, L. (1991), « De quelques préjugés relatifs à l'usage des notions de motivation et d'iconicité » in *Faits de langues, 1, Motivation et iconicité*, PUF, 79-87.
- Dardano, M. & Trifone, P. (1985/1999), *La lingua italiana*, Zanichelli.
- Dardano, M. & Trifone, P. (1995/1999), *Grammatica italiana, con nozioni di linguistica*, Zanichelli.
- Douay, C. (2000), *Éléments pour une théorie de l'interlocution, Un autre regard sur la grammaire anglaise*, Presses Universitaires de Rennes.
- Erard, Y. (1998), « De l'énonciation à l'enaction. L'inscription corporelle de la langue » in *Cahiers de l'Institut de Linguistique et des Sciences du Langage, n° 11, Mélanges offerts en hommage à Mortéza Mahmoudian, tome I et II*.
- Guillaume, G. (1964), *Langage et science du langage*, Paris, Québec, Nizet/P. U. Laval.
- Larthomas, P. (1988), « Notes sur *ça, ci* et l'alternance *i/a* en français » in *Grammaire et histoire de la grammaire, Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, recueil d'études rassemblées par Blanche-Benveniste, C., Chervel, A. & Gross, M., Publications de l'Université de Provence, 271-9.
- Luquet, G. (2004), *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*, Madrid, Arco / Libros.
- Macchi, Y. (1986), « Du rôle du signifiant dans la genèse du sens énonciatif », *Langages*, 82, 67-82.
- Magni, M. (1988), *I più comuni errori di italiano*, Paris, Editions De Vecchi.
- Maturana, H. (1978), « Biology of language: The epistemology of reality », in Miller, G., and E. Lenneberg (éd.), *Psychology and Biology of Language and Thought: Essays in Honor of Eric Lenneberg*, New York, Academic Press, 1978, 27-64.
- Maturana H.R. & Varela F.J. (1980). *Autopoiesis and cognition: the realization of the living*. Reidel, Dordrecht.

- Molho, M. (1988), « L'hypothèse du « formant » : sur la constitution du signifiant : esp. *un/no* » in *Grammaire et histoire de la grammaire, Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, recueil d'études rassemblées par Blanche-Benveniste, C., Chervel, A. & Gross, M., Publications de l'Université de Provence, 291-303.
- Moretti, G. B. (2005/2008), *L'italiano come prima o seconda lingua nelle sue varietà scritte e parlate, volume I. forme – strutture – usi*, Perugia, Guerra Edizioni.
- Nobile, L. (2008), « Sémantique et phonologie du système des personnes en italien : un cas d'iconicité diagrammatique ? » in Louis Begioni et Giancarlo Gerlini (éd.), *Sémantique et lexicologie des langues d'Europe*, Actes du colloque des 22-23 octobre 2007, Université de Lille 3 "Charles de Gaulle" (à paraître).
- Peirce, C. S. [1894] « What is a Sign » in Houser; Kloesel (ed.). *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings. Vol 2. (1893-1913)*, Indiana University Press.
- Philps, D. (2003), « L'invariance sub-lexicale et le marqueur » in *Anglophonia / Sigma 14*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail : 177-193.
- Pitré, G. & Wentrup, C. F. (1995), *Grammatica siciliana del dialetto e delle parlate*, Palermo, Flaccovio Editore.
- Robert, S. (ed.). (2003), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation*, Louvain-Paris, Peeters.
- Tollis, F. (1998b), « Le couplage analytique des morphèmes en /un/- et en -/l/-, vu de l'espagnol » in Leeman, Danielle, Boone, Annie *et alii*, *Du percevoir au dire. Hommage à André Joly*, Paris, L'Harmattan, 132-145.
- Toussaint, M., (1983), *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier.
- Varela F., Thompson E. & Rosch E. (1993), *The Embodied Mind: Cognitive Science and Human Experience*, Cambridge, MIT Press.
- Viel, M. (1993), « L'opposition i-æ en anglais : ordre des voyelles, ordre des mots, iconicité » in *L'ordre des mots II - Domaine anglais, CIEREC, Travaux LXXXI*, 181-193, Saint-Etienne.



## **NOUVEAUX DEFIS ET NOUVEAUX OUTILS POUR L'ETUDE DES LANGUES ROMANES: L'ENSEIGNEMENT SIMULTANE (EUROM4) ET LES CORPUS ORAUX PARALLELES (C-ORAL-ROM)**

**JOSE DEULOFEU<sup>1</sup>, SANDRINE CADDEO<sup>2</sup>**

**ABSTRACT.** By understanding the mechanisms of reading in a foreign language (orientated towards the study of a single language family – the Romance languages) we can notice a process of “spontaneous comparison” adopted by learners – a process that determines new perspectives on Language function awareness.

*Keywords:* foreign language, learners, reading, Romance languages, “spontaneous comparison.”

Nous allons présenter deux ouvrages que notre Groupe de recherche a contribué à élaborer. Le premier, intitulé C-Oral-Rom met à la disposition des enseignants et des chercheurs le premier corpus parallèle de quatre langues romanes dans leurs variétés orales. Le second est une méthode d'apprentissage de la lecture dans ces même quatre langues romanes. On pourrait imaginer que le premier donne lieu à une exploitation dans le sens du second et débouche sur l'élaboration d'une méthode de compréhension orale. Ces ouvrages ont bénéficié de fonds européens prévus dans des programmes dont l'objectif est de développer le multilinguisme en Europe afin de trouver une solution alternative au développement d'une langue unique de communication entre les citoyens et les institutions des Etats membres, ce que l'on désigne par « le tout anglais ». Nous présenterons successivement les aspects originaux des deux ouvrages.

### **Partie 1: « C-Oral-Rom » (*Corpus Oral Roman*)**

#### **Présentation générale**

Il s'agit essentiellement de la mise à disposition d'un corpus d'oral spontané de quatre langues romanes. Il comporte 1 200.000 mots également répartis entre Italien, Français, Portugais et Espagnol, 772 transcriptions de 123 heures de parole spontanée qui sont accompagnées d'un DVD contenant les fichiers son originaux.

---

<sup>1</sup> Professeur, Université de Provence, Linguistique française, E-mail : deulofeu@up.univ-mrs.fr,

<sup>2</sup> MCF, Université de Provence, Laboratoire Parole et Langage, E-mail :

[sandrinecaddeo@hotmail.com](mailto:sandrinecaddeo@hotmail.com) Spécialiste en description syntaxique du français écrit et oral;  
Recherches dans le domaine de l'intercompréhension entre langues romanes: aspects écrit et oral.

Ces ressources textuelles et sonores sont associées à des outils en permettant diverses exploitations : un concordancier et un analyseur de mélodie. Il est notamment possible de combiner les deux. Le premier permettant de retrouver les occurrences d'un mot ou d'une séquence de mots que le second permet d'entendre en contexte.

Les langues romanes ont fait l'objet de nombreuses études et de quantité de publications. Mais les variétés orales sont sous-représentées dans ce corpus. Les ressources orales disponibles concernent essentiellement de l'oral enregistré dans des conditions artificielles (interviews) et relèvent de domaines sémantiques et discursifs particuliers (récits de vie). En outre, les rares données d'oral spontané se présentent sous des formats disparates et avec des critères d'échantillonnage non standardisés. Elles sont enfin d'accès difficile et impossibles à comparer. Or aussi bien la recherche fondamentale en linguistique que les applications en traitement informatique ou en pédagogie ont besoin de données linguistiques en contextes « naturels » diversifiés.

Les objectifs de C-Oral-Rom :

A partir du constat précédent, il était possible de se fixer les objectifs suivants :

- Fournir des échantillons comparables de langue orale pour les quatre principales langues romanes ;
- Présenter les principaux paramètres permettant de mesurer la variation linguistique à l'oral ;
- Permettre une exploitation directe et facile des ressources linguistiques que fournissent les enregistrements et transcriptions de langue orale (concordancier, analyseur de mélodie).

C'est sur la base de ces objectifs que quatre équipes universitaires (Aix-Marseille I, U. Firenze, U. Autonoma de Madrid, U. de Lisboa) ont réalisé C-Oral-Rom. Pour le public, la diffusion est assurée de la façon suivante :

1) Pour les entreprises et les laboratoires de recherche :

9 DVD contenant les fichiers décompressés et décryptés ainsi que le logiciel d'analyse de mélodie Winpitch-Corpus, distribué par European Language Resources Distribution Agency (ELDA)

<http://www.elda.org/catalogue/en/speech/S0172.html>

2) Pour un public universitaire :

Un livre accompagné d'un DVD : C-Oral-Rom. Integrated Reference corpora for romance languages édité par E. Cresti et M. Moneglia., Publié par Benjamins (Corpus Linguistics Studies, series 15)

[http://www.benjamins.com/cgi-bin/t\\_bookview.cgi?bookid=SCL%2015](http://www.benjamins.com/cgi-bin/t_bookview.cgi?bookid=SCL%2015)

La présentation du corpus et les études sont en anglais pour assurer une diffusion maximale de l'ouvrage. Chaque sous corpus est conçu comme un corpus de référence dont les diverses rubriques peuvent être étendues à volonté. La variation linguistique est représentée pour chaque langue et des études contrastives peuvent être menées entre les langues. Le corpus présente un échantillon significatif de langue spontanée dans différents contextes et situations de communication comparables de langue à langue.

Les paramètres d'échantillonnage sont identiques pour chaque langue et varient en fonction du registre de langue conformément au tableau suivant :

Tableau 1

<i>Language type</i>	<i>Sociological context</i>	<i>Structure of the communication event</i>
<b>Informal</b>	Family/private Public	Dialogue Multi-dialogue Monologue
<i>Language type</i>	<i>Channel</i>	<i>Typical domain of use</i>
<b>Formal</b>	<b>Natural context</b>	political speech, political debate; preaching; teaching; professional explanation; conference; business; law
<b>Formal</b>	<b>Media</b>	talk shows; scientific press; reportage; interviews; sport; news; weather forecast
<b>Informal</b>	<b>Telephone</b>	Private conversations; human-machine interactions

Pour les registres formels (durée : 20mn, longueur moyenne de 3000 mots), il est rentable de définir les échantillons à partir d'une liste finie de types d'utilisation de la langue (explications techniques, sermons, plaidoiries, médias).

Pour le registre informel (durée 10mn, longueur moyenne de 1500 mots), on ne peut définir a priori les types d'utilisation. Aussi la liste des contextes est laissée ouverte. L'échantillonnage est fait sur la base du contexte social (public/privé) ou de la structure de la situation de communication (monologue/dialogue).

Une partie des paramètres n'a pas été contrôlée, comme les thèmes (précisés dans les métadonnées) et les caractéristiques socio-professionnelles des locuteurs. Et on a cherché à neutraliser certains paramètres :

- l'origine géographique. Il s'agit de locuteurs vivant en milieu urbain dans des grandes agglomérations.

- le statut social : il s'agit de locuteurs ayant terminé leur scolarité obligatoire, sans distinction de profession. A la différence d'autres corpus (BNC, Deutch Corpus), c'est le contexte d'énonciation qui est le paramètre de variation privilégié.

Les fichiers sons et les transcriptions sont présentés avec les données suivantes:

- Présentation du texte et de son thème ;
- Format du texte : Une transcription orthographique avec représentation du dialogue en format CHAT ;
- Marquage du découpage prosodique et des unités de texte ;
- Alignement de la transcription et du son en fichier XML

Par ailleurs, le texte a été analysé en parties du discours au moyen du logiciel Cordial et lemmatisé, ce qui permet des requêtes sophistiquées.

On peut dire en résumé que C-Oral-Rom fournit :

- des données annotées pour l'enseignement des langues romanes orales ;
- un cadre pour l'étude linguistique et prosodique de la langue parlée ;
- un corpus de textes de complexité variée.

### **Possibilités d'exploitation linguistique**

C-Oral-Rom répond par là à la fois à la demande des chercheurs en langues romanes et aux enseignants qui cherchent à étendre à l'oral l'utilisation de documents authentiques dans leur démarche pédagogique. Pour l'étude des spécificités de l'oral spontané, il est possible de présenter l'organisation de types de discours à partir d'extraits « longs » : narrations, explications, conversations, etc. Mais il est également possible d'étudier des domaines structuraux plus spécifiques, par exemple les modes de production de l'oral :

- élaboration progressive des structures par les locuteurs dans la construction du tour de parole (« disfluences ») ;
- élaboration interactive de ces mêmes structures par plusieurs locuteurs (« locuteur collectif ») ;
- fréquence des constructions et du lexique en fonction de la diversité des situations de communication ;
- adaptation des structures au mode de production « en ligne ». Des constructions analytiques peuvent jouer le rôle d'un lexique complexe peu disponible en mémoire à court terme, par exemple dans le groupe prépositionnel introduit par *avec* dans les exemples suivants:

*Il faut faire un tableau avec un jour je fais ci un jour je fais ça*

*Il faut faire un tableau avec des rubriques quotidiennes pour les activités*

Le corpus permet également d'aborder sous un angle nouveau des questions d'analyse linguistique.

- L'unité de découpage du texte

A partir d'un problème très concret qui était celui de la segmentation des corpus en unités de texte et qui a donné lieu à une solution originale, il a été possible de renouveler deux questions sur la base de statistiques précises : la fréquence des énoncés sans verbe fini (averbaux) et l'emploi de certaines conjonctions. Ces exploitations sont données à titre d'exemple et d'incitation à d'autres études descriptives.

Pour l'écrit, l'unité de découpage du texte est traditionnellement la phrase. Dans les écrits standardisés, cette unité recouvre deux types d'objets : d'une part, une unité de communication qui correspond à l'intuition traditionnelle d'une unité présentant un sens complet. D'autre part, une unité grammaticale véhiculant cette unité de communication : la construction verbale finie comportant un verbe conjugué accompagné de « compléments ». Il y a bien sûr des cas de non recouvrement entre ces deux unités, par exemple ce que la tradition a repéré sous les termes de « phrase nominale » ou « mot phrase », mais ils ne remettent pas fondamentalement en cause l'intérêt de la phrase « canonique » comme unité de découpage des textes. Il en va tout différemment de l'oral spontané, où les cas de non recouvrement sont beaucoup plus fréquents et où, même dans le cas d'un verbe conjugué, la limite entre les unités de texte n'est pas facile à tracer. Cette difficulté se traduit concrètement par l'impossibilité d'appliquer les règles de ponctuation de l'écrit aux productions orales. La diversité des formes que peut prendre une unité de texte est prise en compte dans le domaine anglo-saxon par l'opposition *utterance* (unité de communication) et *sentence* (construction verbale finie). Il convient donc de trouver un système de démarcation propre aux unités du texte oral : l'équivalent du point de l'écrit.

A la suite des travaux de (Biber *et al.*, 1999; Cresti, 2000), on a posé que l'unité de découpage du texte en langue orale spontanée était l'énoncé (« utterance »). Cette unité est définie par la convergence d'un critère pragmatique et d'un critère de perception prosodique. L'énoncé est l'unité linguistique interprétable comme un acte de langage (Austin, 1962) et d'autre part à la suite des travaux de Karcevsky (1931) et Crystal (1975), on peut faire l'hypothèse que des frontières prosodiques perçues comme terminales peuvent constituer les marques des frontières d'énoncé. L'identification de frontières terminales sur ces bases dans le flux de la parole est un moyen pratique de délimiter les « énoncés ».

Le marquage (tagging) par // des frontières d'énoncés dans C-Oral-Rom est donc le résultat d'un test de perception par des linguistes. Les annotateurs ont codé dans la transcription les frontières terminales par le symbole // et les frontières non terminales, par / comme dans l'exemple suivant.

Transcription « brute » :

111 \*JEA: *c'est la carotte quoi carotte devant le nez du lapin*

Transcription avec marquage des frontières :

111 \*JEA: *c' est la carotte quoi // carotte devant le nez du lapin //*

Compte tenu du caractère a priori subjectif de la démarche, il fallait vérifier par une procédure si ces annotations étaient fiables pour une langue et entre les langues. Pour ce faire, des vérificateurs étrangers au projet ont réalisé des annotations parallèles sur des échantillons du corpus pris au hasard (1/30<sup>è</sup> des énoncés).

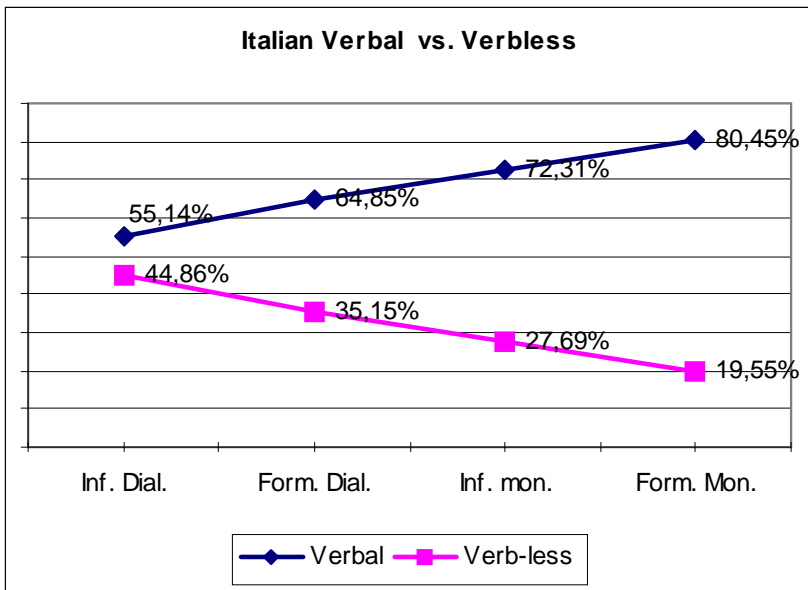
L'accord des vérificateurs avec les annotations s'est révélé supérieur à 95% pour les frontières terminales avec un index Kappa supérieur à 0.6 pour toutes les langues : les annotations sont donc fiables. Cette opération a permis en outre d'établir un résultat intéressant : le repère prosodique « frontière terminale » d'énoncé ne correspond pas à une pause. On constate en effet que :

- 37% des séquences avec un contour terminal ne présentent pas de pause ;
- 42% des frontières jugées non terminales sont accompagnées de pauses .
- Enoncés verbaux et non verbaux

En moyenne sur l'ensemble du corpus un tiers des énoncés sont averbaux (*verbless*), ce qui montre l'importance de ce type d'énoncé à l'oral. Mais la fréquence de ces énoncés dépend à la fois de la langue et du sous-type de corpus selon les paramètres suivants :

- *Dialogue / Monologue* (structure de l'interaction)
- *Informel / Formel* (registre linguistique défini par la situation de communication)

Les résultats pour l'italien sont présentés dans le graphique suivant :



Il est intéressant de comparer ces résultats à ceux du français, qui est la seule des quatre langues à présenter une proportion plus faible d'énoncés averbaux, puisqu'elle va de 30% dans le dialogue informel à 5% dans le monologue formel. Quoi qu'il en soit, il ressort de ces chiffres l'idée que la syntaxe orale est « fragmentée » : de nombreuses unités de texte sont averbales. On mesure les conséquences de ces résultats sur les analyses par ellipse ou par détachement qui sont utilisées dans les théories syntaxiques courantes pour préserver l'idée d'une « phrase canonique verbale ».

## - Le fonctionnement des conjonctions (coordination et subordination)

Il est globalement spécifique par rapport à l'écrit, mais différencié selon les sous-corpus. Comparons les distributions en français de certaines conjonctions en fonction des frontières prosodiques (/ , //) et de la position en début de tour de parole (tour), en les détaillant par sous corpus :

**Tableau 2** : Unités introduites par *et /mais*

sous corpus	/ %	// %	tour %
<b>fam</b>	33.0	16.2	8.3
<b>pub</b>	34.1	12.4	8.0
<b>tel</b>	56.2	25.0	17.1
<b>nat</b>	20.7	3.3	1.0
<b>med</b>	35.8	14.3	6.2
<b>TOTAL</b>	32.4	13.5	6.9

**Tableau 3**: Unités introduites par *que*

sous corpus	/ %	// %	tour %
<b>fam</b>	7.6	1.1	0.9
<b>pub</b>	9.5	0.5	0.3
<b>tel</b>	8.8	0.0	0.0
<b>nat</b>	12.6	0.9	0.1
<b>med</b>	8.1	0.9	0.9
<b>TOTAL</b>	<b>9.1</b>	<b>0.9</b>	<b>0.6</b>

**Tableau 4** : Unités introduites par *parce que*

sous corpus	/ %	// %	tour %
<b>fam</b>	42.8	11.9	5.7
<b>pub</b>	38.1	7.1	5.3
<b>tel</b>	62.5	18.1	13.9
<b>nat</b>	43.3	9.4	1.6
<b>med</b>	52.8	9.7	6.9
<b>TOTAL</b>	<b>45.0</b>	<b>11.3</b>	<b>5.9</b>

Nous pouvons avancer les hypothèses suivantes sur le fonctionnement de ces mots de ces conjonctions. La proportion importante de *et* ou *mais* qui introduisent des tours de parole ou qui apparaissent après contour terminal (20%) confirme des observations qui avaient d'ailleurs été faites pour l'écrit, où ces conjonctions apparaissent parfois après ponctuation forte. On peut en tirer l'hypothèse que ces conjonctions ont un double fonctionnement syntaxique : celui d'associer deux unités grammaticales à l'intérieur d'une unité de texte, c'est le fonctionnement coordonnant canonique, mais aussi celui de marquer l'enchaînement de deux unités de texte. En ce sens elles fonctionnent comme des connecteurs discursifs.

On remarque au contraire que ce fonctionnement de connecteur discursif est anecdotique pour *que* (tableau 3). On peut en conclure que cette conjonction fonctionne comme un subordonnant classique établissant une relation hiérarchique entre deux constructions à l'intérieur d'une unité de texte. Mais ce qui est particulièrement intéressant, c'est que *parce que* (18% d'emplois après frontière majeure ou tour de parole dans le tableau 4) fonctionne plutôt comme *et* et *mais* que comme *que*. A côté de son rôle de subordonnant introduisant des circonstancielles de cause, il a donc, lui aussi, un rôle de connecteur discursif. Il intervient par exemple dans des séquences particulières d'unités de texte comme dans l'exemple ci-dessous où il introduit une demande de confirmation justifiant l'acte de parole de question qui précède:

\*DAV: d' accord // vous avez encore d'autres d'autres souvenirs // *parce que* je je crois que vous avez changé de service assez fréquemment //

La comparaison avec les statistiques de l'italien est intéressante. On remarque d'abord que le coordonnant présente des statistiques comparables au *et* français, mais il en est différemment pour *perche* qui est deux fois moins employé comme connecteur discursif que le *parce que* du français. Mais on peut alors constater que le *che* italien est attesté de façon significative dans ce rôle à la différence du *que* français. Tout se passe donc comme si le *parce que* français cumulait les emplois de connecteur discursif de *che* et de *perché*

Tableau 5

	/	//	tour
<i>e</i>	43	25	10
<i>che</i>	40	6	2
<i>perché</i>	45	6	3



## **PARTIE 2 : « EuRom4 » (*Europe Romane 4 [langues]*)**

L'exploration de nouvelles voies pour l'enseignement des langues date des années 90. Elle se développe à partir de deux idées majeures : distinguer les compétences dans l'apprentissage<sup>3</sup> et valoriser les parentés des langues. Pris individuellement, ces deux aspects ne sont pas nouveaux. L'originalité a été, d'une part, de rendre effectif un apprentissage des langues de manière différenciée ; de l'autre de permettre au plus grand nombre d'avoir des approches comparatives réservées habituellement aux experts.

EuRom4, une Méthode d'enseignement simultanée de 4 langues romanes (portugais, espagnol, italien et français), publiée en 1997 sous la direction de Claire Blanche-Benveniste, est le fruit d'une réflexion sur la possibilité de former en un temps relativement court (entre trente et quarante heures) des adultes à la lecture en langue étrangère. Grâce à une série d'expérimentations, les équipes des quatre pays partenaires (Espagne, Italie, Portugal et France) ont privilégié certains principes fondamentaux : proposer une découverte de plusieurs langues de manière simultanée afin d'optimiser la parenté, limiter les objectifs (c'est de la compréhension de l'écrit et uniquement de l'écrit journalistique), et atteindre un niveau de compréhension « modeste » (à savoir un accès au sens global du texte).

La démarche didactique s'est inspirée d'expériences ayant eu lieu pour l'anglais (Hosenfield, 1984) et qui, depuis, s'est développée au cours de l'élaboration d'autres méthodes (EuRocom, Galatea, Galanet...<sup>4</sup>). L'observation des stratégies mises en œuvre dans la compréhension de textes écrits a nécessité de repenser la lecture en langue étrangère. Nous savons en effet qu'un bon lecteur en langue maternelle peut devenir mauvais lecteur dans une autre langue (EuRom4, 1997 : 78), sans doute parce que les mécanismes cognitifs de la lecture sont parasités par un apparent cumul de difficultés liées à une impression d'étrangeté de la langue nouvelle : une orthographe inhabituelle, une densité de mots opaques, des regroupements syntaxiques difficiles à faire, un ordre des mots non canonique, etc.

Pour permettre au lecteur de se réapproprier des mécanismes qu'il connaît bien dans sa langue maternelle, nous avons choisi de lui soumettre des textes sélectionnés avec soin et qui développent des contenus susceptibles d'être partagés par n'importe quelle communauté (les catastrophes, les découvertes scientifiques, la nature, les animaux, etc.). Ensuite, nous mettons en place une progression en choisissant des textes courts (une centaine de mots) dans la phase initiale de la formation et nous considérons que l'apprenant pourra finalement comprendre des textes de plus de 400 mots. Ces exigences liées aux textes assurent l'acquisition des stratégies de compréhension en langue étrangère qui se déclinent en *faire du sens, optimiser les similitudes entre langues, éviter le mot à mot, activer ses propres ressources dans la tâche de lecture en langue étrangère (ressources linguistiques, culturelles...)*.

---

<sup>3</sup> En 2001, Le Conseil de l'Europe a publié un texte tenant compte des différents niveaux de maîtrise d'une langue étrangère. Il s'agit du Cadre Européen commun de Référence pour les langues.

<sup>4</sup> Pour plus d'informations, consulter le site de la D.G.L.F.L.F., rubrique « Publications ». Une brochure synthétique intitulée « L'intercompréhension entre langues apparentées » a été rédigée en 2007.

Les textes sont préparés en « leçons » c'est-à-dire qu'ils sont segmentés en courts paragraphes sur lesquels sont proposés des aides à la compréhension de divers types :

1 La communauté scienti-  
 2 fique est satisfaite: ERS 1,  
 3 satellite de télédétection  
 4 conçu par l'Agence spatiale  
 5 européenne et mis sur  
 6 orbite le 16 juillet dernier,  
 7 a passé avec succès ses pre-  
 8 miers tests. Les clichés qu'il  
 9 a transmis se révèlent d'ex-  
 10 cellente qualité.

**N.B.**  
 2-8. ERS 1, (...), a passé (...) ses premiers tests  
           S          v      V                                  O

**LEX.**

	P	E	I	F
4.	concebido por	concebido por	concepito da	conçu par
5.	posto em órbita	puesto en órbita	messò in órbita	mis sur orbite
6.	Julho	julio	luglio	juillet
7.	último	último	ultimo	dernier
7.	com	con	con	avec
8.	negativos	negativos	negativi	clichés

**MORPHOLOGIA**  
 7. 'a passé' > § 2.3.1., 2.3.3.5'  
 7. 'ses' > § 2.4.3.  
 9. '(se) révèlent' > § 2.3.3.1  
 9. 'd'' > § 2.7.

**SYNTAXIS**  
 8. 'les clichés qu'il a transmis ...' > § 1.5.3.

**ENCYCLOPAEDIA**  
 6. 'juillet' > § 4.3.2.

Extrait d'une leçon EuRom4 (1997 : 417)

L'aide N.B. donne un découpage de la phrase pour en comprendre la structure. Les fonctions essentielles ou la catégorie des éléments sont mentionnées à partir d'étiquettes en nombre réduits et sous forme d'abréviations. Dans la leçon ci-dessus, il faut comprendre S=sujet, v=auxiliaire, V=verbe, O=complément d'objet direct. Les parenthèses marquent la place de constituants qui éloignent le sujet de son verbe (comme les appositions) ou le verbe de son objet 'essentiel' ;

L'aide lexicale (« Lex ») apparaît sous forme de tableau quadrilingue. Ce sont les difficultés qui ont été observées lors des séances expérimentales et qui n'ont pas été dépassées par d'autres voies (le contexte, le thème, etc.). Ces aides ont été listées sans mentionner le locuteur-apprenant auquel elles s'adressent. Par exemple, il paraît évident que la forme française « juillet » risque de faire surtout problème aux italiens.

Les deux aides suivantes « Morphologia » et « Syntaxis » renvoient à la « grammaire contrastive » qui est une partie à part et qui se présente sous forme de courts paragraphes développant certains phénomènes linguistiques<sup>5</sup>. Le lecteur pourra d'ailleurs être étonné de ne trouver dans le chapitre « grammaire contrastive » qu'une vision partielle des langues ciblées. Au contraire des travaux qui décrivent un fait linguistique par le prisme d'une comparaison entre langues (entre autres Reiheimer & Tasmowski, 1997 ; Teissier, 2004), EuRom4 propose une grammaire « pratique » au service de la lecture des textes. L'apprenant ne peut donc pas prétendre avoir acquis des connaissances linguistiques approfondies sur les langues, mais il aura à sa disposition un « petit bagage linguistique » susceptible de lui donner un certain degré d'autonomie dans la lecture de textes de presse en portugais, italien, espagnol ou français :

*La consigne proprement linguistique consiste alors à demander [aux apprenants] d'imaginer ce que signifient les phrases de textes qu'on leur soumet. Placés devant cette nécessité de retrouver dans les phrases du texte les informations qu'ils pressentent à partir des connaissances partagées, ils prennent appui sur ce qu'ils croient être des similitudes entre les langues (...). C'est un exercice non érudite de linguistique contrastive. (Blanche-Benveniste, 2001 : 46)*

Cette approche de la « grammaire » privilégie la simultanéité, même dans la présentation des informations linguistiques (tableaux ou rédaction quadrilingues). Certaines comparaisons stimulent les rapprochements dans des domaines spécifiques comme la morphologie verbale ou nominale. Par exemple, la valeur du morphème verbal -r pour les 4 langues est assez comparable. Pour les verbes tensés, il marque le futur Indicatif et le conditionnel à toutes les personnes et le passé simple pour la personne 6. Par ailleurs, il est également un indice pour repérer les formes verbales à l'infinifit.

Ces indications, très partielles, sont souvent suffisantes pour une lecture de textes appartenant au genre de la presse qui exploite presque exclusivement la personne 3 et la personne 6 et qui emploie le passé (passé composé pour le français et « passé simple » pour les autres langues) dans la plupart des articles d'actualité. Sur la morphologie nominale, nous savons que parler du pluriel dans 4 langues pourrait tenir un ouvrage entier, voire plusieurs, mais la simple indication des marques

---

<sup>5</sup> L'aide « Encyclopaedia » n'existe que dans le CdRom. Elle donne quelques informations à comparer par exemple sur les systèmes scolaires, la mention des jours de la semaine et des mois, les correspondances entre noms de pays et de capitales, les chiffres, etc.

similaires pour trois des quatre langues (c'est-à-dire –s pour le portugais, l'espagnol et le français) a comme avantage de favoriser le repère des groupes syntaxiques par les chaînes de l'accord et donc de mieux comprendre la structuration de la phrase.

	Portugais	Espagnol	Italien	Français
masculin	-s	-s	-i	-s
féminin	-s	-s	-e	-s

En forçant de manière parfois un peu « sauvages » les rapprochements entre langues, le lecteur acquiert d'abord un mécanisme de lecture, mais également une autre compétence : celle de s'habituer progressivement à d'autres organisations des systèmes. Par exemple, la postposition fréquente du sujet en italien, en espagnol ou en portugais donne à envisager cet ordre des mots de manière plus mécanique pour un Français, qui possède le même phénomène dans sa langue, mais dans des proportions plus réduites et pour des réalisations plus contraintes. On peut parler de connaissances « élargies ».

La comparaison permet également d'explorer des différences notables ramenant vers des aspects linguistiques spécifiques à chaque langue. Par exemple, certaines formes de mise en relief n'existent pas en français et en espagnol. Il s'agit de la formule « *è ... a + verbe à l'infinitif* » caractéristique de l'italien et du portugais (EuRom4, 1997 : 593-594):

*P. Foi a GB, para variar, a estragar a festa*

*I. È stata la Gran Bretagna, tanto per cambiare, a guastare la festa*

(F. C'est la Grande-Bretagne, pour ne pas changer, qui a joué les « trouble-fête »)

Dans les pratiques de classe, le travail sur d'autres langues est aussi prétexte à revenir sur le fonctionnement de la langue maternelle comme s'il y avait une sorte d'effet « boomerang ». Dans la mise en perspective des quatre langues, les apprenants (re)découvrent des aspects de leur langue maternelle sur lesquels ils ne s'étaient jamais attardés. C'est souvent lorsqu'il y a des spécificités que les réactions sont les plus marquées : les Portugais sont fiers de leur « infinitif fléchi » qui n'existe pas dans les autres langues au contraire des Français qui auraient tendance à se plaindre que leur langue se démarque très souvent des trois autres, ainsi doivent-ils fournir plus d'efforts dans l'exercice d'intercompréhension.

## Conclusion

C-Oral-Rom et EuRom4 offrent une perspective d'approche des langues assez novatrices en mettant en parallèle des données de sources comparables pour quatre langues romanes. C-Oral-Rom a exploité la voie de l'oral à partir de quelques

registres types et EuRom4 celle de l'écrit en privilégiant la presse généraliste. Bien que les objectifs immédiats de ces deux outils ne soient pas de même niveau (recherche pour l'un, didactique appliquée pour l'autre), on peut y voir une ambition commune : celle de s'inscrire dans une approche « croisée » des langues.

## BIBLIOGRAPHIE

- Austin L., John, *How to Do Things with Words*, Oxford, Oxford University Press, 1962.
- Biber, Douglas, Johansson, Stig, Leech, Geoffrey, Conrad, Susan, Finegan, Edward, Hirst, Graeme, *The Longman grammar of spoken and written English*, London, Longman, 1999.
- Blanche-Benveniste, Claire, *et alii*, *EUROM4 : Méthode d'enseignement simultané des langues romanes*, Firenze, Nuova Italia, 1997.
- Blanche-Benveniste, Claire, « Nouveaux apports de la grammaire contrastive des langues romanes » in Uzcanga Vivar, Isabel, Llamas Pombo Elena & Manuel Pérez Velasco, Juan (ed.), *Presencia y renovación de la lingüística francesa*, Salamanca, Ediciones Universidad, 1997, 41-54.
- Cresti, Emanuela, « Critère illocutoire et articulation informative » in M. Bilger (éd.), *Corpus. Méthodologie et applications linguistiques*, Bibliothèque de l'INaLF, Champion, Paris, 2000, pp. 350-367.
- Cresti, Emanuela & Moneglia, Massimo (éd.), *C-Oral-Rom, Integrated Reference Corpora for Spoken Romance Languages*, Benjamins Publishing Company (Corpus Linguistics Studies, series 15), 2005.
- Crystal, David, *The English Tone of Voice*, London, Edward Arnold, 1975.
- Hosenfeld, Carol, « Cases Studies of ninth grade readers » in Anderson, J. Charles & Urquhart A.H. (ed.), *Reading in a Foreign Language*, London-New-York, Longman, 1984, 231-244.
- Karcevsky, S., « Sur la phonologie de la phrase » in *Travaux du Cercle Linguistique de Prague*, IV, 1931, 188-228.
- Reinheimer, Sanda, Tasmowski, Liliane, *Pratique des langues romanes*, Paris, L'Harmattan, 1997.
- Reinheimer, Sanda, Tasmowski, Liliane, « Verbes réguliers, pseudo-réguliers et irréguliers dans les langues romanes » in *Cahiers de Linguistique de Louvain*, 25, 1-2, 1999, 181-190.
- Teyssier, Paul, *Comprendre les langues romanes. Du français à l'espagnol, au portugais, à l'italien & au roumain*, Paris, Chandeigne, 2004.

## L'APPORT DE LA THEORIE ICONIQUE DU SIGNE A LA NAISSANCE DE LA LINGUISTIQUE COMPAREE.

LUCA NOBILE<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** The first page of Franz Bopp's *Vergleichende Grammatik* (1833-1849) distances the iconic theory which had dominated European linguistics during Revolution and Napoleon's time. Nevertheless, this explicit, political discontinuation cannot delete the implicit, epistemological continuity the Bopp's technical terminology reveals in the same page. Particularly, the adjectival pair "physic and mechanic (laws)" comes from Charles de Brosses' *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie* (1765). In this title, the pair precisely indicates the two most important innovations the iconic theory of XVIII century introduces in the sciences of language. "Mechanic" means that it provides a logical foundation for the natural origin of language, against traditional, theological theories based on the Aristotelian arbitrariness. This logical demonstration definitely opens the epistemological space of prehistory in linguistics, allowing Bopp to place in it the Indo-European family (1816). "Physic" means that the iconic theory requires the articulatory phonetics to be applied systematically to the etymological studies, against traditional, writing perspectives. This methodological innovation establishes the centrality of homorganic changes, allowing Jacob Grimm to formulate his Sound Shift law (1822).

**Keywords:** *iconicity, arbitrariness, origin of language, articulatory phonetics, sign*

1. Le syntagme *linguistique comparée* possède aujourd'hui un référent précis dans l'histoire des idées linguistiques : il désigne la tradition d'études, née en Allemagne au début du XIX<sup>e</sup> siècle, que la plupart des historiens considèrent comme la première école de linguistique moderne, dotée d'une méthode scientifique.

Bien que le terme *linguistik* soit attesté en allemand depuis la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et que le terme *linguistique* en français (1826) précède de quarante ans la diffusion de la méthode comparatiste en France (1866), on a tendance à associer la naissance de la « linguistique » à l'hégémonie que cette méthode a exercée tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle. On peut citer comme dates encadrant cette primauté séculaire, d'une part 1816, année du *Konjugationssystem der Sanskritsprache in Vergleichung mit jenem der griechischen, lateinischen, persischen und germanischen Sprache* de Franz

---

<sup>1</sup> Sorbonne Nouvelle-Paris - 3: JE 2498 SELOEN « Sémantique Logique Enonciation », UMR 7597 HTL « Histoire des Théories Linguistiques », E-mail : luca.nobile@univ-paris3.fr

Bopp, et d'autre part 1916, année du *Cours de linguistique générale* de Ferdinand de Saussure qui, en partant de cette même tradition, semble rétablir le primat d'une linguistique idiosynchrone. Entre ces deux dates, les grandes étapes du premier comparatisme sont marquées par la *Deutsche Grammatik* (1819<sup>1</sup> ; 1822-1837<sup>2</sup>) et le *Deutsches Wörterbuch* (1854-1960) de Jacob Grimm (le deuxième avec son frère Wilhelm), par la *Grammatik der romanischen Sprachen* (1836-1838) et le *Etymologisches Wörterbuch der romanischen Sprachen* (1853) de Friedrich Diez, ainsi que par la grande *Vergleichende Grammatik* du même Bopp (1833-1852). Ce dernier apparaît donc comme le principal responsable de la diffusion du terme *comparée* dans la linguistique européenne, notamment à partir de la traduction française de son ouvrage, la *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, publiée par Michel Bréal en 1866. Il faut pourtant remarquer que l'adjectif lui aussi est déjà employé depuis longtemps dans le domaine linguistique : Charles de Brosses l'utilise par exemple couramment dans son *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie* (1765), tandis que Joseph de Guignes lui consacre le premier un titre, en publiant sa célèbre et controversée *Lettre de Pékin sur la langue et l'écriture chinoise comparée avec celle des Egyptiens* (1773).

Si le syntagme *linguistique comparée* désigne donc la méthode comparatiste née au XIX<sup>e</sup> siècle, les termes techniques qui le composent précèdent cette méthode de plusieurs décennies. Or, cette antériorité lexicale peut être envisagée comme le symbole d'une antériorité culturelle, dans la mesure où certains des composants épistémologiques fondamentaux de la nouvelle méthode peuvent être mis en rapport de façon précise avec certains apports innovants de la linguistique matérialiste du XVIII<sup>e</sup> siècle.

2. Il a déjà été remarqué que la préface de la première édition de la *Vergleichende Grammatik* s'ouvre avec une prise de distance explicite avec le « mystère des racines », c'est-à-dire avec la problématique de l'origine et de la nature du langage qui avait fait orienter le débat du XVIII<sup>e</sup> siècle vers une théorie iconique du signe :

Je me propose de donner dans cet ouvrage une description de l'organisme des différentes langues qui sont nommées sur le titre, de comparer entre eux les faits de même nature, d'étudier les lois physiques et mécaniques qui régissent ces idiomes, et de rechercher l'origine des formes qui expriment les rapports grammaticaux. Il n'y a que le mystère des racines ou, en d'autres termes, la cause pour laquelle telle conception primitive est marquée par tel son et non par tel autre, que nous nous abstenons de pénétrer ; nous n'examinerons point, par exemple, pourquoi la racine *I* signifie « aller » et non « s'arrêter », et pourquoi le groupe phonique *STHA* ou *STA* veut dire « s'arrêter » et non « aller ». A la réserve de ce seul point, nous chercherons à observer le langage en quelque sorte dans son éclosion et dans son développement. (Bopp 1833 : 1 ; trad. de Bréal [1866 : 1]).

Ce geste épistémologique de Bopp concernant l'origine et la nature du langage a fait l'objet d'une influente interprétation par Sylvain Auroux (2000 : 430-433), qui en tire une perspective suggestive sur l'origine et la nature de la linguistique :

L'affirmation de l'arbitraire linguistique et l'abandon de toute recherche concernant les motivations des racines sont un seul et même acte épistémologique qui rend possible le comparatisme [...]. La thèse de l'arbitraire des racines semble bien être la matrice des raisons logiquement articulées du refus de considérer l'origine des langues [dans le statut de la Société de Linguistique de Paris de 1866, ndr] [...]. Le rejet de l'origine des langues hors de la linguistique est désormais [chez Saussure, ndr] la même chose que l'affirmation de l'autonomie de cette discipline [...].

Puisque Auroux affirme ailleurs que « l'originalité des Lumières est peut-être d'avoir inventé l'arbitraire linguistique, c'est à dire d'avoir rendu habituelle cette pratique aristotélicienne qui survit jusqu'à nous, de *définir le langage humain par son arbitraire* » (1979 : 47, italique de l'auteur ; l'idée est reprise encore en 2007 : 5-6), il en résulte une représentation très cohérente et très linéaire de l'histoire de la linguistique moderne en tant qu'histoire de l'établissement progressif de l'arbitraire au coeur de la théorie du langage. Je souhaiterais nuancer cette représentation afin de mettre en avant des éléments dynamiques et contradictoires caractérisant au contraire la naissance de la linguistique.

3. Il faut tout d'abord préciser qu'on ne peut pas considérer la formulation aristotélicienne de l'arbitraire du signe (Aristote, *De interpretatione*, 16a), concernant le rapport entre le son et le sens, comme un apport novateur des Lumières préparant le terrain de la linguistique moderne. D'une part, parce que, avant le XVIII<sup>e</sup> siècle, ce type d'arbitraire caractérise déjà toute la tradition de l'aristotélisme chrétien (Augustin, *De doctrina christiana*, II, 1-5 ; St. Thomas, *Summa Theologiae*, Quaestio 85, 1 ; Dante, *De vulgari eloquentia*, I, 3, 3 ; Arnauld et Nicole, *Logique*, I, 4). D'autre part, parce que, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, loin d'apparaître plus solidement acquis, il atteint plutôt le point le plus bas de sa fortune pluriséculaire.

A cette époque, c'est une théorie iconique du signe (que les contemporains appellent « imitative ») qui atteint une sorte d'hégémonie épistémologique, sans doute pour la première fois depuis la fin du monde ancien. Formulée d'abord chez Platon (*Cratyle*, 422a-427d) puis réélaborée par Epicure dans un sens relativiste et matérialiste (*Lettre à Hérodote*, 75-76), cette théorie naturaliste du langage est remise en valeur à l'âge moderne par Gottfried Wilhelm Leibniz (1710 : 2) et par Giambattista Vico (1744 : I, 3, 57 et II, 2, 4), avant que Charles de Brosses la systématisé dans son *Traité* (1765) et que Condillac l'impose à l'attention du grand public par le biais de sa *Grammaire* (1775 : 18-22). Aussi domine-t-elle l'imaginaire linguistique à l'âge de la Révolution et de l'Empire en caractérisant par exemple la *Grammaire philosophique* (1802) de Dieudonné Thiebault et la *Clef des langues*



(1804) de Carlo Denina, ainsi que *l'Introduction aux notions élémentaires de linguistique* (1833) de Charles Nodier, le premier titre français portant le nom de la nouvelle discipline.

Si cette théorie imitative peut nier l'arbitraire « aristotélicien » entre le son et le sens sans tomber dans une conception sacrée de la langue (telle que celle de la cabale, par exemple), c'est qu'elle le remplace avec un arbitraire « épicurien », concernant le rapport entre le sens et la chose. En effet, tant que le sens est censé entretenir un rapport nécessaire avec la chose (égal dans les différentes langues), son rapport avec les différents sons ne peut qu'apparaître arbitraire - hormis le cas d'une langue sacrée qui exprimerait ce sens universel avec la seule sonorité correcte (l'hébreu, suivant la tradition). En revanche, à partir du moment où le sens est censé entretenir un rapport relativement arbitraire avec la chose (différent dans les différentes langues), son rapport avec les différents sons peut être considéré comme nécessaire, la différence des sons étant interprétable comme un reflet de la différence des sens. En général, entre la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et le début du XIX<sup>e</sup> siècle, la présence de cet arbitraire « épicurien » distingue les formulations laïques de la théorie imitative de ses formulations « resacralisées » (Droixhe 1978 : 173), telles que celles de Nicolas-Sylvestre Bergier (1764) ou d'Antoine de Court de Gébelin (1776) qui supposent d'une manière ou de l'autre l'existence d'une langue sacrée.

Les années 1765-1835 peuvent être considérées comme un véritable « âge iconique » de la linguistique naissante dont l'événement-symbole est sans doute le décryptage des hiéroglyphes par Jean-François Champollion. L'emploi qu'il fait de l'italique dans la phrase d'ouverture de sa *Grammaire égyptienne* (1826) montre bien le statut de mot-clé qu'il attribue au terme « imitation » :

Les caractères qui, dès l'origine, composèrent le système entier de l'écriture sacrée furent des *imitations* plus ou moins exactes d'objets existants dans la nature.

4. Dans ce cadre, le choix de Bopp de consacrer la deuxième phrase de sa préface à une prise de distances avec le « mystère des racines » ne fait que confirmer l'hégémonie que la théorie imitative exerce encore en Europe au début des années 1830. Mais il faut une nouvelle fois préciser que cette hégémonie n'était pas un héritage traditionnel auquel Bopp réagissait avec un geste innovant. Elle constituait à son tour, au contraire, comme on va le voir, une innovation hardie du matérialisme éclairé, qui avait bouleversé le cadre épistémologique traditionnel en permettant l'émergence même du nouveau paradigme comparatiste. Le geste de Bopp est en ce sens un acte d'« effacement de l'origine » (Derrida). Il n'entrouvre pas la nouvelle constitution épistémologique des sciences du langage sans refermer le processus constituant qui en a permis l'élaboration.

La trace de cet effacement se trouve ponctuellement dans la phrase initiale de la préface, où Bopp définit son programme comme « eine Erforschung ihrer physischen und mechanischen Gesetze » (« étudier les lois physiques et mécaniques qui régissent ces idiomes », traduit Bréal). Ce couple d'adjectifs n'est pas sans

histoire. C'est celui que le titre du *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie* a imposé en Europe depuis 1765 comme la marque lexicale de toute approche naturaliste ou scientifique en matière de langage. Si Bopp refuse explicitement, donc, le « mystère des racines » abordé par la théorie imitative, ce n'est qu'après avoir accepté implicitement l'hypothèse de « lois physiques et mécaniques » que cette même théorie vient d'introduire.

5. Les adjectifs figurant dans le titre du *Traité* synthétisent d'ailleurs de façon très précise les deux grands axes de l'apport innovant que la théorie imitative offre à la formation du cadre épistémologique de la linguistique comparée.

D'une part, le syntagme « *formation mécanique des langues* » annonce que le *Traité* fournit une explication *matérialiste* de l'origine naturelle du langage, n'ayant plus recours à l'intervention divine ni à l'argumentaire biblique traditionnel. Cette annonce reprend la mode lexicale lancée par *L'homme machine* (1747) de Julien de La Mettrie qu'Antoine Pluche a déjà introduit dans le domaine linguistique avec *La mécanique des langues et l'art les enseigner* (1751).

D'autre part, le syntagme « *principes physiques de l'étymologie* » précise que, en ce qui concerne l'évolution ultérieure des langues, la tradition érudite du *Dictionnaire étymologique* (1650<sup>1</sup>, 1694<sup>2</sup>, 1750<sup>3</sup>) de Gilles Ménage sera renouvelée en y appliquant les principes de la phonétique articulatoire, formalisés à partir du *Discours physique de la parole* (1668) de Géraud de Cordemoy.

Dans leur ensemble, les termes innovants « mécanique » et « physique » instaurent chez de Brosses une tension provocatrice et presque oxymorique avec les termes traditionnels de « langues » et d'« étymologie », dont ils visent évidemment à proposer une modernisation radicale. La disparition de cette connotation chez Bopp atteste efficacement de la réussite d'une pareille modernisation au cours des soixante-huit ans qui séparent ces deux ouvrages.

6. Le rôle du *Traité* dans l'établissement de l'origine naturelle du langage au sein de la culture européenne est reconnu à partir de la première histoire de la linguistique, la *Geschichte der Sprachwissenschaft und orientalischen Philologie in Deutschland* (1869 : 286) de Theodor Benfey. Si, d'une part, l'auteur admet que De Brosses occupe une place « primordiale » dans le débat sur l'origine et l'essence du langage et que « ce n'est pas le moindre de ses mérites que d'avoir posé l'origine purement humaine et naturelle du langage », il critique, d'autre part, le fait que le Président « pâtit à ce moment encore beaucoup des erreurs de la méthode du *Cratyle* », c'est-à-dire le fait qu'il prône une théorie imitative du signe. Il s'agit d'une démarche assez fréquente chez les historiens ultérieurs, qui ont souvent eu tendance à mettre en valeur l'ouvrage de de Brosses *malgré* la théorie imitative qui en constitue le cœur (par exemple Puppo 1957 : 56-57). Or, il faut préciser que, non seulement dans le *Traité*, mais dans les Lumières françaises, il n'y a pas d'origine naturelle du langage sans théorie imitative du signe.

Il suffit de parcourir le débat qui suit la publication de *l'Essai sur l'origine des connoissances humaines* (1746) d'Etienne Bonnot de Condillac pour se rendre compte que l'obstacle principal à l'idée de l'origine naturelle est représenté par un corollaire de l'arbitraire aristotélicien qu'on peut appeler le « paradoxe de la convention originaire ». C'est tout d'abord Condillac qui en avoue l'existence, lorsqu'il conçoit le geste fondamental de son *Essai* - fonder la capacité humaine de manipuler les idées sur la capacité de manipuler les signes linguistiques :

Il semble qu'on ne sauroit se servir des signes d'institution, si l'on n'étoit pas déjà capable d'assez de réflexion pour les choisir et pour y attacher des idées : comment donc, m'objectera-t-on peut-être, l'exercice de la réflexion ne s'acqueroit-il que par l'usage de ces signes ? (Condillac 1746 : I, 82)

*L'Essai* ne répond pas vraiment à cette question et le paradoxe est ainsi brandi et développé neuf ans plus tard par Jean-Jacques Rousseau qui, dans son *Discours sur l'origine et les fondemens de l'inégalité parmi les hommes* (1755), en déduit « l'impossibilité que les langues aient pu naître et s'établir par des moyens purement humains » :

Qu'il me soit permis de considérer un instant les embarras de l'origine des langues. Je pourrois me contenter de citer ou de répéter ici les recherches que M. l'abbé de Condillac a faites sur cette matière [...] ; car si les hommes ont eu besoin de la parole pour apprendre à penser, ils ont eu bien plus besoin encore de savoir penser pour trouver l'art de la parole [...] ; puisque cet accord unanime dut être motivé, et que la parole paroît avoir été fort nécessaire pour établir l'usage de la parole [...]. Quant à moi, effrayé des difficultés qui se multiplient, et convaincu de l'impossibilité presque démontrée que les langues aient pu naître et s'établir par des moyens purement humains, je laisse à qui voudra l'entreprendre la discussion de ce difficile problème [...]. (Rousseau 1755 ; 1826 : 264-272)

Cet échec des Lumières dans la pensée linguistique de Rousseau ne passe pas inaperçu dans les milieux conservateurs qui s'opposent à la montée du sensualisme. C'est Nicolas Beauzée qui se charge de donner expression à leurs inquiétudes. Dans l'article « Langue » (1765) de *l'Encyclopédie*, il cite les conclusions du *Discours* pour prôner un retour à la théorie traditionnelle de l'origine divine, instantanée et miraculeuse du langage :

Que reste-t-il donc à conclure, pour indiquer une origine raisonnable au langage? L'hypothèse de l'homme sauvage, démentie par l'histoire authentique de la Genèse, ne peut d'ailleurs fournir aucun moyen plausible de former une première langue : la supposer naturelle, est une autre pensée inalliable avec les procédés constans et uniformes de la nature : c'est donc Dieu lui-même qui non content de donner aux deux premiers individus du genre humain la précieuse faculté de parler, la mit encore aussi-tôt en plein exercice, en leur inspirant immédiatement l'envie et l'art d'imaginer les mots et les tours nécessaires aux besoins de la société naissante (Beauzée 1765 : 253).

7. Voilà l'état du débat français lorsqu'on publie à Paris le *Traité de la formation mécanique des langues*, un ouvrage qui revendique dès son titre l'origine naturelle du langage et qui propose une solution simple au paradoxe de la convention originaire : il n'y a pas eu de convention originaire, car le langage originaire n'était pas conventionnel, mais imitatif. L'arbitraire aristotélicien n'a pas constitué une condition préalable, mais un aboutissement tardif du processus de formation du langage :

Ces premières observations, fondées sur les principes physiques des choses, telles que la nature les a faites, amènent les conséquences suivantes [...].

Que le langage humain & la forme des noms imposés aux choses n'est donc pas, autant qu'on se le figure, l'opération de la volonté arbitraire de l'homme : que dans la première fabrique du langage humain & des noms radicaux, cette forme est l'effet nécessaire des sensations venues des objets extérieurs, sans que la volonté y ait eu presque aucune part : qu'elle en a même eu beaucoup moins qu'on ne l'imagine aux dérivations, toujours tirées des premiers noms radicaux & imitatifs des objets réels, même lorsque la dérivation vient à s'exercer, non sur des objets physiquement existants dans la nature, mais sur des idées, sur des objets intellectuels qui n'ont d'existence que dans l'esprit humain ; en un mot, sur des êtres abstraits qui n'appartiennent qu'à l'entendement ou aux autres sens intérieurs.

Qu'après être remonté aux premiers principes du langage, tirés de l'organisation humaine, & de la propriété des choses nommées, il est important & convenable de redescendre au développement de ces principes ; d'observer les effets de la dérivation, après avoir connu ses causes & ses éléments ; d'examiner par quelles voies elle a passé du physique au moral, & du matériel à l'intellectuel ; de démêler, par l'analyse des opérations successives, l'empire ou l'influence de la nature dans le mécanisme de la parole & de la formation des mots, d'avec ce que l'homme y a mis d'arbitraire par son propre choix, par l'usage, par la convention reçue ; de montrer par quelles déterminations, par quelles méthodes, & jusqu'à quel point l'arbitraire a travaillé sur le premier fond physiquement & nécessairement donné par la nature (De Brosses 1765 : np [xi-xx]).

L'efficacité de cette solution est prouvée par le fait que dix ans après (et après vingt ans de silence éditorial), Condillac décide d'y avoir recours pour répondre enfin à la critique de Rousseau (1755), dans le deuxième chapitre de sa célèbre *Grammaire* (1775) consacré aux *Considérations générales sur la formation des langues et sur leurs progrès* :

On se trompe donc, lorsqu'on pense que, dans l'origine des langues les hommes ont pu choisir indifféremment et arbitrairement tel ou tel mot pour être le signe d'une idée [...]. Pour se convaincre combien les mots sont peu arbitraires, il faut lire le *Traité de la formation mécanique des langues*, ouvrage neuf, ingénieux, où l'auteur montre beaucoup d'érudition et de

sagacité [...]. J'en ai assez dit, Monsieur, pour vous faire voir que les langues sont l'ouvrage de la nature ; qu'elles se sont formées, pour ainsi dire, sans nous ; et qu'en y travaillant, nous n'avons fait qu'obéir servilement à notre manière de voir et de sentir (Condillac 1775 : 18-22).

Ce renoncement de Condillac à l'arbitraire aristotélicien qu'il avait accueilli dans sa jeunesse caractérise également ses autres ouvrages tardifs, la *Logique* (1780 : 93) et la *Langue des calculs* (1798 : 1-9).

8. Le fait que la *Grammaire* reste pendant cinquante ans le livre de linguistique le plus imprimé en France (Auroux 1982) explique la portée du tournant que la théorie imitative introduit dans la culture européenne.

En dissolvant le paradoxe de la convention originaire et en démontrant la possibilité d'une origine naturelle du langage, elle entrouvre aux sciences du langage l'espace de la préhistoire. Un espace logique, tout d'abord, qui se concrétise dans la possibilité, pour Condillac, de placer le chapitre *sur la formation des langues* au début de sa grammaire scolaire, destinée à des milliers d'étudiants en Europe, parmi lesquels sans aucun doute le jeune Wilhelm von Humboldt. Un espace historique, ensuite, qui, grâce à des travaux comme *La clef des langues* (1804) de Carlo Denina, s'étend jusqu'à contenir l'hypothèse boppienne d'une parenté préhistorique entre les langues.

Bref, en assurant dans la *Grammaire* la fondation logique de l'origine naturelle du langage, la théorie imitative institue le domaine épistémologique qui sera rempli cinquante ans plus tard par l'émergence de la notion d'indo-européen.

9. L'autre grand axe de la contribution innovante que la théorie imitative apporte au cadre épistémologique des sciences du langage est le projet d'une application systématique de la phonétique articulatoire à l'étymologie, visant à proposer cette dernière comme un pilier de l'étude scientifique du langage. Ce n'est pas un programme évident pour la France du XVIII<sup>e</sup> siècle.

En premier lieu, parce que l'étymologie et la phonétique articulatoire sont des disciplines passablement discréditées. Il suffit de rappeler que Gilles Ménage et Géraud de Cordemoy, leurs fondateurs, sont surtout célèbres pour les satires que Molière en a faites, respectivement, dans les *Femmes savantes* (1672 : III, 3) et dans le *Bourgeois gentilhomme* (1671 : II, 4). Si d'ailleurs Diderot est parmi les premiers à prendre ses distance avec Molière sur ce point, dans l'article « Encyclopédie » (1755) de l'*Encyclopédie* (où il avoue également ne pas avoir suffisamment traité ces matières dans son ouvrage), c'est qu'il écrit sous l'influence des manuscrits préparatoires du *Traité*, que de Brosses lui communique en 1754. Avec le *Traité*, de Brosses est donc en première ligne dans la remise en honneur de ces parties de la linguistique qui excèdent le domaine grammatical.

En deuxième lieu, c'est le rapprochement entre l'étymologie et la phonétique qui constitue un geste innovant, parce que ce deux disciplines sont normalement considérées comme très éloignées.

D'une part, les recherches de phonétique qui fleurissent en France depuis la seconde moitié du XVII<sup>e</sup> siècle sont axées d'habitude sur une perspective synchronique. C'est le cas du *Discours physique de la parole* (1668) de Cordemoy, l'un des premiers qui fournit un classement des consonnes par lieu d'articulation et qui décrit la structure bidimensionnelle du système vocalique en croisant la labialité et l'aperture. C'est le cas également de *l'Essais de grammaire* (1694) de Louis de Courcillon de Dangeau, qui offre les premières descriptions des traits de sonorité et de nasalité. Il en est de même, évidemment, des premières recherches anatomiques sur l'appareil phonatoire, telles que le *Mémoire sur les causes de la voix de l'homme* (1703) de Denis Dodart, qui démontre la responsabilité exclusive du larynx dans l'émission de la voix, et *La formation de la voix de l'homme* (1744) d'Antoine Ferrein, qui en explique le fonctionnement en isolant les « cordes vocales ». Même les excellentes synthèses de phonétique française que Beauzée propose dans l'article « Lettres » (1765) de *l'Encyclopédie*, puis dans sa *Grammaire générale* (1767), se tiennent dans une perspective étroitement synchronique.

D'autre part, les recherches étymologiques sur la *cognatio linguarum* (« parenté des langues ») se basent généralement sur une notion de *permutatio litterarum* (« remplacement des lettres ») qui ne dépasse pas l'horizon du langage écrit. Il suffit de feuilleter deux des ouvrages de référence de l'étymologie de l'époque pour s'en rendre compte. Ni le *Tractatus de permutatione literarum* (1664) antéposé à *l'Etymologicon linguae latinae* de Gerhard Voss, ni les *Principes de l'art des étymologies* (1750) précédant la troisième édition du *Dictionnaire étymologique* de Ménage éditée par François-Augustin Jault, ne contiennent de considérations phono-articulatoires sur les « lettres » dont ils prétendent illustrer les « altérations ». Les deux se bornent au contraire à lister et à exemplifier des cas d'apparition, disparition ou transformation des « lettres » :

B mutatur in F vel PH. Latini quoque pro *Bubalus* scripserunt et *Bufalus* [...]

B mutatur in R. *Arripio* est ab *abripio*. *Surripio* a *subripio*

B mutatur in T. *Tardus* a *βραδύς*

[Voss 1664 : 1, 4-5]

B changé en F ou PH. Franç. *sebum*, *suif*. Ital. *bubulcus*, *bifolco* [...].

B changé en G. Ital. le B double se change en G double : *debbo*, *deggio*. subietto, *suggetto*. *gabbia*, *gaggia*. etc. Esp. *abuelo*, *aguelo* [...].

B changé en L. Esp. *bombarda*, *lombarda*.

[Ménage 1750 : xxxiv]

L'absence de toute analyse articulatoire rend impossible, d'une part, la distinction entre des faits purement imaginaires et des faits passablement probables et, d'autre part, empêche de classer et d'interpréter ces derniers d'une manière quelconque.

Par exemple, deux cas avérés d'alternance consonantique comme « *Bubalus...* et *Bufalus* » (chez Voss) et « *bubulcus, bifolco* » (chez Ménage) ne se distinguent pas de cas tout à fait improbables comme « *Tardus a βραδύς* » (Voss) ou « *bombarda, lombarda* » (Ménage) ni de cas tout à fait différents provoqués par l'assimilation régressive, comme « *Arripio est ab Aripio* » (Voss) ou « *gabbia, gaggia* » (Ménage).

Or, c'est précisément ce type de distinctions que l'application de la phonétique articulatoire à l'étymologie commence à rendre possible à partir du *Traité*.

10. Il s'agit d'une application inhabituelle dans la tradition grammaticale latine, mais qui caractérise, en revanche, la tradition juive. Étroitement liée à cette formulation sacrée de la théorie imitative qu'est la cabale, la grammaire juive se caractérise en effet par un développement important de la phonétique articulatoire et par une centralité, en son intérieur, du lieu d'articulation (Auroux & Calvet 1973: 82 ; Dangeau 1694), un trait distinctif qui, grâce à sa nature spatiale, facilite l'élaboration d'analogies figuratives entre le son et le sens. Le *Traité [...] des principes physiques de l'étymologie* puise indirectement à cette tradition sacrée pour mettre en oeuvre son projet matérialiste.

La source principale de de Brosses est sans aucun doute le *Glossarium germanicum* (1737) de Johann Georg Wachter. Connaisseur de la tradition juive et auteur d'un *Elucidarius cabalisticus* (1706), Wachter consacre en effet une bonne partie de ses *Prolegomena* (1737 : xvii-xlvi) à fournir une description des sons du langage fondée sur le lieu d'articulation, qu'il essaie d'employer ensuite dans le domaine de la *cognatio linguarum*.

Il est intéressant d'observer la manière où de Brosses reprend et modifie l'une des règles étymologiques proposées par Wachter (1737 : iii, n.), car ce geste met en avant une notion d'homorganicité qui constituera l'un des piliers de la linguistique comparée :

§154. *Caractere de différence entre les langues et les dialectes.*  
 Wachter marque ingénieusement en deux mots le caractère de différence qu'il y a entre les langues et les dialectes. *Les langues*, dit-il, *diffèrent entre elles par des consonnes* (il entend, sans doute, les consonnes organiques) *et les dialectes par les voyelles*. Cela est si juste et si précis que je n'ai rien à y ajouter. Lorsqu'on remarque en diverses langues que les mots de même signification s'expriment par les mêmes consonnes, ou ne font que les varier par des mouvements procédans du même organe, on peut dire que ce n'est que le même mot, malgré la différence totale des voyelles du mot, qui portent à l'oreille un son très-différent : et en conclure que les langues sont soeurs ; c'est-à-dire, qu'elles ne sont que des dialectes provenues d'une même mere. Au contraire si deux langues expriment habituellement leurs mots de même signification par des organes différens, c'est-à-dire par des consonnes différentes, c'est un signe que ces langues sont étrangères l'une à l'autre, et qu'elles n'ont pas la même origine immédiate. (1765 : II, 44-45).

Selon de Brosses, donc, on peut considérer deux langues comme apparentées (« dialectes ») non seulement si leurs mots emploient les mêmes consonnes, mais également si elles emploient des consonnes différentes ayant le même lieu d'articulation (« même organe »). Bien que cette (proto- et pseudo-) « loi phonétique » puisse nous faire sourire, s'agissant d'une règle grossière dépourvue de toute validité générale, il ne faut pas méconnaître qu'elle possède pourtant une certaine validité statistique, c'est-à-dire que le changement consonantique « du même organe » est effectivement le type d'évolution consonantique le plus fréquent.

De Brosses insiste à plusieurs reprises sur ce fait :

§190. *Cause de l'alteration des mots en passant d'une langue à une autre. Rapidité de cette altération.* De la facilité qu'ont les lettres de même organe à se remplacer les unes les autres, naissent les variétés infinies qui se trouvent dans la prononciation des mots, et les altérations perpétuelles qu'ils souffrent en passant d'une langue à l'autre [...]. En étymologie, dans la comparaison des mots, il ne faut avoir aucun égard aux voyelles, & n'en avoir aux consonnes qu'autant qu'elles seroient de différens organes. Si la variété dans la consonne ne vient que de la différence des inflexions du même organe, on doit dire hardiment que c'est toujours la même lettre. C'est la caractéristique de la suite d'organes qui doit guider dans cette comparaison (1765 : II, 158-159).

La notion de « changement du même organe » est importante, non seulement parce qu'elle instaure le réflexe d'aller au delà de l'apparence alphabétique des mots en attribuant une primauté épistémologique à leur articulation orale, mais également parce que, ce faisant, elle attire l'attention sur ce qui est effectivement le plus probable, du point de vue anatomique, en matière de *permutatio literarum*.

Ce n'est peut-être pas par hasard si la première loi phonétique du XIX<sup>e</sup> siècle, la célèbre *Lautverschiebung* présentée par Jacob Grimm dans sa *Deutsche Grammatik* (1822), est entièrement constituée de ces « changements du même organe » que sont les spirantisations, les dévoisements et les déaspirations décrivant le passage du système consonantique indo-européen au système germanique.

11. Une fois la notion de « changement du même organe » établie, de Brosses se penche également sur la principale catégorie d'exceptions qui s'y oppose, en fournissant une description appréciable de ce qu'on appellerait aujourd'hui l'assimilation :

§191. *La permutation des lettres s'opère d'une manière physique et nécessaire.* Règle générale : le changement d'une lettre en une autre qui n'est pas de même organe naît de ce que dans la langue dérivante l'organe joignoit à la prononciation de la lettre changée l'inflexion d'un autre organe ; et c'est celui de la lettre qui remplace. Pourquoi le D de Diurnus est-il devenu J dans Journal? C'est que ce dernier mot a passé en venant par l'italien *Giorno* qui



se prononce Djorno. Les dents articuloient seules dans le latin Diurnus : elles articuloient avec inflexion du palais dans l'italien Djorno ; l'articulation du palais est restée seule dans le français Journal. Les lettres s'attirent les unes les autres, non pas au hasard, mais dans un certain ordre dicté par la nature et par une opération insensible, née de l'organisation même. Voyez ce que j'ai dit (n°46) sur la lettre de levre M et la maniere dont elle attire une autre labiale en se transformant en voix nazale. Exemple : Numerus, nombre ; Cumulus, comble (1765 : II, 161).

Bien que son exposé soit loin d'être toujours aussi irréprochable, le mérite de de Brosses reste celui d'avoir prôné une application systématique de la phonétique articulatoire aux étymologies et d'avoir fait de cette application l'une des bases de l'étude scientifique du langage.

12. A travers sa théorie imitative du signe, la linguistique matérialiste du XVIII<sup>e</sup> siècle semble avoir joué un rôle non négligeable dans la formation du cadre épistémologique de la linguistique comparée. D'une part, elle a constitué la condition logique pour l'établissement de l'origine naturelle du langage, en entrouvrant le domaine temporel de la préhistoire où l'hypothèse indoeuropéenne de Bopp a trouvé sa place. D'autre part, elle a contribué à l'affirmation, dans la recherche étymologique, d'une phonétique articulatoire axée sur le lieu d'articulation mettant en valeur les changements phonétiques « du même organe » qui seront exploités à partir de la Loi de Grimm.

Dans son ensemble, la théorie imitative du XVIII<sup>e</sup> siècle ne peut pas être considérée comme une théorie « préscientifique » du langage. Apparue et disparue à l'époque des révolutions, dans le siècle précédant la naissance de la linguistique moderne, elle occupe plutôt la place de seuil qui est celle d'une théorie « protoscientifique ». Sa spécificité a été de faire appel au naturel du langage pour détruire les constructions qui le recouvraient, afin que d'autres constructions soient un jour possibles. Le rappeler, c'est rappeler qu'il existe un naturel, à partir duquel il est toujours possible de détruire, de reconstruire.

## BIBLIOGRAPHIE

- Auroux, Sylvain, *La sémiotique des encyclopédistes. Essai d'épistémologie historique des sciences du langage*, Paris, Payot, 1979.
- Auroux, Sylvain, « La vague condillacienne » in *HEL* 4/1, 1982, 107-110.
- Auroux, Sylvain, « Les antinomies méthodologiques » in Id. (dir.) *Histoire des idées linguistiques*, III, Liège, Mardaga, 2000, 409-440.

- Auroux, Sylvain, « Le paradigme naturaliste » in *HEL* 29/2, 2007, 5-15.
- Auroux, Sylvain & Calvet, Louis-Jean, « De la phonétique à l'apprentissage des langues; l'étude des sons du langage au XVIII<sup>e</sup> siècle » in *La Linguistique* 9, 1973.
- Beauzée, Nicolas (attribué), « Langue » in Diderot & D'Alembert 1751-1780 : IX (1765).
- Beauzée, Nicolas (attribué), « Lettres » in Diderot & D'Alembert 1751-1780 : IX (1765).
- Beauzée, Nicolas, *Grammaire générale*, Paris, Barbou, 1767.
- Benfey, Theodor, *Geschichte der Sprachwissenschaft und orientalischen Philologie in Deutschland*, München, Cotta, 1869.
- Bergier, Nicolas-Sylvestre, *Les élémens primitifs des langues*, Paris, Brocas-Humblot, 1764.
- Bopp, Franz, *Vergleichende Grammatik*, Berlin, Dümmler, 1833.
- Bopp, Franz, *Grammaire comparée des langues indoeuropéennes*, trad. par Michel Bréal, Paris, Impr. impériale, 1866.
- Brosses, Charles de, *Traité de la formation mécanique des langues et des principes physiques de l'étymologie*, Paris, Saillant, 1765.
- Buffon, George-Louis de, *Histoire naturelle générale et particulière, avec la description du Cabinet du roi*, Paris, Impr. royale, 1749.
- Condillac, Etienne Bonnot de, *Essai sur l'origine des connoissances humaines*, Amsterdam, Mortier, 1746.
- Condillac, Etienne Bonnot de, *Grammaire*, Parme, Impr. royale, 1775.
- Condillac, Etienne Bonnot de, *La logique*, Paris, L'Esprit-Debure, 1780.
- Condillac, Etienne Bonnot de, *La langue des calculs*, Paris, Houel, 1798.
- Court de Gébelin, Antoine, *Histoire naturelle de la parole*, Paris, Boudet, 1776.
- Dangeau, Louis de Courcillon de, *Essais de grammaire contenus en trois lettres d'un académicien à un autre académicien*, Paris, Coignard, 1694.
- Diderot, Denis, « Encyclopédie » in Diderot & D'Alembert 1751-1780 : V (1755).
- Diderot, Denis, et D'Alembert, Jean (dir.), *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, Paris-Neufchastel-Amsterdam, Le Breton, 1751-1780.
- Dodart, Denis, « Mémoire sur les causes de la voix de l'homme et de ses differens tons » in *Histoire de l'Académie royale des sciences, année 1700, avec les mémoires de mathématique et de physique*, Paris, Boudot, 1703, pp.238-287.
- Droixhe, Daniel, *La linguistique et l'appel de l'histoire*, Genève, Droz, 1978.
- Ferrein, Antoine, « De la formation de la voix de l'homme » in *Histoire de l'Académie royale des sciences (1741), avec les Mémoires de mathématiques et de physique*, Paris, Imprimerie royale, 1744, pp. 409-432.
- Grimm, Jacob, *Deutsche Grammatik*, Göttingen, Dieterichsche, 1822-1837.
- Leibniz, Gottfried Wilhelm, « Brevis designatio meditationum de originibus gentium ductis potissimum ex indicio linguarum » in Id., *Miscellanea berolinensia*, Berlin, 1710, 1-16.
- Ménage, Gilles, *Dictionnaire Etymologique de la langue Française*, éd. par Jault, Augustin-François, Paris, [s. n.], 1750.

- Puppo, Mario (ed.), *Discussioni linguistiche del Settecento*, Torino, Utet, 1957.
- Rousseau, Jean-Jacques, « Discours sur l'origine et le fondement de l'inégalité parmi les hommes » (1755) in Id. *Oeuvres complètes*, Paris, Dalibon, 1826.
- Vico, Giambattista, *Principi di Scienza Nuova*, Napoli, Muziana, 1744.
- Voss, Gerhard, *Etymologicon linguae latinae*, praefigitur ejusdem *Tractatus de permutatione literarum*, Lugduni, Grégoire, 1664.
- Wachter, Johann Georg, *Elucidarius cabalisticus, sive reconditae Hebraeorum philosophiae brevis et succincta recensio*, Romae [en réalité Halle, Weller], 1706.
- Wachter, Johann Georg, *Glossarium germanicum continens origines et antiquitates linguae germanicae hodiernae*, Lipsiae, Gleditschii, 1737.

## TRADUIRE LA POESIE DU ROUMAIN EN FRANÇAIS

### L'EXEMPLE D'ÎN MAREA TRECERE DE LUCIAN BLAGA

PHILIPPE LOUBIÈRE<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** This article takes up the difficult task of translation of Lucian Blaga's (1895-1961) poems entitled *În marea trecere* (« Au fil du grand parcours »). Lucian Blaga was a philosopher, and his poetry, different from pure rhetoric, is the carrier of a spirituality rejecting a religion of the abstract and being nostalgic of ages when Divinity was giving concrete signs to humans. This translation has been made according to a personal taste and to a great admiration for this Romanian author. In the first part, the article presents our methodological and practical choices. My attempt to translate Blaga's poems has not been the only one. Thus, I have tried to study the translations made on the same poems and the difficulties encountered by other translators, in the second part of the article.

**Keywords :** *Blaga, philosophy, religion, Romanian poetry, style, translation.*

Nous nous sommes lancé le défi de traduire l'intégralité du recueil de poèmes de Lucian Blaga (1895-1961) intitulé *În marea trecere* (« Au fil du grand parcours »). Lucian Blaga était philosophe, et sa poésie, très éloignée de toute rhétorique, est imprégnée d'une spiritualité exprimant le refus d'une religion de l'abstrait et nostalgique du temps où le divin donnait des signes concrets aux hommes. Nous avons été poussé à traduire par notre goût pour la poésie et par le grand intérêt que nous portons à ce poète. Nous allons brièvement montrer, dans une première partie, nos choix méthodologiques et pratiques. Nous n'avons pas été le seul à commettre l'attentat d'une traduction à l'encontre de ce poète. Nous avons recensé les traductions qui portaient sur les mêmes poèmes, et présenté, dans notre seconde partie, un bref bilan des difficultés rencontrées par les autres traducteurs.

---

<sup>1</sup> Chercheur, rédacteur en chef de la revue *Lettre(s)*, qui traite des questions de langue française et de francophonie. Philippe Loubière a en outre publié des articles sur l'histoire et la littérature de la Roumanie et de la Moldavie, en particulier pour l'Encyclopædia Universalis (édition 2008), ainsi que des traductions littéraires (Lucian Blaga, Teodor Mazilu, Ioan Es Pop).

## I / Notre méthodologie

### 1/ *Choix théoriques : unité, fidélité, style.*

Le défi a consisté à traduire un recueil entier, et non à effectuer des traductions éparses, c'est-à-dire donner la primauté à l'intégralité de la création de l'auteur plutôt que de laisser nos inévitables préférences pratiquer une sélection nécessairement arbitraire. Nous avons voulu ensuite être fidèle jusqu'au scrupule à l'original, c'est-à-dire n'intervenir que sur la *forme* qu'impose le passage d'une langue à l'autre, mais ne pas intervenir sur le fond, ne pas interpréter, ne pas nous substituer au poète. Le danger, si l'on peut dire, est d'autant plus réel que ce poète parle à notre propre sensibilité, à notre propre subjectivité. Nous avons voulu, en troisième lieu, ne pas présenter au lecteur (la traduction a été publiée<sup>2</sup>) des traductions de poèmes, mais de véritables poèmes traduits, parce qu'il nous semble que la fidélité suprême d'un traducteur de poésie consiste à essayer de rendre ce qu'il y a de beau, ce qu'il y a d'ineffable, dans l'original.

### 2/ *La traduction proprement dite et les difficultés liées au sens.*

– La traduction mot-à-mot du titre du recueil, d'inspiration faustienne, \*« Dans le grand passage », est un contresens. Il ne s'agit pas du « grand passage », de la vie à trépas, par exemple, mais de la grande traversée de la vie, sans qu'il soit jamais question d'un au-delà possible.

– Le vocabulaire religieux, souvent replacé dans un cadre plus profane que son origine chrétienne, doit être identifié et traduit dans le même registre, afin de restituer le contraste entre les deux cadres. On cite les mots « Genèse », pour « *facerii* », « renié », pour « *lepădat* » et « abjurez » pour « *lepădați* », « jour du Jugement dernier », pour « *ziua din urma* » et « *ziua de apoi* » et les expressions « (n'a pas) où reposer Sa tête », « les eaux dans bas », qui évoquent respectivement l'évangile selon saint Matthieu et saint Luc, et le premier chapitre de la Genèse.

– Les éternels mots intraduisibles, à l'instar de « *destrămare* » (*la perte de trame*), que l'on peut rapprocher – parallèle des langages poétiques ? – avec l'« abolir » de Mallarmé.

– La spécificité roumaine : « l'heure où meurent les serpents frappés à l'aube », c'est-à-dire *le soir* ; la divination dans le marc (si l'on peut dire) de chanvre ; les tombes villageoises en forme de tumulus, etc.

### 3/ *La forme poétique.*

– L'auteur insiste dans des réflexions théoriques<sup>3</sup> sur la « mise en relief des sens et des accents, dans une diction naturelle ». C'est une façon de préciser, à

---

<sup>2</sup> *Au fil du grand parcours*, LUCIAN BLAGA, édition bilingue, poèmes traduits par PHILIPPE LOUBIÈRE, Editura Paralela-45, Bucarest, 2003, réédition 2004 ;

<sup>3</sup> *Poezii*, Lucian Blaga, ediție îngrijită de GEORGE IVASCU, Bucarest, 1967, p. 493.

la fois qu'il n'y pas de sens caché, qu'il n'y a qu'un sens obvie et qu'il y a un rapport entre le fond et la forme<sup>4</sup>, et que ce rapport est naturel. Au traducteur de restituer, s'il le peut, le message signifiant de la forme.

– La prosodie. Le vers de Blaga est, en apparence, un vers libre, mais c'est en fait un vers très structuré ; les strophes sont volontiers construites de façon à s'appuyer sur la symétrie des ictus<sup>5</sup>. Blaga a, certes, été très novateur en son temps, mais il serait erroné de le traduire à la façon des poètes français des années 60, qui ont renoncé à toute contrainte de forme. Au traducteur, là encore s'il le peut, de donner à sa traduction un rythme maîtrisé, calculé.

– Retrouver des rimes, si possible de timbre proche de l'original (« ... *pământ* » / « ... *cântând* » – « ... *firmament* » / « ... *chantant* »).

## II / Les autres traductions

Nous avons fait l'inventaire de ce qui était publié en volumes (à l'exception donc des revues). *În marea trecere* n'a jamais été traduit au complet.

1/ Les problèmes de compréhension et de restitution sont nombreux. On peut les ramener à trois points principaux :

– Le contresens sur le titre n'a pas posé problème aux huit traducteurs recensés, à l'exception d'un seul (« La grande traversée »). L'auteur avait pourtant donné une piste, faustienne, dans l'exergue.

– Le lexique religieux est mal rendu, parce que mal identifié, chez beaucoup de traducteurs.

– Le plus grave nous semble être l'intrusion de la psychologie, dans des poèmes où celle-ci est totalement absente. Blaga avait pourtant indiqué : « *Une poésie naît toujours de réalités psychologiques, sociales et matérielles, dans des conditions naturelles, mais elle n'a le droit de porter sur le corps aucune trace ombilicale.* »<sup>6</sup>

2/ Des problèmes de maîtrise du français se sont posés, notamment chez les traducteurs de langue maternelle roumaine.

– Maladresse, voire fautes, dans les régimes de verbe (indicatif pour subjonctif, concordance des temps défectueuse) et dans l'ordre des mots, confusion entre détermination et indétermination, charabia parfois (« Rien ne veut être autrement qu'il l'est », « L'eau bat au rivage », « Fais mon baptême », « Ni maintenant je ne t'écrirais peut-être... », etc.).

– Au plan stylistique, on relève des métaphores déplacées, des incursions dans des registres de langue familiers qui surprennent, voire des interventions par

<sup>4</sup> *Măiestria stilistică*, T. Vianu, in *Probleme de stil și artă literară*, p. 6.

<sup>5</sup> *Contributions à l'histoire de la versification roumaine. La prosodie de Lucian Blaga*, Ladislav Gál, Akadémiai Kiadó (Maison d'édition de l'Académie des Sciences de Hongrie), Budapest, 1972.

<sup>6</sup> Cité par Marian Popa, p. 96 de son *Dicționar de literatură română contemporană*, Bucarest, 1977.

rapport à l'original : ajouts, modifications, suppressions. C'est parfois anodin, parfois lourd, toujours forcé. On trouve, par exemple, un « au bord de la falaise », au lieu de « sur le bord » pour traduire « *Peste margine* ». Pourquoi introduire « falaise » ? Forcer le sens vers un élément de relief physique empêche d'accéder au caractère général et abstrait de la notion de *bord*, de *limite* ; c'est d'autant plus injustifié que le poète dit bien qu'il ne sait pas s'il faut prendre ledit bord pour un littoral ou pour « le bord de ses propres pensées ».

Les calques du roumain sont nombreux : adjectifs de relation où l'on attendrait un génitif (« feuilles automnales » pour « feuilles d'automne », par exemple) ; verbes transitifs ou factitifs confondus (« passer » au lieu de « faire passer »).

3/ Absence de recherche prosodique et absence de perception d'un langage poétique élaboré, au profit d'un mot-à-mot qui ne décole pas.

### Conclusion

Les problèmes de la traduction poétique, et plus largement de la traduction littéraire, tels qu'ils ressortent des différentes traductions d'*În marea trecere* de Lucian Blaga, nous semblent devoir se concentrer avant tout sur un travail d'*attention*. L'*attention* portée au texte original d'abord suppose de traquer tout ce qui dans les vers et autour des vers fait sens. L'*attention* portée au lecteur ensuite exige de s'assurer que ce que le traducteur croit avoir compris est précisément et correctement rendu, et de préférence bellement. Mener à terme ce travail nous a fait comprendre que, pour tenter de traduire un langage poétique, il fallait respecter une méthode, même si – ce fut notre cas à l'origine – on peut parvenir à la définir par une forme naturelle d'intuition. Une telle méthode en tout cas se ramène toujours à une mise en balance entre fidélité et beauté.

Nous avons commenté le travail effectué par d'autres traducteurs. C'est peu de dire qu'un bon traducteur ne devrait jamais traduire que dans sa langue maternelle, c'est peu de dire que le traducteur d'un poète doit avoir un minimum le sens de l'exigence spécifique de la poésie, c'est peu et c'est tout. Faute de substance, ces autres traductions n'ont encouru de nos critiques que des remarques de l'ordre du technique, du superficiel. Au lieu d'ineffable, nous n'avons trouvé que des textes balançant entre banalité et maladresse ; nous n'avons perçu ni méthode, ni exigence, ni beauté. Est-ce de l'aveuglement ? Est-ce de l'infatuation devant notre propre travail ? Les repères manquent, par définition. Notre déception a été grande, en tout cas, de n'avoir pas rencontré un autre traducteur dont la méthode aurait pu nous inspirer. Nous aurions aimé chercher là où il a été le meilleur autant que là où nous l'avons surpassé.

Que dire de notre propre traduction d'*În marea trecere* et de la méthode dont nous venons de décrire l'exigence théorique ? L'appréciation est affaire de goût : nous y avons mis beaucoup d'*attention* et aussi de *cœur*, mais cela ne compte que si nos mots rencontrent le goût et l'intérêt d'un lecteur. C'est à lui de faire ce bilan ; nous ne pouvons dire *a priori* si notre ambition de contribuer à faire aimer une poésie et un auteur obtient, avec nos traductions, les moyens qu'elle réclame.

## BIBLIOGRAPHIE

- Anthologie de la poésie roumaine*, sous la direction d'ALAIN BOSQUET, traductions de CLAUDE SERNET, Éditions du Seuil, Paris, 1968 ;
- Anthologie de la poésie roumaine*, texte bilingue français-roumain, propos sur la poésie de GEORGE MACOVEANU, traductions de AUREL GEORGE BOESTEANU, Éditions Nagel, Paris, 1981 ;
- Au fil du grand parcours*, LUCIAN BLAGA, édition bilingue, poèmes traduits par PHILIPPE LOUBIERE, Editura Paralela-45, Bucarest, 2003, réédition 2004 ;
- Contributions à l'histoire de la versification roumaine – La prosodie de Lucian Blaga*, LADISLAS GALDI, Akadémiai Kiado (Maison d'édition de l'Académie des Sciences de Hongrie), Budapest, 1972 ;
- Dialogue* (revue d'études roumaines), n° 2-3, Université Paul-Valéry, Montpellier, 1979 ;
- L'étoile la plus triste*, LUCIAN BLAGA, traduit et présenté par SANDA STOLOJAN, Éditions Orphée/La Différence, Paris, 1992 ;
- Le grand passage, Poèmes*, LUCIAN BLAGA, traduction de ȘTEFANA POP et IOAN POP-CURSEU, Marseille, Éditions Autres temps, 2003.
- Mică anthologie de poezie română modernă / Petite anthologie de poésie roumaine moderne*, sous le direction de VALERIU RUSU, traductions de MIREILLE BONNET et ALAIN CAUMETTE, Editura Minerva, Bucarest, 1975 ;
- Nouvelle Revue française* n° 273, huit poèmes traduits par VIRGIL IERUNCA, Éditions Gallimard, Paris, septembre 1975 ;
- Poeme / Poèmes*, LUCIAN BLAGA, traduits par VETURIA DRAGANESCU-VERICEANU, préface d'EUGEN SIMION, Editura Minerva, Bucarest, 1974 ;
- Poeme alese / Poèmes choisis*, LUCIAN BLAGA, ediție bilingvă (plusieurs traducteurs), Editura Grai și Suflet - Cultura națională, Bucarest, 1998 ;
- Poemele luminii / Les poèmes de la lumière*, LUCIAN BLAGA, traductions de PAUL MICLAU, Editura Minerva, Bucarest, 1978 ;
- Poesis - Poètes roumains contemporains*, traduction de AUREL GEORGE BOESTEANU, Editura Eminescu, Bucarest, 1975 ;



PHILIPPE LOUBIÈRE

*Poezii*, LUCIAN BLAGA, ediție îngrijită, revăzută și adăugată de GEORGE IVASCU, Bucurest, 1967 ;

*Poezii / Poésies*, LUCIAN BLAGA, versiunea în limba franceză de JEAN PONCET, Editura Libra, Bucurest, 1997 ;

*Probleme de stil și artă literară*, TUDOR VIANU, Bucurest, s. d. [1954] ;

*Soixante-cinq poèmes*, LUCIAN BLAGA, traduits par PAULA ROMANESCU, seconde édition, Editura Helicon, Timișoara, 1998.

## SINTASSI E PROSODIA IN ITALIANO E IN INGLESE

SOPHIE SAFFI<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** By analysing the English, French, and Italian syntax and prosody, one discovers the elements that reveal the similar functioning of these three languages (they all belong to the great family of European languages and have abandoned the endings characteristic for the different cases) and the differences regarding the informational role of morphology, syntax, and prosody. A study of accent as a defining element in conferring meaning to a word, followed by a presentation of the possible positioning of the adjective and its semantic consequences in the discourse of these three languages makes us understand the variation of different word-constructions in the three languages. In French, the word is similar to a semantic block that cannot be analysed. The accent is usually placed at the end of the word or group of words and in this way, it coincides with the ending of a semanteme; a semi-rigid syntax helps us understand the message. In English, the syntax is rigid and the prosody is the one that confers meaning. The English word is homogenous as the French word, but the English speaker knows how to construct and accentuate the semanteme. The Italian word is heterogeneous; it still contains some morphological information. The boundary of the semanteme is mobile inside the word and thus, its accent as well. The Italian speaker knows how to construct his words and, as his English counterpart, he uses accent in order to make meaning more accessible. In the Italian system, the informational role is shared between a flexible syntax, a mobile accent and word morphology.

**Keywords:** *Adjective, boundary, English, French, heterogeneous, homogeneous, Italian, morphology, prosody, semanteme, semantic, syntax, word construction, word stress.*

Quando un francofono si cimenta nella lingua di Shakespeare o in quella di Dante, incontra due scogli : la sintassi e la prosodia. In entrambe queste lingue l'ordine delle parole nella frase non è esattamente lo stesso che in francese, benché vi si avvicini ; così ad esempio il posto dell'aggettivo spesso non è quello che il locutore francese istintivamente gli attribuirebbe, il che dà luogo ad inopportune alterazioni del significato e ad incresciosi malintesi. Inoltre queste due lingue possiedono un accento « nomade » la cui localizzazione, per lo sfortunato francofono, è difficilmente prevedibile. Cercheremo di presentare qui le ragioni dal calvario del locutore francese che tenta di esprimersi nella lingua dei suoi vicini. Esse rientrano nel funzionamento del sistema di queste lingue, al tempo stesso vicine – tutte e tre appartengono alla famiglia indoeuropea – e diverse in quanto alla ripartizione del ruolo informativo fra la morfologia, la sintassi e la prosodia. La difficoltà della

---

<sup>1</sup> Université de Provence, E-mail: saffisophie@aol.com

trattazione risiede nella vicinanza e non nella distanza di questi tre sistemi ; le differenze macroscopiche nella costruzione del discorso si devono a leggere differenze nel sistema di lingua soggiacente, e sono appunto queste sfumature ciò che qui metteremo in luce. Mostreremo così l'equilibrio funzionale istituito in queste lingue tra morfologia, sintassi e prosodia.

### **L'accento intensivo delle lingue romanze : un marcatore di confine dell'apporto semantico**

La soluzione del problema della posizione dell'accento è legata a quella della costruzione della parola. Dall'indoeuropeo alle lingue romanze, passando per il latino, i diversi sistemi di lingue che si sono succeduti hanno dovuto risolvere il problema dell'identificazione della parola. La comprensione del messaggio necessita della leggibilità delle diverse tappe della codificazione. Questi picchetti, posti lungo la dinamica costruttrice della parola e della frase, sono gli accenti, che punteggiano ogni frontiera semantica. La conferma di tale ruolo di marcatore di confine viene dagli spostamenti degli accenti, che hanno seguito fedelmente, lungo l'evoluzione storica che conduce dal latino alle lingue romanze, i cambiamenti di frontiera semantica : dall'accento melodico dell'indoeuropeo olofrastico all'accento iniziale intensivo delle lingue italiche, dall'accento melodico associato al ritmo quantitativo del latino del III sec. a.C. all'accento intensivo del latino volgare e delle lingue romanze<sup>2</sup>, la prosodia si adatta alle trasformazioni del semantema. Quel che in latino è solo accennato, va precisandosi con l'italiano e il francese ; il movimento di anteposizione della morfologia (creazione di articoli, preposizioni, ecc. e progressiva scomparsa della flessione) prosegue e l'accento marca sempre la fine dell'apporto semantico. Nell'italiano il semantema termina talvolta con la parola stessa (*città, virtù*) ; nel francese, in cui l'accento marca la fine della parola, tale coincidenza è generale.

	Latino	Italiano	Francese / Inglese
Intercettazione frastica	F	F	F
	:	:	: costruzione di discorso
Intercettazione lessicale	L	:	:
	:	L	:
	:	:	L
	:	:	: costruzione di lingua
Intercettazione radicale	R	R	R

<sup>2</sup> Sophie Dubail-Saffi, *La place et la fonction de l'accent en italien*, Thèse de Doctorat, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris 3, 1991, pp. 155-192. Testo accessibile in rete : <http://www.univ-provence.fr/gsite/Local/dept-italien/dir/thesesaffi/Tome1.pdf>

Sophie Saffi, « La sede e la funzione dell'accento in italiano e in francese » in *Linguistique et didactique de l'italien à l'étranger*, Actes du Colloque International "Insegnare la lingua italiana all'estero. Prospettive linguistiche e didattiche", Paris 24-25 novembre 2006, sous la direction de : Alvaro Rocchetti, Louis Begioni et Giancarlo Gerlini, Paris 3/Lille3, 2008, pp. 119-141.

Dal latino alle lingue romanze, l'intercettazione lessicale si è progressivamente avvicinata a quella radicale<sup>3</sup>.

Lungo il movimento ascendente dell'atto di linguaggio, più è precoce l'intercettazione lessicale, più è ridotta la flessione nominale. In francese (intercettazione lessicale precoce), generalmente la parola non contiene più morfologia, si è liberata della forma e si è volta interamente al significato. In italiano invece (intercettazione lessicale più tardiva), la parola possiede generalmente una desinenza grammaticale che indica il genere e il numero (*la casa, le case ; la maison, les maisons* – pronuncia del sostantivo francese identica in entrambi i casi malgrado la grafia differente). Così, in linea generale, la fine del semantema coincide in francese con la fine della parola, in italiano invece è interna alla parola.

Ora, il francese possiede un accento sulla sillaba finale della parola, mentre l'italiano ha un accento che cade generalmente su una sillaba intermedia (*casa, case ; maison, maisons). Se si considera l'accento come il marcatore della frontiera semantica, la distinzione fra accento fisso e accento libero<sup>4</sup> non regge più. L'accento italiano è altrettanto ben fissato su questo confine semantico quanto il suo omologo francese. La differenza non sta nel sistema accentuale, ma nella costruzione della parola. Quando un suffisso semantico viene ad aggiungersi al radicale, l'accento si sposta per seguire la frontiera finale dell'apporto semantico (*fuso, fusello, fusellato, fusellatura)<sup>5</sup>. Quando invece è la desinenza morfologica ad essere eccezionalmente lunga, come in *uomini, viragini, l'accento resta sull'ultima sillaba semantica (*uomo, virago). In certe parole l'accento è spostato per preservare il messaggio semantico da una lettura erronea. Così in *sabato la sillaba -ba- fa parte del radicale e non ha alcun ruolo morfologico ; se però l'accento cadesse su questa sillaba, si correrebbe il rischio di una falsa analisi della parola sul modello di *canato, amato. Per evitare a questo sostantivo d'essere preso per il participio passato di un ipotetico verbo \**sabare*, l'accento viene spostato. Esso non marca più la fine materiale della semantica, la sua insolita posizione sulla terzultima sillaba – l'accento italiano cade generalmente sulla penultima, l'ultima sillaba essendo morfologica – indica il rifiuto di un'analisi del messaggio semantico sul modello******

<sup>3</sup> È opportuno definire le diverse forme di intercettazione che il pensiero può operare sul sistema di linguaggio allo scopo di apprenderlo e di controllarne le diverse tappe costruttive : a) l'intercettazione radicale, analitica, al livello più profondo del pensiero, che porta agli elementi formatori ; b) l'intercettazione lessicale, sintetica, operante a differenti livelli di profondità dello spirito a seconda delle lingue, che porta alla parola ; c) l'intercettazione frastica, sintetica, operante al livello del discorso, a partire dai risultati prodotti dall'appropriazione lessicale. Sul tempo operativo dell'atto di linguaggio queste tre forme di intercettazione definiscono due spazi di costruzione : l'intercettazione radicale e quella lessicale delimitano lo spazio di costruzione in lingua, il cui esito è la parola e in cui il principale vettore dell'informazione formale è la morfologia di parola ; l'intercettazione lessicale e quella frastica determinano lo spazio di costruzione di discorso, il cui esito è la frase e in cui i vettori dell'informazione formale sono la sintassi e, come mostreremo, la prosodia.

<sup>4</sup> Paul Garde, *L'accent*, Paris, PUF, 1968, pp. 28, 124.

<sup>5</sup> Maurizio Dardano, *La formazione delle parole nell'italiano di oggi*, Roma, Bulzoni, 1978, pp. 87, 92, 102.

corrente : procedura che permette di evitare la lettura di un diminutivo (*asino*, *femmina*, *articolo*), di un accrescitivo (*demone*), di un suffisso di trasformazione (*mogano*, *oceano*, *fenomeno*, *arista*, *giudice*, *ascaro*, *baratro*, *Laura*), di un comparativo (*Ettore*, *folgore*), ecc.<sup>6</sup> In ogni caso la posizione dell'accento segnala al meglio l'apporto semantico e guida l'interlocutore verso una più efficace decifrazione del messaggio. In parole come *PerugIno*, *bambIno*, non c'è nessuna contraddizione rilevante, nessuna destabilizzazione della nozione apportata dal semantema nel caso di lettura erronea come diminutivo, e dunque nessuna strategia di elusione messa in atto.<sup>7</sup> Questa strategia è sviluppata quando occorre evitare all'interlocutore di perdersi in una strada senza uscita che conduce ad un radicale inesistente nella lingua. In tutti gli altri casi, l'ambiguità non è percepita come un problema (cfr. omonimia).

Insistiamo sul fatto che lo spostamento dell'accento rendendo impossibile lo svilupparsi dell'analisi della parola, protegge il sistema della lingua perché impedisce le analisi che sboccano in radicali inesistenti. Per esempio, nonostante la posizione dell'accento, *salmane* non corre il rischio d'essere confuso con un accrescitivo dal pur esistente *salma*, perché semanticamente del tutto estraneo ad esso ; comunque se anche si verificasse un'interpretazione di *salmane* come accrescitivo, questa rimanderebbe ad un radicale esistente (*salm-*) quindi non sarebbe pericolosa per il sistema della lingua. La protezione degli elementi radicali di una lingua è fondamentale in un sistema in cui i locutori hanno la libertà di costruire le parole, una libertà – di cui non godono i locutori francesi – inquadrata da regole di derivazione e da una scelta limitata agli elementi esistenti nel sistema della lingua.

### Gerarchia accentuale e intonazione in italiano e in francese

La grande differenza fra i sistemi prosodici italiano e francese è costituita dalle modalità di gerarchizzazione degli apporti semantici sottolineati dall'accento. Mostriamo qui che ciò si deve alle modalità di costruzione della parola, e quindi della frase, diversi in queste due lingue, in quanto l'intonazione si costruisce a partire dal materiale accentuale, come la frase a partire dalle parole.

Che cosa osserviamo in superficie ? In italiano si distinguono l'accento principale e l'accento secondario. Secondo Mario Rossi e Pierre Antonetti la ripartizione dei gruppi intonativi in relazione al numero degli accenti è la seguente : 1 accento

<sup>6</sup> Per uno sviluppo esaustivo, con numerosi esempi, si veda Sophie Dubail-Saffi, *op. cit.*

<sup>7</sup> Storicamente, *bambino* viene da *bambo* che anticamente valeva 'bambino', 'sciocco' (secolo XIII) ; *bamb-* e *bimb-* di *bimbo* erano in concorrenza in territorio toscano e nel linguaggio poetico (Manlio Cortelazzo, Paolo Zolli, *DELI*, Bologna, Zanichelli, 1999). Nel sistema della lingua italiana contemporanea, *bamb-* è stato sostituito da *bambin-* in cui non si legge più il diminutivo etimologico. Ciò viene confermato dalla sinonimia tra *bimbo* e *bambino* (secondo il dizionario Zingarelli). Anzi, accade che nell'uso regionale (per esempio a Roma) il significato di *bimbo* sia limitato a 'bambino piccolo' in tal modo che la parola che contiene etimologicamente il diminutivo si ritrova a rappresentare il concetto di taglia superiore.

(42%), 2 accenti (52%), 3 accenti (5,7%) e 4 accenti (0,3%)<sup>8</sup>. In francese l'accento sembra dipendere del tutto dall'intonazione. Secondo Paul Garde l'intonazione di frase inibisce i processi accentuali positivi e la parola perde il proprio accento<sup>9</sup>.

Questa differenza corrisponde ad una struttura frastica basata su componenti diverse. Il francese costruisce la frase con elementi pressoché invariabili; è la disposizione di tali elementi, insieme con le preposizioni che li collegano, a definirne la funzione nella frase. In italiano gli elementi che costituiscono la frase contengono già una parte di quest'informazione nella propria desinenza. Tuttavia, come abbiamo già detto, durante l'evoluzione dal latino all'italiano una parte dell'informazione relativa alla funzione degli elementi è stata trasferita sulle preposizioni e sull'ordine delle parole. Così, nell'italiano l'informazione relativa alla funzione della parola viene ripartita: essa è veicolata ad un tempo dalla parola stessa, dalle preposizioni, dalla sintassi. La parola francese possiede una grande libertà d'impiego perché, a definirne lo stato di parola-in-atto, è in gran parte la sintassi. La parola italiana, che contiene già in potenza una parte dell'informazione sulla sua possibile funzione, ha invece possibilità d'impiego più limitate (*un sale gosse / un bambino terribile, un gosse sale / un bambino sporco*). In compenso il locutore italiano gioca più liberamente sulla costruzione della parola (l'aggettivo francese *petit* ha un campo d'applicazione più largo dell'aggettivo italiano *piccolo*, ma l'italiano fa uso di numerosi diminutivi che il francese ha abbandonato). Ora, in ogni sistema la ripartizione fra la sintassi della frase e la morfologia della parola si equilibra in maniera inversamente proporzionale: lo sviluppo dell'una comporta automaticamente la riduzione dell'altra e viceversa.

In francese le informazioni sulla funzione della parola giungono al momento dell'intercettazione frastica, mentre in italiano esse hanno già cominciato ad definirsi al momento dell'intercettazione lessicale. Poiché l'intonazione è un fenomeno frastico e l'accento un fenomeno lessicale, certi linguisti ritengono – a torto – che l'accento francese non sia effettivo in quanto apparentemente subordinato all'intonazione. Ma, benché la gerarchia accentuale sia effettivamente un fenomeno intonativo, dato che gli accenti sono gli elementi costitutivi che la melodia intonativa organizza, ciò non significa che l'intonazione decida dell'esistenza o della posizione degli accenti.

Nell'esempio italiano fornito da Mario Rossi e Pierre Antonetti<sup>10</sup> e qui riproposto – « ci sono spesso delicate e dolorose vicende umane » – ogni frontiera semantico-morfologica è marcata da un accento: *sp<sup>e</sup>ss-o*, *delicat<sup>e</sup>-e*, *dolor<sup>o</sup>s-e*, *vicend<sup>e</sup>-e*, *um<sup>a</sup>n-e*. L'informazione grammaticale ricorrente non deve spezzare la dinamica del senso che si sviluppa nella frase, a meno d'interromperla. L'accento

<sup>8</sup> Mario Rossi, Pierre Antonetti, *Précis de phonétique italienne*, Aix-en-Provence, La Pensée Universitaire, 1970, p. 84.

<sup>9</sup> Paul Garde, *op. cit.*, pp. 61, 94-95; Mario Rossi, *Le français, langue sans accent ?*, in « Studia phonetica », Montréal, vol. 15, 1980, p. 39.

<sup>10</sup> Mario Rossi, Pierre Antonetti, *op. cit.*, p. 81.

principale interviene quando questa dinamica del senso può e deve essere interrotta. Dopo l'accento secondario di *delicate* ci aspettiamo il seguito, ma dopo l'accento principale di *dolorose* sappiamo che si è formato un blocco semantico. Esso potrà subire influenze soltanto nella sua totalità, e a sua volta potrà influire soltanto in quanto blocco, in quanto insieme di elementi, perché gli elementi che lo costituiscono non potranno più, da quel momento in poi, agire singolarmente. Questo blocco semantico continua ad evolversi con la comparsa di *vicende*, a sua volta modificato da *umane*. L'elemento *umane* influisce su *vicende*, la cui introduzione nel discorso era già condizionata da *delicate* e *dolorose*; ma su quel *vicende* non influisce *delicate*: è invece il blocco *delicate* e *dolorose* ad agire sul blocco *vicende* *umane*. La fine della frase crea un altro insieme che raggruppa i blocchi. Così, la frase seguente modificherà il senso dell'insieme dei blocchi, ma non potrà agire su un blocco isolato, ancor meno su un elemento singolo.

In quest'esempio i tre gruppi intonativi sono determinati dagli accenti principali. Ma le funzioni dell'accento e della melodia intonativa non sono le stesse: l'accento serve a marcare la semantica, l'intonazione organizza tale semantica. Per proteggere il semantema di una parola da un'analisi erronea, l'italiano sposta l'accento. Poiché l'intonazione si serve degli accenti come di apici, ecco che deve spostarsi. È l'intonazione ad essere subordinata all'accentazione, proprio come la costruzione della frase dipende da quella della parola, in quanto gli accenti costituiscono gli apici dell'intonazione, così come le parole formano la frase. L'accento è potenzialmente un marcatore semantico; una volta entrato nell'organizzazione intonativa diventa il marcatore del confine semantico di un elemento, di un blocco o di una frase. Proprio come la parola, che ha diverse possibilità di attuazione, l'accento di una stessa parola, a seconda della posizione di questa parola nella frase – e quindi della frase stessa – potrà essere accento secondario o principale.

L'esempio di Mario Rossi e Pierre Antonetti ci mostra che la melodia intonativa si sposta in altezza: quando un blocco è concluso ma viene seguito da un altro (apice di frase affermativa o negativa, fine di frase interrogativa), si sale verso il registro acuto; quando viene concluso l'ultimo blocco e con esso l'insieme della frase (fine di frase affermativa o negativa), si scende verso il registro grave. Tuttavia l'accento, che ha funzione di demarcazione, non viene alterato da questi cambiamenti di direzione. L'accento di *umane* è un accento principale esattamente come quello di *dolorose* e di *spesso*.

In francese, come in italiano, l'accento principale segna la fine dell'apporto semantico di un gruppo di parole. Il francese però non ha un accento secondario, perché tale apporto semantico non è intervallato da informazioni morfologiche; queste sono generalmente raggruppate in una particella anteposta (articolo, partitivo, dimostrativo, ecc.).

Es. : *il y a souvent // de délicates et douloureuses // aventures humaines.*

Nella dizione parigina non c'è interruzione del messaggio semantico fra *délicates* et *douloureuses* : non venendo pronunciata la sillaba finale di *délicates*, è sufficiente un solo accento [dôdelicatêduluRôz].

Nella dizione marsigliese riappare l'accento secondario su *délicates* insieme alla sillaba finale e alla « z » sandhi con la parola seguente, che materializza la morfologia plurale dell'aggettivo [dôdelicatêzeduluRôz]. Siamo in una situazione « all'italiana » che si spiega con il substrato provenzale.

Si osserverà in ogni caso la morfologia finale dell'aggettivo *douloureuses*. In francese il movimento di anteposizione della morfologia non è così compiuto come in inglese ; su questo torneremo.

L'accento francese è subordinato all'intonazione né più né meno come il suo omologo italiano. È la sua gerarchizzazione che non è sempre visibile, in quanto il messaggio morfologico non interrompe il messaggio semantico. L'italiano presenta un caso « alla francese » con l'aggettivo *bello* : quand'esso è anteposto ad un sostantivo maschile singolare, può perdere la sua morfologia finale e insieme l'accento (*un bambino bello* / *un bel bambino*). Nel primo esempio la gerarchia degli accenti è necessaria per unire i due semantemi *bambin-* e *bell-* in un unico blocco ; nel secondo esempio basta un solo accento, dato che non c'è interruzione del messaggio semantico *belbambin-*. In francese la gerarchia degli accenti principali e secondari può essere reintrodotta per enfasi, in quanto l'impiego di un accento d'enfasi ad inizio di parola sconvolge lo schema intonativo abituale (*C'est colossal* ! [sɛkkOlosal], *C'est abominable* ! [sɛtabbOminabl]).

Con l'accento d'enfasi il francese reintegra temporaneamente nel suo sistema non soltanto la gerarchia degli accenti – l'accento abituale della parola interessata diventa secondario – ma anche la geminazione consonantica. L'accento d'enfasi acquista il ruolo di accento principale in quanto sottolinea la parte semantica più importante di tutta la frase ; ma, affinché non vada perduta l'organizzazione che ha preceduto quest'accento, essa ne viene separata e protetta dalla geminazione consonantica.

Infine, la differenza di messaggio fra a) *un chat* e b) *UN chat* ! è resa da uno sconvolgimento delle informazioni sintattiche dovuto all'intervento d'informazioni intonative : nel primo caso *un* non accentato è un articolo indeterminativo che introduce la parola *chat* nel discorso ; nel secondo caso *un* è il numerale portatore dell'informazione semantica principale, ed è quindi marcato da un accento d'enfasi.

La distinzione generalmente ammessa fra accento principale e accento secondario non modifica la funzione dell'accento. Secondario o principale che sia, esso delimita sempre i diversi apporti semantici all'interno della frase. La gerarchizzazione di questi apporti di senso è operata da due fattori : da un lato la distribuzione degli accenti lungo la melodia intonativa, dall'altro l'ordine in cui compaiono tali apporti semantici. Questi due processi si equilibrano secondo la modalità di costruzione della parola. La gerarchizzazione degli apporti di senso determina la loro funzione nella frase. Ora, tale compito è stato affidato in latino



alla flessione, successivamente nelle lingue romanze alle preposizioni e ad altre particelle, e alla sintassi. Così, in una lingua che privilegia la sintassi, prevale la disposizione delle parole mentre viene poco usata la gerarchizzazione degli accenti ; è il caso del francese. In una lingua in cui esiste ancora la morfologia della parola, la sintassi sarà in proporzione meno attiva mentre alla disposizione delle parole si preferirà la gerarchia accentuale ; è il caso dell'italiano.

### Costruzione della parola e prosodia in inglese

Quando si osservi l'evoluzione dell'atto di linguaggio dal latino al francese, si vede l'intercettazione lessicale avvicinarsi all'intercettazione radicale e diventare così sempre più precoce. Di conseguenza lo spazio di costruzione in lingua diminuisce a favore di un aumento proporzionale dello spazio di costruzione di discorso. È un movimento evolutivo che si ritrova, ad uno stadio più o meno avanzato, in tutta la famiglia delle lingue indoeuropee.

Ci si avvia così poco a poco verso un tipo di lingua già prefigurata parzialmente dall'inglese, dal rumeno (per l'ambito verbale) o dal francese (per l'ambito nominale). La distinzione del nome e del verbo non si ottiene più nella parola, neppure con una desinenza annessa. Essa è trasferita su particelle indipendenti che finiscono per esprimere, da sole, tutta l'architettura formale tanto del nome quanto del verbo. Tutte le materie nozionali potranno allora ricevere sia particelle nominalizzanti, sia particelle verbalizzanti (es. inglese *the love, to love, I love, You love*, ecc. ; francese *le fait, les faits, je fais, tu fais, j'ai fait, que j'aie fait*, ecc.)<sup>11</sup>.

L'intercettazione lessicale dell'inglese è precoce. Il sistema di questa lingua possiede una sintassi forte. Così, l'aggettivo inglese si riferisce soltanto al nome ch'esso precede ; diversamente dai sistemi italiano e francese, nei quali l'anteposizione o posposizione dell'aggettivo ha una funzione semantica, ma non c'è differenza grammaticale nella relazione aggettivo-nome a seconda dell'anteposizione e della posposizione, e la vicinanza del nome basta a stabilire che quest'ultimo è il sostantivo cui si riferisce l'aggettivo. Eppure, in inglese la gerarchizzazione degli accenti svolge un ruolo importante.

<sup>11</sup> On s'achemine ainsi peu à peu vers un type de langue que l'anglais, le roumain (pour le domaine verbal) ou le français (pour le domaine nominal) préfigurent déjà partiellement. La distinction du nom et du verbe ne se fait plus dans le mot ni même par une désinence qui s'y rattache. Elle est reportée sur des particules indépendantes qui finissent par exprimer, à elles seules, toute l'architecture formelle aussi bien du nom que du verbe. Toutes les matières notionnelles pourront alors recevoir soit des particules nominalisantes, soit des particules verbalisantes (ex. anglais *the love, to love, I love, You love*, etc. ; français *le fait, les faits, je fais, tu fais, j'ai fait, que j'aie fait*, etc.).  
Alvaro Rocchetti, « De l'indoeuropéen aux langues romanes : une hypothèse sur l'évolution du système verbal » in *Chroniques italiennes*, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, n° 11/12, 1987, p. 33.

L'intonazione contribuisce all'interpretazione degli enunciati, mette in gioco un determinato numero di unità organizzate in un sistema : le melodie sono composte di toni alti, bassi e medi. Ogni melodia ha un valore che viene utilizzato per produrre effetti di senso che possono essere numerosi e vari<sup>12</sup>.

L'inglese mette in rilievo la sillaba accentata di ogni parola apportando un nuovo elemento d'informazione. In pratica ciò vuol dire che le parole lessicali ricevono un accento di frase, mentre le parole grammaticali non lo ricevono. In un sistema del genere è logico che non vengano accentate neanche le parole lessicali se non apportano nuovi elementi d'informazione ; è il caso, in particolare, di parole o concetti ripetuti in una stessa sequenza.

Es. : *John's recently bought himself a car, and Peter's got a new one too.*

Accenti su *John, recently, bought, car, Peter, too.*

Assenza di accenti su : *'s got a new one*, che non apporta alcun nuovo elemento d'informazione e potrebbe essere soppresso : (*and Peter, too.*)<sup>13</sup>.

Alain Nicaise e Mark Gray prendono in esame il caso dell'esempio : *Bob gave a book to Charlie.*

[...] quest'esito può corrispondere ad una focalizzazione larga. Si può immaginare che quest'enunciato venga in risposta alla domanda *What happened at meeting yesterday?* In compenso, se la prominente nucleare viene posta altrove che su Charlie, tutti gli elementi che si trovano a destra della sillaba che porta questa prominente saranno interpretati come « dati », come informazione già acquisita. Così, *Bob gave a book to Charlie* verrebbe enunciato in un contesto in cui *to Charlie* farebbe parte dello stock delle conoscenze presupposte comuni ai partecipanti alla conversazione<sup>14</sup>.

Essi precisano che la stessa frase, enunciata in risposta alla domanda *Who gave a book to Charlie?*, che presuppone che qualcuno abbia dato un libro a Charlie, sarebbe pronunciata con la prominente nucleare su *Bob* (*Bob gave a book to Charlie*) perché questa sarebbe l'unica informazione nuova.

Tuttavia, poiché schema accentuale e melodia sono interdipendenti, gli accenti di parola rivestono un ruolo fondamentale nella suddivisione sintattica e

<sup>12</sup> Alain Nicaise, Mark Gary, *L'intonation de l'anglais*, Paris, Nathan Université, 1998, p. 38.

<sup>13</sup> Le Robert & Collins, *Dictionnaire français-anglais, english-french*, p. XXV.

<sup>14</sup> [...] cette réalisation peut correspondre à une focalisation large. On peut imaginer cet énoncé venant en réponse à la question *What happened at meeting yesterday?* En revanche, si la prééminence nucléaire est placée ailleurs que sur Charlie, tous les éléments qui se trouvent à droite de la syllabe qui porte cette prééminence seront interprétés comme "donnés", comme de l'information ancienne. Ainsi : *Bob gave a book to Charlie* serait énoncé dans un contexte où *to Charlie* fait partie du stock des connaissances présupposées communes aux participants à la conversation. Alain Nicaise, Mark Gray, *op. cit.*, pp. 56-57.

possono contribuire alla costruzione del senso degli enunciati<sup>15</sup>. Da un lato essi sono il supporto su cui si appoggia l'intonazione, dall'altro lo schema accentuale di una parola isolata è indotto a variare a seconda del posto e della funzione della parola nella catena parlata e in funzione della curva melodica dell'enunciato.

Nella parola isolata si distinguono una o più sillabe accentate : l'accento principale e l'accento o gli accenti secondari. L'accento principale della parola isolata può diventare, all'interno della frase, una prominenza nucleare, vale a dire l'inizio di un cambiamento melodico. La collocazione della prominenza nucleare crea difficoltà al locutore francese, che tende a riprodurre lo schema francese e a collocarla sempre sull'ultima sillaba dell'enunciato accompagnandola con una discesa melodica<sup>16</sup>. In inglese la prominenza nucleare può occupare la posizione finale in un enunciato fuori contesto : è la scelta predefinita (*he was an extremely accomplished musician*). Ma questa prominenza può essere portata da una sillaba situata molto prima nell'enunciato (Domanda : *was he an accomplished musician ?* Risposta: *he was an exTREMely accomplished musician*<sup>17</sup>). Abbiamo precedentemente osservato come l'informazione che segue la prominenza nucleare sia già nota.

Quanto all'accento di parola, esso cade spesso sulla prima sillaba (*commerce, Italy, centre*). Lo si trova anche sulla penultima (*information*) e sulla terzultima (*economy*), ma molto più raramente sulla sillaba finale (*engineer*).

L'origine dell'inglese (germanica e latina attraverso il francese) spiega forse la struttura accentuale di questa lingua. Nelle lingue germaniche l'accento tende a risalire verso l'inizio della parola. In francese si privilegia piuttosto l'accento finale. L'inglese ha trovato una soluzione di compromesso. Nelle parole di più di due sillabe, una volta fatta la scomposizione, lo schema accentuale è o /100/ (accento sulla terzultima: schema dominante), o /10/ (accento sulla penultima). Rare le parole accentate sulla finale ; tale accento è spesso la traccia di una struttura straniera (per lo più francese)<sup>18</sup>.

Esistono terminazioni vincolanti sul piano accentuale ; sono i suffissi forti che determinano uno schema accentuale fisso. Per esempio, la presenza del suffisso

<sup>15</sup> Alain Nicaise, Mark Gray, *op. cit.*, p. 43.

<sup>16</sup> Alain Nicaise, Mark Gray, p. 22.

<sup>17</sup> *Ibidem*.

<sup>18</sup> L'origine de l'anglais (germanique et latine à travers le français) explique peut-être la structure accentuelle de cette langue. Dans les langues germaniques, l'accent tend à remonter vers le début du mot. En français, c'est plutôt l'accent final qui est privilégié. L'anglais a trouvé une solution de compromis. Dans les mots de plus de deux syllabes, une fois la décomposition faite, le schéma accentuel est soit /100/ [accent sur antépénultième] (schéma dominant), soit /10/ [accent sur la pénultième]. Peu de mots sont accentués sur la finale. Un tel accent est souvent la marque d'une structure étrangère (française le plus souvent).

Michel Ginesy, *Phonétique et phonologie de l'anglais*, Paris, Ellipses, 2000, p. 45.

–*ic* (*ics*) permette di prevedere la posizione dell'accento sulla penultima (*economics*), quella del suffisso –*ity* l'accento sulla terzultima (*sincerity*)<sup>19</sup>.

Se in una stessa parola sono associati più suffissi, risulta dominante ed impone il proprio schema ritmico la terminazione forte che si trova più a destra.

Si noterà che certi suffissi provocano una modificazione fonologica della base alla quale vengono aggiunti, mentre altri lasciano questa base intatta. Quando la base viene modificata, può trattarsi di uno spostamento d'accento e/o d'un cambiamento di fonema. Si confrontino per esempio le differenze accentuali e vocaliche fra *demon* e il suo derivato *demonic* [...]. In compenso, se si aggiunge il prefisso *un-* o il suffisso –*ness* ad una base, questa rimane intatta: *unlikely* (base = *likely*), *nervousness* (base = *nervous*)<sup>20</sup>.

In effetti in inglese, se una parola è una derivazione e non un radicale puro, a seconda del tipo di derivazione lo schema accentuale può essere modificato: se la derivazione è trasparente, non ci sono cambiamenti; ma se la derivazione è opaca, l'accento viene spostato.

Una derivazione è trasparente se la parola di partenza è direttamente riconoscibile, senz'alcun cambiamento se non quelli autorizzati dalle regole d'ortografia. Così, *illusory* è trasparente rispetto a *illude*. [...] *repairable* è trasparente rispetto a *repair*, ma *reparable* è opaco [...]. Analogamente, *prevalence* è opaco rispetto a *prevail*. Una derivazione è opaca quando la parola di partenza non è interamente recuperabile, ma anche quando il suffisso aggiunto è un suffisso forte oppure un suffisso non neutro; in altri termini, quando la parola non è scomponibile (un suffisso forte o non debole non può essere soppresso)<sup>21</sup>.

<sup>19</sup> Accento sulla terzultima: –*itive* (*competitive*), –*itude* (*attitude*), –*grapher* (*photographer*), –*graphy* (*photography*), –*logy* (*biology*), –*iate* (*appreciate*), –*ify* (*pacify*); accento sulla penultima: –*ial*, –*ian*, *ic* (*ics*), –*ion* (*commercial*, *italian*, *economics*, *information*), e ancora –*ish*, –*itis*, –*osis* (*diminish*, *appendicitis*, *diagnosis*); accento sull'ultima: –*ee*, –*eer*, –*ese*, –*esque*, –*ette*, –*ate*, –*fy*, –*ise* (*ize*) (*refugee*, *engineer*, *Japanese*, *picturesque*, *quartette*, *create*, *defy*, *advise*).

<sup>20</sup> On notera que certains affixes causent une modification phonologique de la base à laquelle on les ajoute, alors que d'autres laissent cette base intacte. Lorsque la base est modifiée, il peut s'agir d'un déplacement d'accent et/ou d'un changement de phonème. Comparez par exemple les différences accentuelles et vocaliques entre *demon* et son dérivé *demonic* [...] En revanche, si on ajoute le préfixe *un-* ou le suffixe –*ness* à une base, celle-ci reste intacte: *unlikely* (base = *likely*), *nervousness* (base = *nervous*).

Paul Larreya, Jean-Philippe Watbled, *Linguistique générale et langue anglaise*, Paris, Nathan Université, 1994, p. 48.

<sup>21</sup> Une dérivation est transparente si le mot de départ est directement reconnaissable, sans aucun changement autre que ceux autorisés par les règles d'orthographe. Ainsi, *illusory* est transparent par rapport à *illude*. [...] *repairable* est transparent par rapport à *repair*, mais *reparable* est opaque [...] De même, *prevalence* est opaque par rapport à *prevail*. Une dérivation est opaque quand le mot de départ n'est pas entièrement récupérable mais aussi quand le suffixe rajouté est un suffixe fort ou bien un suffixe non neutre. En d'autres termes, quand le mot est indécomposable (un suffixe fort ou non faible ne peuvent pas être retirés).

Michel Ginesy, *Op. Cit.*, p. 46.

Lo stesso vale per i prefissi. I prefissi possono essere separabili (esempio francese : *re-* in *refaire*) o non separabili (*ré-* in *répliquer*) :

In francese, quando non sono separabili, questi prefissi non hanno praticamente incidenza sulla realizzazione della parola e, in generale, non ci si preoccupa della loro esistenza. Non è così per l'inglese. Molte parole hanno la stessa struttura in inglese e in francese, ma il loro comportamento accentuale è diverso<sup>22</sup>.

Se il prefisso non è separabile, l'inglese lo ignora, la parola viene trattata come una parola non prefissata, l'accento cade all'inizio della parola (*so-journ* che contiene *sub-* → *so-*). Se il prefisso è separabile, non viene accentato (*active*, *overactive* ; *intend*, *superintendant*).

L'accento inglese si comporterebbe dunque come il suo omologo italiano : viene spostato quando l'analisi della parola nelle sue diverse componenti diventa impossibile, sia perché la derivazione non è più percettibile, (situazione inglese, *reparable*, *prevalence*), sia perché la somiglianza fonologica di un elemento del semantema con un'altra componente semantica o morfologica frequentemente impiegata potrebbe portare l'interlocutore sulla strada di una falsa interpretazione (situazione italiana, *sabato*, *femmina*). Ma con una differenza : l'accento italiano è sempre ritratto verso sinistra, verso l'inizio della parola, mentre in inglese l'accento può essere spostato tanto verso sinistra, come abbiamo appena visto, quanto verso destra con l'aggiunta di un suffisso forte (*Italy* / *italian*).

Va osservato che in inglese l'accento di parola, se non marca la fine del messaggio semantico come nelle lingue romanze, serve alla decifrazione della costruzione del semantema marcando la frontiera fra più elementi componenti (*photo/grapher*, *photo/graphy*, *bio/logy*) o sottolineando la presenza di affissi particolari. Esso punteggia al meglio l'apporto semantico assumendo la posizione più « redditizia » – per usare la definizione di André Martinet – per l'analisi e la comprensione del messaggio. Per guidare questa lettura del messaggio semantico, il sistema inglese e quello italiano giocano sullo spostamento dell'accento, ma l'inglese affina la guida apportando una sfumatura a seconda che lo spostamento si faccia a sinistra o a destra. Se l'accento viene spostato a sinistra, l'analisi della parola è respinta ; è la strategia di scansamento che usa anche l'italiano. Se l'accento viene spostato a destra, è invece per sottolineare un nuovo apporto, essendo il suffisso forte considerato quasi come un'entità a parte. Il meccanismo dello spostamento dell'accento si riscontra nelle parole composte :

<sup>22</sup> En français, quand ils ne sont pas détachables, ces préfixes n'ont pratiquement pas d'incidence sur la réalisation du mot et, en général, on ne se préoccupe pas de leur existence. Ce n'est pas le cas en anglais. De nombreux mots ont la même structure en anglais et en français mais leur comportement accentuel est différent.

Michel Ginesy, *Op. Cit.*, p. 47.

[...] la stragrande maggioranza dei nomi composti [90%] sono, al contrario della tendenza francese, accentati a sinistra, vale a dire sul primo elemento della composizione. Lo slittamento dell'accento a destra produce l'effetto di far percepire due parole distinte<sup>23</sup>.

Così, *blackbird* (merlo) è un composto che va distinto dalla sequenza aggettivo + nome *black bird* (uccello nero).

Quando un accento viene spostato in seguito alla costruzione di un semantema, cioè in seguito all'aggiunta di un'informazione semantica mediante il ricorso agli affissi, al suo posto originario rimane un accento secondario. Si può dire che in inglese la gerarchizzazione degli accenti rivesta un ruolo d'indicatore, di picchetto segnalatore della costruzione del senso, tanto nella frase quanto nella parola. E ciò si verifica anche nelle parole che portano più di due accenti.

Esistono circa 400 parole inglesi che portano 3 accenti, in seguito alla presenza di un prefisso semanticamente forte precedente un etimo a 2 accenti, o un etimo unico seguito da un suffisso accentato. È il caso di parole come *antimaterialistic*, *biotechnological*, *heterosexuality*, ecc. [...] senza contare le parole che non hanno prefisso ma portano ugualmente 3 accenti grazie a 2 suffissi forti, come: *compartmentaliz-a-tion*, *territoriality*, ecc. [...] Nelle parole qui menzionate si constata la presenza di due accenti secondari che non si distinguono tanto per una differenza d'intensità quanto per una differenza di altezza della voce. Ciò mi ha indotto a distinguere un accento primario accompagnato da due accenti secondari di pari intensità ma pronunciati, secondo i casi, uno su un tono alto o medio, l'altro su un tono medio o basso<sup>24</sup>.

Il locutore francese è disturbato dall'accentazione italiana o inglese perché, essendo la posizione dell'accento, nel suo sistema di lingua, regolare e costante, essa non costituisce un indicatore a forte potenziale informativo. Egli dunque non è

<sup>23</sup> [...] la très grande majorité des noms composés [90%] sont, contrairement à la tendance française, accentués à gauche, c'est-à-dire sur le premier élément de la composition. Le glissement accentuel à droite a pour effet de faire percevoir deux mots distincts.

Michel Ginesy, *Op. Cit.*, p. 56.

<sup>24</sup> Il existe environ 400 mots anglais comportant 3 accents, par suite de la présence d'un préfixe sémantiquement fort précédant un étymon à 2 accents, ou un étymon unique suivi d'un suffixe accentué. C'est le cas de mots comme *antimaterialistic*, *biotechnological*, *heterosexuality* etc. [...] sans compter les mots qui n'ont pas de préfixe mais comportent également 3 accents par suite de 2 suffixes forts, comme : *compartmentalis a-tion*, *territoriality* etc. [...] Dans les mots mentionnés ci-dessus, on constate la présence de deux accents secondaires qui ne se distinguent pas tant par une différence d'intensité que par une différence de hauteur de la voix. Cela m'a amenée à dégager un accent primaire accompagné de deux accents secondaires de degré égal en intensité mais prononcés, selon les cas, l'un sur un ton haut ou moyen, l'autre sur un ton moyen ou bas.

Hebert Greven, « La nature plurale de l'accent secondaire dans les plurisyllabes » in *Contrastitivé en linguistique anglaise*, Travaux XLIII, Université de Saint-Etienne, CIEREC, 1984, pp. 28-29.

abituato a prestarvi particolare attenzione. Le sfumature della costruzione del senso sono leggibili soprattutto nella disposizione delle parole nella frase, come vedremo ora a proposito della sintassi dell'aggettivo.

### Sintassi dell'aggettivo in francese, in italiano e in inglese

Nel linguaggio si ha, sempre e comunque, apporto di significato e riferimento dell'apporto ad un supporto. Una parola costituisce un apporto di significato che è destinato ad un supporto. La relazione che si stabilisce fra l'apporto e il suo supporto è regolata dal meccanismo d'incidenza. Ora, l'ordine delle parole all'interno della frase o del sintagma è condizionato proprio da questo meccanismo d'incidenza.

L'incidenza può essere interna o esterna. È esterna quando l'apporto e il supporto non si possono dissociare ; è questo il caso del sostantivo. L'incidenza è esterna invece quando l'apporto e il supporto di significato sono dissociati e il supporto è assunto al di fuori della parola-apporto di significato. L'incidenza esterna è detta di primo grado quando si verifica su un supporto che possiede a sua volta un'incidenza interna ; è il caso dell'aggettivo incidente sul sostantivo : in *un enfant intelligent*, *intelligent* è incidente su *enfant*. L'incidenza esterna è detta di secondo grado quando opera indirettamente nei confronti del meccanismo d'incidenza in azione ; è il caso dell'avverbio : in *un enfant très intelligent*, *très* è incidente sull'incidenza di *intelligent* su *enfant*<sup>25</sup>.

In francese la sintassi permette che l'aggettivo sia anteposto o posposto al suo supporto. Ma ciò non è privo di conseguenze semantiche, risultato di uno slittamento dell'incidenza dell'aggettivo.

Una cosa è dire : *un homme curieux*, altra cosa è dire : *un curieux homme*. *Un homme curieux* è un uomo che mostra curiosità, *un curieux homme* è un uomo singolare in quanto al comportamento, alla maniera di vivere e di agire. In altre parole, è un uomo *curieusement* uomo : passando, per posizione, da un'incidenza di primo grado ad un'incidenza di secondo grado sufficientemente precoce, l'aggettivo si è avverbializzato<sup>26</sup>.

In *un homme curieux*, *curieux* è direttamente incidente sul sostantivo *homme* ; ma in *un curieux homme*, *curieux* interferisce nella relazione che si stabilisce fra l'articolo e il sostantivo all'interno del sintagma *un homme*, è dunque indirettamente incidente sull'incidenza di *un* su *homme*.

<sup>25</sup> Annie Boone, André Joly, *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 1996, pp. 229-231.

<sup>26</sup> Une chose est de dire : *un homme curieux*, et une autre : *un curieux homme*. *Un homme curieux*, c'est un homme qui montre de la curiosité. *un curieux homme*, c'est un homme singulier quant à son comportement, sa manière de vivre d'agir. Autrement dit un homme *curieusement* homme : l'adjectif, passant, par position, d'une incidence de premier degré à une incidence de second degré, suffisamment précoce, s'est avverbialisé.

Gustave Guillaume, *Leçons de linguistique 1946-47 série C*, edite da Roch Valin, P.U. Laval-Québec, 1989, p. 123.

Gustave Guillaume fornisce numerosi altri esempi : « *Une folie apparente* è una follia che si manifesta con segni evidenti. *Une apparente folie* è una follia simulata, cioè non è una follia : è una contraffazione della follia »<sup>27</sup>. È qualcosa che è apparentemente follia.

*Un bel homme, une belle femme* si riferiscono a connotati di corpulenza, di prestantza : si tratta di una maniera corporale d'essere un uomo o una donna ; in altre parole, per sottolineare l'avverbializzazione dell'aggettivo, si tratta del fatto di essere *bellement* uomo o *bellement* donna /.../ Con l'aggettivo posposto al sostantivo, invece, viene direttamente messa in gioco l'idea stessa di bellezza. *Un homme beau, une femme belle* significano un uomo o una donna cui è stata elargita la bellezza, senza che si tratti, riduttivamente, di corpulenza umana o di prestantza<sup>28</sup>.

Analogamente, per esprimere la bellezza d'animo di un individuo, occorre che abbia raggiunto compiutezza il concetto stesso di persona, uomo o donna, prima d'essere caratterizzato.

Nessuno ignora la differenza, così netta, che separa *un homme bon, une femme bonne*, da un *bon homme* e da *une bonne femme*. E tutti avvertono molto chiaramente che soltanto nella prima costruzione entra veramente in gioco l'idea di bontà. Nella seconda si tratta d'altro, che non è la bontà ma la bonomia : cioè una maniera d'essere, *bonnement*, uomo. L'avverbializzazione è sensibilissima<sup>29</sup>.

Gustave Guillaume<sup>30</sup> porta ancora l'esempio di *un brave homme*, che è *bravement* uomo, con un significato vicino alla bonomia citata, e di *un homme brave*, che è un uomo coraggioso.

*Un risque certain* è un rischio inevitabile, riguardo al quale non sussiste alcuna incertezza. *Un certain risque* è un rischio di cui si

<sup>27</sup> Gustave Guillaume, *Op. cit.*, p. 124.

<sup>28</sup> *Un bel homme, une belle femme* se rapportent à des traits de corpulence, de prestance : il s'agit d'une manière corporelle d'être un homme ou une femme ; autrement dit, afin de souligner l'avverbialisation de l'adjectif, du fait d'être *bellement* homme ou *bellement* femme /.../ Tandis qu'avec l'adjectif posposé au substantif, l'idée même de beauté se trouve directement mise en cause. *Un homme beau, une femme belle* signifient un homme ou une femme à qui la beauté a été dévolue, sans qu'il s'agisse, limitativement, de corpulence humaine, ou de prestance.  
*Ibidem.*

<sup>29</sup> Nul n'ignore la différence, si tranchée, qui sépare : *un homme bon, une femme bonne*, d'*un bon homme* et d'*une bonne femme*. Et chacun sent très bien que l'idée de bonté n'est effectivement mise en cause que dans la première construction. Dans la seconde il s'agit d'autre chose, qui est non pas la bonté, mais la bonhomie : c'est-à-dire une manière d'être, *bonnement*, homme. L'avverbialisation est fort sensible.

*Ibidem.*

<sup>30</sup> *Ibidem.*



valuta mentalmente l'importanza relativa, senza metterne direttamente in discussione la certezza<sup>31</sup>.

In questo caso il significato cambia considerevolmente, ma né più né meno che fra l'aggettivo *certain* e l'avverbio *certainement*. Ancora due esempi : *un faux air* è una rassomiglianza fuggevole, ma *un air faux* è un'aria ipocrita ; *un fameux imbécile* è un uomo completamente stupido, ma *un imbécile fameux* è un noto idiota<sup>32</sup>. Traduciamo questi esempi per esaminare la soluzione inglese e quella italiana e poter rendere le stesse sfumature semantiche :

**un homme curieux / un curieux homme**

un uomo curioso / un uomo strano

a curious man – an interested man / a curious man – a strange man

**une folie apparente / une apparente folie**

una pazzia palese / una pazzia apparente – un'apparente pazzia

an obvious madness / an apparent madness

**un homme beau / un bel homme**

un uomo bello / un bell'uomo

a fine man / a handsome man – a good looking man

**une femme belle / une belle femme**

una donna bella / una bella donna

a fine woman / a beautiful woman

**un homme brave / un brave homme**

un uomo bravo (volenteroso, capace) / un brav'uomo

a brave man – a courageous man / a good man – a fine man

**un risque certain / un certain risque**

un rischio certo – un rischio evidente / un certo rischio

an undoubted risk – certain risk / some risk – a certain risk

(articolo facoltativo) (articolo obbligatorio)

**un air faux / un faux air de N**

un'aria ambigua / assomigliare a N – avere qualcosa di N

a dishonest attitude – a deceitful appearance / an air of false N

**un imbécile fameux / un fameux imbécile**

un noto imbecille – un imbecille famoso / un perfetto imbecille

a famous idiot / a real idiot

---

<sup>31</sup> Un risque certain est un risque inévitable, au sujet duquel il n'y a point d'incertitude. Un certain risque, c'est un risque dont on évalue en pensée l'importance relative, sans mettre en cause directement sa certitude.

Gustave Guillaume, *Op. Cit.*, p. 125.

<sup>32</sup> Gustave Guillaume, *Op. Cit.*, p. 126.

In molti casi, sia in italiano che in inglese, si registra il ricorso al lessico (*curioso / strano* per *curieux* ; *obvious / apparent* per *apparent*, ecc.). Il che conferma quanto osservava Gustave Guillaume a proposito del francese: « Una tendenza generale della sintassi, di cui si è parlato poco, consiste certamente nel permettere un'economia di mezzi lessicali »<sup>33</sup>.

Il sistema italiano utilizza tutte le possibilità : la via lessicale, come abbiamo sottolineato, ma anche l'avverbializzazione dell'aggettivo mediante anteposizione. Così *una falsa testimonianza (un faux témoignage)* ; *un falso problema (un faux problème)*. Ma, mentre il francese permane nella sua scelta e può proporre, accanto agli esempi già citati, *un témoignage faux* e *un problème faux*, l'italiano mescola le soluzioni in funzione delle nozioni evocate e del sostantivo-supporto, scegliendo quella che si adatta meglio al caso particolare di ciascun discorso. Così, *una testimonianza inesatta* e *un problema inesatto*. Tuttavia, la possibilità di opposizione dell'anteposizione e della posposizione di uno stesso aggettivo non viene respinta, ma viene utilizzata soltanto quando si rivela efficace : *una brava bambina* è una bambina giudiziosa, mentre *una bambina brava* è una bambina intelligente.

L'italiano utilizza una terza via abbandonata dal francese : quella della suffissazione. Così *un sapientone, un saccentone* per *un faux savant* ; *una donnina, una donnetta* per *une petite femme*, ecc. Le rare suffissazioni di questo tipo sopravvissute in francese sono invece eccezionali e non sono più percepite come costruzioni di discorso ma come nuovi sostantivi, costruzioni di lingua : *une femmette* non è una donna piccola ma un uomo debole, *une maisonnette* non è soltanto una casa piccola ma la casa dei nani, dei folletti e degli altri spiritelli delle fiabe.

In italiano e in francese la posizione dell'aggettivo ha un ruolo semantico, ma non c'è differenza grammaticale nella relazione aggettivo-nome a seconda dell'anteposizione o della posposizione. Basta la vicinanza del nome ad indicare che quest'ultimo è il supporto dell'aggettivo. In inglese invece l'aggettivo è anteposto al sostantivo. Una volta che il sostantivo si è attualizzato nel discorso, non si superano le possibilità nominali. Il pensiero non può oltrepassare il limite costituito dall'attuale pienamente acquisito. Gustave Guillaume osserva che in inglese, come in tedesco, anche l'espressione del tempo è sottoposta a questa regola aurea : non si oltrepassa l'attuale.

Morfologicamente il verbo inglese e il verbo tedesco sono operativi fino al presente, che è l'attuale, e non oltre. L'espressione del futuro si ottiene con mezzi extramorfologici, attinenti al sistema dell'aspetto : gli ausiliari di futuro. Quando una lingua si assegna un limite invalicabile nell'ordine del tempo, l'esistenza di tale limite si fa sentire non soltanto sul piano del verbo, ma in tutte le parti della lingua, ovunque

<sup>33</sup> Gustave Guillaume, *Op. Cit.*, p. 125.

s'introducano, più o meno sottilmente, più o meno celatamente, le distinzioni d'origine temporale<sup>34</sup>.

Se si eccettua la via lessicale (*an interested man, a strange man*), l'inglese non ha altra soluzione che quella di affidarsi al contesto per spiegare la sfumatura semantica che passa fra *a curious man (un curieux homme)* e *a curious man (un homme curieux)*.

### Conclusion

In francese la sintassi aiuta alla decifrazione del messaggio in quanto è sufficientemente rigida perché il cambiamento di posizione di una parola abbia conseguenze semantiche, come abbiamo mostrato con l'aggettivo, e al tempo stesso è sufficientemente duttile perché coesistano in lingua (in potenza) più possibilità di costruzione di discorso (in effetto) con gli stessi elementi.

La sintassi inglese è talmente rigida da offrire una sola possibilità in quanto all'ordine delle parole nella frase, e allora interviene la prosodia. Si può dire che nel sistema francese sia altrettanto rigida la posizione dell'accento, nel senso che esso non si può allontanare dalla frontiera terminale del semantema. Questi fenomeni derivano dalla costruzione della parola, che differisce da una lingua all'altra. Il francese in pratica non costruisce più parole, soprattutto nell'ambito nominale, ma costruisce sintagmi (gruppi di parole) e frasi. La parola è presa come un blocco semantico non analizzabile e l'accento cade regolarmente alla fine di una parola o gruppo di parole, e coincide così con la fine del semantema. Come abbiamo detto, in inglese il processo di anteposizione della morfologia è ancora più avanzato, la morfologia è quasi scomparsa dal sistema verbale, quindi la sintassi è più rigida. Tuttavia, e contrariamente al francese, il locutore inglese ha ancora coscienza di costruire i semantemi (prefisso + radicale + suffisso) ed è per questo che dissemina di accenti il percorso di elaborazione del semantema.

La parola inglese è omogenea, è un semantema esattamente come la parola francese. La parola italiana invece è eterogenea: essa riassume in sé le informazioni semantiche e una parte delle informazioni morfologiche, perché il processo di anteposizione della morfologia in questa lingua è meno sviluppato. La frontiera terminale del semantema è mobile e con essa l'accento che la marca. Il locutore italiano, come il suo omologo inglese, ha coscienza di costruire le sue parole, ed usa anch'egli lo spostamento dell'accento per facilitarne la comprensione. Nel sistema

---

<sup>34</sup> Morphologiquement, le verbe anglais et le verbe allemand sont opérants jusqu'au présent, qui est l'actuel, pas au-delà. L'expression du futur s'obtient par des moyens exo-morphologiques, ressortissant au système de l'aspect: les auxiliaires de futur. Quand une langue s'assigne dans l'ordre du temps une limite infranchissable, l'existence de cette limite se fait sentir non pas seulement dans le plan du verbe, mais dans toutes les parties de la langue, partout où, plus ou moins subtilement, plus ou moins secrètement, s'introduisent les distinctions d'origine temporelle.

Gustave Guillaume, *Leçons de linguistique 1938-1939*, edite da Roch Valin, P.U. Lille, Laval-Québec, 1993, p. 260.

italiano la ripartizione del ruolo informativo si equilibra fra una sintassi flessibile, un accento mobile e una morfologia di parola<sup>35</sup>.

INGLESE	FRANCESE	ITALIANO
sintassi molto rigida	sintassi rigida	sintassi flessibile
accento molto mobile	accento fisso	accento mobile
niente morfologia	poca morfologia	morfologia
parola omogenea	parola omogenea	parola eterogenea
costruzione del semantema in lingua e in discorso	costruzione del semantema in discorso	costruzione del semantema in lingua e in discorso

## BIBLIOGRAPHIE

- Boone Annie, Joly André, *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris/Montréal, L'Harmattan, 1996, 443 p.
- Cortelazzo Manlio, Zolli Paolo, *Dizionario etimologico della lingua italiana*, Bologna, Zanichelli, 5 tomes (4 premiers tomes jusqu'à 0-R 1985, 1113 p.), 1988, 1470 p.
- Cortelazzo Manlio, Zolli Paolo, *Il nuovo dizionario etimologico*, Bologna, Zanichelli, 1999-2006, 1856 p. + CD-Rom.
- Dardano Maurizio, *La formazione delle parole nell'italiano di oggi*, Roma, Bulzoni, 1978, 217 p.
- Dubail-Saffi Sophie, cf. Saffi Sophie
- Garde Paul, *L'accent*, Paris, PUF, 1968, 171 p.
- Ginesy Michel, *Phonétique et phonologie de l'anglais*, Paris, Ellipses, 2000, 187 p.
- Greven Hubert, « La nature plurale de l'accent secondaire dans les polysyllabes » in *Contrastivité en linguistique anglaise*, Travaux XLIII, Université de Saint-Etienne, CIEREC, 1984, pp. 28-29.
- Guillaume Gustave, *Leçons de linguistique 1946-1947*, série C, vol. 9, « Grammaire particulière du français et grammaire générale (II) », P.U. Lille/ P.U. Laval-Québec, 1989, 290 p.
- Guillaume Gustave, *Leçons de Linguistique 1938-1939*, vol. 12, P.U. Lille/ P.U. Laval-Québec, 1992, 412 p.
- Larrea Paul, Watbled Jean-Philippe, *Linguistique générale et langue anglaise*, Paris, Armand Colin, 2007 (1<sup>ère</sup> éd. Nathan Université, 1994), 127 p.
- Nicaise Alain, Gary Mark, *L'intonation de l'anglais*, Paris, Nathan Université, 1998, 127 p.

<sup>35</sup> Traduzione in italiano di Cristina Lo Giudice. La versione francese è stata pubblicata in *Italies*, rivista d'italianistica dell'Université de Provence, Aix-Marseille 1, n°5 *Italie et Etats-Unis Interférences culturelles* Hommage à Mr le Professeur Michel Beynet, 2001, pp. 211-234. Rivista in linea sul sito : revues.org

- Robert & Collins(Le), Dictionnaire français-anglais, english-french*, Paris, Dictionnaires Le Robert-SEJER Glasgow, Harper Collins publ., 2006, 8<sup>ème</sup> éd., XXXIV-2285-76 p.
- Rocchetti Alvaro (dir.), *Chroniques italiennes*, n°11-12, Université de la Sorbonne Nouvelle Paris 3, 1987, 236 p.
- Rossi Mario, Antonetti Pierre, *Précis de phonétique italienne, synchronie et diachronie*, Aix-en-Provence, La Pensée Universitaire, 1970, 356 p.
- Rossi Mario, « Le français, langue sans accent ? », *Studia phonetica*, Montréal, vol. 15, 1980, pp. 13-51.
- Saffi Sophie (Dubail-Saffi S.), *La place et la fonction de l'accent en italien*, Thèse de Doctorat, Sorbonne Nouvelle-Paris3, 1991, 685 p. Testo accessible in rete : <http://www.univ-provence.fr/gsite/Local/dept-italien/dir/thesesaffi/Tome1.pdf>
- Saffi Sophie, « La sede e la funzione dell'accento in italiano e in francese » in *Linguistique et didactique de l'italien à l'étranger*, Actes du Colloque International "Insegnare la lingua italiana all'estero. Prospettive linguistiche e didattiche", Paris 24-25 novembre 2006, sous la direction de : Alvaro Rocchetti, Louis Begioni et Giancarlo Gerlini, Paris 3/Lille3, 2008, pp. 119-141.
- Zingarelli Nicola, *Vocabolario della lingua italiana*, Bologna, Zanichelli, 2003, 12<sup>e</sup> éd., 2176 p.

## SYSTEME VOCALIQUE ET SEMIOLOGIE FINALE DU NOMBRE EN ROUMAIN

ROMANA TIMOC-BARDY<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** An examination of vowel contrasts in the final expression of substantival number indicates that the vowels carrying function are arranged in a hierarchical sequence, revealing the type of plurality (internal or external), gender (major, minor) and its interferences with the number. The identification of this hierarchy allows us to understand better certain diachronic changes (such as *-ure* > *-uri*), for which unsatisfactory phonetic explanations have been proposed.

**Keywords:** *operative time, psychomechanics of language, vowel hierarchy, internal plurality, external plurality, interference of gender and number.*

La grammaire traditionnelle, tout comme, d'ailleurs, la linguistique structurale, présentent la morphologie roumaine du nombre, tant vocalique que consonantique, sous la forme d'une série d'oppositions binaires. Celles-ci ont un caractère statique, et, partant, ne peuvent pas nous renseigner sur la manière dont la langue fonctionne lorsqu'elle réalise le passage du singulier au pluriel, puisque les éléments qui participent aux couples d'oppositions se trouvent tous sur le même plan. Or, la linguistique psychomécanique postule que tout dans la langue et le langage se réalise selon un ordre chronologique de positions successives. Il est donc logique de penser que cet ordre, dont par ailleurs l'existence et la nature ont déjà été décrites pour d'autres niveaux intégratifs de la langue (succession nom-verbe, succession des modes quasi-nominal, subjonctif, indicatif, succession des formes du mode quasi-nominal, etc.), doit régner également parmi les phonèmes. Dans cette hypothèse, les phonèmes ne seraient pas tous sur le même plan, mais, bien au contraire, s'organiseraient en un système rigoureusement hiérarchisé en fonction du temps opératif<sup>2</sup>. On pourrait dès lors penser que, lorsqu'elle a besoin d'un signe, la langue chercherait dans cette succession l'élément le plus adapté — ou le moins disconvenant — au sens qu'elle désire exprimer, l'ensemble étant

---

<sup>1</sup> Université de Provence - Aix-Marseille I ; recherches en systématique comparée des langues romanes ; approche psychomécanique des structures romanes et spécialement de celles du roumain ; intercompréhension romane. (Courriel : [romana\\_bardy@yahoo.fr](mailto:romana_bardy@yahoo.fr))

<sup>2</sup> Le temps opératif est une notion de base en psychomécanique : « une opération de pensée, si brève soit-elle, demande du temps pour s'accomplir et peut, conséquemment, être référée, aux fins d'analyse, aux instants successifs du temps qui en porte l'accomplissement et que nous nommerons le temps opératif. » (G. Guillaume, *L'architecture du temps dans les langues classiques*, E. Munksgaard, Copenhague, 1945, p. 17, (rééd. Paris, H. Champion, 1968).

construit de telle façon que chacun des éléments, de par la place qu'il y occupe, se trouve pourvu de certains traits qui le « prédisposent » à signifier un avant ou un après, par rapport aux autres éléments du même système.

L'existence d'un système hiérarchisé des voyelles et des consonnes, et la manière dont il fonctionne dans la morphologie et même le lexique de la langue italienne — et partiellement aussi, dans la morphologie du nombre en roumain — ont été mis en évidence pour la première fois par A. Rocchetti<sup>3</sup>.

Les réflexions que nous présentons ici sur la sémiologie roumaine du nombre sont basées sur la conception du système du nombre en psychomécanique du langage, ainsi que sur l'interférence des catégories du nombre et du genre en roumain. Il convient donc, avant tout, d'avoir bien clair à l'esprit ce que l'on comprend par « système du nombre », depuis son explicitation par Gustave Guillaume.

### **Le système du nombre en psychomécanique du langage**

Le singulier et le pluriel sont deux notions opposées et inséparablement liées : notre esprit conçoit le singulier par opposition au pluriel et le pluriel par opposition au singulier. Comme, au niveau de la langue, tout est dynamisme, mouvement, la relation étroite entre ces deux pôles se réalise, elle aussi, par un mouvement, incessant, de l'un à l'autre, de telle façon que s'approcher de l'un — le pluriel — signifie implicitement s'éloigner de l'autre — le singulier — et vice versa.

La construction mentale du singulier et du pluriel — autrement dit, le système du nombre — se fait en deux temps. Prenant comme point de départ l'immense pluralité universelle, pluralité indéterminée « aussi grande que l'on voudra », l'esprit en réduit progressivement le contenu jusqu'au moment où il obtient le singulier numérique. Ensuite, dans un deuxième temps, le singulier étant dépassé, l'esprit se dirige de nouveau vers le pluriel, un pluriel illimité cette fois-ci, vers lequel il tend en multipliant à l'infini le singulier précédemment obtenu.

Le premier de ces cinétismes — la tension I créatrice du singulier — est un mouvement fermant, allant vers un moins ; le deuxième — la tension II, créatrice du pluriel —, représente un mouvement contraire au premier : de forme ouvrante, il va de l'étroit au large, d'un moins vers un plus. On voit que le deuxième mouvement (SINGULIER → PLURIEL) est la parfaite réplique du premier (PLURIEL → SINGULIER). Néanmoins, le deuxième mouvement ne remonte pas le premier, car cette remontée — qui, se produisant, annulerait du même coup le premier mouvement — est impossible, à cause du caractère irréversible du temps opératif. Ces deux dynamismes, que l'on figure — avec les moyens de l'espace — par le tenseur binaire, représentent en fait une succession d'opérations ayant lieu *dans le temps* et dont les acquis s'accumulent. C'est un peu comme si le premier mouvement continuait au-delà de lui-même.

<sup>3</sup> Rocchetti A., *Sens et forme en linguistique italienne*, Thèse d'État, Université de Paris III, 1982, pp. 507-512. Et, pour les voyelles roumaines, *idem*, "Système et fonctionnement du système : les interférences entre phonétique et morphologie du nom en italien et en roumain", in *Chroniques italiennes*, n. 11-12, 1987, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, pp. 153-160.

L'ordination des deux tensions le long du temps opératif a pour conséquence le fait que le pluriel livré par la tension II n'est pas de même nature que celui de tension I. L'univers (le pluriel) d'arrivée n'est pas celui de départ.

En effet, le pluriel livré par la tension II — le « vrai pluriel », appelé pluriel « externe » — a le caractère d'une multiplication arithmétique de l'unité précédemment obtenue (le singulier numérique). Cette multiplication épouse naturellement un mouvement qui est lui-même une expansion, et dont rien ne limite l'avancement. D'où l'impression d'homogénéité que donne ce type de pluriel.

Par contre, la tension I est, elle, un mouvement anti-extensif, avec, en perspective, le singulier. L'image qu'elle donne est celle d'une pluralisation intérieure à une forme enveloppante unique, laquelle se resserre de plus en plus — à mesure que le mouvement s'approche du singulier — jusqu'à ne plus contenir en elle que deux, et, enfin, un seul élément. Cette pluralité de première tension — appelée « interne » — contient, on le voit, une contradiction inhérente de caractère mécanique, contrariée qu'elle est par sa marche vers le singulier, disconvenante pour un pluriel, par le resserrement progressif de la forme enveloppante qui s'oppose à son expansion, et qui l'entraîne finalement vers sa destruction.

Ce caractère contradictoire, hétérogène — plusieurs vus sous un — de la première tension n'est sans doute pas étranger au fait que les langues indo-européennes modernes ont en général délaissé — en grande mesure — le pluriel interne (type triel, duel etc.), lui préférant le pluriel externe homogène de deuxième tension. Les raisons de l'abandon de la pluralité interne sont de nature psychomécanique.

Dans l'acte de langage qui construit le discours, ces mouvements sont interceptés en un point donné de leur parcours, à plus ou moins grande distance de leur début et de leur fin. Sont ainsi obtenues les valeurs « statiques » de singulier et de pluriel que nous constatons au niveau du discours. On peut obtenir et le pluriel et le singulier dans les deux tensions.

Voici le schéma du système du nombre d'après G. Guillaume :

Le système du nombre constituera la base de nos réflexions.

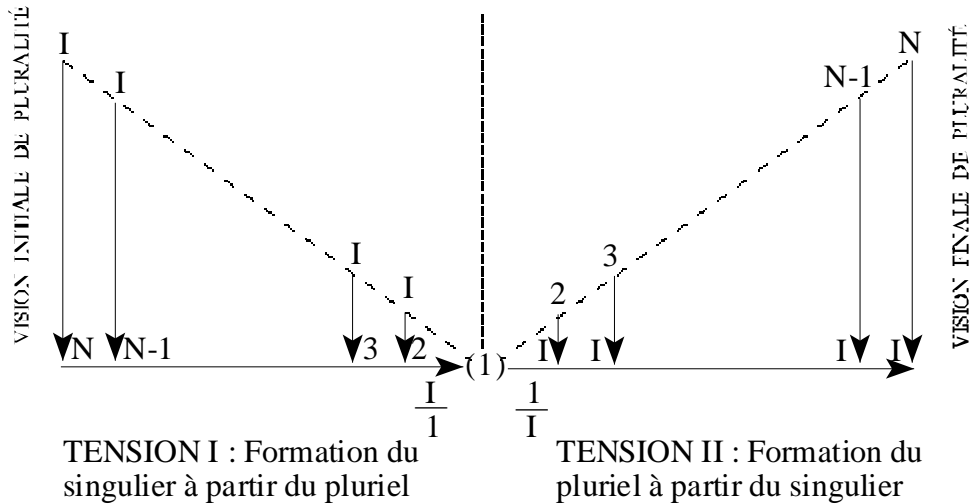
### LA MORPHOLOGIE DU NOMBRE

Avant de commencer notre analyse, nous allons représenter ici — schématiquement — la morphologie du nombre, telle qu'elle apparaît dans le substantif roumain.

Mais, auparavant, quelques remarques s'imposent. Pour opérer avec des données (unités) à la fois simples et opposables clairement, nous simplifions quelque peu la description au sens strictement phonétique du mot, sans la dénaturer toutefois. Ainsi, il est nécessaire de mentionner que le *i*, qui assure en grande partie la fonction de pluriel, se réalise sous plusieurs variantes phoniques. Il n'a un caractère pleinement vocalique, et syllabique, que lorsqu'il suit le groupe CONSONNE + LIQUIDE (*tigri*, 'tigres' ; séparé en syllabes : *ti—gri*). Ailleurs, il connaît d'autres réalisations. Il peut être élément d'une diphtongue descendante finale, diphtongue à



l'intérieur de laquelle on ne distingue plus le radical de la désinence (*pui* 'poulets', *lei* 'lions'). En position finale postconsonantique, il est asyllabique, assourdi et faiblement, mais pourtant distinctement, prononcé.



Dans ce cas, il peut palataliser la consonne qui le précède, ce qui n'apparaît pas dans la graphie : *ani* [anj] 'ans', *elevi* [elevj] 'élèves'. Enfin, il peut être élément sensible d'une consonne palatale, rendue dans la graphie par *chi*, *ghi* (k', g' dans les mots *ochi* 'oeil(s), yeux', *unghi* 'angle(s)', par exemple). Dans tous ces cas, pour simplifier en retenant l'essentiel, nous opérons avec un seul élément fonctionnel, *i*. Ce choix méthodologique ne s'explique pas seulement par les avantages que présente la simplification pour les explications que nous devons apporter, dans une optique telle que la nôtre ici, où seuls intéressent les éléments pertinents du point de vue de leur fonction morphologique. Il se justifie aussi par la structure même du roumain : le fait que le *i*, latent, est bien là, se confirme par la réfection de la structure syllabique du mot, lorsque celui-ci reçoit l'article enclitique. Prenons, par exemple, le substantif féminin *cărte* → *cărți i*, avec un singulier dissyllabique (*car-te*) et un pluriel monosyllabique (*cărți*). Lorsque nous ajoutons l'article *le*, le *i* devient syllabique, et le mot aura trois syllabes : *căr-ți-le*. Du point de vue de l'accent, ce mot apparaît sous trois formes : singulier paroxyton, pluriel sans article oxyton, pluriel avec article, proparoxyton. Ce même choix méthodologique peut se justifier aussi dans le cas des affriquées *č* et *ğ* qui terminent des pluriels comme *amici* 'amis', *colégi* 'collègues', où l'affriquée absorbe l'appendice vocalique *i* d'une manière complète ou presque complète, ou, en tout cas, fait que le rendement auditif du *i* est nul ou quasi nul. Mais, dans ce cas aussi, la réfection syllabique due

à l'article défini *i* dans *colégii* — où la graphie *ii* correspond à peu près à [ij], c'est-à-dire à « un *i* et demi » —, fait état du *i* du pluriel. Celui-ci apparaît encore plus clairement, cette fois-ci avec un statut pleinement vocalique, et syllabique, lorsque, au cas oblique Génitif-Datif, l'article *i* prend la forme *-lor* : *colégilor* ('aux collègues'), le mot ayant maintenant quatre syllabes, à la place des deux syllabes de *colégi*, et des trois syllabes de *colégii*. Ce sont les raisons pour lesquelles, même pour les pluriels finis en affriquée, nous avons opéré avec le même élément *i*. Dans les mots choisis ici comme exemples, il existe en plus du *i* final, une morphologie finale consonantique (opposition **c / č**, **g / ģ** : *amic amíci, colég colégi*).

Nous en ferons abstraction dans cet article, comme nous ferons abstraction aussi de la morphologie interne parfois présente et dont la fonction est révélatrice, pour ne nous occuper – et en tenant compte des précisions qui précèdent – que des finales vocaliques.

### Morphologie finale vocalique

Faisant momentanément abstraction des oppositions consonantiques — altération des consonnes finales du radical, et désinences *-uri* et *-le* — qui interviennent également, nous allons nous référer d'abord à la morphologie vocalique finale et reprendre, en l'appliquant au roumain, la méthode utilisée par A. Rocchetti dans l'article cité.

Rappelons les principales oppositions vocaliques finales **sg/pl** :

Masculins :

∅ – *i* (*lup* → *lupi*)

*u* – *i* (*socru* → *socri*)

*e* – *i* (*munte* → *munți*)

ă – *i* (*tată* → *tați*)

*i* (radical terminé en un élément palatal, même si celui-ci a absorbé le *i*) → *i* (*pui* → *pui*, *ochi* → *ochi*, *arici* → *arici*)

Féminins :

ă → *i* (*sală* → *săli*)

*e* → *i* (*mare* → *mări*, *femeie* → *femei*)

ă → *e* (*casă* → *case*)

∅ → *le* (*nuga* → *nugale*)

Neutres (masculins pour leur singulier, féminins pour leur pluriel) :

∅ → *e* (*fruct* → *fructe*)

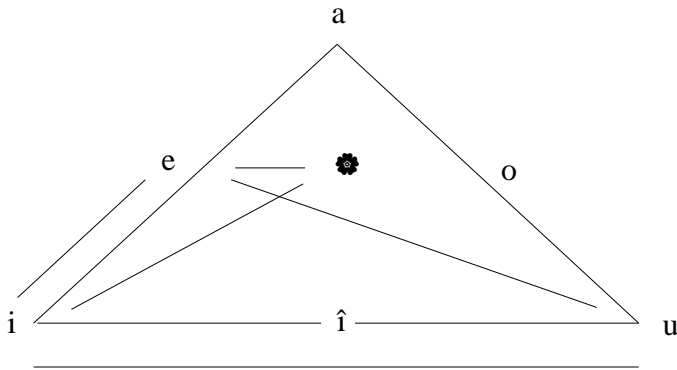
*u* → *e* (*muzeu* → *muze*)

*u* → ă (*ou* → *ouă*)

*i* → *e* (*pai* → *paie*, *bici* → *bice*, *trunchi* → *trunchiuri*) (1)

*e* → *e* (*nume* → *nume*, *codice* → *codice*)

*iu*[ju] → *ii*[ij] (*studiu* → *studii*)

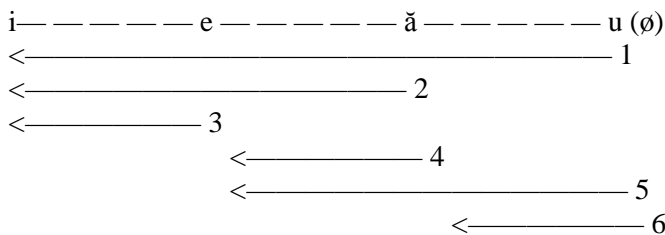


Remarque (1) : Nous faisons mention ici de *trunchi*, bien que, en passant au pluriel, il n'illustre pas la suite opérative  $i \rightarrow e$ . La fonction de *-uri* d'indiquer un au-delà de *i* (dernière voyelle dans le temps opératif) sera étudiée plus bas, dans le paragraphe qui lui est consacré.

En reportant ces données sur le système vocalique, nous obtenons deux types de représentations :

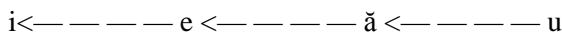
a) à l'aide du triangle vocalique traditionnel, et en tenant compte du degré d'aperture :

b) en représentant la succession des positions, sans tenir compte du degré d'aperture :



Ces représentations sont riches d'enseignements :

a) Nous observons, tout d'abord, que cette façon d'examiner les choses fait succéder à l'apparente complexité première, non seulement une grande simplicité, mais un ordre rigoureux, puisque toutes les flèches figurant le mouvement  $sg \rightarrow pl$  sont tournées dans le même sens :



Au niveau de la sémiologie, le passage du singulier au pluriel se traduit par une avancée dans le temps opératif, ce qui est naturel, car le « sens » du pluriel dans nos langues est d'être un dépassement du singulier.

b) Nous constatons, ensuite, que les trois catégories (genres) se comportent différemment. Le masculin, genre majeur, en affinité avec la pluralité externe, atteint l'amplitude de trois degrés ( $u \rightarrow i$ ), la plus grande, et atteint toujours le stade  $i$ , le plus avancé, alors que, pour le féminin, genre mineur, le maximum d'amplitude égale deux degrés ( $\check{a} \rightarrow i$ ). Dans le cas des pluriels féminins doubles ( $roat\check{a} \rightarrow ro\check{f}i / roate$ ), c'est le pluriel externe ( $ro\check{f}i$ ) qui se déplace de deux degrés, alors que le pluriel interne ( $roate$ ) se limite à un seul. Tout comme le neutre  $ou \rightarrow ou\check{a}$ , où  $\check{a}$  fait suite à  $u$  ( $\emptyset$ ) (déplacement d'un degré). Ce type de neutre<sup>4</sup> est unique dans la morphologie du roumain standard courant : il exprime le pluriel sous la désinence du féminin singulier, comme le pluriel interne italien en  $-a$  (*osso-ossa, braccio-braccia, muro-mura*). Le neutre peut lui aussi atteindre les trois degrés, mais dans une seule situation, étroitement liée à une structure phonique bien précise : mots qui contiennent déjà un  $i$  dans leur singulier, comme *studiu / studii* ( $[ju] \rightarrow [ij]$ ). Mais le pluriel des neutres est en fait un pluriel interne formellement affecté au genre féminin, et ce passage au féminin met comme une sorte de sourdine au fait que, ici, il atteint les trois degrés (et le stade  $i$ ). Un cas bien particulier de neutre (ambigène), isolé parce qu'il reste à la même position, est celui de *nume*  $\rightarrow$  *nume*, *codice*  $\rightarrow$  *codice*, mais on ne peut l'instituer en règle. Il est probable que cette morphologie « stationnaire », immobile, soit l'expression du refus d'accéder au stade  $i$  (« morphologie négative »). Cette interprétation semble se confirmer par le fait que, pendant des siècles, la langue a refusé aux substantifs neutres (ambigènes) le pluriel en  $-i$ , qui était — et qui est encore — expressément lié au pluriel externe et au genre masculin. Nous venons de voir que  $-i$  a fini par être accepté dans le type *studiu*  $\rightarrow$  *studii*, qui se trouve ainsi être, comme *nume*, un type où la pluralité interne n'est signifiée que par le changement de genre (le passage au féminin). Il y a un type de féminin qui reste aussi à la même position. Cas isolé également, et qu'il faut probablement relier à l'expression du genre par des moyens autres que la voyelle finale : les mots dérivés à l'aide du suffixe d'agent  $-toare$  (*sem\check{a}n\check{a}toare* 'sèmeuse, femme qui sème'  $\rightarrow$  pl. *sem\check{a}n\check{a}toare*), où le  $a$  tonique a une valeur de morphologie interne et représente le féminin<sup>5</sup>. Il y a aussi le type qui dénomme des classes, comme en botanique : *graminee, cucurbitacee* etc.

c) Dans ce système, certaines voyelles ont, de par leur position, une valeur non pas absolue, de singulier ou de pluriel, mais relative les unes par rapport aux autres. Ainsi, le  $e$  sert de singulier lorsqu'il se rapporte à  $i$  (*munte*  $\rightarrow$  *mun\check{t}i*), mais de pluriel lorsqu'il se rapporte à  $\check{a}$  (*cas\check{a}*  $\rightarrow$  *case*). Le  $\check{a}$  peut, dans certains pluriels neutres (internes), suivre à  $u$  ( $\emptyset$ ) : *ou* ('œuf')  $\rightarrow$  *ou\check{a}*.

<sup>4</sup> Les substantifs neutres, qui deviennent féminins par la pluralisation, relèvent en fait du pluriel interne.

<sup>5</sup> Une situation analogue est signalée en italien, où l'amplitude du déplacement dans l'échelle vocalique peut diminuer lorsque le genre trouve une expression morphologique indépendante de la voyelle finale : *lavoratore / lavoratori*, en face de *poeta / poeti* ou *giorno / giorni* (cf. Rocchetti A., *Sens et forme en linguistique italienne cit.*, p. 510).

D'autres voyelles ont, en revanche, une fonction beaucoup plus spécifique :  
 - le *u*, qui se trouve au début du système, ne peut exprimer que le singulier ;  
 - à l'opposé, le *i* est la dernière voyelle du système et représente le point au-delà duquel on ne peut aller. Il n'est donc pas étonnant que le *i* soit lié à la pluralité externe et au genre majeur (masculin), ce que nous démontrent les pluriels doubles et triples masculin / (neutre) ambigène (*corn* → *corni/coarne/cornuri*). C'est pour toutes ces raisons que les masculins qui ont un singulier en *i* — quelle que soit la « forme » que prend ce *i* (élément de diphtongue dans *pui* [puj], élément d'une consonne palatalisée dans *ochi* [ok'], ou absorbé dans l'affriquée comme dans *arici* [arič]) — gardent ce *i* au pluriel, bien que celui-ci ne soit pas, à vrai dire, une désinence. Ces mots sont partant invariables, car pour marquer le pluriel, de type externe dans leur cas, qui représente toujours un dépassement par rapport au singulier, ils ne peuvent pas prendre comme signe une autre voyelle, puisque celle-ci serait antérieure à *i* dans le temps opératif. Il est intéressant de comparer le comportement de ces mots à celui des neutres présentant au singulier une structure identique : *pai* [paj], *trunchi* [trunk'] et *bici* [bič]. Dans ces derniers, un pluriel en *i* entrerait en contradiction avec la pluralité interne, de sémologie féminine, à laquelle ces mots doivent être versés ; c'est pourquoi la langue ne fait pas état du *i* final pour signifier le pluriel, mais procède comme si ces mots n'avaient pas de morphologie au singulier — ou plutôt, tient compte de ce fait —, et leur en attribue une, antérieure à *i* dans le temps opératif : *e* (*paie*, *bice*). Quant à *-uri* [*trunchiuri*], nous verrons son caractère « spécial » en tant que pluriel interne, dans le partie que nous lui consacrons.

Les féminins comme *femeie* ('femme'), *cheie* ('clé'), utilisent eux aussi le *i* semi-voyelle ou semi-consonne intérieur. Ces mots vont donc avoir au pluriel une syllabe de moins : *femei*, *chei* ([k'e-je] devient [k'ej]).

d) On remarque l'absence de trois voyelles dans la morphologie finale du nombre: *o*, *î* et *a*. Mais, le dernier — nous le savons, mais ne pouvons en traiter ici, vu les dimensions de l'article — a une place importante en morphologie interne.

La puissance explicative de ce schéma démontre l'intérêt pour la recherche linguistique de ne pas poser les problèmes uniquement en termes d'oppositions, mais en termes de positions successives et de mouvements. L'analyse que nous venons de faire ne recoupe pas non plus l'habituelle analyse en morphèmes. Il s'agit plutôt là de découvrir qu'il y a une « submorphologie », qui joue sur un plan plus profond et plus général.

Nous pouvons également constater que l'ordre des voyelles dans le temps opératif va de l'arrière vers l'avant de la bouche, des voyelles postérieures vers les voyelles antérieures. Cette direction correspond à l'orientation de l'acte de parole, qui part du locuteur, du *je*, et se dirige vers la personne qui lui fait face, le *tu*, épousant tout naturellement la direction du souffle d'air qui lui sert de support. La morphologie verbale vient d'ailleurs confirmer le même ordre, puisque le point de départ, la première personne (du présent de l'indicatif) prend pour signe  $\emptyset$  (*u*), et la deuxième,

point d'aboutissement, est rendue par le *i* : *intru* (j'entre) → *intri* (tu entres). Ce sont là les deux pôles de l'interlocution, et ce sont, en même temps, les signes du masculin, singulier et pluriel (*socru* → *socri*), première et dernière voyelles du temps opératif.

Ces constatations mènent à la conclusion que, au fond, l'utilisation linguistique des articulations vocaliques, telle qu'elle est révélée par la morphologie du substantif, corrobore les données articulatoires, physiologiques.

Le pluriel amène souvent l'altération de la (parfois de deux) consonne(s) finale(s) du radical. Cette action systématique, peut-on dire, du *i* désinentiel sur la consonne, qui va de pair avec l'abrègement de la voyelle désinentielle, révèle en fait que la désinence est anticipée dès l'articulation de la consonne qui la précède. Il s'agit donc là d'un fait morphologique qui s'est traduit dans la phonétique historique du roumain par l'évolution des consonnes en cause, qui, soumises initialement à un processus de palatalisation, ont finalement abouti à une consonne différente. Dans certains parlars régionaux, on relève même parfois l'altération, par anticipation, de consonnes internes, relativement éloignées, qui n'ont pas été en contact direct avec le *i* : *piepțâni* [pjeptsînj] (pluriel de *piepten* <*pectine(m)* 'peigne'). Dans la langue commune même, ce mouvement d'anticipation de la morphologie peut commencer bien avant la consonne finale du radical, à partir de la voyelle tonique. Dans *carte* → *cârți*, l'anticipation agit sur trois éléments et amène à la fois le passage du *a* à *ă*, du *t* à *ț*, et l'abrègement du *i*.<sup>6</sup>

Le système des voyelles dans le temps opératif a montré que le dépassement qu'est le pluriel par rapport au singulier se traduit dans la morphologie par une avancée dans le temps opératif : la voyelle qui signifie le pluriel est un après de celle qui signifie le singulier, pour un même mot. Cela nous amène à penser qu'en bonne logique, il devrait y en être de même de la morphologie consonantique.

### Sémiologie des pluriels internes (féminins) des neutres (ambigènes)<sup>7</sup>

La morphologie finale de ces pluriels est celle des féminins : *-e*, *-i*, *-uri*. Avant de l'examiner, rappelons brièvement le problème de fond. En effet, pourquoi parlons-nous dans le cas des neutres de pluriel interne ?

<sup>6</sup> On ne parle habituellement pas, en linguistique roumaine, d'anticipation, dans ces cas, mais (à tort) d'harmonie vocalique, de dilation, ou de redondance des marques morphologiques. Cf., néanmoins, Kis E., « Anticiparea informației morfologice în evoluția limbii române » [L'anticipation de l'information morphologique dans l'évolution de la langue roumaine], in *Studia Universitatis Babeș-Bolyai. Series Philologia*, 1966, fasc. 1, Cluj, pp. 107-113.

<sup>7</sup> Ces deux termes que nous utilisons ici ne s'excluent pas mutuellement et ne sont aucunement une allusion à la polémique bien connue en linguistique roumaine, déjà ancienne, entre les tenants de l'un ou de l'autre. Pour nous, *neutre* se situe surtout au plan du contenu (l'inanimé), *ambigène* sur celui de la forme (implication des genres masculin et féminin). En fait, aucun de ces deux termes n'est satisfaisant. *Neutre* renvoie à un troisième genre à part, tel que celui qui existe en latin, en allemand ou dans les langues slaves, ce que n'est pas le neutre roumain. Et surtout, ni *neutre* ni *ambigène* ne disent rien de l'essentiel : le changement de genre est concomitant de l'opération de pluralisation et c'est ce phénomène capital qui demande à être expliqué. C'est sur ce dernier point que la psychomécanique du langage peut nous aider.

Il s'agit d'un cas d'interférence entre la catégorie du genre et celle du nombre. Le nom est une unité d'espace. Par conséquent, les catégories nominales de représentation ne sont, en réalité, que le reflet des solutions que la langue a pu trouver pour résoudre le problème de l'incidence du nom à l'espace. C'est pourquoi les systèmes nominaux — le genre, le nombre, la construction du nom lui-même, l'article — sont solidaires les uns des autres. Toute la morphologie du nom est portée par un double mouvement allant du large à l'étroit, ou inversement, de l'étroit au large. Un nom donné prendra place dans l'espace suivant les caractères de continuité et de mobilité qui lui appartiennent. Il apparaîtra soit comme continu, non-nombrable, soit comme discontinu, nombrable. Dans le continu, l'unité coïncide avec le tout, dans le discontinu, l'unité est multipliable. De là l'origine du pluriel dans les langues, et, plus tard, celle de l'article, car l'extension nominale relève elle aussi de l'incidence à l'espace.

Dans l'espace, le nom apparaîtra aussi comme immobile, donc passif, non puissant (passivité et immobilité sont deux notions facilement associables) : et c'est l'inanimé. Ou bien comme mobile, donc actif, donc plus puissant que l'immobile : c'est l'animé. Cette première solution du genre où, en concevabilité, l'inanimé précède l'animé, est celle de l'indo-européen. Ultérieurement, il y a eu scission de l'animé en animé mineur (féminin) et animé majeur (masculin). L'animé mineur (féminin) est antérieur à l'animé majeur (masculin), ce qui correspond, du point de vue cognitif, à l'antériorité de l'espace interne par rapport à l'espace externe. On comprend dès lors que la pluralité interne accepte un signifiant commun avec le genre féminin, la position et le cinétisme du féminin étant les mêmes, dans le système du genre, que ceux qui, dans le système du nombre, appartiennent à la pluralité interne.

On comprend aussi, dès lors, pourquoi, en roumain, ce sont les substantifs neutres qui, aux yeux des linguistes, créent un problème. C'est que leur pluriel féminin demande à être expliqué. On peut proposer l'explication suivante : le masculin est en affinité – par position dans le système du genre – avec la pluralité externe dans le système du nombre. Le masculin, comme le pluriel externe, se construisent, chacun dans son système propre, en tension II. La conséquence en est que c'est seulement dans le masculin que la distinction entre un pluriel interne et un pluriel externe demande à être expressément signifiée. Par sa forme féminine au pluriel, le nom déclare qu'en tant que masculin (= tension II en expansion), il refuse, néanmoins, en vertu de certains critères qui l'en empêchent, de se laisser aller à la pluralité en expansion qui serait « normalement » la sienne en tant que masculin.

Telle n'est pas la situation du genre féminin, qui, en tension I dans le système du genre, est en affinité avec la pluralité interne dans le système du nombre. Le féminin représente de toute façon un espace interne. Aucun signifiant spécial n'est par conséquent nécessaire pour signifier la pluralité interne et, au-delà, la pluralité externe, et il est donc naturel que la désinence *e* soit, pour les féminins, une désinence synchrétique.

Le critère déterminant pour le passage des singuliers masculins en pluralité interne (féminine) est celui de la PUISSANCE : l'inanimé représente un moins de puissance. Mais, au-delà encore, il semble que l'opération de pluralisation elle-même, amène, par rapport au singulier de départ, une diminution de puissance. Selon Gustave Guillaume, pendant le passage du singulier au pluriel, les catégories nominales « tombent au fond de la mémoire ». Ce que l'on pluralise c'est le sémantème lui-même et non pas son genre ou son cas. Il faut donc que les opérations d'affectation à un genre et à un cas soient refaites. Cette diminution de la puissance de représentation qu'amène le pluriel pourrait, selon nous, être la cause du fait que toute une série de sémantèmes dont la quantité de puissance dépasse de peu une limite inférieure, puissent basculer du côté du pluriel interne.

Nous nous référerons ici, pour leur intérêt pour l'étude de la hiérarchie vocalique, aux désinences *-i* et *-uri* des substantifs neutres.

#### *Pluriel interne en -i*

Ce pluriel interne est d'autant plus intéressant que *-i*, nous l'avons vu, est en affinité avec la pluralité externe. Les neutres sont en fait des masculins, pour leur singulier. Or, faire construire à un masculin un pluriel en *-i*, signifie l'affecter à la pluralité externe, et, par ce fait même, lui faire garder au pluriel son genre masculin. C'est ce que démontrent les pluriels doubles et triples masculin / neutre : le pluriel masculin (externe) est toujours en *-i*, les pluriels féminins des neutres sont en *-e* ou en *-uri*. L'examen de l'ordre des voyelles dans le temps opératif, nous a amenée à constater que les masculins qui comportaient un *-i* final au singulier demeuraient invariables, ce qui s'explique par le fait que *i* est la dernière voyelle, au-delà de laquelle on ne peut aller (sg. *pui* 'poulet' pl. *pui*). Le masculin qui est destiné à la pluralité interne, en revanche, à prendre un pluriel féminin, adopte, lui, un comportement contraire. Il évite de prendre en compte son *-i* final, et se donne une morphologie finale féminine : *e* ou *-uri* (*pai paie* 'paille', *trunchi 'tronc' trunchiuri*).

La tentative d'éviter *-i* s'est manifestée aussi dans le cas des substantifs qui nous occupent. En fait, cette catégorie diffère des autres ambigènes par le fait qu'elle comporte exclusivement des mots savants d'origine latine (en *-ium*), soit pris directement au latin, soit, bien plus souvent, empruntés au latin à travers une autre langue : *studiu*, *compendiu*, *armistițiu*, *colocviu*, *refugiu*, *concediu*, *principiu*, etc. En outre, ils ont été empruntés à une date relativement récente et ils comportent tous la même structure phonique : singulier en *-iu* [ju]. Or, avant de se fixer avec leur pluriel actuel [ij], ces mots ont oscillé entre les désinences *-e* et *-uri* : *studie*, *principie*, *consilie*, *domenie*, étaient courants au siècle dernier<sup>8</sup>. Pourquoi la langue ne s'est-elle pas arrêtée définitivement à l'une de ces désinences ? En

<sup>8</sup> Notons que F. Damé (*Nouveau dictionnaire roumain-français* cit., s.v.), qui a publié son dictionnaire il y a un siècle (1893-1895), n'indique pour ce type de mots que le pluriel féminin en *-e* (aujourd'hui complètement disparu) : *studiu studie*, avec article, *studiele*.



choisissant *-i*, elle a créé un nouveau type de pluriel ambigène, où la pluralité interne n'est portée que par le genre féminin, sans « l'aide » sémiologique d'une voyelle morphologique féminine : *studiu studii, principiu principii, consiliu consilii*, etc.; avec article : *studiile, principiile, consiliile*.

On peut penser que c'est là, en théorie, un minimum de moyens mis en œuvre pour signifier la pluralité interne ambigène (neutre) sous désinence plurielle, au-dessous duquel on ne peut descendre. (Il est vrai que, d'autre part, la désinence *-i* — du pluriel externe cette fois-ci — n'est pas étrangère aux féminins eux-mêmes, le roumain ayant abondamment développé, comme nous avons pu le constater, le pluriel externe féminin en *-i*.)

*Pluriel interne en -uri* (< lat. *-ora*).

Dans un pluriel comme *tempora*, etc., d'où *-ora* a été isolé, la désinence proprement dite était *-a*. Au début, *-or-* appartenait au thème. La délimitation de *-ora* semble être en rapport avec la création romane du cas synthétique du substantif. À mesure que le substantif se décharge, en langue, de ses fonctions, et que sa morphologie visible se réduit en conséquence, *-ora* se distingue de *temp-* et peut devenir signe (désinence) du pluriel. Elle connaîtra une double évolution : a) disparition (dans certains idiomes qui réduisent au maximum la pluralité interne du substantif) ; b) maintien, dans les idiomes qui adoptent celle-ci dans leur système linguistique (italien et roumain).

Les héritiers de *-ora* survivent aujourd'hui dans certains dialectes du sud de l'Italie et en roumain. Ils forment partout des pluriels féminins correspondant à des singuliers masculins. Chez É. Bourciez<sup>9</sup>, chez P. Aebischer<sup>10</sup> — qui a particulièrement étudié la question — et, plus tard, chez Väänänen<sup>11</sup>, prévaut l'idée que, dans ces régions-là, *-ora* a pris de l'extension « en vertu de la sympathie que montrent les langues romanes de l'Est pour les proparoxytons »<sup>12</sup>. Il va de soi que cette conception, qui reste au niveau de la simple observation du langage, ne nous satisfait pas et que nous avons essayé d'aller plus avant dans la connaissance de ce type de pluriels.

Parmi tous les idiomes qui ont gardé *-ora*, c'est le roumain qui lui a donné la plus grande extension.

En effet, cette marque de pluriel qui provient en fait d'un « faux découpage » pratiqué en latin vulgaire sur des pluriels neutres en *-a* d'imparisyllabiques tels que *tempus, oris* → pl. *tempora, corpus, oris* → pl. *corpora*, s'est étendue en roumain à des masculins provenus de la 2<sup>e</sup> déclinaison (*rivus* > *râu* pl. *râuri*), ultérieurement à des singuliers masculins d'emprunts de toute origine et, en deuxième lieu, et sans doute beaucoup plus tard, même à des féminins : *veac* ('siècle') → *veacuri, neam*

<sup>9</sup> Bourciez É., *Éléments de linguistique romane*, Paris, Kincksieck, 1967, § 218 b.

<sup>10</sup> Aebischer P., « Les pluriels analogiques en *-ora* dans les chartes latines de l'Italie », in *Bulletin Du Cange*, Paris, Librairie Ancienne Honoré Champion, tome VIII, 1933, pp. 5-76.

<sup>11</sup> Väänänen V., *Introduction au latin vulgaire* cit., p. 111.

<sup>12</sup> Aebischer P., art. cit., p. 74.

('race', 'peuple') → *neamuri*, *teanc* ('pile' de livres, par ex.) → *teancuri*, *cort* ('tente') → *corturi*, *șanț* ('fossé') → *șanțuri*, *cec* ('chèque') → *cecuri*, *carne* ('chair', 'viande') → *cărnii*, second pluriel *cărnuri*, *vreme* ('temps') → pl. *vremi*, second pluriel *vremuri*.

Le roumain a privilégié cette nouvelle désinence : il l'a soigneusement conservée et, outre le fait de lui avoir accordé une si large extension, et sans doute pour mieux l'adapter à ses besoins, il a été jusqu'à en changer la forme. En effet, dans les textes du XVI<sup>e</sup> siècle, c'est *-ure* que l'on rencontre encore le plus fréquemment — par la filiation *-ora* > *-ură* > *-ure* —, mais la forme actuelle *-uri* était déjà présente elle aussi et, par la suite, a éliminé *-ure* assez rapidement.

Quelles sont les causes du remplacement de *-ure* par *-uri* ? Cette question s'est imposée aux linguistes qui se sont intéressés à l'évolution historique du roumain, sans que, jusqu'à ce jour, une réponse convaincante ait pu être donnée. La connaissance de la hiérarchie vocalique nous permet d'en proposer une.

Ici aussi l'on a d'abord essayé l'explication basée sur la phonétique.

Un essai d'explication d'A. Graur<sup>13</sup> par la dissimilation vocalique dans les formes à article défini enclitique — *timpurele* devenu *timpurile*, d'où *timpuri* — ne peut être accepté. La véritable cause d'un tel changement de désinence du pluriel ne peut être que de nature morphologique, systématique. Ce n'est qu'en se rendant compte d'abord de ce que représente *-uri* dans le système du nombre qu'on peut saisir aussi le sens du changement *-ure* > *-uri* et entrevoir, à partir de là, une possibilité d'explication.

L'apparition de *-ora* comme marque du pluriel s'est faite à la faveur du processus de généralisation du mot qui avait lieu en latin vulgaire. À partir du moment où il y avait création mentale d'un cas synthétique, unique, on peut penser que l'élément *temp* de *tempora* était senti de plus en plus indépendant en tant que représentant de la partie sémantique du mot, et *-ora* a donc pu être complètement distingué de *temp*, et identifié comme désinence.

Au-delà de ce fait, qui représente l'occasion mais non la cause, la création et, surtout, le maintien de *-ora* sont sans aucun doute dus à sa qualité fondamentale : celle de signifier le pluriel interne et d'étoffer, à ce titre, l'autre signifiant du pluriel interne du latin, *-a*. Nous pensons que, dès cette époque, *-ora* avait déjà, comme maintenant, un rôle de classificateur.

On sait que de nombreux pluriels internes en *-a* ont évolué vers le singulier dans les langues romanes (type *folia*, *grana*, *gaudia* etc.), et que cette évolution n'est pas due à une « confusion » de désinences — *a* du féminin singulier / *a* des neutres pluriels —, mais bien à leur position dans le temps opératif, proche du singulier. On peut donc voir dans *-ora* une nouvelle marque du pluriel interne, dont l'effet est de renforcer la position de celui-ci dans le système du nombre.

<sup>13</sup> « La désinence des pluriels neutres en roumain », in *Revue de Linguistique*, Bucarest, Éditions de l'Académie, t. V, 1960, n 2, pp.245-249.

Malgré leur diffusion en latin médiéval, qui peut faire penser à une certaine vogue dans la langue vulgaire, les pluriels en *-ora* ont disparu dans l'Italie du Nord, où il n'en reste que des traces dans des textes anciens. Ce type n'est vraiment vivant que dans l'Italie méridionale. Dans la seule étude de linguistique psychosystématique que nous connaissions comme portant sur un dialecte italien actuel, et que nous avons déjà mentionnée <sup>14</sup>, *-ora* — sous la forme *-era* — apparaît comme formant des collectifs, la plupart inanimés, mais acceptant aussi quelques animés, même humains (*lopera, maretera*, 'loups', 'maris').

G. Rohlfs <sup>15</sup> signale aussi les successeurs de *-ora* — dans certains parlers italiens méridionaux — comme des collectifs qui acceptent parfois des animés, même désignant des personnes (cousins, amis). Ce peut être aussi le cas — pour peu de mots néanmoins —, dans les dialectes roumains sud-danubiens, mais non en daco-roumain, où *-uri* aujourd'hui ne peut servir de pluriel qu'aux inanimés <sup>16</sup>. Les quelques termes qui se réfèrent à des collectivités d'êtres vivants ne sont pas des pluralisations d'êtres individuels (cousin, ami), mais des pluralisations de singuliers à sens collectif, comme *neamuri* (peuples, races, ensemble des parents), ou *triburi* (tribus), *popoare* (peuples), sémantèmes en affinité avec la pluralité interne.

Du point de vue de la forme, *-uri* n'est pas une désinence comme les autres. Les désinences vocaliques qui portent à l'expression les diverses positions du temps opératif singulier → pluriel vont toutes dans un sens bien précis, vers l'avant de la bouche, s'ordonnant l'une à la suite de l'autre en direction du *i*, signe de la pluralité externe majeure, masculine :  $\emptyset (u) \rightarrow \check{a} \rightarrow e \rightarrow i$ .

*-Uri*, en revanche, ne fait suite à aucun type de désinence en particulier. *-Uri* apparaît donc moins comme étant une variation de la finale, qu'un ajout, et cela est dû, nous allons le voir, au fait que c'est un morphème qui contient sa motivation en lui-même et « dépasse » ainsi, en tant que signifiant, toutes les autres marques du pluriel. Il apparaît plutôt comme un suffixe.

Il se singularise déjà parce qu'il comporte trois phonèmes. En outre, à la différence des désinences *e* (pluralité mineure) ou *i* (pluralité majeure), qui prennent leur valeur par opposition les unes aux autres, grâce à leur position dans le système vocalique (le temps opératif), *-uri* contient en lui-même l'entier du parcours vocalique de l'arrière vers l'avant. (Ce sont là d'ailleurs les limites du masculin, *u* et *i*). À l'intérieur de cette étendue maximale, se trouve signifiée une répétition, exprimée par le *r*, occlusive (incomplète) à battements.

Étudiant les rapports entre le sens et la forme dans la langue italienne, et étudiant en particulier le système des consonnes en fonction du temps opératif et sur la

<sup>14</sup> DE LUCA, Maria-Grazia, *Studio psico-sistemático del dialetto di Atina*, mémoire de Maîtrise, Université de Paris III, 1980, p. 28.

<sup>15</sup> Rohlfs G., *Grammatica storica della lingue italiana e dei suoi dialetti* cit., tome II, § 370.

<sup>16</sup> Mais des pluriels anciens tels que *animaluri* (aujourd'hui *animale*) sont attestés. Il s'agit, comme on le voit, d'un nom générique.

base de leurs caractéristiques articulatoires, A. Rocchetti<sup>17</sup> a montré que les liquides *l* et *r* se suivent dans le temps opératif. *L*, premier mouvement, se dirige vers une limite qui se dérobe (l'air s'échappe par les côtés), alors que *r*, qui lui fait suite une fois le seuil passé, est senti comme venant d'une limite que l'on ne peut fixer. Dans ces conditions, le *r* fonctionne comme une sorte de remise perpétuelle au point de départ, celui-ci ne se laissant pas saisir. Les affinités présémantiques du *r* font donc qu'il peut être utilisé pour redonner de la force à quelque chose qui n'en a plus, qui s'épuise.

L'exploitation de ces caractéristiques du *r* en morphologie roumaine est plus vaste que celle qu'en fait le morphème *-uri*. L'aptitude du *r* à marquer la répétition, et, par conséquent, entre autres, à signifier le pluriel, y a été largement utilisée, comme d'ailleurs dans la dérivation lexicale de cette langue. Nous ne prendrons ici qu'un seul exemple — tiré de la morphologie — pour l'illustrer, afin de conforter notre interprétation sur son fonctionnement dans *-uri*.

Gustave Guillaume s'est référé, à maintes reprises, à la valeur du *r* dans l'infinitif, et à sa signification dans la construction du futur et du conditionnel morphologiques.

Quant à l'italien, comme le déclare A. Rocchetti, « Le *r* maintient l'idée verbale dans l'antériorité de sa réalisation comme on peut l'observer dans les infinitifs en *-are*, *-ere*, *-ire*, au futur et au conditionnel. Dans tous ces cas, le verbe garde sa puissance d'agir : il est en attente d'actualisation. » (*op. cit.*, p. 539)

Par sa constitution — parcours *u* → *i*, qui embrasse la gamme vocalique dans sa totalité — le morphème *-uri* nous apparaît comme un signe apte à signifier un tout sans plus grand possible, contenant une pluralité d'éléments de même nature (apportés par le *r*). Un vaste ensemble, qui, comme l'univers, n'est concevable que de l'intérieur, qui ne comporte pas de côté extérieur.

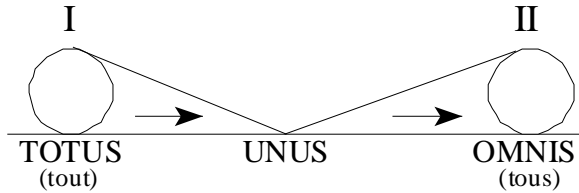
Nous allons examiner maintenant si ces vues théoriques, auxquelles nous mène l'examen de ce signe, se trouvent confirmées par les faits concrètement observables.

Notre hypothèse est que *-uri* porte à l'expression la représentation de l'univers de départ dont parle Gustave Guillaume — notamment à propos du système du nombre —, à l'intérieur duquel la pensée opère et duquel elle va extraire, par rétrécissement progressif, l'unité (le singulier).

Si cette hypothèse se vérifie, cela signifierait que le roumain s'est créé là une manière de signifier la pluralité indéterminée et immense constituant l'univers.

Par sa position, *-uri* appartient à la pluralité interne. Étant donné que la saisie qu'il représente en première tension est très précoce, on en déduit que *-uri* doit pouvoir, dans le discours, constituer un équivalent du pluriel externe. Tout comme l'article *un*, qui, en saisie précoce, est un (quasi) équivalent de l'article *le* saisi tardivement, étant entendu que le type de généralisation obtenue par les deux articles n'est pas le même (ex. : *Un enfant est l'ouvrage de sa mère / L'enfant est l'ouvrage de sa mère*).

<sup>17</sup> *Sens et forme en linguistique italienne cit.*, p.p. 536-541.



Cette hypothèse se confirme en effet : *stilouri* (stylos) est un pluriel interne, mais l'on s'en sert comme d'un pluriel externe, arithmétisable.

Nous pouvons maintenant, sur ces bases (pluralité interne pour ce qui est du sens, associée au parcours complet de la gamme vocalique, pour ce qui est de la forme), asseoir notre hypothèse sur l'évolution historique *-ure* → *-uri* : ce changement sémiologique trahit le passage d'un pluriel interne plus étroit à un pluriel interne aussi large que possible, qui puisse constituer l'équivalent du pluriel externe, (mais ... sans renoncer aux moyens internes qui paraissent être préférés par la langue roumaine).

La réalité dont nous débattons s'accommoderait bien, nous semble-t-il, du schéma par lequel Bernard Pottier<sup>18</sup> représente le système du nombre chez Gustave Guillaume :

où *totus* représente la totalité de départ, et *omnis* l'ensemble vu de façon multiplicative (ou distributive). Nous y représenterions par *-uri* l'ensemble qu'intériorise le *totus* de départ.

Cette vaste pluralité de départ, le roumain la conçoit comme inanimée. Le fait que *-uri* ne peut pas faire le pluriel d'êtres animés — sauf quelques rares collectifs que nous avons énumérés au début de ce chapitre et, qui, de toute façon, représentent la pluralité interne — le prouve assez. Le principe de la puissance, qui gouverne le passage des noms masculins au pluriel interne féminin, se trouve surtout interprété par le clivage animé/inanimé. L'animé n'est pas complètement exclu de la pluralité interne, mais, là où il est — d'ailleurs très peu — admis, c'est sous une forme toujours en quelque manière « amoindrie » : collectifs, termes génériques, classifications des êtres du monde animal en sciences naturelles. L'être animé, par sa nature douée de puissance agissante, s'associe à la deuxième tension, mouvement d'expansion, et par conséquent aussi à la pluralité externe. On s'en rend compte non seulement en interrogeant son sentiment linguistique, mais aussi grâce aux pluriels doubles ou triples ou encore par des phénomènes d'accord en genre et en nombre au niveau de la phrase.

On peut penser que, d'un point de vue strictement théorique, tout inanimé aurait la possibilité de prendre en roumain le pluriel en *-uri*. En théorie, il n'y aurait pas d'empêchement à cela. Mais l'on sait que les langues sont astreintes à fonctionner avec les matériaux dont, par héritage, elles ont l'utilisation, et nous avons vu que le roumain dispose aussi d'autres moyens pour exprimer la pluralité interne.

<sup>18</sup> Pottier B., *Sémantique générale*, Paris, P.U.F., 1992, p. 56.

Cette vaste pluralité de départ est aussi féminine, comme le démontre le genre de *-uri*. La première tension, le pluriel interne, correspond au féminin : même orientation du mouvement d'un plus vers un moins, même position dans le temps opératif.

Que la totalité inanimée soit vue comme une vaste totalité féminine, on peut en avoir une autre illustration dans le fait que le pronom indéfini signifiant la totalité, *tot* 'tout', trouve un équivalent dans *toate* (toutes). Dire *toutes*, sans aucune autre référence précise dans le contexte, qui pourrait renvoyer à un antécédent féminin, signifiera 'toutes choses', donc 'tout'. Pour décrire un paysage de neige, par exemple, je peux dire :

*Tot(ul) este alb.* ('Tout est blanc') est plus ou moins égal à *Toate sunt albe* (litt. Toutes sont blanches).

Par conséquent, on peut dire qu'une autre façon de voir le *tout* sans plus grand possible, est de se le représenter comme regroupant en son intérieur une multitude. Cette multitude est *toutes*, dont la traduction morphologique dans le système du nombre est — à l'état de morphème et non de mot — justement, *-uri*.

Une telle position en système, et une telle constitution de ce signe, mettent naturellement *-uri* en affinité avec les noms de matière et non nombrables et les visées collectives. On comprend qu'il se soit répandu aussi à des féminins, et le fait que ce soit justement les féminins noms de matière et non nombrables et seulement ceux-là qui l'aient reçu, nous paraît significatif à ce sujet.

Mais *-uri* fait également le pluriel exclusif de quantité de singuliers masculins qui représentent des objets individuels, bien séparables, nombrables : *stilouri* (stylos), *cornuri* (croissants), *salturi* (sauts). Et sans qu'il y ait, au niveau de l'acte de langage qui les met en discours, aucune visée collective, unifiante. Comment *-uri*, qui est la marque physique d'un immense tout vu du dedans dans son contenu de pluralité, fonctionne-t-il dans ce cas ?

Il s'agit là, de manière évidente, de l'interférence entre le mécanisme formel du nombre et le sémantème auquel ce mécanisme s'applique, chaque fois qu'un pluriel est construit. *-Uri*, signe de position mentale dans ce mécanisme, va interférer avec la nature du sémantème dont il assure le pluriel.

Si ce sémantème est non nombrable, *-uri* fonctionne conformément à sa nature : une matière pluralisée du dedans, qui s'ajoute à la matière continue (concrète ou abstraite) signifiée par le mot. Il résulte de cette combinaison (*-uri* + sémantème nom de matière) que cette matière sera représentée comme une collectivité de parties d'elle-même.

Par exemple, pluraliser l'argent (en tant que métal) à l'aide de *-uri* signifie faire des quantités, des morceaux ou des choses fabriquées en argent :  
*arginti* → pl. *arginturi*

Les sémantèmes qui se prêtent à deux ou plusieurs interprétations (objet nombrable / objet non nombrable), avec, parfois, même des sens franchement différents, prennent alors des pluriels doubles (interne en *-uri*, externe en *-i* — rarement *-e* pour quelques féminins) :

*porumb* (objet nombrable : 'pigeon' ; non nombrable : 'maïs')  
 pl. interne *porumburi* 'sortes, quantités de maïs'  
 pl. externe *porumbi* 'pigeons'.

-*Uri*, de par sa nature, insiste sur le sens : 'choses de même nature, faisant partie d'un même ensemble'. Il est par conséquent quelque peu redondant auprès de ces sémantèmes-là, et cette redondance nous apparaît comme ayant été recherchée par la langue, du moins dans son aspect littéraire.

Lorsque le sémantème est un objet individuel, l'on peut constater que *-uri* fonctionne aussi comme un « classificateur ». En effet, si l'objet inanimé masculin nombrable refuse le pluriel en *-i* qui le mettrait en pluralité externe, s'il refuse aussi le pluriel féminin en *-e* pour une raison ou pour une autre (par exemple, pour des raisons d'ordre phonétique), il lui reste encore la possibilité de recourir au pluriel en *-uri*. Car, en ajoutant *-uri* au sémantème objet individuel, on réfère automatiquement cet objet à la vaste pluralité universelle dont il fait naturellement partie, au même titre que tout autre objet inanimé (*stilou* → *stilouri*). *-Uri* est — pour rappeler une formule utilisée par Gustave Guillaume<sup>19</sup> — « chargé en voir », au lieu que les désinences *e* et *i* ne font rien voir ; elles ne font que jouer de leur relativité réciproque. Cela reviendrait à dire que, pour la conscience linguistique du roumain, l'univers mental de départ n'est apparemment pas un univers parfaitement vide (« adiacritique », selon Gustave Guillaume), dans lequel l'esprit replace ensuite les êtres conceptuels qu'il a su discerner, mais un univers plein, une immense totalité plurielle à laquelle tout objet peut être référé, car il en est une partie constituante.

L'objet *stilou* est ainsi mis en pluralité externe du point de vue de sa forme (sémantème + *uri*), apparemment externe aussi du point de vue conceptuel, mais avec des moyens de pluralité interne ! Une pluralité interne aussi grande que l'on voudra, mais interne quand même !

On voit donc que la langue pousse l'usage des moyens internes aussi loin que possible, et peut les considérer comme un équivalent de la pluralité externe.

## CONCLUSION

La sémiologie, si complexe, des pluriels roumains peut trouver des « clés de lecture », si le chercheur réussit à comprendre la manière dont la langue utilise les systèmes vocalique et consonantique. Nous espérons l'avoir démontré, à propos du système vocalique, à travers ces quelques exemples.

<sup>19</sup> « Observation et explication dans la science du langage » (II), in *Langage et science du langage*, Paris/Nizet - Québec/Presses de l'Université Laval, 1984, p. 284.

## BIBLIOGRAPHIE

- Bottineau, D. (2002), « Les cognèmes de l'anglais : principes théoriques », in Lowe, R. (dir.), en collaboration avec Pattee, J. et Tremblay, R., *Le système des parties du discours, Sémantique et syntaxe*, Actes du IX<sup>e</sup> colloque de l'Association internationale de psychomécanique du langage, Les Presses de l'Université Laval, Québec, Canada, p. 423-437.
- Guillaume, G. (1945), *L'architectonique du temps dans les langues classiques*, E. Munksgaard, Copenhague, (Rééd. Paris, H. Champion, 1968).
- Guillaume, G. (1984), *Langage et Science du Langage*. Troisième édition. Paris, Nizet / Québec, Presses de l'Université Laval. [Première éd. : 1964].
- Guillaume, G. (1973), *Principes de linguistique théorique*, Québec, Presses de l'Université Laval / Paris, Klincksieck.
- Molho, M. (1988), « L'hypothèse du « formant » sur la constitution du signifiant : esp. *un/no* », in *Grammaire et histoire de la grammaire. Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, recueil d'études rassemblées par Claire Blanche-Benveniste, André Chervel et Maurice Gross, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, p. 291-303.
- Rocchetti, A. (1982), *Sens et forme en linguistique italienne*, Thèse d'Etat, Université de Paris III, p. 507-512.
- Rocchetti, A. (1987), « Système et fonctionnement du système : les interférences entre phonétique et morphologie du nom en italien et en roumain », in *Chroniques italiennes*, n° 11-12, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, pp. 153-160.
- Saffi, S. (2005), « Discussion de l'arbitraire du signe. Quand le hasard occulte la relation entre le physique et le mental », in *Italies*, Revue d'études italiennes, Université de Provence, n° 9, *Figures et jeux du hasard*, p. 345-394.
- Timoc-Bardy, R. (1999), « Pluralité et catégorisation », in *Faits de Langues* n° 14 (La catégorisation dans les langues), Paris, Ophrys, p. 207-216.
- Timoc-Bardy, R. (1999), *Nom et verbe dans la langue roumaine. Essais de psychosystématique dans la perspective romane*, Thèse, Université de Paris III.
- Toussaint, M. (1975), « Étude roumaine à verser à la non-arbitrarité du signe », in *Revue roumaine de linguistique – Cahiers de linguistique théorique et appliquée*, t. XX, n° 6, p. 741-746.
- Toussaint, M. (1983), *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier.



## LA METAPHORE DANS LES DECOUVERTES SCIENTIFIQUES

ISABELLE OLIVEIRA<sup>1</sup>

**ABSTRACT. Metaphor in Scientific Discovery** The purpose of this paper is to analyze the metaphor in language for special purposes, a recent field of investigation. In this perspective, the terminological metaphor would be a guarantor of scientific truth in the scientific terminology and no longer the exclusive preserve of writers. It would affect everyone in all businesses. However, we can ask whether the connotative employment is not incompatible with the interests of accuracy of science? Far from being a confounding factor that blurs the clarity of scientific discourse, the metaphor is a hinge of understanding because it allows collect the object with familiarity and evidence.

Moreover, the metaphor appears in this context, not as an epistemological obstacle but as a heuristic tool. Indeed, we see the association of ideas the key that triggers the discovery and leads us on a field of scientific germination. We find the metaphor, as a cognitive tool, a component of our cognition, our experience of the world and not just a simple way of speaking.

*Keywords: Terminological metaphor, cognition, scientific innovation.*

### INTRODUCTION

Le présent article se propose d'examiner la question de la métaphore terminologique dans le domaine de la cardiologie. À ceci s'ajoute notre volonté de sortir de la vision traditionnelle de la métaphore puisqu'on avancera, par opposition à la métaphore comme fard ornemental qui existe pour la satisfaction exclusive des passionnés de littérature, une métaphore qui surgit en science. Dans cette perspective, l'analyse de la métaphore en cardiologie représente une aventure ambitieuse car c'est vouloir démontrer qu'elle n'est pas une simple façon de parler, mais aussi un élément constitutif de notre pensée et de notre expérience du monde. Autrement dit, nous garderons toujours à l'esprit que concepts et termes évoluent dans deux univers distincts, qu'il convient de dissocier. Nous constaterons que le vocabulaire de la cardiologie est une sorte d'organisme vivant dont les pulsations sont tantôt courtes et nous échappent, tantôt longues et nous sont donc perceptibles. De là, ce mouvement dialectique permanent entre métaphore vive et métaphore morte qui est le moteur de renouvellement des connaissances. D'après nous, la métaphore vive se

---

<sup>1</sup> Titulaire d'un doctorat de l'Université Lumière Lyon2, Isabelle Oliveira est Maître de conférences à l'Université de Paris III – Sorbonne Nouvelle. Actuellement, l'auteur mène des recherches au Laboratoire sur le Langage, le Cerveau et la Cognition (L2C2) – CNRS au sein de l'équipe «Modèles Mathématiques et Informatiques pour le langage». E-mail: ioliveira2@yahoo.fr

présente comme un conflit conceptuel ouvert sur un nombre indéfini d'interprétations possibles du milieu communicatif qui l'accueille alors que la métaphore terminologique est un agent systématique de structuration et de mise en forme de sens.

Par ailleurs, la métaphore nous conduit aussi à nous interroger sur son fondement. Pourquoi l'homme de science se voit-il parfois dans l'obligation de recourir à cette figure de style? Nous pouvons déjà apporter une première réponse qui est sa capacité à dénommer et à briser les barrières du langage. Nous nous apercevons que de nombreux savoirs scientifiques ne peuvent être exprimés autrement que métaphoriquement, surtout dans les premières tentatives d'explication et de théorisation. Nous étudierons la fonction heuristique de la métaphore terminologique, son rôle ainsi que sa place dans la fabrication de théories scientifiques. La métaphore est-elle un outil de découverte en science? Dans ce qui suit, nous verrons que la métaphore en tant que procédé de dénomination permet une mise en images de notions abstraites, donnant de ce fait une forme linguistique à des schémas conceptuels. La métaphore de spécialité devient alors acteur de la théorie, et sous cet angle nous pouvons émettre l'idée que métaphore et scientificité ne sont pas antinomiques. Nous pouvons aussi d'ores et déjà avancer que la métaphore assume une fonction de médiation à un double niveau : d'abord elle sert de moyen à la formulation d'une découverte scientifique, mais elle peut également créer une passerelle entre le spécialiste et le reste de la communauté permettant ainsi une meilleure compréhension du phénomène. Nous nous intéresserons alors à la nomination catachrétique qui détient une capacité à exprimer l'indicible. Le spécialiste recourt à la nomination catachrétique pour répondre à des besoins terminologiques pressants où il va s'appuyer sur un programme de sens courant d'une unité lexicale de la langue courante. Nous serons forcée de constater que très souvent un terme métaphorique est le seul moyen disponible pour dénommer certaines innovations scientifiques. La dénomination métaphorique est donc ici première et vient combler une lacune.

## **1. POTENTIEL CONCEPTUEL DE LA MÉTAPHORE TERMINOLOGIQUE**

Dans ce cadre d'analyse, la métaphore ne se produit pas au niveau de l'expression, fut-elle verbale, visuelle, sonore ou d'autres types. Elle réalise sa signification au niveau de la pensée et devient opérationnelle dans le processus même de conceptualisation. Nous pouvons donc concevoir que la métaphore est, en ce sens, l'aile de la pensée.

Nous avons vu tout au long de notre démarche que « la métaphore conceptuelle » joue sans aucun doute un rôle crucial dans la conceptualisation du domaine de la cardiologie. Dans cette perspective, il s'agit d'abord d'un outil cognitif important qui forme par la suite un mode d'expression pour la conceptualisation de catégories abstraites. L'intérêt des conceptualisations métaphoriques apparaît quand elles rendent disponibles des réalités abstraites ou lors des premières tentatives d'explication et de théorisations de savoirs. En effet, elles fournissent des schémas conceptuels flexibles pour structurer le monde : elles « élargissent, pour ainsi dire, notre horizon théorique » (Schlanger 1995:57)

Nous pensons que la métaphore est un exemple clair, caractéristique de ce que la pensée voit au-delà des choses car elle dispose d'une puissance de composition différente de la réalité et facilite souvent l'accès au concept. Ainsi, par la possibilité d'une reconduction analogique du sens, la métaphore s'encadre dans le processus même de conceptualisation dans la mesure où elle permet à la pensée de ne pas travailler dans le vide, et de construire les premières esquisses du concept. Elle facilite la construction du concept vu qu'elle procure à la pensée un support imaginaire qui la noue par voie analogique à un « circuit conceptuel » déjà tracé où elle permet de construire du neuf sur du vieux. La métaphore relève des phénomènes qui participent à la construction d'un concept et procure un certain confort psychologique puisqu'elle facilite tout simplement l'appréhension du nouveau en s'aidant de données anciennes, ce qui psychologiquement s'avère beaucoup plus facile à faire que d'appréhender du nouveau en devant créer du nouveau. Il y a donc là une sécurisation psychologique indéniable puisqu'il y a assimilation du non-savoir grâce à un savoir entériné. Nous notons ici que les arguments en faveur de la métaphorisation scientifique semblent être psychologiques mais nous verrons qu'il y a aussi une raison scientifique et logique à sa création.

Mais avant de procéder à cette mise en perspective, il convient de clarifier que le bénéfice de l'opération métaphorique est double : la pensée s'appuie sur du connu pour conceptualiser le nouveau, tandis que la langue permet de motiver la nouvelle dénomination. La métaphore terminologique sert donc à organiser la réalité perçue, à ranger ensemble des choses différentes, à catégoriser en somme l'hétérogénéité de l'expérience scientifique. Autrement dit, la métaphore terminologique aide à percevoir la réalité qui nous entoure, la découpe en quelque sorte et lui confère un certain ordre, une certaine organisation.

## **2. UN PROCESSUS D'ACQUISITION DE LA CONNAISSANCE DANS LES INNOVATIONS SCIENTIFIQUES**

### ***2.1. Une fonction heuristique***

Nous allons mettre en évidence la fonction heuristique de la métaphore terminologique dans l'élaboration et la formulation de théories scientifiques. Pour étayer notre propos nous pouvons reprendre une définition de Lakoff et Johnson :

*Les prétendus concepts scientifiques purement intellectuels, par exemple les concepts d'une théorie scientifique, reposent souvent et peut être toujours sur des métaphores qui ont un fondement physique ou culturel. (Lakoff et Johnson 1985 :98)*

Il est intéressant de noter que si la métaphore est utilisée en science, c'est parce qu'elle possède un pouvoir heuristique en raison de son parcours constructif qui permet de faire surgir de nouvelles réalités. Il s'agit de favoriser pour chaque aspect du problème des associations d'idées (cela nous fait penser à). Par exemple A nous fait penser à B par un phénomène de contiguïté mentale que l'on ne peut

pas toujours expliquer. Le spécialiste s'engage alors dans une suite d'opération de décodage : pourquoi les deux objets présentent-ils des similitudes? Comment pourraient-ils se différencier sur telle propriété? Comment peut-on les associer?

Il semblerait que dans le champ scientifique, la métaphore de spécialité permette de formuler des hypothèses à partir de l'observation des mécanismes les plus familiers et, par la suite, l'expérimentation permettra d'affiner et de valider les intuitions provoquées par la métaphore. C'est ainsi que William Harvey, médecin anglais du XVII<sup>e</sup> siècle, a pu élaborer un modèle correct de la circulation sanguine à partir de l'observation du fonctionnement de drainage et de l'irrigation de l'eau dans les canaux hollandais à cette même époque. Le rôle du cœur dans la circulation sanguine a été justement conçu par analogie avec l'utilisation des pompes pour capter et refouler l'eau dans les canaux. D'où la dénomination de « pompe cardiaque » puisque le cœur est une double pompe, foulante et aspirante. Sa fonction est de chasser le sang qu'il contient dans les artères (pompe foulante) et de recevoir le sang que conduisent les veines (pompe aspirante). Il accomplit cette double fonction en se contractant et se dilatant alternativement grâce à sa structure.

Nous constatons que la métaphore de spécialité surgit comme une relation nouvelle ou inattendue que l'esprit aperçoit entre les objets considérés. C'est alors un sentiment particulier, un *quid proprium* qui constitue l'originalité, l'invention, et le génie de chacun. Ainsi, l'exploration de la métaphore permet d'échafauder des hypothèses, des associations constructives en même temps qu'elle suscite des pistes de suggestion, des rapprochements incongrus qui facilitent la dissolution des schémas conceptuels classiques et l'apparition de nouvelles connexions. On s'aperçoit alors que la métaphore terminologique permet une prise de conscience progressive de son potentiel heuristique. Pour renforcer notre propos nous pouvons citer Stengers qui affirme que « la métaphore terminologique n'est pas directement cognitive mais avant tout heuristique : elle est de donner à voir et de donner à dire, d'étendre et d'enrichir l'espace traitable » (Stengers 1988 :75). En effet, le spécialiste ne peut apprendre qu'en allant du connu vers l'inconnu et grâce à l'outil métaphorique il peut rapprocher des faits anciens et en déduire de nouveaux qui leur étaient analogues.

Ainsi, avant la lexicalisation, le concept existe de façon plus ou moins ténue car il se trouve encore à l'état d'ébauche en cours de structuration. Il se caractérise par une instabilité sémantique et une certaine complexité linguistique. Toutefois, nous ne pouvons que faire l'éloge de la métaphore terminologique qui permet de nommer, de concevoir et d'aborder des zones nouvelles ce qui nous conduit à dire qu'elle devient une heuristique pour élaborer des hypothèses sur des objets nouveaux dont on a une connaissance partielle et peut également valoir comme explication dans les sciences. Pietenz (1993 :76) parle à ce sujet de « theoriekreative Metaphern » pour souligner la force constitutive de certaines métaphores dans la genèse des théories scientifiques. En effet, nous avons constaté à l'aide de notre base de données que nombreux sont les termes métaphoriques qui permettent de communiquer de nouvelles connaissances ou de formuler de nouvelles hypothèses ou encore qui favorisent l'expression de nouvelles catégories conceptuelles.

Nous allons poursuivre avec Schlinger, qui explique que « la puissance heuristique des métaphores et des analogies repose sur la pluralité des zones de sens, qui rend possibles les circulations ». (Schlinger 1991 :69) Schlinger montre combien la métaphore est essentielle à la conception intellectuelle et à l'invention et nous rappelle que le nouveau se gagne par des déplacements de sens, des emprunts internes qui permettent de passer d'un cercle de sens à un autre et d'éclairer l'un par l'autre. Autant dire que la métaphore s'appuie sur des données familières pour pouvoir investir de nouveaux champs d'investigation et c'est en cela qu'elle possède une fonction heuristique. Schlinger souligne et met en valeur tout simplement ici le rôle fondateur de la métaphore dans le système conceptuel. Dans ce cadre d'analyse, la métaphore désigne des situations dans lesquelles l'image constitue le mouvement même de la pensée. On pourra alors parler de métaphore "créative", celle qui surgit dans le mouvement de la pensée, la pensée est en quelque sorte menée par la métaphore, situation que nous identifions comme celle de la fécondité de la métaphore. Précisons au passage que nous désignons par métaphore "créative" un genre de métaphore particulière dans laquelle l'imagination est emportée par l'image. La métaphore "créative" représente ce moment où la pensée découvre une analogie et la développe à l'intérieur d'une image. Il convient de préciser que la métaphore "créative" n'a pas pour fonction de simplifier la compréhension mais de permettre au chercheur de conceptualiser une nouvelle théorie, de donner corps à son raisonnement en déplaçant une expérience familière dans un autre champ conceptuel.

Il semble que dans un premier temps, le corps médical ne possède pas spontanément ce sens de la métaphore puisqu'il s'agit d'une création individuelle mais il faudra par la suite fournir des repères et un mode adéquat de fonctionnement pour qu'il puisse exprimer par métaphore sa créativité en devenir. Nous pouvons avancer également que lorsque le spécialiste est conscient de la métaphore, il est possible alors de jouer sur celle-ci pour élargir la portée du concept.

Cette métaphore « créative » pourra être aussi considérée « constructive » dans le sens où elle vient construire une théorie scientifique et dans un même élan fait avancer la recherche en dévoilant des analogies entre des concepts appartenant à des domaines de provenance distincts. Ainsi, nous sommes en présence d'un des processus les plus féconds de la découverte scientifique et d'un des moteurs de l'abstraction. Nous évoquons ici l'utilité de la métaphore dans les découvertes scientifiques : la métaphore en tant que chaînon dans le raisonnement déductif constitue une étape importante en science où elle sert de moyen d'invention plutôt qu'un moyen de preuve scientifique. Nous pouvons ajouter qu'elle représente une aide considérable lorsqu'elle permet de comprendre des faits jusqu'alors inexpliqués. Nous concluons sur la nécessité de recourir à la métaphore de spécialité qui constitue un outil incontournable dans la recherche scientifique ouvrant de nouvelles perspectives dans le travail d'élaboration des connaissances. Il semble donc que le métaphorique représente un matériau heuristique important dans le milieu scientifique, qui fait surgir le nouveau en nouant des connexions incongrues.

Par là, on retrouvera l'hypothèse du changement de représentations postulé dans la théorie de l'interaction. Enfin, il convient de signaler que la métaphore sera rejetée par la communauté scientifique si elle induit les chercheurs en erreur ou bien si elle obscurcit la compréhension des phénomènes étudiés au lieu de les éclairer.

## 2.2. La nomination catachrétique

À présent, nous allons nous apercevoir que dans certaines circonstances, nous ne disposons que des ressources de la métaphore pour décrire les réalités observées. Toute prise de conscience d'un élément référentiel entraîne, par conséquent, une constatation sémantique qui se fera dans ce cas par voie métaphorique. Dans le cas de la cardiologie, de nombreux savoirs ne peuvent être dénommés que par métaphore, puisque aucun terme savant ne leur correspond ou même n'existe. Ici, la dénomination métaphorique est donc première et supplée un manque linguistique. Ceci contredit la vision traditionnelle de la métaphore qui serait une autre façon de dénommer une réalité. Ainsi, lors de découvertes scientifiques, la métaphore terminologique devient une catachrèse qui est alors l'unique outil stratégique possible de dénomination dans la littérature scientifique. La métaphore devient, dans ce contexte, une solution au cas où le terme orthonyme n'existe pas.

Il est intéressant de noter que la métaphore joue un rôle bâtisseur dans le savoir de la culture scientifique et une de ses principales fonctions consiste à combler certaines lacunes de dénomination, à appréhender une nouvelle perception de la réalité, mais également à la structurer. Cette figure représente les idées que le spécialiste a à l'esprit et permet de dire l'ineffable. Le corps médical appréhende de nombreux concepts naissants en termes de métaphores afin de mieux répondre aux besoins de la spécialité.

Hermans souligne que :

*Les épistémologues actuels affirment que toute science se fonde sur une opération de métaphorisation, où les glissements de sens, les analogies et l'ambiguïté des concepts de base fournissent les hypothèses et guident l'observation.*

*C'est en effet grâce à leur caractère métaphorique et connoté que ces termes théoriques fonctionnent comme des éléments heuristiques et explicatifs dans l'activité scientifique. (Hermans 1989 : 530)*

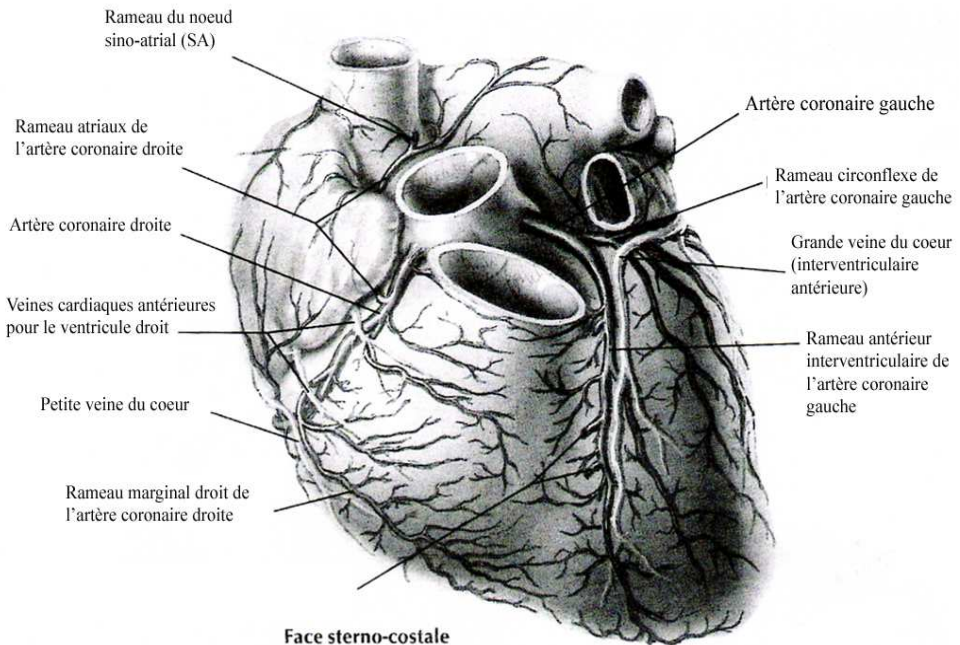
Le scientifique éprouve le besoin de donner un nom à un objet, il désire communiquer une expérience nouvelle et pour ce faire, il va faire appel au processus métaphorique qui permet de découvrir, de comprendre et de dénommer des choses nouvelles. Nous avons remarqué qu'en cardiologie un certain nombre de termes métaphoriques issus de notre base de données sont dépourvus de terme savant correspondant. Nous allons en donner quelques exemples.

Liste de quelques termes catachrétiques créés par métaphorisation en cardiologie:

« Souffle au cœur », « coussinet endocardique », « bruit de galop », « oreillette gauche », « oreillette droite », « bourgeons endocardiques », « bruit de canon », « chambre d'admission », « roulement diastolique », « bruit de carillon », « torsades de pointes », « éperon artériel », « bourrelet endocardique », « foyer aortique », « isthme aortique », « cul-de-sac de Haller », « bulbe artériel », « valve cardiaque », « artère coronaire gauche », « sillon auriculo-ventriculaire », « bourgeons médiaux », « bruit de parchemin », « bruit de pot fêlé », « bruit de rappel », « souffle protosystolique », « souffle telediastolique », « souffle artériel », « feuillet viscéral », « sinus coronaire », « fosse ovale », « cordages tendineux », « tronc pulmonaire », « vestibule aortique », « anneau mitral ».

Nous constatons sans grande difficulté que la plupart des termes métaphoriques privés d'une dénomination savante alternative relève surtout du sous-domaine de l'anatomie. Si nous regardons de près le croquis ci-après, nous comprenons aisément que la métaphore dans le sous-domaine d'application de l'anatomie est un outil précieux dans l'acte de dénomination car elle retrace fidèlement la réalité observée.

### Artères coronaires et veines cardiaques



**Fig. 1.** Artères coronaires et veines cardiaques

Ce croquis reflète fidèlement la réalité de l'observation et permet de dégager les caractéristiques structurales de l'objet observé. En effet, nous n'éprouvons pas d'immenses difficultés à comprendre pourquoi on parle par exemple de « rameau » dans le sous-domaine d'application de l'anatomie. L'image du « rameau » est ici tout naturellement appréhendée par une comparaison intuitive avec des connaissances antérieures relevant dans ce cas précis de la botanique. Nous estimons que cette image d'accès facile et compréhensible éclaire immédiatement notre esprit en activant des informations stockées en mémoire à long terme. Ainsi, nous pouvons penser que les spécialistes du domaine ont jugé bon de conserver uniquement le terme métaphorique très descriptif ce qui les incite à renoncer à trouver un terme savant comme complément. En effet, nous avons affaire à la métaphore visuelle qui se révèle très précise et éclairante lors d'une description et c'est elle qui figure le plus dans le sous-domaine d'application de l'anatomie. Ainsi, en fonction de son caractère révélateur et éclairant elle parlerait par elle-même et ne nécessite aucun substitut. De la même façon, on peut se demander pourquoi dans le sous-domaine de la pathologie on ne trouve souvent aucun correspondant savant? C'est le cas de « *souffle au cœur* » qui ne partage pas de synonyme. Dans ce cas, le problème se complique car on focalise la dénomination sur une cause ou une conséquence et non sur un phénomène que l'on peut observer.

Nous rappelons qu'un « *souffle au cœur* » est un « bruit semblable à celui de l'air sortant d'un soufflet, perçu à l'auscultation du cœur. Il peut être organique, c'est-à-dire dû à une anomalie anatomique touchant le plus souvent une valve aortique, ou anorganique c'est-à-dire audible chez un sujet ne présentant aucune anomalie cardiaque ». (Delamare 1975 : 202) Ainsi, le terme « *souffle au cœur* » peut englober soit un souffle fonctionnel où on ne s'attend à aucun symptôme puisque le cœur est normal soit un souffle cardiaque organique résultant d'un état pathologique qui peut causer des symptômes qui varieront en fonction de la cause du souffle. De ce fait, on s'aperçoit qu'un « *souffle au cœur* » peut être provoqué par plusieurs causes et il est donc naturel que l'on n'ait pas cherché de terme savant pour l'évoquer. Cela ne peut qu'alourdir la mémoire car lors de l'étiologie du « souffle au cœur » il faudrait bien plus qu'un terme savant pour dénommer chaque symptôme rencontré. On peut donc penser que l'on a préféré garder un terme générique unique pour rendre compte de toutes les causes de ce bruit perçu à l'auscultation.

Nous pouvons avancer que ces métaphores prennent alors tout leur sens puisqu'elles permettent d'exprimer une notion pour laquelle il n'existe aucune autre dénomination dans la terminologie de la cardiologie. Leur pouvoir d'évocation et leur usage prolongé en ont fait ainsi des termes usés et irremplaçables. On peut voir dans l'outil métaphorique une sorte de remède pour combler les vides dénominatifs du domaine de la cardiologie. La nomination catachrétique va chercher avant tout l'absent, l'imperceptible et l'indicible. Ces représentations métaphoriques qui tirent leur existence du rapport au monde vont contribuer à bâtir cet univers de significations constitutives du milieu médical et présentent l'avantage de ne pas



alourdir la mémoire du spécialiste. Souvent, le scientifique ressent de grandes difficultés à mobiliser un terme en adéquation avec la réalité à dénommer. Ceci s'explique par un manque de dextérité linguistique de la part de l'homme de science qui n'arrive pas à extérioriser par la langue une connaissance intériorisée et bien maîtrisée. Par exemple, la métaphore terminologique « *bruit de canon* » procure sans le moindre doute une puissance conceptuelle et joue un rôle primordial dans le bon fonctionnement de la pensée.

## BIBLIOGRAPHIE

- DELAMARE J. et al., *Dictionnaire des Maladies Cardiovasculaires*, Paris, Editions Laboratoires Sandoz S.A.R.L., 1975, 243 p.
- HERMANS A., « La définition des termes scientifiques » *Meta*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1989, XXXIV, 3, pp. 142-145.
- LAKOFF G., et JOHNSON M., *Les Métaphores dans la vie quotidienne*, Paris, Editions de Minuit, 1985, 254 p.
- OLIVEIRA I., *Nature et fonctions de la métaphore en science. L'exemple de la cardiologie*, Edition L'Harmattan, Paris, 2009, p. 220.
- RASTIER F., « Tropes et sémantique linguistique », *Langue française*, Paris, Editions Larousse, n°101, 1994, pp. 56-78.
- SCHLANGER J., « La pensée inventive », STENGERS I., et SCHLANGER J., *Les concepts scientifiques*, Paris, Editions Gallimard, 1991, 87 p.
- STENGERS I., et SCHLANGER J., *Les Concepts Scientifiques. Invention et Pouvoir*, Paris, Editions La Découverte, 1988, 165 p.
- THOIRON Ph., « Avant-propos », *La dénomination, Meta*, numéro spécial, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, XXXXI, n°4, 1996, pp. 509-511.

## ANALYSE CRITIQUE DE LA DESCRIPTION DU SYSTÈME VERBAL : POUR UNE LINGUISTIQUE DU SIGNIFIANT

STÉPHANE PAGÈS<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** This article is a critical reading of the way the nomenclatures in traditional grammars present the verbal system - by resorting profusely to the so called exceptions in the use of tenses and modes. It aims at highlighting the theoretical issues raised by such descriptions and at proposing instead a simple, radical reading, that of the signifier<sup>2</sup>.

*Keywords:* verbal system, traditional grammars, signifier.

La description des temps verbaux espagnols dans les grammaires dégage, d'ordinaire, pour chaque tiroir verbal des « cas particuliers », des « emplois remarquables », des « valeurs particulières » ou contre-cas, confondant ainsi le plan de la langue et celui du discours et consacrant aussi par là une approche polysémique qui fait varier le signifié verbal dans l'emploi qui en est fait.

Or, cette réflexion propose d'introduire à une discussion critique d'une telle approche en vue de lui opposer une lecture radicale et littérale du signifiant verbal, solidement assise sur l'univocité de la relation signifiant/signifié, postulat qui nous semble plus juste et résolument plus conforme à la « réalité » du fonctionnement de la langue.

### **Description des modes et des temps verbaux espagnols dans les grammaires : état des lieux critique**

#### **a) Une présentation binaire et un foisonnement taxinomique**

La description des temps verbaux dans les grammaires traditionnelles et/ou didactiques<sup>3</sup> obéit communément à une démarche consensuelle au cadre quasi

---

<sup>1</sup> Agrégé d'espagnol, Stéphane Pagès est actuellement Maître de Conférences à l'Université de Provence et a publié divers articles sur la production de l'auteur atypique, Julián Rios, de même que sur divers points de linguistique espagnole, E-mail: stephane.pages@univ-provence.fr

<sup>2</sup> Il s'agit là du prolongement d'une communication présentée lors d'un séminaire du GERLHIS organisé par Gilles Luquet (Paris, Sorbonne nouvelle), intervention intitulée *Combien y a-t-il de présents de l'indicatif en espagnol ? (pour une présentation unitaire monosémique du système verbal espagnol)*, à paraître prochainement.

<sup>3</sup> Ci-après, par ordre chronologique de publication, les grammaires consultées pour ce travail, de même que les abréviations correspondantes désormais utilisées :

● *Gramática de la lengua española (edición completa, esmeradamente revisada, corregida y aumentada con un prólogo y frecuentes observaciones de Niceto Alcalá-Zamora y Torres-De la Academia Española de la Lengua)*, Andrés Bello, Rufino J. Cuervo, Buenos Aires, Editorial Sopena Argentina, 1960, 6<sup>ème</sup> édition. Désormais, A.Bello.

invariant : après la définition du contenu de représentation d'une forme verbale, cette même définition est aussitôt nuancée et suivie d'autres descriptions d'usages présentées comme étant des « contre cas » ou « valeur secondaire » (Coste et Redondo, p.415) à la marge de celle érigée en « type »<sup>4</sup>.

Le canevas d'une telle démarche est sans doute trop connu pour qu'on s'y attarde ; seuls quelques exemples suffiront à fixer les idées, pour mieux en comprendre tous les enjeux.

La *Gramática descriptiva de la lengua española*, grammaire récente et d'envergure, conçue par d'éminents spécialistes, à propos des formes simples indicatives et subjunctives, structure par exemple l'essentiel de sa présentation en distinguant les « usos rectos »<sup>5</sup> et les « usos dislocados »<sup>6</sup> (également déclinés en « usos marginales »<sup>7</sup>), terminologie symptomatique de celle adoptée par l'ensemble des autres grammaires qui font généralement le départ entre des valeurs ou emplois dits « purs », « naturels », « premiers », par rapport à d'autres qui reçoivent le

- 
- *Syntaxe de l'espagnol moderne*, Jean Coste, Augustín Redondo, Paris, Sedes, 1965, 9<sup>e</sup> édition. En abrégé, Coste, Redondo.
  - *Grammaire espagnole*, Jean Bouzet, Paris, Belin, 1984. J.Bouzet, par abréviation.
  - *Gramática española*, Salvador Fernández Ramírez, Madrid, Arco/Libros, 1985, 2<sup>ème</sup> édition. Le volume consacré au verbe (Vol.4 « El verbo y la oración », volumen ordenado y completado por Ignacio Bosque) date de 1986. S.F.Ramírez.
  - *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*, Real Academia Española (comisión de gramática), Madrid, Espasa-Calpe, 1989, 12<sup>ème</sup> édition. R.A.E.
  - *Curso superior de sintaxis española*, Samuel Gili Gaya, Barcelona, Bibliograph, 1989, 15<sup>ème</sup> édition. S.G.Gaya.
  - *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, Pierre Gerboin, Christine Leroy, Paris, Hachette, 1991, édition de 1994. P.Gerboin/C.Leroy.
  - *Gramática de la lengua española*, Emilio Alarcos Llorach, Madrid, Espasa-Calpe, 1994, 1<sup>ère</sup> édition. E.A.Llorach.
  - *Grammaire explicative de l'espagnol*, Bernard Pottier, Bernard Darbord, Patrick Charaudeau, Paris, Nathan, 1994. Pottier, Darbord, Charaudeau.
  - *Gramática esencial del español*, Manuel Seco, Madrid, Espasa-Calpe, 1995, 3<sup>ème</sup> édition. M.Seco.
  - *Grammaire espagnole (grammaire d'usage de l'espagnol moderne)*, Jacques de Bruyne, Paris, Bruxelles, Duculot (pour la traduction et l'adaptation française), 1998, 3<sup>ème</sup> édition. J.de Bruyne.
  - *Gramática descriptiva de la lengua española*, Ignacio Bosque, Violeta Demonte (Dir.), Madrid, Espasa-Calpe, 1999, 1<sup>ère</sup> édition. GDLE.
  - *Etudes fonctionnelles de grammaire espagnole*, Michel Camprubi, Université de Toulouse-Le Mirail, Presses Universitaires du Mirail, 2001, 4<sup>ème</sup> édition. M.Camprubi.
  - *Grammaire de l'espagnol moderne*, Jean-Marie Bedel, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, 3<sup>ème</sup> édition. J.M.Bedel.

<sup>4</sup> On a un parfait exemple de ce modèle de structuration, pour le français, dans la *Grammaire du sens et de l'expression* (1992) de Patrick Charaudeau qui dégage de manière systématique, après la définition de chaque paradigme temporel, des « effets » couvrant des cas présentés comme particuliers.

<sup>5</sup> p.2900, &44.3.1. pour l'indicatif et p.2909, &44.3.2. pour le subjunctif.

<sup>6</sup> p.2913, & 44.3.3., pour l'indicatif et p.2918, &44.3.4. pour le subjunctif.

<sup>7</sup> p.2922, & 44.5., pour certaines formes verbales simples.

qualificatif de « particuliers »<sup>8</sup>, « remarquables » ou « secondaires », « exceptionnels »<sup>9</sup> ... pour n'en retenir que les plus courants :

« Como se verá en los & 44.3 y ss., es necesario diferenciar, para todas las formas, entre un '**valor recto**', que es el que responde a las fórmulas que les hemos atribuido hasta ahora y unos '**valores dislocados o 'desplazados**', que aparecen sistemáticamente como consecuencia de la expresión de un valor temporal distinto del recto. » (GDLE, p.2894)

« [...] lo que resulta decisivo en la consideración de una forma verbal (o adverbial) es **el valor temporal que expresa primariamente**, esto es, lo que hemos llamado su relación temporal primaria. » (*Ibid.*, p.2885, & 44.2.2.4.)

#### « Significados secundarios de los tiempos del indicativo

Del significado propio y fundamental de las formas indicativas (&622, etc.) se derivan los secundarios, por medio de ciertas transformaciones sujetas a una ley constante. [...] Entonces, además de su **valor primitivo**, admite otro, en que el presente pasa a futuro, y *co a pos* : el presente *canto* se hace futuro, el co-pretérito *cantaba*, pos-pretérito, el ante-presente *he cantado*, ante-futuro, y el ante-co-pretérito *había cantado*, ante-pos-pretérito. » (Bello, p.221, & 669 et 670)

#### « II. Emplois remarquables de certains temps

Le présent de l'indicatif

Outre ses emplois naturels (expression d'un fait présent ou habituel d'une vérité universelle, etc.), qu'il partage avec le présent français, le présent de l'indicatif espagnol se substitue fréquemment à d'autres temps, appartenant parfois à d'autres modes. » (J.M.Bedel, p.471, &436)

Corollaire, une telle approche binaire des temps verbaux, dans la description de leur fonctionnement et de leur emploi, entraîne dans son sillage une profusion et un raffinement taxinomique, et ce, presque pour tous les temps, puisque la logique descriptive qui préside à une telle classification fait généralement que lorsque les grammaires sont confrontées à des énoncés en contradiction apparente avec la valeur prototypique, elles réagissent en élaborant de nouvelles appellations.

Dresser la nomenclature d'une telle cohorte de restrictions et de cas particuliers risquerait d'être fort long, fastidieux de surcroît, et ne serait qu'une longue énumération d'étiquettes souvent fort proches voire identiques.

<sup>8</sup> Dans son analyse du fonctionnement et de l'organisation interne du système des temps, M. Camprubi consacre par exemple un développement entier à l' « Etude des cas particuliers » (p.122) concernant « La notion de *rejet dans le futur* et l'emploi des deux futurs pour la conjecture (idée de probabilité). »

<sup>9</sup> « Vamos a notar algunos usos excepcionales de los tiempos. » A. Bello, p.233. « Apéndice. Observaciones sobre el uso de los tiempos »

**b) Le recours à la rhétorique (la métaphore), à la fiction et à la psychologie**

L'articulation (ou justification) des emplois dits remarquables par rapport aux valeurs « premières » et aux emplois « naturels » s'effectue par des arguments et des concepts dont la nature peut surprendre dans des grammaires, puisque, avec assez de récurrence pour que cela soit signifiant, on voit convoquées la rhétorique d'une part (avec ses effets stylistiques et, notamment, la métaphore), mais aussi la fiction ou encore la psychologie du locuteur, sans que ces recours soient véritablement développés, expliqués ou même précisés. Andrés Bello consacre ainsi tout un développement au « Significado metafórico de los tiempos » (p.224, & 685) dans sa description des temps verbaux. Il faut sans doute resituer l'importance accordée à la métaphore par rapport à la dichotomie, valeur « phare » centrale ou « première », autour de laquelle s'organiseraient, par glissement, des valeurs secondaires, « tropiques », prises en discours. En d'autres termes, les exemples jugés anomaux par rapport à la valeur première, canonique, seraient motivés par un désir de surcharge expressive d'ordre « stylistique », c'est-à-dire un désir de dire autrement ce que l'on dit et ce, dans l'espace de la métaphore et/ou de la fiction :

- la rhétorique (effets de style et métaphore)

« Te cuento : ayer voy yo tan tranquilo por la calle cuando aparece un chiflado en una moto que casi me atropella.

En este caso las formas verbales expresan **los procesos por ellas representados como literalmente** simultáneos a un punto de referencia que no es el 'presente' de los interlocutores, sino que se identifica con un punto situado en un momento del pasado [...] que permita la correspondiente reorientación temporal, con **los visibles efectos estilísticos de proximidad, viveza, fuerza dramática**, etc. [...] » (GDLE, p.2891, & 44.2.2.5.)

« Criado constituye un caso representativo de esta última posición. Luego de señalar que 'los futuros, los condicionales y los subjuntivos...son en mayor grado *modalidades* frente al indicativo que está formado por *tiempos*', invierte contradictoriamente los términos, explicando que 'el futuro, que designa fundamentalmente un acontecimiento venidero, **también denota en sentido metafórico la 'probabilidad'** ¿ *Qué hora es ? Serán las diez* (Criados/f. : 161). » (*Ibid.*, p.2958 & 45.1.4.4.)

« Mi nomenclatura de los tiempos, además de analizar su **significado** fundamental, se aplica al **secundario y metafórico** según ciertas modificaciones del primero [...] » (A.Bello, p.239, nota XIV Significado de los tiempos)

« **La relación de posterioridad se emplea metafóricamente** para significar la consecuencia lógica, la probabilidad, la conjetura. [...] Parecerá entonces que hay en el verbo una relación de posterioridad que no cuadra con el sentido de la frase, pero realmente no habrá en ella elemento alguno impropio ni ocioso ; **habra sólo una metáfora.** » (*Ibid.*, p.226, & 689)

« No obstante, los verbos perfectivos, particularmente si indican acciones o

movimientos, pueden ser '**empleados metafóricamente** en la descripción del presente'. No se trata de acciones cíclicas como las comentadas anteriormente, sino de descripciones, generalmente con formas medias, que presentan propiedades, características o comportamientos de los objetos a los que se aplican. » (S.F. Ramírez, p.215)

- la fiction

« El presente histórico narrativo es, como el anterior, un '**presente ficticio**' en cuanto que no se usa en realidad para describir un suceso coincidente cronológicamente con el momento en que se habla. » (S.F. Ramírez, p.219)

« El presente es un tiempo verbal que indica que se produce una coincidencia entre la acción descrita y el momento en que se enuncia. **No obstante, esa coincidencia temporal**, que se da verdaderamente en los '*presentes puros*', **es ficticia** en no pocos usos del presente. » (*Ibid.*, pp.212-213, &34)

« [El indicativo] es el modo de mayor amplitud de uso ; **designa la 'no ficción'** de lo denotado por la raíz léxica del verbo. » (E.A.Llorach, p.154)

« El pospretérito [potencial] también se usa para denotar que un hecho (pasado, presente o venidero) es **una simple imaginación** [...] » (M. Seco, p.177) (Nous soulignons)<sup>10</sup>

- la psychologie

« Los tiempos pasados enfocan el hecho 'pasado' de diferentes maneras. » [...] **Esta distinción a menudo es solo psicológica.** » (M. Seco, p.174)

« Pero el uso de estas formas temporales [presente, pasado, futuro] no es tan simple, porque no indican siempre una referencia concreta y precisa a un momento o a un segmento del decurso temporal del tiempo objetivo. **Nuestra interpretación psicológica del transcurso temporal** discierne tres zonas [...] » (E.A.Llorach, pp.155-156)

« Así se explica que enunciemos con el pretérito perfecto simple acciones que no se han producido todavía, pero que **sentimos como** de realizaciones próxima y segura. [...] ; [...] ; *Ya llegaron !* » (RAE, p.469) (Nous soulignons)

Si nous résumons les subtilités explicatives auxquelles se prêtent les grammairres, pour chaque temps, il y aurait donc une valeur type, première, à laquelle seraient attachées des valeurs secondaires, explicables autant par l'entremise de la fonction expressive du langage que par la psychologie du locuteur qui viseraient à mettre une idée en relief par différents procédés stylistiques.

<sup>10</sup> Si le mot « fiction » n'apparaît pas explicitement chez M.Camprubi, la formulation nous en rapproche toutefois et fait ainsi reposer la description selon une problématique identique : « Ainsi, au lieu de dire : *Tiene cuarenta años*, dire : *tendrá cuarenta años* permet, en se servant du futur et en *feignant* ainsi de rejeter à l'époque future le fait, d'enlever de la réalité à la vision qui est communiquée et de faire ainsi une conjecture (probabilité) au lieu de formuler une affirmation (certitude). » (p.122) (Nous soulignons en gras).

### c) Les problème théoriques posés par de telles descriptions

Le modèle hégémonique de la binarité – derrière laquelle on retrouve la structure bitensive de la métaphore –, décliné en « unos rectos » vs « usos dislocados », « emplois purs »/« emplois remarquables », « emplois naturels/emplois particuliers »... sous-tend tout d'abord une approche de la langue plutôt normative où ne sont jamais très loin le dogme d'un (bon) usage standard, conforme à la diction orthonymique, de même que celui de la buttée prescriptive<sup>11</sup>. Les adjectifs « rectos », « purs », « naturels », sont largement empruntés au vocabulaire de la morale ou à celui de la péjoration pour leurs antonymes (il n'est ainsi pas rare de trouver un emploi « particulier » qualifié d'« impropre », d'« abus » ou de « corrompu » sic<sup>12</sup>). L'adjectif espagnol, *dislocado* ne dit d'ailleurs rien d'autre puisqu'il signifie, littéralement : « qui n'est pas à sa place, déboîté, mal placé »<sup>13</sup> (du latin *dis-* et *locāre*, placer, poser, mettre et qu'on retrouve ce préfixe dans des mots comme *discapitados*, *disconforme*, *discordancia*..., tous connotés négativement).

Or, un tel schéma et un tel lexique impliquent une conception pour le moins schématique, simpliste, voire fausse de la langue, à laquelle le linguiste échappe, certes sans doute, difficilement, conception selon laquelle il y aurait un *bon* signe, univoque à côté d'emplois qui s'en éloigneraient et seraient considérés comme seconds et donc *déviants*. Tout se passerait donc comme s'il y avait une limite au-delà de laquelle, un mot, une phrase, basculerait d'un système à l'autre, c'est-à-dire, d'un emploi « recto » à « dislocado ». A cet égard, la présentation de la *Gramática descriptiva de la lengua española* est très éloquente car à partir d'une échelle allant de 0 à 2, elle poursuit sa logique descriptive et va jusqu'à établir comme une sorte de gradience dans la « dislocation » modale, selon les valeurs et les emplois, le niveau zéro correspondant aux emplois dits « rectos », « básicos », comprendre « purs » :

« Empleando los dígitos 1 y 2 como indicadores de los contenidos modales resultantes respectivamente del primero y el segundo caso de dislocación, podemos proponer las siguientes denominaciones para estos cinco contenidos modales, cuya posible oposición múltiple, cuando menos en circunstancias temporales de 'presente', acabamos de comprobar:

Indicativo 0 : valor modal expresado por las formas verbales indicativas en sus usos rectos.

<sup>11</sup> Il n'y a là rien d'étonnant : le recours au « bon usage » normé se trouve déjà presque dans toutes les grammaires latines et M.G. Carter, dans « Les origines de la langue arabe » (*Revue des études islamiques*, n°40, 1972, pp.69-97), a par exemple montré comment la grammaire arabe suit les méthodes d'exposition du droit dans sa démarche descriptive et surtout normative.

<sup>12</sup> On trouve ainsi chez Bello, à propos de l'exemple « Yo te hubiese escrito, si hubiera tenido ocasión », le commentaire suivant : « Esta corrupción es comunísima en las repúblicas australes, y debe cuidadosamente evitarse. » (p.235, & 721) Ou encore : « *Cantara* tiene ya en el lenguaje moderno demasiadas acepciones para que se le añada otra más. Lo peor es el **abuso** que se hace de este arcaísmo, empleando la forma *cantara*, no sólo en el sentido de *había cantado*, sino en el de *canté*, *cantaba* y *he cantado*. » (*Ibid.*, p.234, & 720) (Nous soulignons)

<sup>13</sup> On a vu que ces valeurs sont également déclinées en « desplazados ».

Indicativo 1 : valor modal expresado por aquellas formas verbales indicativas que han experimentado el primer caso de dislocación.

Indicativo 2 : valor modal expresado por aquellas formas verbales indicativas que han experimentado el segundo caso de dislocación.

Subjuntivo 0 : valor modal expresado por las formas verbales subjuntivas en sus usos rectos.

Subjuntivo 2 : valor modal expresado por las formas verbales subjuntivas que han experimentado el segundo caso de dislocación. (GDLE, p.2897, & 44.2.3.)

Une telle présentation laisse parler l'essentiel. Elle renvoie implicitement à la notion d'« accident » du signe<sup>14</sup> et n'est pas sans rappeler un cadre d'exposition archétypique et fort connu en grammaire française : celui de M. Grevisse dont la visée normative est constamment débordée, contestée, démentie même par les exemples littéraires cités, au point que la diversité de l'usage est consacrée, et l'inanité de tout emploi standard, *ipso facto* démontrée, s'il en était besoin.

Dans ces conditions, il faut bien admettre qu'une telle distinction de basculement entre des « usos rectos » et « usos dislocados » est non seulement fort difficile voire impossible à tracer mais encore et surtout sans fondement linguistique. Cela apparaît très clairement dans le *Cours* de F. de Saussure qui envisage la langue comme un système dynamique, mettant ainsi en lumière que ce qui est perçu comme « disloqué » ou « recto » à un instant t', n'est en fait que relatif et peut-être la trace d'une régularité ancienne ou future :

La loi synchronique est générale, mais elle n'est pas impérative. Sans doute elle s'impose aux individus par la contrainte de l'usage collectif, mais nous n'envisageons pas ici une obligation relative aux sujets parlants. Nous voulons dire que, dans la langue, aucune force ne garantit le maintien de la régularité quand elle règne sur quelque point.

Simple expression d'un ordre existant, la loi synchronique constate un état de choses ; elle est de même nature que celle qui constaterait que les arbres d'un verger sont disposés en quinconce.<sup>15</sup>

Il semble ainsi plus juste de considérer qu'il n'y a qu'un et un seul système, qu'un « uso recto » n'est rien de moins qu'un « uso dislocado » dominant, régulier<sup>16</sup>, qui a acquis force de loi et qu'il n'y a donc que des « usos rectos » ou « dislocados », c'est selon, manière extrême d'échapper au dictat des valeurs

<sup>14</sup> Le mot apparaît par exemple chez Bello : « Estos ejemplos manifiestan que además de las trasposiciones metafóricas de que hemos hablado antes, y que se pueden considerar como pertenecientes a la conjugación general, hay otras **accidentales**, aunque fundadas no menos que las primeras en el valor natural y primitivo de los tiempos. Sería prolijo, o por mejor decir, imposible, enumerarlas todas. » (pp.233-234, & 717) (nous soulignons)

<sup>15</sup> *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1916, p.131, 1<sup>ère</sup> éd.

<sup>16</sup> La RAE parle quant à elle de « tradition » : « *Se comenta el discurso que anoche pronunciara el Presidente*. Esta construcción no está justificada en modo alguno por la tradición del idioma. » (p.480, & 3.15.6. b)



premières, secondes...sans pour autant se dérober à la confrontation de l'usage. D'ailleurs, en reconnaissant l'existence d'une multitude de « usos dislocados » ou « cas particuliers », la GDLE ne semble pas, paradoxalement, dire autre chose :

[...] los usos dislocados de algunas formas son más frecuentes en el discurso que sus usos rectos. [...] Si bien la dislocación consiste en una reorganización de los contenidos temporales que conlleva una reorganización paralela de los contenidos modales, no puede entenderse estrictamente como una sustitución de vectores, ya que una interpretación tan restringida **no podría dar cuenta de todos los casos particulares.** » (p.2896, & 44.2.3.) (nous soulignons)<sup>17</sup>

On peut donc pointer une première faiblesse évidente dans la démarche des grammaires de même qu'une pertinence toute relative dans la terminologie. Deux écueils, sans aucun doute liés à la volonté didactique de simplification de vues et de présentations mais qui débouchent fâcheusement sur un effet pervers et un problème théorique qui ne doivent pas occulter pour autant que la vraie vie du langage ignore toute prescription normative et que les notions de « usos rectos » et « usos dislocados » sont étrangères au fonctionnement d'une langue. Pour reprendre, en substance, les propos de M. Camprubi concernant les « exceptions » traditionnellement dégagées par les grammaires, ce que l'on nomme « exception » ou « cas particulier », etc., ne sont en réalité rien d'autre qu'« un fait de langue inexplicé mais non pas inexplicable »<sup>18</sup> et qu'il ne convient donc pas de confiner dans un ghetto.

La seconde objection porte sur la prolifération même d'étiquettes, exponentielle, à telle enseigne que les définitions peinent, paradoxalement, à rendre leur office dans la mesure où elles sont comme noyées au milieu de l'écheveau des multiples catégories et sous-catégories, cas particuliers, et apparaissent surtout comme vidées de leur substance, modèle que critique précisément mais que suit et cautionne pourtant, à sa façon, la GDLE par le distinguo « usos rectos », « usos dislocados » et la reprise d'étiquettes traditionnelles :

En relación con este hecho hemos de rechazar una costumbre, bastante generalizada en los estudios verbales, consistente en enumerar toda una serie de 'uso', cuya diferencia radica normalmente en el grado de amplitud de distintos procesos, exclusivamente para la forma verbal etiquetada como *presente* o, como mucho, también para la forma verbal *cantaba*, cuya realización básica correspondiente al uso recto ofrece, como la expresada por *canto*, un vector primario de simultaneidad. (p. 2902, & 44.3.1.1.)

<sup>17</sup> Un aveu de relativité qui fait écho à une remarque de la RAE qui vient clore le chapitre consacré aux « Modos, tiempos y aspectos del verbo » en s'inclinant devant *la réalité vivante de la langue* : « Aquí, como en otros capítulos de la Gramática, no conviene dar a las clasificaciones más alcance que el de criterios con que tratamos de analizar la realidad viva del idioma. » (p.463, & 3.13.9. d.)

<sup>18</sup> « On nomme 'exception' grammaticale un fait de langue inexplicé mais non pas inexplicable. », (p.350). M. Camprubi, « Vous avez dit exception ? Le genre de certaines dénominations », in *Hommage à Jacques Allières / Sous la dir. de Michel Aurnague et Michel Roché*, T. 2 (Transl : Romania sans frontières), Biarritz, Atlantica, 2002, pp.345-350.

De plus, à cette surcharge taxinomique, guère éclairante<sup>19</sup>, s'ajoute une logique d'équivalence<sup>20</sup> et de substitution dans la présentation. En effet, si l'on accorde aux formulations l'importance qu'elle mérite, avec une telle présentation, le système des temps ne ressemble plus qu'à un ensemble de formes interchangeable, où se multiplient les possibilités de substitution sans qu'aucune ne semble avoir de véritable valeur intrinsèque, dans une démarche de nivellement entre différents temps, somme toute... caméléons, où l'on retrouve un usage massif de ce qu'il conviendrait d'appeler en rhétorique une « énallage temporelle », définie par Fontanier comme « l'échange d'un temps contre un autre temps », figure commune, précise-t-il « [...] dans ces narrations et dans ces descriptions vives, animées, que l'on appelle tableaux, images, hypotyposes. »<sup>21</sup>. Par exemple, chez J. de Bruyne, Coste et Redondo, A. Bello, les expressions servant à la description des temps comme « X s'emploie en lieu et place de Y » et « X s'emploie avec la/une (même) valeur de Y » sont récurrentes<sup>22</sup> et quelques autres formulations similaires empruntées à d'autres grammaires suffiront pour s'en convaincre :

<sup>19</sup> C'est ainsi qu'on peut lire chez S.F.Ramírez : « A pesar de que hemos intentado presentar una clasificación relativamente detallada de los tipos de futuro voluntativo, lo cierto es que una misma frase podría en ciertos casos, como ya se ha advertido, pertenecer a grupos distintos o tal vez a dos grupos a la vez. » (p.291)

<sup>20</sup> C'est ainsi, par exemple, que la glose de certaines formes verbales passe, dans la GDLE, par l'opérateur mathématique « = » : « Afirmo que en estos momentos tu primo {está/estará [=probablemente está]/estaría [=no está]} encantado en la playa (ex (40) p. 2895, & 44.2.3.)

<sup>21</sup> Fontanier, *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977, p.293.

Un exemple relativement courant de ce type d'énallage est l'emploi, apparemment inadéquat, de la troisième personne du singulier et de l'imparfait de l'indicatif comme pour introduire un effet particulier : "Napoléon mourait le 5 mai 1821.", "Alors qu'est-ce qu'il voulait aujourd'hui le petit monsieur?", ou encore "En cuanto caigan cuatro gotas se acabó el verano." (José Asenjo Sedano) où, contre toute logique dans l'emploi des temps, le prétérit fait ici irruption en lieu et place d'un futur, plus "convenu" et "normal".

<sup>22</sup> « Comme toute forme linguistique non marquée, le présent est donc susceptible de s'employer en lieu et place d'autres formes verbales :

-à la place d'un passé :

a. Cristóbal Colón descubre América en 1492. [...]

-à la place d'un futur :

b. Las clases empiezan la semana próxima. [...] » (J.de Bruyne, p. 452, & 783)

« Tout comme en français, le futur simple peut aussi avoir une valeur d'impératif. » (*Ibid.*, p. 470, & 810)

« Fréquemment, l'imparfait de l'indicatif s'emploie avec la même valeur qu'un conditionnel. Avec la même fonction, on trouve parfois aussi le *pretérito indefinido*. » (*Ibid.*, p. 475, & 819)

La même rhétorique, pour décrire ces jeux de substitution et de permutation de formes verbales se retrouve régulièrement sous la plume de Coste et Redondo : « Le passé défini peut prendre parfois la valeur d'un plus-que-parfait. » (p.412) ; « Le plus-que-parfait de l'indicatif peut, occasionnellement, être remplacé soit par l'imparfait, [...], soit par le passé défini. » (p.418) ; « le futur à valeur de 'présent d'évocation' » (p. 420) ; « Substitutions des formes théoriques du conditionnel 'simple'. Aussi bien dans la langue parlée que dans la langue écrite, les formes du conditionnel 'simple' sont fréquemment remplacées par d'autres formes. » (p. 427), etc.

« Así, la forma *cantaría* puede ser utilizada para expresar la misma relación temporal que constituye el uso recto de *canto* (y paralelo proceso experimenta la correspondiente forma compuesta); es lo que sucede en el ejemplo

(76) En estos momentos *estaría* encantado en la playa.

Se observa fácilmente en (76) que *estaría* implica *no estoy*, lo que no nos deja dudas acerca de la relación temporal efectivamente expresada en este caso es ‘presente’ y no otra. » (GDLE, pp. 2914-2915, & 44.3.1.1.)

« Uno de los rasgos más característicos del español de los medios de comunicación en cuanto al empleo de las formas verbales es su gusto por construcciones del tipo *el jugador que marcara el gol de la victoria* o *El que fuera Director General de la Tráfico* [...], en que la forma *cantara* **aparece usada en sustitución de** alguna forma de indicativo en significación temporal de anterioridad, principalmente de *había cantado* o *canté*. » (*Ibid.*, pp. 2924-2925, & 44.5.3.)

« El presente con valor de imperativo [...] ‘es más enérgico y contiene menos cortesía el presente que el imperativo’, con lo que aquél **no sólo sustituye a éste**, sino que además expresa de manera más directa la orden o el mandato. » (S.F.Ramírez, p.230)

#### « Significados secundarios de los tiempos del indicativo

Del significado propio y fundamental de las formas indicativas (&622, etc.) se derivan los secundarios, por medio de ciertas transformaciones sujetas a una ley constante. [...] Entonces, además de su **valor primitivo**, admite otro, en que el presente pasa a futuro, y *co a pos* : el presente *canto* se hace futuro, el co-pretérito *cantaba*, pos-pretérito, el ante-presente *he cantado*, ante-futuro, y el ante-co-pretérito *había cantado*, ante-pos-pretérito. » (Bello, p.221, & 669 et 670) (Nous soulignons)

Et le paroxysme d’une telle logique est atteint par la *Grammaire d’usage de l’espagnol contemporain* de P. Gerboin et C. Leroy qui dresse une « récapitulation des substitutions des formes verbales » (& 237).

Bref, on le voit, dans la description de la valeur des signifiants verbaux, les grammaires semblent davantage s’intéresser aux aptitudes temporelles liées au jeu combinatoire<sup>23</sup> qu’offrent les temps, interchangeable, qu’à leur valeur respective. Et elles n’hésitent pas à considérer certaines formes comme parfaitement équivalentes ce qui ne va pas sans poser un véritable problème théorique.

En effet, outre qu’il est fort difficile de se satisfaire de la représentation confuse que confère ce jeu de formes en concurrence, on est aussi et surtout en droit de s’interroger sur l’usage qui est fait du procédé de la commutation et sur l’illusion qui peut en résulter. Illusion selon laquelle, si le présent de l’indicatif réfère, par exemple, à un procès contemporain de l’instant d’énonciation, mais qu’il peut être associé aussi

<sup>23</sup> Le mot revient souvent dans les grammaires. Bello, 234, Seco, 174, etc.

bien une époque passée (présent narratif historique) que future (« presente pro futuro », *Mañana, te lo compro*), alors ce temps n'aurait qu'une spécificité fort ténue. Car si l'on considère qu'une forme A est substituable à une autre forme B, on ne peut qu'être tenté de déduire, à bon droit, que ces deux formes A et B sont égales ou pour le moins, congruentes, comme on l'emploie en géométrie euclidienne par rapport à deux figures, dès lors que l'une d'entre elles est déplaçable de manière à être exactement superposable à une autre. Or, on le sait, ce n'est pas parce qu'une forme peut éventuellement être substituée à une autre, que l'une et l'autre doivent être créditées d'un signifié identique. J.-C. Chevalier et M. F. Delpont ont en effet clairement montré que la possibilité pour deux signifiants de commuter entre eux ne permet pas pour autant d'inférer qu'ils possèdent une équivalence ou une différence de contenu<sup>24</sup> et l'histoire de la langue est aussi là pour nous rappeler que deux formes souvent et presque toujours interchangeable, comme l'imparfait du subjonctif en *-ra* et en *-se* par exemple, ne sont pas pour autant strictement équivalentes dans la mesure où les emplois que peut prendre, en discours, une forme ne permet pas d'accéder avec certitude à ce qu'est sa représentation en langue<sup>25</sup>. Dans ces conditions, entasser ainsi Pélión sur Ossa dans une logique d'équivalence entre formes, ne dit non seulement rien sur ces formes mais encore n'enrichit nullement l'appréhension fine de la temporalité verbale et se révèle donc un vecteur d'explication finalement pauvre.

Il reste enfin à souligner ce qu'il faut sans doute considérer comme le problème majeur – qui découle du second – et dont dérive toute entière la description dans les grammaires : c'est que si une telle modélisation fait plutôt écran au mécanisme même de la temporalité verbale, elle ne peut se faire dans le même temps qu'au prix d'une dévaluation et corruption du signifié de langue dans sa relation au signifiant, comme si une forme verbale ne pouvait être caractérisée que par une pluralité de sens. Au fondement d'une telle présentation il y a en effet une logique d'équipollence et d'accumulation, (stable dans la description et la présentation des temps verbaux), qui s'explique en fait par la conception polysémique qu'ont la plupart des grammaires, dans leur description des temps verbaux, puisqu'elles semblent poser en doctrine la

<sup>24</sup> « La commutation est fonction, par conséquent, de ce que permet de construire le segment du monde considéré. En aucune manière elle ne permet de comparer X et Y, de comparer leurs contenus. Ces contenus sont toujours distincts. Dans le système linguistique auquel X et Y appartiennent, X et Y sont des unités discrètes ; elles ne partagent rien. Ce qu'à tort on leur imagine commun se trouve dans le monde, dans les segments du monde auxquels X et Y permettent de faire référence. Ou mieux, dans ce que l'esprit peut construire à partir des segments du monde. » (p.116), « Du bon usage de la commutation », in *Estudios en honor del profesor Josse de Kock*, coord. Par Nicole Delbecque, Christian de Paepe, 1998, pp. 111-132.

<sup>25</sup> C'est ce que rappelle G. Luquet, dans une objection à Leavitt Olds Wright (*The -RA Verb Form in Spain*, Berkeley, University of California Press, 1932) qui considère que toute forme en *-ra* apparaissant dans une apodose d'une phrase conditionnelle acquiert *a priori* une valeur subjonctive et peut donc par là être considérée comme une forme subjonctive à part entière : « On sait – souligne G. Luquet – qu'un adjectif, par exemple, ou un infinitif, peuvent très bien s'attribuer en discours la fonction d'un substantif sans pour autant cesser d'être en langue un adjectif ou un infinitif. » G. Luquet, *Systématique du mode subjonctif espagnol*, Paris, Klincksieck, 1988, n.30, p.37.

constance de leur renvoi à un signifié pluriel : les temps verbaux verraient leur valeur sémantique déformée ou modifiée en discours, orientation, parfois même, clairement assumée et revendiquée par certaines d'entre elles :

« Como se verá en los & 44.3 y ss., es necesario diferenciar, para todas las formas, entre un 'valor recto', que es el que responde a las fórmulas que les hemos atribuido hasta ahora y unos 'valores dislocados o 'desplazados', que **aparecen sistemáticamente como consecuencia de la expresión de un valor temporal distinto del recto.** [...] La 'dislocación temporal' de las formas verbales es el mecanismo mediante el cual, por ejemplo, las formas que, empleadas conforme a sus valores temporales rectos, expresan alguna relación básica que incluye un vector de posterioridad **adquieren** (sic), cuando son empleadas para expresar simultaneidad, **un valor adicional de incertidumbre que no poseían inicialmente** [...]. » (GDLE, p.2894, & 44.2.3.)

« [...] al lado de los usos temporales rectos, que han sido objeto de nuestro estudio en los dos apartados precedentes, es preciso tener en cuenta la posibilidad de que determinadas formas verbales (no todas) puedan presentar además unos empleos temporales dislocados, cuya característica es una **alteración en el significado temporal expresado por cada forma respecto del que constituye su uso recto**, con la consecuencia de que el cambio de contenido temporal viene acompañado también de un cambio en el contenido modal determinado por la **adición al valor indicativo o subjuntivo de algún nuevo matiz modal ajeno a la base nocional** en que se funda la oposición entre los dos modos señalados. » (*Ibid.*, p. 2913, & 44.3.3.)

« Los tiempos no son, por lo tanto, valores fijos, sino modificaciones relativas del concepto verbal. » (S.G.Gaya, p.152, & 120) (nous soulignons)

Et c'est à la lumière des sèmes secondaires – [+ passé], [+ futur]... – activés en discours par rapport à l'image verbale d'un temps – credo de l'approche polysémique –, qu'il convient assurément de resituer l'opulente profusion des typologies minutieuses de même que les équivalences répertoriées par ces mêmes grammaires,

Seulement, cette conception maîtresse de l'ensemble de la présentation descriptive soulève une embarrassante question : une telle démarche nous semble en contradiction avec les propres explications des grammaires, éminemment contextuelles, lesquelles ne manquent pas de souligner dans le même temps que les différents effets de sens observables ne peuvent être attribués aux formes verbales elles-mêmes mais aux circonstances du discours dans lesquelles elles sont produites, ce qui revient à mettre en avant l'importance de l'interaction entre la valeur d'un temps verbal et le contexte dans lequel il apparaît, accréditant ainsi

difficilement la thèse d'un fonctionnement polysémique du signe dès lors que de telles remarques placent manifestement la variable du côté du contexte et non du côté de la forme verbale elle-même. C'est ce à quoi, du moins, incite à penser la formulation des grammaires :

Es, de entrada, el conocido caso del presente 'pro futuro', de aparición característica, aunque no exclusiva, en contextos donde algún elemento lingüístico precisa la localización futura del proceso verbal. (GDLE, p.2904, & 44.3.1.1.)

[...] reduciremos en lo sucesivo nuestro estudio a las realizaciones de contenido temporal que podemos considerar las básicas de cada unidad temporal. Esta relaciones basicas son, en general, las mas sencillas expresables por cada forma y **las que pueden aparecer efectivamente en circunstancias de influencia contextual mínima** [...] (*Ibid.*, p.2899, & 44.2.4.)

Como se observa sin dificultad, los adverbios o indicadores de otro tipo precisan la relación temporal que la forma verbal no puede expresar inequívocamente. (*Ibid.*, p. 2912, & 44.3.2.)

#### EL PERFECTO Y LOS ADVERBIOS DE TIEMPO

Estudiaremos en este apartado algunas relaciones sintácticas entre los adverbios de tiempo y los usos del perfecto, tanto en los casos en que ambas categorías se exigen o se favorecen mutuamente, como en las construcciones en que se suple algún adverbio que podría haber estado presente sin alterar en lo esencial el significado del conjunto. (S.F.Ramírez., p. 252) (nous soulignons)

Contradiction apparente à laquelle s'ajoute enfin un autre flottement constamment entretenu entre deux distinctions fondamentales du langage, dans la mesure où tantôt les grammaires parlent de « valeur particulière » ou « secondaire » – le terme *valeur* pouvant renvoyer aussi bien à la langue qu'au discours –, tantôt d'« emploi particulier » – lequel terme nous place alors nécessairement en discours –, avec une interférence totale des deux plans dans la *Gramática Descriptiva de la Lengua Española* qui emploie indifféremment (p.2894) l'expression « valor dislocado » (& 44.2.3.) et plus loin « usos dislocados » (& 44.3.3 et &44.3.4), dans une valse-hésitation ou simple variation dans les termes qui menace néanmoins la cohérence interne d'une approche polysémique et ne peut être que source de confusion conceptuelle.

#### Conclusion

Bref, on l'aura compris, il semble qu'il faille reconsidérer une telle présentation imparfaite du système verbal ; description apparemment incapable de décrire clairement, et avec cohérence le fonctionnement des temps et incapable de

saisir les mécanismes profonds en jeu de la langue, et qui soulève ainsi plus de questions qu'elle n'en résout. Par exemple, en vertu de quoi et pourquoi un signifiant verbal semble signifier autre chose que ce qu'il signifie ? Mais signifie-t-il autre chose et autrement ? Comment interpréter le recours à la substitution, à la fiction ou encore à la psychologie de même qu'au terme de *métaphore* ? Qu'y a-t-il derrière ? Autant de questions essentielles auxquelles les grammaires traditionnelles ne répondent pas véritablement et auxquelles il est sans aucun doute fort difficile de prétendre apporter une réponse catégorique et définitive.

Néanmoins, on le sait, l'impressionnante série d'emplois possibles observés en discours pour chaque temps verbal a suscité et suscite encore différentes stratégies que l'on peut regrouper autour de trois positions dominantes :

–soit l'on fonde l'explication sur un processus de neutralisation référentielle ponctuelle de la valeur fondamentale pour résoudre certains « conflits sémantiques » observés en discours (voie de la sémantique instructionnelle). L'affaire est alors entendue par l'argument même de la neutralisation mais cela a comme implication lourde qu'il faut admettre un difficile présupposé théorique : qu'un signe est une unité discrète et qu'il y aurait donc une intermittence dans la signification, le problème n'étant pas tant alors qu'un signe puisse signifier plusieurs choses (et que donc la relation signifiant-signifié soit plurielle) mais qu'un signe puisse ne pas signifier ce à quoi il renvoie alors que la relation qui unit le signifiant et le signifié est une relation *nécessaire*.

–soit l'on accumule les effets de sens et l'on se résigne à la polysémie pour ne voir que des valeurs et des emplois particuliers et donc un signifié hétérogène qui serait la somme des sens partiels construits en discours. On l'a vu, c'est le pivot organisateur de la plupart des grammaires traditionnelles qui ne semblent donc pas réfractaires à l'idée qu'une forme puisse assumer en discours une valeur innovée et substantiellement différente de celle qui lui est acquise en langue. L'inconvénient d'une telle approche est qu'elle introduit une multitude de différences sémantiques souvent discutables ou, pour le moins, parfois difficilement discernables à l'analyse et confuses.

–soit l'on postule enfin pour le signifiant *le même* de sa valeur en considérant qu'un fil d'Ariane relie le plus grand nombre possible, voire la totalité des réalisations, pour les ramener à une seule valeur fondamentale<sup>26</sup>. Le postulat consiste alors à poser l'unicité du signifié, dans sa relation au signifiant, tel un noyau dur inerte qui a la particularité d'être toujours identique à lui-même. Ainsi, seul le contexte de discours et la combinaison dans lesquels il apparaît peuvent conférer à la construction phrastique une orientation particulière au niveau du sens, sans qu'il y ait pour autant une quelconque modification, pour le signifiant, de son contenu de représentation.

---

<sup>26</sup> Ainsi, par exemple, c'est l'optique adoptée par Gérard Joan Barceló et Jacques Bres dans *Les temps de l'indicatif en français* (Ophrys, 2006), démarche qui nous a fortement inspiré pour ce travail même si nous ne partageons pas certaines analyses.

C'est sur cette dernière hypothèse, représentée par le groupe MOLACHE<sup>27</sup>, que se base cette amorce d'étude : dans l'organisation interne du signifié, le signifié d'une forme verbale serait invariant, réduit à un ou des éléments de sens constants ; la variable et la contingence seraient du côté du discours en sorte que, à l'instar de Jean-Claude Chevalier et Marie-France Delport, « Nous ne donnons aucun crédit à l'idée de *signifiés d'effet* »<sup>28</sup>, association qui construit même, à nos yeux, un parfait oxymore, contraire à l'hypothèse d'un signifié verbal homogène en mémoire. Considérant que la signification s'effectue sous la forme d'un continuum où le signifié de la forme verbale est actualisé, de la langue au discours, sans rupture, tel le ruban de Möbius.

Si l'on choisit d'accorder du crédit au postulat selon lequel un signifiant renvoie à une seule et même unité de représentation, c'est qu'une telle optique nous semble posséder le plus grand rendement explicatif à l'égard des différentes réalisations verbales observables en discours, et ce, sans contorsions explicatives inutiles, condition essentielle de toute théorie. Enfin et surtout, une telle option engage, à nos yeux, une lecture conforme à la réalité même du système de la langue, dans son fonctionnement, trois critères fondamentaux qui conduisent tout naturellement à retenir cette hypothèse comme la plus pertinente.

---

<sup>27</sup> Pour une synthèse de cette approche linguistique, on pourra se reporter à l'article de M-F. Delport, « Une linguistique du signifiant » in *Chréode*, Editions Hispaniques, Université Paris IV-Sorbonne, n°1 – printemps 2008, pp.11-37. Enfin, une précision terminologique s'impose. Face à l'option polysémique traditionnelle, nous aurions pu opposer une optique « monosémique » du système verbal. Seulement, ce terme ne peut que signifier « qui possède un seul sème » (ou dont la conception du signifié consiste à le définir par un seul sème). Or, déjà M. Molho doutait de la réalité même des sèmes et c'est là un terme guère employé dans les travaux dudit groupe. D'ailleurs, dans les analyses de ces auteurs ou de ceux qui en sont proches, il n'est jamais soutenu que tout signifié d'une forme grammaticale (à plus forte raison celui d'un lexème), n'est fait que d'une **unité**/élément sémantique (= de sens). Pour cela, il suffit de s'appuyer sur l'analyse que propose J. Cl. Chevalier du pronom personnel *nous*. Il en dit que le Sé **n'est que** : « moi et quelqu'un d'autre », et que toutes les significations qui apparaissent en discours en découlent (« moi et toi », « moi et lui », etc.). On voit bien alors que ce signifié comporte **deux** éléments de sens, qu'on les appelle sèmes ou non. Bref, ce terme de *monosémique*, outre qu'il concerne le strict structuralisme, nous semble trop spécial pour convenir ici. Il s'agit en fait de comprendre que le signifié, pour les linguistes concernés, est *invariant, réduit à un ou des éléments de sens constants*. D'ailleurs, G.J.Barceló et J.Bres, qui suivent le cadre linguistique de la praxématique et suivent cette approche, définissent le terme de « monosémie », paradoxalement, sans jamais convoquer le terme de « sème » : « Monosémique (approche) : analyse linguistique qui postule qu'un temps verbal ne subit aucun changement sémantique dans son passage de la langue au discours. » *Les temps de l'indicatif en français*, Ophrys, 2006, p.205.

<sup>28</sup> Chevalier, J.C., Delport, M.-F., « Le signifié de langue, ou la précision inutile », in Gilles Luquet (éd.), *Le signifié de langue en espagnol*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006, p.24.



**BIBLIOGRAPHIE**

- \*\*\* *Cours de linguistique générale*, Paris, Payot, 1916, 1<sup>ère</sup> éd.
- \*\*\* *Esbozo de una nueva gramática de la lengua española*, Real Academia Española (comisión de gramática), Madrid, Espasa-Calpe, 1989, 12<sup>ème</sup> édition.
- Barceló G.J., Bres J., *Les temps de l'indicatif en français*, Ophrys, 2006.
- Bedel J.-M., *Grammaire de l'espagnol moderne*, Paris, Presses Universitaires de France, 2002, 3<sup>ème</sup> édition.
- Bello A., Cuervo R. J., *Gramática de la lengua española (edición completa, esmeradamente revisada, corregida y aumentada con un prólogo y frecuentes observaciones de Niceto Alcalá-Zamora y Torres-De la Academia Española de la Lengua)*, Buenos Aires, Editorial Sopena Argentina, 1960, 6<sup>ème</sup> édition. Désormais, A. Bello.
- Bosque I., Demonte, V. (Dir.), *Gramática descriptiva de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1999, 1<sup>ère</sup> édition.
- Bouzet J., *Grammaire espagnole*, Paris, Belin, 1984.
- Bruyne J. de, *Grammaire espagnole (grammaire d'usage de l'espagnol moderne)*, Paris, Bruxelles, Duculot (pour la traduction et l'adaptation française), 1998, 3<sup>ème</sup> édition.
- Camprubi M., *Etudes fonctionnelles de grammaire espagnole*, Université de Toulouse-Le Mirail, Presses Universitaires du Mirail, 2001, 4<sup>ème</sup> édition.
- Camprubi M., « Vous avez dit exception ? Le genre de certaines dénominations », in *Hommage à Jacques Allières* (sous la dir. de Michel Aurnague et Michel Roché, T. 2 - transl : *Romania sans frontières*), Biarritz, Atlantica, 2002.
- Carter M. G., « Les origines de la langue arabe », *Revue des études islamiques*, n°40, 1972.
- Chevalier, J. C., Delpont, M.-F., « Le signifié de langue, ou la précision inutile », in Gilles Luquet (éd.), *Le signifié de langue en espagnol*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2006.
- Coste J., Redondo A., *Syntaxe de l'espagnol moderne*, Paris, Sedes, 1965, 9<sup>e</sup> édition.
- Delbecq N., Paepé C. de, « Du bon usage de la commutation », in *Estudios en honor del profesor Josse de Kock*, 1998.
- Delpont M.-F., « Une linguistique du signifiant » in *Chréode*, Editions Hispaniques, Université Paris IV-Sorbonne, n°1 – printemps 2008.
- Fontanier P., *Les figures du discours*, Paris, Flammarion, 1977.
- Gaya S. G., *Curso superior de sintaxis española*, Barcelona, Bibliograph, 1989, 15<sup>ème</sup> édition.
- Gerboin P., Leroy C., *Grammaire d'usage de l'espagnol contemporain*, Paris, Hachette, 1991, édition de 1994.
- Luquet G., *Systématique du mode subjonctif espagnol*, Paris, Klincksieck, 1988, n.30.
- Llorach E. A., *Gramática de la lengua española*, Madrid, Espasa-Calpe, 1994, 1<sup>ère</sup> édition.
- Pottier B., Darbord B., Charaudeau P., *Grammaire explicative de l'espagnol*, Paris, Nathan, 1994.
- Ramírez S. F., *Gramática española*, Madrid, Arco/Libros, 1985, 2<sup>ème</sup> édition. Le volume consacré au verbe (Vol.4 « El verbo y la oración », volumen ordenado y completado por Ignacio Bosque) date de 1986.
- Seco M., *Gramática esencial del español*, Madrid, Espasa-Calpe, 1995, 3<sup>ème</sup> édition.
- Wright L. O., *The -RA Verb Form in Spain*, Berkeley, University of California Press, 1932.

## DDR-PHRASEOLOGIE ODER PARTEIJARGON? EINE FALLSTUDIE AM BEISPIEL VON *GOODBYE, LENIN!*

LAURENT GAUTIER<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** East-German phraseology or communist party jargon? A case study in the film *Goodbye, Lenin!*

This paper proposes a phraseological approach to Wolfgang Becker's successful film *Goodbye, Lenin!* It aims at showing that most of the stylistic features which are usually considered to be typical of the jargon used and imposed by the former East-German Communist Party (SED) can – and should – be also studied from a phraseological point of view. After giving a definition of the East-German variety as a variety in terms of the use of language, the main part of the paper offers a functional analysis of the phrasemes – prototypical and modified forms – used in the film, whereby we also focus on their role concerning the ironic dimension of the film.

**Keywords:** *Phraseology, GDR, film, Goodbye, Lenin!*

### 1 Problemstellung

Folgende Untersuchung reiht sich sowohl in die linguistisch orientierte Phraseologieforschung ein, als auch in den größeren, nicht nur linguistisch relevanten Bereich der Studien zum Plurizentrismus des Deutschen.

Im Mittelpunkt steht der inzwischen zum Klassiker des deutschen Kinos gewordene Film von Wolfgang Becker *Goodbye, Lenin!* aus dem Jahre 2003, dessen Reichtum an phraseologischem Material<sup>2</sup> in der bisherigen Forschung unseres Wissens noch nicht ausgewertet wurde. Auch wenn einige wenige Arbeiten<sup>3</sup> die der Sprache in diesem Werk zukommende Rolle explizit thematisieren<sup>4</sup>, wird hier die Hypothese aufgestellt, dass eine Untersuchung des Films gerade aus der Perspektive des Phraseologischen, Formelhaften und Vorgeformten von großem Gewinn sein kann, und zwar nicht nur für das Filmverständnis, sondern auch für die

---

<sup>1</sup> Dr. Laurent Gautier, Maître de Conférences, Université de Bourgogne, Centre Interlangues « Texte Image Langage » (EA 4182) – 2 boulevard Gabriel – F-21000 Dijon – Frankreich. E-mail: [laurent.gautier@u-bourgogne.fr](mailto:laurent.gautier@u-bourgogne.fr). Forschungsschwerpunkte: Fachsprachenlinguistik (Terminologie, Phraseologie, Fachtextmuster), Medienlinguistik und Diskursanalyse (Diskurssemantik, DDR-Diskurs, öffentlicher Diskurs). Dieser Aufsatz geht auf einen auf der EuroPhras-Tagung 2008 in Helsinki gehaltenen Vortrag zurück. Für zahlreiche Hinweise bin ich Frau Dr. Marie-Geneviève Gerrer zu Dank verpflichtet.

<sup>2</sup> Zur hier vertretenen Auffassung des Phraseologischen, vgl. *infra*.

<sup>3</sup> Z.B. Allan (2004, 2006).

<sup>4</sup> Eine Rolle, die auch von Alex selbst thematisiert wird, z.B. in Hinblick auf die ‚erlernbare‘, DDR-typische Sprache der *Aktuellen Kamera*: „Ich musste nur die Sprache der Aktuellen Kamera studieren und Denis' Ehrgeiz als Filmregisseur anstacheln.“ (Töteberg 2003: 78)

Theoriebildung auf drei Ebenen innerhalb der Phraseologieforschung: Phrasensystem und -gebrauch in einer (ideologisch definierten) Teilvarietät des Deutschen, Phrasengebrauch und Polyphonie sowie filmischer Phrasengebrauch und Text-Bild-Verhältnis.

Aus diesen unterschiedlichen Bereichen lassen sich mehrere Fragenkomplexe ableiten, auf welche dieser Beitrag zu antworten versucht:

- Es stellt sich zunächst einmal die Frage nach dem diatopischen Verhalten der in *Goodbye, Lenin!* eingesetzten Phraseme. Bekanntlich kann der Problemkreis ‚DDR-Phraseologie‘ – und allgemeinerweise ‚DDR-Varietät‘ – nicht nur in arealer Perspektive behandelt werden, sondern nur unter Einbeziehung politisch-ideologischer Aspekte, die auch theoretisch grundlegende Fragen berühren wie Fixiertheit, nicht-kompositionelle Bedeutung und u.U. Polylexikalität.
- Von der Erzählstruktur des Werkes ausgehend stellt sich zweitens die Frage nach dem Beitrag der Phraseme zur Redevielfalt und vor allem zur polyphonen Organisation des Films. Gerade als vorgeformte, in einem ziemlich geschlossenen Milieu geläufige und immer wiederkehrende sprachliche Einheiten sind viele der eingesetzten ‚DDR-Phraseme‘ als sekundäre Stimmen zu vernehmen, deren Quelle nicht immer identifizierbar ist. Das Auseinanderklaffen zweier Äußerungsebenen bzw. -welten führt somit – durch die Redeerwähnung – nicht selten zur Entstehung einer gewissen Ironie, die auch kurz besprochen werden soll.

## 2 Plurizentrismus und DDR-Varietät

Als Untersuchungsrahmen für diese Problemstellung fungiert die inzwischen so gut wie allgemein akzeptierte Auffassung des Deutschen als plurizentrische Sprache<sup>5</sup>. Es gilt also zunächst einmal, auf die Existenz und den Status einer so genannten DDR-Sprachvarietät kurz einzugehen, bevor dann das im Untersuchungskorpus gesammelte phraseologische Material besprochen wird.

Den wegweisenden und als Norm geltenden Arbeiten von Clyne folgend wird eine plurizentrische Sprache definiert als „[...] a language with several interacting centres, each providing a national variety with at least some of its own (codified) norm“ (Clyne 1995: 20). Dass die deutsche Sprache sich als plurizentrisch definieren und beschreiben lässt – mit den drei Vollzentren Deutschland, Österreich und der Schweiz – kann kaum mehr bestritten werden. Die Frage aber, ob die ehemalige DDR ein viertes Zentrum darstellte, hängt davon ab, wie die Begriffe Varietät und (Voll-)Zentrum aufgefasst werden. Beim Versuch, die für diese Problematik relevanten Pro- und Contra-Argumente zusammenzutragen, zeichnet sich folgendes partielles Bild ab.

---

<sup>5</sup> Für einen Überblick über die sprachwissenschaftliche und –kritische Debatte um die Begriffe ‚Monozentrismus‘ und ‚Plurizentrismus‘, vgl. Gautier (2002: 20-36).

Das Hauptargument gegen die Anerkennung einer DDR-Varietät betrifft die dem DDR-typischen öffentlichen Wortschatz beigemessene Bedeutung. Schon 1981 warnte Schlosser in einem inzwischen immer wieder zitierten Aufsatz vor der Versuchung, wegen lexikalischer Neuerungen die Existenz einer neuen Varietät des Deutschen zu postulieren<sup>6</sup>: für ihn stellt nämlich die Lexik „den labilsten Bereich des sprachlichen Systems“ dar (Schlosser 1981: 155) und systembedingte lexikalische Neuprägungen seien auch in anderen deutschsprachigen Ländern zu beobachten, ohne dass diese alleine zur Anerkennung einer eigenständigen Varietät führen. Dies stellt den Forscher vor das traditionelle Problem der Bezeichnungen für Sachspezifika, die Ammon (1995: 389) nicht zu nationalen Varianten zählt, weil dem Sprecher in solchen Fällen keine andere Möglichkeit zur Verfügung steht: wenn dies z.B. für *Planerfüllung* gilt, so ist es u.E. nicht mehr der Fall für andere ideologisch motivierte Einzelwortphraseologismen<sup>7</sup> wie *Parteiliebe* oder *Ungarn-Urlaub*, für die der Sprecher auch auf andere sprachliche Mittel zurückgreifen konnte. Über die Lexik hinaus könnte eine weitere Verwechslung vorliegen, und zwar zwischen DDR-Varietät und Partei-Jargon der SED<sup>8</sup>, zumal alle Medien in der DDR sich an deren Grundlinien orientierten. Beide Argumente lassen also eine sprachliche Kluft zwischen öffentlicher und privater Sphäre postulieren, die Clyne (1995: 69-70) ganz explizit formuliert: „The public register contrasted with the private register, which was not nearly as different from its West German equivalent“. Diese Problematik ist für Beckers Film von besonderer Relevanz, denn – wie dies die erzähltheroretische Analyse zeigt<sup>9</sup> – hat man es dort mit einem ständigen Hin-und-Her zwischen beiden Sphären und beiden Diskursen zu tun: es geht ja um das inszenierte Eindringen des Öffentlichen – Ende und Auflösung der DDR – ins Private, das Familienleben der Kerners. Dass der eine Diskurs auch in den anderen eindringen kann, zeigt die Szene, wo Rainer das Eingaben-Schreiben der Mutter kritisiert und Alex – nach der Wende – sich der offiziellen Ausdrucksweise der SED bedient, um das Verhalten seiner Mutter zu rechtfertigen: „Meine Mutter meckert nicht, sie versucht durch konstruktive Kritik die Verhältnisse der Gesellschaft schrittweise zu verändern.“ (Töteberg 2003: 87)

Auf der anderen Seite lassen sich zahlreiche Argumente anführen, welche eher für die Existenz einer solchen Varietät plädieren. Zu allererst die offizielle Stellung der DDR-Linguistik in den 70er und 80er Jahren, welche eine mehr oder

---

<sup>6</sup> Der Titel des Aufsatzes allein ist für Schlossers These ganz symptomatisch: „Die Verwechslung der deutschen Nationalsprache mit einer lexikalischen Teilmenge“ (Schlosser 1981)

<sup>7</sup> Zur Frage der Einwortphraseologismen, vgl. *infra*.

<sup>8</sup> Vgl. Kauffmann (2006: 83) : „[...] le cas du *Partei-Jargon*, du *Kaderwelsch* de l'ancienne RDA est particulièrement significatif à cet égard, puisqu'il avait fini, vu de l'extérieur, par se confondre avec l'idée qu'on se faisait du *DDR-Deutsch*.“

<sup>9</sup> Vgl. dazu Gautier / Gerrer (i. V.).

weniger eigenständige Varietät verteidigte<sup>10</sup>. Auch wenn dieses Argument von vielen leicht vom Tisch gefegt wird – so Schlossers erste These (1981: 146), welche diese Stellungnahme als „ein[en] flankierende[n] Beitrag zur offiziellen Politik der DDR“ betrachtet, in ihrem Bestreben „auf allen Gebieten den Nachweis einer eigenen nationalen Identität zu erbringen“ – sind die Folgen dieser Entscheidung auf die Kodifizierung der Varietät nicht zu übersehen, was Ammon dazu führt, von einem „vollständigen“ (1995: 388) Sprachcodex zu sprechen. Bekanntlich gehört die Kodifizierung zu jenen Kriterien, welche das Postulieren einer sprachlichen Varietät rechtfertigen<sup>11</sup>. Darüber hinaus zeigt eine Untersuchung von Piirainen (2003), dass gerade in der Phraseologie viele Phraseme als aus der DDR stammend zu betrachten sind, was die Autorin zur Schlussfolgerung führt, dass „im Sinne der ‚Plurizentrik‘ eine vierte (quasi-)nationale Varietät zumindest erwähnt werden [müsste], da für den Raum der ehemaligen DDR die Herausbildung einer eigenständigen Phraseologie noch eben fassbar ist“ (Piirainen 2006: 202). Schließlich – und diesmal praxisbezogen – gilt es die (auch lange) nach der Wende beobachtbaren Schwierigkeiten in der Ost-West-Kommunikation zu berücksichtigen, welche zumeist auf das Zusammenprallen von internalisierten DDR-Normen und -mustern mit anderen BRD-Normen und -mustern zurückgeführt werden können. Dass diese Schwierigkeiten weit mehr als nur die Lexik betrafen, zeigt Kühn (2002: 182-183), wenn sie über die Unsicherheiten vieler DDR-Bürger im Umgang mit gewissen Alltagstextmustern wie Lebenslauf, Bewerbung, usw. berichtet<sup>12</sup>. Gerade die Existenz DDR-typischer Textmuster<sup>13</sup> macht es ratsam, einen vielleicht etwas anderen Weg einzuschlagen, und zwar in Richtung Sprachgebrauch.

Bereits 1974 schlug Hartung vor, zwischen Sprach- und Kommunikationsgemeinschaften zu differenzieren<sup>14</sup>. In diesem Sinne konnten die Bundesrepublik und die DDR als zwei Kommunikationsgemeinschaften innerhalb ein- und derselben Sprachgemeinschaft betrachtet werden. Da der Begriff Kommunikation bekanntlich weit über das bloße Sprachsystem hinausgreift und dementsprechend außersprachliche Dimensionen miteinbezieht, können auf diese Weise auch den systemgebundenen Merkmalen der Sprachverwendung in der DDR Rechnung getragen werden. So ist Hartungs Plädoyer zu verstehen:

Eine Sprache der DDR hat es [...] nicht gegeben. In der DDR wurde Deutsch gesprochen, wie in den anderen deutschsprachigen Staaten auch, allerdings mit

---

<sup>10</sup> Vgl. Clyne (1995: 73): „[...] GDR scholars tended to highlight variation, some affording GDR German the status of a national variety“.

<sup>11</sup> Dazu vgl. Ammon (1995: 326-329).

<sup>12</sup> „Das Wissen davon, dass die kommunikativen Traditionen so nicht weiter existieren, die partielle Inkompatibilität Alltagssprachlicher Textsorten, führt zu einer Mischung aus Bewahren und Adaptieren von Wissensmustern, mit gemischten sprachlichen Mitteln aus altem und neuem Diskurs.“ (Kühn 2002: 183)

<sup>13</sup> Vgl. dazu die ausführliche Darstellung bei Samson (2002).

<sup>14</sup> Zit. nach Clyne (1995: 73).

einer Reihe von Besonderheiten, die sich nach und nach herausbildeten [...]. Solche Besonderheiten entstehen aus spezifischen Bedürfnissen der Kommunikation, genauer: aus einem sehr komplexen Zusammenspiel eines historisch gewachsenen und sich nur langfristig verändernden Sprachbewusstseins von Bevölkerungen, also all den in der Kommunikation gesammelten und in bestimmten (auch ideologischen) Ordnungen festgemachten Erfahrungen, und den von Angehörigen dieser Bevölkerungen kommunikativ zu bewältigenden Aufgaben. (Hartung 2004: 35-36).

Zusammenfassend wird also hier der Standpunkt vertreten, dass die DDR-Varietät des Deutschen als Sprachgebrauch-Varietät aufzufassen ist. Dieser Verankerung auf der Sprachverwendungsebene entsprechend wird die in diesem Beitrag so genannte DDR-Phraseologie in ihren Funktionen untersucht, weshalb die Phraseme auch funktional klassifiziert werden.

### **3 Das phraseologische Material in *Goodbye, Lenin!* – Versuch einer systematischen Darstellung**

Als Kriterien für die Suche nach DDR-typischen Phraseologismen in Beckers Film wurden, neben der Zugehörigkeit der betreffenden Einheiten zum vorher definierten DDR-Sprachgebrauch, die drei traditionellen Definitionsmerkmale – Polylexikalität, Fixiertheit und Figuriertheit<sup>15</sup> – bemüht, auch wenn die Korpusarbeit diesbezüglich Anlass zu einigen Diskussionen und Präzisierungen gibt. Bevor wir eine funktionale Kategorisierung vorschlagen und kommentieren, ist es jedoch von Nöten, auf den Zusammenhang zwischen DDR-Sprachgebrauch und Vorgeformtheit einzugehen.

#### **3.1 DDR-Phraseologie und öffentlicher Diskurs**

Alle Autoren sind sich darüber einig, dass die Existenz eines DDR-spezifischen Sprachgebrauchs im Bereich des öffentlichen Diskurses kaum zu leugnen ist, wobei vor allem drei Sender in Frage kommen: der Staat, die SED und die Medien. Wird – so wie es Burger (1998: 16-17) tut – die Gebräuchlichkeit als Indiz für die Festigkeit, und somit für das Phraseologische, anerkannt, so kann der öffentliche DDR-Diskurs pauschal als zum größten Teil vorgeformt betrachtet werden. Dieses besondere Merkmal der DDR-Kommunikation kommt im Film systematisch zum Tragen, wenn es Alex darum geht, für die Mutter die historische Realität zu rekonstruieren und zu dokumentieren. Er selbst liefert sogar das Grundprinzip, wenn er einsieht, dass die Sprache der *Aktuellen Kamera* – als Beispiel für diesen vorgeformten Diskurs – *erlernt* werden kann: „Ich musste nur die Sprache der *Aktuellen Kamera* studieren und Denis‘ Ehrgeiz als Filmregisseur anstacheln“ (Töteberg 2003: 78). Die Analyse einer seiner verbalen Produktionen zeigt, dass er die Rolle des Formelhaften durchaus verstanden hat:

---

<sup>15</sup> Burger (1998) spricht in diesem Zusammenhang von Polylexikalität, Festigkeit und Idiomatizität.

- (1) In seiner Rede auf dem Empfang zu den Feierlichkeiten des *Jahrestages der DDR im Palast der Republik* begründete Erich Honecker seinen Entschluss damit, dass *die in der DDR in den letzten Monaten erreichten Veränderungen* sein politisches Lebenswerk würdig abschließen. Erich Honecker gratulierte dem neuen *Generalsekretär des ZK der SED und Vorsitzenden des Staatsrates der DDR* Sigmund Jähn. [...] Schon in den ersten Stunden der Maueröffnung haben Tausende *Bürger der BRD* die Möglichkeit genutzt, der Deutschen Demokratischen Republik *einen ersten Besuch abzustatten*. [...] Viele wollen bleiben. Sie sind auf der Suche nach einer Alternative zu dem harten Überlebenskampf *im kapitalistischen System*. (Töteberg 2003: 126-127)

Alle in dieser kurzen Textpassage kursiv gesetzten Elemente können den allgemein akzeptierten Beschreibungsmerkmalen des DDR-Stils zugeordnet werden: Anhäufung von Gentitiv-Attributen, Funktionsverbgefüge, ausgebaute Partizialgruppen, terminologische NPs, ausformulierte Titel, usw. Wohl gerechtfertigt ist aber die Frage, inwiefern diese ‚stilistischen‘ Züge aus phraseologischer Perspektive zu behandeln sind.

Eine mögliche Antwort findet sich beispielweise bei Ulla Fix (Fix 1992, 1994), die von konkreten Beobachtungen ausgeht:

Ausgangspunkt meiner Überlegungen sind zwei Beobachtungen, die ich – in anderen Zusammenhängen – bei der Untersuchung von Texten aus dem institutionellen, offiziellen Sprachgebrauch der DDR gemacht habe. Es sind Beobachtungen, die vermutlich jeder machen könnte, der größere Mengen solcher Texte liest. Bei der Lektüre fällt ins Auge, dass sich die Texte des offiziellen Verkehrs kaum nach Textsortenmerkmalen unterscheiden lassen, und es fällt auf, dass sie *zu einem großen Teil aus Formeln* bestehen. (Fix 1994: 140)

In diesem Rahmen des Formelhaften und Ritualen verdienen zwei von Fix (1992: 14) besprochene Formen der sprachlichen Lenkung eine besondere Aufmerksamkeit: einerseits die direkte Sprachlenkung durch die offizielle Festsetzung bestimmter Ausdrücke bzw. Neubedeutungen (dies betrifft im Folgenden vor allem die polylexikalischen terminologischen Benennungen) und andererseits „die zwingende, nahezu autoritäre Wirkung der ständigen Wiederholung von Mustern“, die vielmehr bei bestimmten syntaktisch-semantischen Strukturen zu beobachten ist. Gerade dieser Aspekt erweist sich als besonders ergiebig für die Untersuchung von *Goodbye, Lenin!* Viele dieser Strukturen werden mit unerwarteter lexikalischer Füllung oder in unüblichen Kontexten verwendet und orientieren die Rezeption in Richtung Ironie.

Im Folgenden gilt es nun, das erhobene phraseologische Material zu untersuchen.

### **3.2 Funktionaler Klassifizierungsversuch**

Als Maßstab für eine relevante Strukturierung des Materials dient die pragma-semantische Funktion der Einheiten, wobei die morpho-syntaktische Form nur dann berücksichtigt wurde, wenn sie sich als relevant erwies.

### 3.2.1 *Phraseme mit argument-ersetzender Funktion*

Unter dieser Bezeichnung werden Einheiten gesammelt, die zur traditionellen Kategorie der Zitate oder der Geflügelten Worte gehören, mit leicht zu identifizierender Quelle und rhetorischer Funktion wie in (2):

- (2) Hier nun auf dem Startplatz erweist sich das Resultat der großen Gemeinschaftsarbeit. Wenn man ein Beispiel will, um das bekannte Wort zu verdeutlichen, „*Jeder liefert jedem Qualität*“ – hier ist es in Vollendung zu sehen. (Töteberg 2003: 8)

Das auf Januar 1977 und den Auftakt des so genannten sozialistischen Wettbewerbs zurückgehende Motto wird hier im August 1978 von einem Fernsehjournalisten verwendet, um die Raumkapsel Sojus 31 zu charakterisieren, während die fixierte Natur der Äußerung, wie sehr oft, metasprachlich thematisiert wird. Dass das Phrasem als Argumentersatz gilt, wird deutlich, wenn versucht wird, die Referenzstellen zu definieren: wer ist ‚jeder‘? Die DDR oder die Sowjet-Union? Wer ist ‚jedem‘? Was oder wer ist von besonderer Qualität? Die Raumkapsel, Sigmund Jähn oder beides?

Solche Formeln werden im Film sehr oft zu ironischen Zwecken eingesetzt und ihr Gebrauch beruht auf Mechanismen, die von ihrem Status als Fragmente ‚wiederholter Rede‘ abhängt, so in (3):

- (3) Mutter schlief weiter. Ich aber entsann mich des alten Genossen-Wortes: „*Wir lösen Probleme im Vorwärtsschreiten*“ und handelte! (Töteberg 2003: 42)

Wenn hier von Ironie gesprochen werden darf, dann nur weil sich Alex – absichtlich natürlich – einer Formel bedient, die in der betroffenen Situation völlig fehl am Platz ist. Gespielt wird mit den beiden möglichen Lektüren des Formativs *vorwärtsschreiten*: das Verb weist hier nicht auf den gesellschaftlichen Fortschritt, sondern auf die konkrete Bewegung von Alex, der sich Laura annähern will, um sie zu küssen. Im ganzen Film lassen sich vergleichbare Fälle beobachten, wo auf eine ganz subtile Art und Weise mit dem Text-Bild-Verhältnis operiert wird.

### 3.2.2 *Phraseme mit Kontakt-Funktion*

‚Kontakt‘ wird hier im weitesten Sinne des Wortes verstanden und auf alle Einheiten angewendet, welche im Laufe einer dialogischen Interaktion eingesetzt werden, sei es um sie zu eröffnen (4), abzuschließen (5) oder aufrecht zu halten (6):

- (4) *Liebe Bürgerinnen, liebe Bürger der Deutschen Demokratischen Republik.* Wenn man einmal das Wunder erlebt hat,... (Töteberg 2003: 124)  
(5) (Am Ende einer Eingabe) *Mit sozialistischem Gruß.* (Töteberg 2003: 21)  
(6) Rainer: Genau, ich bin Dispatcher. Ich war selber mal bei den frei... *Herzliches Glück auf, Pioniere!* Ich war selber mal bei den freien deutschen Pionieren. (Töteberg 2003: 74)

Solche polylexikalische Zeichen erfüllen eindeutig die von Ammon (1995) gestellte Bedingung, um von Staatsvarianten zu sprechen: zumindest bei (4) und (5) wären andere Routineformeln möglich, etwa die von den Bundeskanzlern gebrauchte Anrede *Liebe Mitbürgerinnen und Mitbürger* bzw. das neutrale *mit freundlichen*



*Grüßen*. Hier ist es erforderlich, auch die Form der gewählten Syntagmen zu berücksichtigen: eine komplexe NP mit Genitivattribut in (4) und eine NP mit dem attributiven Adjektiv *sozialistisch* in (5), zwei strukturelle Eigenschaften, die bei der nun zu besprechenden Gruppe von besonderer Bedeutung sind.

### 3.2.3 *Phraseme mit Benennungsfunktion*

Wie zu vermuten war, ist die allergrößte Mehrheit aller im Film registrierten Phraseme in dieser Gruppe zu finden. Auf Grund der unter [2] zusammengefassten Diskussion zum Platz von Sachspezifikabezeichnungen für die Annahme einer (DDR-)Varietät könnten bzw. sollten eine große Anzahl der folgenden Einheiten eben nicht als zur DDR-Varietät gehörend betrachtet werden. Da sie aber für die Problematik der Inszenierung und der Ironie besonders wichtig sind, werden sie – trotz der möglichen theoretisch-methodologischen Anfechtbarkeit des Verfahrens – hier behandelt. Für eine übersichtlichere Darstellung des Materials werden zur Subklassifizierung morpho-syntaktische Merkmale herangezogen.

#### Komplexe NPs

Eine erste, allerdings kleine Klasse bilden komplexe NPs, welche zwei in der Regel typische Merkmale für den Partei-Jargon der SED aufweisen, und zwar Anhäufung von Genitivattributen wie in (7) oder Verwendung von deverbativen abstrakten Nomina wie in (8):

- (7) Ihr Schlaf verdunkelte den Abgang des werten Genossen Erich Honecker, *Generalsekretär des ZK der SED und Vorsitzender des Staatsrates der Deutschen Demokratischen Republik*. (Töteberg 2003: 28)
- (8) ... den vaterländischen Verdienstorden in Gold und *Würdigung außerordentlicher Verdienste beim Aufbau* und bei der *Entwicklung der sozialistischen Gesellschaftsordnung*. (Töteberg 2003: 15)

Ein Beleg wie (7) steht hier stellvertretend für alle ähnlichen Anredeformeln oder Funktionsbeschreibungen, in denen alle Titel der betroffenen Person ausgeführt wurden. Verbreitet wurde dieser Usus vor allem durch den öffentlichen Diskurs und die Medien (*Neues Deutschland*, *Aktuelle Kamera*). Folglich ist der Gebrauch solcher Phraseme in den dokumentarischen Szenen des Films nicht überraschend, viel interessanter ist er aber, wie in (7), in Alex' Off-Kommentaren, deren ironische Komponenten u.E. nur durch die Erwähnung einer andernorts festgeprägten Fügung erklärt werden können. Dass Deverbativa wie *Aufbau* und *Entwicklung* in (8) in totalitären Diskursen eine besondere Rolle spielen, wurde fürs Russische von Sériot (1986) überzeugend dargestellt. In Anlehnung an diese Arbeit kommt Kauffmann (2006: 90-92) zu denselben Schlussfolgerungen fürs DDR-Deutsch: Verdinglichung von Handlungen und Prozessen, was beim Rezipienten leicht den Eindruck erweckt, dass das so Bezeichnete als vorgegeben aufzufassen ist. Darüber hinaus spielt auch das bekannte Verschweigen von Aktanten eine nicht zu unterschätzende Rolle: wenn in (8) das affizierte Objekt der Handlungen *aufbauen* und *entwickeln* durch das Genitivattribut realisiert wird, weiß man nicht unbedingt, wer dafür als Agens verantwortlich zeichnet.

### Doppelformen

Fix' Ansatz (1994) folgend werden hier DDR-typische Doppelformen wie in (9) und (10) zu den so genannten Phraseoschablonen gerechnet:

(9) *Arbeiter und Angestellte, Wissenschaftler und Genossenschaftsbauern, Künstler und Veteranen* der Arbeit sind heute nach Berlin gekommen, um hier im Staatsrat die höchsten Auszeichnungen unseres Landes entgegenzunehmen... (Töteberg 2003: 15)

(10) Der Schlaf ersparte ihr den Einzug von Arianes neuem Lover, Rainer, *Klassenfeind und Grilletten-Chef*. (Töteberg 2003: 30)

Der authentische Beleg aus der *Aktuellen Kamera* in (9) zeigt besonders eindeutig, inwiefern das syntaktische Muster *N und N* beliebig ausgefüllt werden konnte: wenn zwischen *Arbeiter* und *Angestellte* eine gewisse semantische Verbindung existiert, dann ist dies nicht der Fall für die nächsten zwei Formeln. Neben dem „Prinzip von Stabilität, von Sicherheit und Emphase“ (Fix 1994: 149) geht es hier auch um Ausdruck einer Totalität: alle waren dabei! Die Interpretation der Struktur als internalisiertes Muster scheint in (10) bestätigt, wo Alex, nach der Wende, die Phraseoschablone mit unerwarteter Lexik füllt.

### Unser (+ sozialistisch) + N

Diese Struktur gibt es auch in *Hülle und Fülle* im Film, jedoch mit einer bemerkenswerten Konzentration in post-Wende-Äußerungen. Der Einfachheit halber werden hier alle Belege zusammen behandelt, ob sie das Adjektiv *sozialistisch* aufweisen (11) oder nicht (12):

(11) Ende Juni leerten sich die Kaufhallen *unseres sozialistischen Vaterlandes*. (Töteberg 2003: 53)

(12) Von allen ersehnt, überflutete die D-Mark *unsere kleine Menschengemeinschaft*. (Töteberg 2003: 54)

Die Analyse des gesamten Korpus zeigt, dass nur einer der zwei von Fix (1994: 149-150) postulierten Subtypen vertreten ist: als Kern der NPs gibt es eigentlich nie Personenbezeichnungen, sondern lediglich Abstrakta oder ganz konkrete Sachbezeichnungen. Für solche Konstruktionen spricht Fix (1994: 150) von „einem integrierenden *wir* und einem ‚Wir-Gefühl‘“, das sich durchaus mit den betroffenen Erzählebenen in Verbindung bringen lässt.

### Einwortphraseologismen

Im Unterschied zu Kauffmann (2006), der Einheiten wie *Planerfüllung* und *Arbeiter- und Bauernstaat* separat behandelt<sup>16</sup>, wird hier – auf Grund der gewählten funktionalen Perspektive – der Versuch unternommen, (zumindest für die DDR-Varietät) die Relevanz von Einwortphraseologismen zu verteidigen. Der

---

<sup>16</sup> *Planerfüllung* betrachtet er als terminologische Einheit und *Arbeiter- und Bauernstaat* als für den SED-Parteijargon typischen Phraseologismus (Kauffmann 2006: 84, 94).

Film beinhaltet nämlich eine große Anzahl an Komposita, die – auch wenn sie *per definitionem* das Kriterium der Polylexikalität nicht erfüllen – mit polylexikalischen Phrasemen viel Gemeinsames haben. Eine weitere Gemeinsamkeit, diesmal mit den anderen unter diesem Punkt untersuchten Typen, ist ihre quasi-terminologische Funktion: anders ausgedrückt dienen sie – wie die anderen bis jetzt besprochenen Einheiten – der Nominationsbildung, d.h. „dem Prägungsakt einer neuen Nominationsseinheit“ (Fleischer/Barz 1995: 2). Dass das Kriterium der Polylexikalität vielleicht doch relativiert werden sollte, z.B. im Bereich der Fachsprachen<sup>17</sup>, hat Gréciano mehrmals gezeigt (1992, 1995) und spricht deshalb oft von einer Mehrgliedrigkeit, „[die] inzwischen Lexeme und Morpheme, also diskontinuierliche Polylexeme und kontinuierliche Komposita und Derivata [betrifft]“ und die „sich über die Arbitrarität von Rechtsschreibkonventionen hinweg[setzt]“ (Gréciano 1995: 183)<sup>18</sup>. In diesem Sinne wird hier Duhme (1995) gefolgt, der von Einwortphraseologismen spricht und an Belegen aus der Presse demonstriert, dass graphisch kontinuierliche Komposita die traditionellen fünf Kriterien von Fleischer (1982) durchaus genügen können: Idiomatizität, Stabilität, Lexikalisierung, Reproduzierbarkeit und usuelle Geltung (Duhme 1995: 84). Aus Platzmangel wird nur auf die Frage der Idiomatizität näher eingegangen, weil sie im Hinblick auf Phraseologisierungprozesse die wichtigste Rolle spielt und weil das DDR-typische u.E. am besten dort zum Vorschein kommt. Ausgegangen wird von den zwei Einheiten *Republikflucht* und *Klassenfeind* in Belegen wie (13) und (14):

(13) Das ist der dritte Aufenthalt Ihres Mannes im kapitalistischen Ausland. [...] Sind Ihnen Westkontakte Ihres Mannes bekannt? [...] Hat Ihr Mann mit Ihnen über *eine Republikflucht* gesprochen? (Töteberg 2003: 9)

(14) Kaum hatte ich ein Leck geschlossen, brach ein neues auf. Ariane versagte mir die Waffenbrüderschaft, *der Klassenfeind* hisste seine Cola-Flagge und ein starker Westwind blies mir Mutters Ostgeld um die Ohren. (Töteberg 2003: 82)

Der Versuch, die Semantik dieser Komposita kompositionell auszumachen, führt zu theoretischen Problemen, nicht nur was beide Formative A und B, sondern auch die Relation zwischen ihnen angeht. Auf Grund der in *Duden Universalwörterbuch* unter den Lemmata *Flucht*, *Republik*, *Klassen* und *Feind* lexikographisch erfassten Bedeutungen, ergäbe sich folgendes Bild (13a), während in (13b) die Bedeutungsangabe des Lemmas *Republikflucht* reproduziert wird:

- (13a) (Republik:) Staatsform, bei der die Regierenden für eine bestimmte Zeit vom Volk oder von Repräsentanten des Volkes gewählt werden +  
 (Flucht:) 1b. das unerlaubte und heimliche Verlassen eines Landes, eines Ortes  
 (13b) <DDR> Flucht aus der Deutschen Demokratischen Republik

<sup>17</sup> Diesbezüglich scheint uns Kauffmanns Definitionsvorschlag des DDR-Deutsch als eine Mischung von Gruppen-, Ideologie- und Fachsprache besonders einleuchtend (Kaufmann 2006: 99).

<sup>18</sup> Zu dieser Frage in Fachdiskursen, vgl. Gautier (2004).

Es stellt sich also nun die Frage, ob die in (13a) gesammelten Angaben genügen, um auf die nicht-kompositionelle und somit idiomatische Bedeutung von (13b) zu kommen. Es müssen u.E. andere Wissenskomponenten, kultureller Art<sup>19</sup>, aktiviert werden, um (i) die juristische Bedeutung von Republik historisch-ideologisch einzugrenzen – es ging eigentlich um die sozialistischen Republiken – und (ii) der exklusiven Richtung der Flucht – eigentlich nur vom Osten in den Westen – im semantischen Kalkül Rechnung zu tragen. Korpuslinguistisch wäre zu überprüfen, ob der Begriff auch auf Fälle angewandt wurde, wo der ‚Flüchtling‘ von einem Ostblockstaat in einen anderen überging, wenn dies überhaupt möglich war.

Die Analyse von *Klassenfeind* führt zu genau denselben Schwierigkeiten:

(14a) (Klasse:) 2. (Soziol.) Gruppe der Bevölkerung, deren Angehörige sich in der gleichen ökonomischen und sozialen Lage befinden + (Feind:)

1b. jmd., dessen Verhalten den Interessen einer bestimmten Gruppe von Menschen zuwiderläuft, der für diese Gruppe eine Bedrohung darstellt

(14b) (marx.) Feind der Arbeiterklasse

Dass die Bedeutungsangabe in (14b) mit dem Markierer *marxistisch* beginnt, beweist, wie erwartet, das Fach- und Ideologiesprachliche am Kompositum. Beim Versuch, aus den beiden Bedeutungsangaben in (14a) die Gesamtbedeutung zu rekonstruieren, müssen auch hier zusätzliche enzyklopädische Wissens Elemente aktiviert werden, etwa: der Feind stammt aus einer anderen Klasse als der Arbeiterklasse, während die Arbeiterklasse ihrerseits die bedrohte Gruppe bildet. Dass diese Restriktionen die genaue Tragweite des Lexems in der DDR-Varietät nur partiell wiedergibt, liegt ja auf der Hand: *Klassenfeind* war einfach jeder anti-sozialistisch gesinnte ‚Westler‘.

Vorläufig kann also festgehalten werden, dass die nicht-kompositionelle semantische Struktur dieser Einheiten – ob man es als Signal für Idiomatizität wertet oder nicht – den Rezipienten dazu zwingt, Welt- und Fachwissen zu aktivieren<sup>20</sup>, was die Befunde von Duhme (1995: 85) zu Einwortphraseologismen durchaus bestätigt:

Einwortphraseologismen sind immer Träger von Konzepten oder „Frames“, die in Form eines einzelnen Begriffs komplizierte Handlungsabläufe oder Situationen umschreiben, ohne dass dabei der eingeführte Einzelbegriff zusätzlich erläutert werden muss.

#### Phraseminterner Gebrauch von Adjektiven

Abschließend sei noch ganz kurz auf eine letzte Klasse von Einheiten hingewiesen, welche in Phraseschablonen vorkommen. Es sind Adjektive bzw. Adjektivgruppen

<sup>19</sup> Zu dieser Auffassung von Kultur und kulturell, vgl. Gautier (2002: 50-66).

<sup>20</sup> Was Kauffmann (2006: 84-85) auch ganz deutlich thematisiert: „[...] il apparaît immédiatement que l'explicitation de ce lexique induira naturellement l'acquisition de connaissances sur le système institutionnel de la RDA, et même sur la vie quotidienne, du moins celle qui relevait de la vie professionnelle et sociale.“

wie *kapitalistisch, sozialistisch, allseitig entfaltet* oder *real existierend*. Sie üben selbst keine Benennungsfunktion, werden aber mit einigen wenigen ideologisch gefärbten Substantiven verwendet, so dass die daraus entstehenden NPs relativ stark fixiert sind und eben diese Funktion haben können wie *das kapitalistische Ausland* in (13).

Da diese Varietät am besten – wenn nicht ausschließlich – im Sprachgebrauch zu analysieren ist, gilt es nun als Ausblick, diese Phraseme mit der polyphonen Struktur des Films und der daraus abgeleiteten Ironie in Verbindung zu bringen.

#### 4 Ausblick

Versucht man alle hier exemplarisch erwähnten Einheiten auf einen gemeinsamen Nenner zu bringen, so liegt auf der Hand, dass sie nur dank der ständigen Wiederholung durch die und in der öffentlichen Kommunikation einen phraseologischen Status erworben haben. Mit anderen Worten: es sind Fragmente, Spuren eines anderen Diskurses, den die Filmfiguren wieder aufnehmen. Diese DDR-typischen Phraseme bilden also sozusagen eine zusätzliche polyphone Schicht im diesem erzählerisch schon komplexen Film. Die Verwendung dieser Elemente in oft nicht geeigneten Situationen, insbesondere in Alex' Off-Kommentaren oder in seinen Nachahmungen der *Aktuellen Kamera*, entlarvt das Künstliche, das ihnen anhaftet. Aber sogar in Frau Kerners Eingaben ist diese sprachlich realisierte Distanzierung zu spüren:

- (15) Der mit der Größe 48 bezeichnete Pullover hat die Breite einer Größe 54 und die Länge einer Größe 38. Ich weiß nicht, wie die Mitarbeiter von Mülena zu diesen Abmessungen kommen. In der Hauptstadt jedenfalls leben keine so kleinen und viereckigen Menschen. [...] Wenn wir schuld daran sind, mit unseren Körpergrößen der Planerfüllung nicht nachkommen zu können, bitten wir dies zu entschuldigen. In diesem Fall werden wir uns bemühen, in Zukunft kleiner und viereckiger zu werden. Mit sozialistischem Gruß. Hanna Schäfer. (Töteberg 2003: 85)

Die Verwendung des verbalen Phrasemes *der Planerfüllung nachkommen* zusammen mit dem Negator *nicht* kann einen nur verwundern: im öffentlichen DDR-Diskurs konnte es nur um die Erfüllung des Plans gehen, nicht um dessen *Nicht*-Erfüllung. Mindestens an dieser Stelle im Film kann Frau Kerners offizielle zur Schau getragene Loyalität in Frage gestellt werden – und dies u.a. durch den Phrasemgebrauch.

#### Quelle

Töteberg, Michael, ed. *Goodbye Lenin!* Berlin: Schwarzkopf & Schwarzkopf, 2003.

## LITERATURVERZEICHNIS

- Allan S., „Burgerking versus Spreewaldgurken. Der Ost-West-Diskurs in Wolfgang Beckers *Good Bye, Lenin!*“ *Vorwärts und nichts vergessen. Sprache in der DDR: was war, was ist, was bleibt*, eds. Ruth Reiher & Antje Baumann, Aufbau Taschenbuch, Berlin, 2004, 326-34.
- Allan S., "Good Bye, Lenin! Ostalgie und Identität im wieder vereinigten Deutschland," *German as a Foreign Language*, 2006, 1 (2006), 46-59.
- Ammon U., *Die deutsche Sprache in Deutschland, Österreich und der Schweiz: das Problem der nationalen Varietäten*, De Gruyter, Berlin, New York, 1995.
- Burger H., *Phraseologie. Eine Einführung am Beispiel des Deutschen*. Grundlagen der Germanistik, Vol. 36, Erich Schmidt Verlag, Berlin, 1998.
- Clyne M., *The German language in a changing Europe*, Cambridge, University Press Cambridge, 1995.
- Duhme M., „*Lauschangriff und Rollkommando* – Einwortphraseologismen in der Pressesprache am Beispiel des Nachrichtenmagazins FOCUS“ *Von der Einwortmetapher zur Satzmetapher*, eds. Rupprecht S. Baur & Christoph Chlosta. Studien zur Phraseologie und Parömiologie, Vol. 6, Brockmeyer, Bochum, 1995, 83-93.
- Fix U., "Noch breiter entfalten und noch wirksamer untermauern. Die Beschreibung von Wörtern aus dem offiziellen Sprachverkehr der DDR nach den Bedingungen ihres Gebrauchs." *Beiträge zur Phraseologie, Wortbildung, Lexikologie. Festschrift für Wolfgang Fleischer zum 70. Geburtstag*, eds. Rudolf Grosse, Gotthard Lerchner & Marianne Schröder. Peter Lang, Frankfurt am Main, 1992, 13-28.
- Fix U. "Die Beherrschung der Kommunikation durch die Formel. Politisch gebrauchte rituelle Formeln im offiziellen Sprachgebrauch der "Vorwende"-Zeit in der DDR. Strukturen und Funktionen." *Europhras 92. Tendenzen der Phraseologieforschung*, ed. Barbara Sandig. Studien zur Phraseologie und Parömiologie, Vol. 1. Bochum: Brockmeyer, 1994. 139-53.
- Fleischer W., *Phraseologie der deutschen Gegenwartssprache*. Niemeyer, Tübingen, 1992.
- Fleischer W., & Irmhild Barz, *Wortbildung der deutschen Gegenwartssprache*. Niemeyer, Tübingen, 1995.
- Gautier L., *Saisie sémantique d'une culture: l'Autriche dans ses textes*. Université Marc Bloch - Strasbourg II, Strasbourg, 2002.
- Gautier L., "Terme, phraséotermes, phrasème: questions de délimitation en langue spécialisée." *Le continuum en linguistique*, eds. Hédi Jatlaoui, Salah Méjri & Ezzeddine Majdoub. Sousse: Faculté des Lettres et Sciences Humaines de Sousse, 2004. 153-72.
- Gautier L., & Marie-Geneviève Gerrer, "Implizites und Mitgemeintes in *Goodbye, Lenin!* Eine linguistisch-literaturwissenschaftliche Analyse." (in Vorbereitung).

- Gréciano G., "Leitbegriffe und Leitbilder in der deutschen Phraseologie" *Fremdsprachen lehren und lernen* 21 (1992), 33-45.
- Gréciano G., "Fachphraseologie" *Rand und Band. Abgrenzung und Verknüpfung als Grundtendenzen des Deutschen. Festschrift für Eugène Faucher zum 60. Geburtstag*, eds. René Métrich & Marcel Vuillaume, Eurogermanistik, Vol. 7, Narr, Tübingen, 1995, 183-95.
- Kauffmann M., "La langue de bois comme fait de civilisation et objet d'enseignement." *La RDA au passé présent*, eds. Catherine Fabre-Renault, Elisa Goudin & Carola Hähnel-Mesnard. Publications de l'Institut d'Allemand, Vol. 39, Presses de la Sorbonne Nouvelle, Asnières, 2006. 83-101.
- Kühn I., "Neue Lexik - Neue Texte. Sprachgebrauchswandel in den neuen Bundesländern." *Akten des X. Internationalen Germanistenkongresses Wien 2000*, ed. Peter Wiesinger, Vol. 54, Jahrbuch für Internationale Germanistik, Reihe A. Bern; Peter Lang, Berlin, 2002, 179-85.
- Piirainen E., "‘Es ist noch nicht im Topf, wo's kocht.’ Zu Idiomen aus dem Raum der ehemaligen DDR." *Niederdeutsches Wort. Beiträge zur niederdeutschen Philologie* 43 (2003), 203-19.
- Piirainen E., "Phraseologie in arealen Bezügen: ein Problemaufriss," *Linguistik online* 27 (2006), 195-218.
- Samson G., "Textes et genres textuels en RDA entre identification et distanciation." *Effets et jeux de pouvoir dans discours politique et médiatique*, eds. Michel Kauffmann & Gunhild Samson, Langue, Discours, Société, Vol. 2, Presses de la Sorbonne Nouvelle, Paris, 2002, 25-69.
- Schlosser H. D., "Die Verwechslung der deutschen Nationalsprache mit einer lexikalischen Teilmenge," *Muttersprache* 91 (1981), 145-56.
- Sériot P., "Langue russe et discours politique soviétique: analyse des nominalisations," *Langages*.81 (1986), 11-41.

## ON THE DENOTATION OF COMMON NOUNS

ȘTEFAN OLTEAN<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** This article proposes an account within a framework of logical semantics of aspects associated with the denotation of descriptive and non-descriptive common nouns. The first three sections address theoretical notions (meaning, possible worlds, transworld identity), while the following sections go on to discuss the semantics of common nouns. Unlike proper names, which are singular terms, common nouns are general terms that have internal structure. They can designate rigidly, as is the case with non-descriptive terms denoting natural kinds, natural phenomena, and colors, or non-rigidly, in the case of descriptive common nouns, which pick out different entities in different worlds.

*Keywords:* *sense, reference, intension, extension, possible worlds, transworld identity, singular terms, general terms, rigid designators, non-rigid designators, proper names, descriptive terms, non-descriptive terms, natural kinds*

### *Meanings*

Out of the various accounts of meaning – representational, meaning as social practice, referential (see e.g., Bach 1989; Chierchia and McConnell-Ginet 1990; Saeed 1997; Portner 2005) –, the last is of greater relevance for this paper. According to it meanings are things out there in the world, having to do with the reference of linguistic expressions (e.g., to describe something as “dog” means identifying it as an individual entity that belongs to a class/set of entities called *dogs* and thus distinguishing it from other entities; in other words, the *semantic value* of linguistic expressions is identified with their *extension*). This is not to say that the notion of representation is alien to referential theories of meaning. It figures, implicitly, with G. Frege (1960 [1982]), who identified *sense* “Sinn” and *reference* “Bedeutung” as two sides of meaning, the former displaying a representational nature, while the latter, which ranks more importantly in his account, is referential. Here is an illustration in tabular form, based on Chierchia and McConnell-Ginet (1990:58), of the Fregean distinction in referential noun phrases (*NPs*), predicates and sentences:

---

<sup>1</sup>Ștefan Oltean is professor at the Department of English, Babeș-Bolyai University, Cluj-Napoca. E-mail: [stoltean@lett.ubbcluj.ro](mailto:stoltean@lett.ubbcluj.ro). He has taught English and American linguistics, and the history of the English language. He has published books in discourse analysis, narrative poetics and in semantics, as well as articles in *Poetics Today*, *Journal of Literary Semantics* and in Romanian linguistics journals. Professor Oltean is member of the Board of the European Language Council (ELC/CEL).



**Table 1. Sense and reference according to Frege**

Category	Example	Sense	Reference
Referential noun phrases	the morning star	individual concept	individual object: Venus
Verbs/predicates	run/is a dog	property	set of individuals
Sentences	The morning star is the evening star.	thought or proposition	truth value: true

The meaning of linguistic expressions is thus specified in terms of individual concepts and individuals in the case of referential NPs, of properties and classes/sets in the case of predicates, and of propositions/situations and truth values, in the case of sentences.

The notion of *situation*, however, is not without problems, for the following reasons: situations are temporally located (“The president of Germany is a woman” – true now, but false in the past), are spatially unlimited (we can talk about president Barack Obama wherever he is), and are not necessarily actual (“The Pope is a woman” / “The Roman emperor is a woman”), i.e., they can be mere *possibilities* or *possible worlds* (PWs).

Now, all possibilities or PWs at particular times make up the *logical space*. In light of these remarks, Frege’s distinction has been reformulated such that the assignment of semantic values to linguistic expressions can take into account the *entire* logical space, as the table below illustrates:

**Table 2:**

**The reformulation of the notions of sense and reference within possible world semantics**

Category	Example	Intension/sense	Extension/reference
Referential NPs	the morning star	function from PWs to individuals	individual (at each PW)
Verbs/predicates	run/is a dog	function from PWs to sets of individuals	set of individuals (at each PW)
Sentence	The morning star is the evening star.	function from PWs to truth values	truth value

In the new account,

- the *intension* corresponds to Frege’s sense; it is the function that assigns the extension at each PW;
- the *extension* corresponds to Frege’s reference; it is determined starting from individuals (referential NPs), sets (predicates), and truth values (broadly, in the case of sentences);

**Possible worlds**

Let us now take the following sentences:

1. The Pope is a woman.
2. The Roman emperor is a woman.

These sentences describe non-actual, possible, situations or *possible worlds* – *alternative, counterfactual circumstances*, or “a way things might be, not necessarily the way they are” (Lewis 1979 [1973]). There are also ways things could not have been, i.e., *impossible worlds* (e.g., worlds in which the sum of the angles of a triangle is 90 degrees); they enable us to work with the *reductio ad absurdum*.

### ***Transworld identity***

Closely associated with possible worlds is *transworld identity*. It concerns the issue of individuals at one world being identical with themselves at every other world. David Kaplan (1979 [1978]) identifies three major attitudes to taken to it:

- a. The *skeptical attitude*, according to which transworld identification can’t be done – “everyone to his own world”. It is of course reasonable to try to locate “an individual-under-a-description” in another world, e.g., Walter Scott under-the-description “author-of-*Waverley*” (our example), but this may not yield the expected result in a world in which Walter Scott is not the author of *Waverley*, but someone else is, e.g., a person whom Walter Scott secretly hires to write the book for him, and he deceitfully passes it as his own making. The skeptic concludes that there is no favored way or “transworld heir line” of making the identification.<sup>2</sup>
- b. The *metaphysical attitude*, which is the typical one among logicians. It is illustrated, for instance, by Saul Kripke (1982 [1972]) and Nicholas Rescher (1979 [1973]), according to whom transworld identity exists and thus one and the same individual can inhabit different PWs. In this view, the solution to transworld identification is identification by *bare particulars*, which are individuated by their *intrinsic* characteristics: e.g., the transworld identification of Walter Scott (to use our previous example), as author of *Waverley* in one world and as a deceitful individual only pretending to be so in another, is made by isolating Walter Scott as a common bare particular of the two (which turn out to be merely contingent properties) – the “substance-before-accident” view (Kaplan, *ibid.*).<sup>3</sup>
- c. In addition, Kaplan (*ibid.*) identifies the *relativistic attitude*, which is associated with the *bundle-of-features* metaphysics and derives from his notion of *transworld*

---

<sup>2</sup> This stand is illustrated, among others, by David Lewis (1979 [1969]), according to whom transworld identity of individuals does not exist, since the individuals are *worldbound* and can only have their *counterparts* at other worlds. The identity relation is thus replaced by Lewis by the *counterpart relation*: we exist only in this world, nowhere else; still, things might have been otherwise, and so we have our counterparts at other worlds; these counterparts are not us, but they merely resemble us, being closer to us than anything else at that world. Lewis’ *counterpart theory* seems to solve the problems associated with transworld identity, but at the cost of violating our intuitions of what we mean by possible. For when we say, e.g., that Walter Scott might not be the author of *Waverley*, we are talking about *Walter Scott*, not some other individual, some counterpart of Scott, in some PW.

<sup>3</sup> In this case an individual would not be *numerically* identical with itself. Moreover, in saying that Walter Scott is not the author of *Waverley*, we are talking about the same person, Walter Scott not-being-the-author of *Waverley*. In this case an individual is not *qualitatively* identical with itself either, for if *x* is qualitatively identical with *y*, then every property of *x* is also a property of *y*, and vice versa.

*heir line*, which is involved in locating individuals in other worlds. In this view, we identify individuals in terms of their *prominent* features, defined relative to various interests or beliefs. Identity is thus relative, not absolute.<sup>4</sup> It can be an identity of “origin” (Kienzle 2006), as is the case in (3):

3. The old Wittgenstein is the young Wittgenstein.

(“Wittgenstein” contains an *essence*, a *trans world heir line* that runs through the different Wittgenstein phases and unifies them, securing the old Wittgenstein’s identity with the young one.)

### ***Rigid vs. non-rigid designators***

Even though transworld identity is a logical issue, it is interestingly intertwined with the semantics of linguistic expressions. Among other things, it proves illuminating in an account of referential terms in natural language, which fall into two main categories depending on whether they denote *the same individual(s) in every possible world*, or *different individuals in different worlds*. The one who addressed this issue is Kripke (1982 [1972]), who classified the referential terms into *rigid* and, respectively, *non-rigid designators*, the former designating an object *rigidly* with respect to every possible world in which that object exists, and denoting nothing else with respect to worlds in which the object does not exist (see also Salmon 2005).

*Proper names of individuals* are the most typical case of rigid designators<sup>5</sup>; they are *singular terms*, since they denote a single individual with respect to a given possible world. In other words, they introduce a *constant* – the entity associated with the name – at the level of logical form (LF). Kripke also includes into the class of rigid designators certain *common nouns*, such as *tiger*, *water*, *heat*, *hot*, *blue*; they are *general terms*, since they are applicable to any number of individuals. The latter are proper names of a special kind, namely “proper names of universals” (D’Angelo and Napoli 2000: 203) – the universal meant by the common noun –, since they introduce a “higher order constant” at LF (ibid.). Descriptions, be they definite or indefinite, like “the author of *Waverley*” (“the NP”) or “a dog” in “a dog is chasing a cat”, are *non-rigid* designators, since they pick out other entities in different worlds; in other words, they introduce a variable at LF, e.g., Walter Scott in worlds in which he writes this novel, another individual in worlds in which someone else writes the book for him, an arbitrary, non-specific dog (quantificational description), or a specific dog (non-quantificational, referential, description). Descriptions can contain words of different categories, their meaning is compositional, being a function of the meaning of the parts, and the entities they identify are not conventionally associated with them. They

<sup>4</sup> Among other things, Kaplan’s notion of relative identity allows us to treat individuals that are the same in a world to be distinct in another. In this respect, one could treat, e.g., the names Mark Twain and Samuel Langhorne Clemens, which denote the same individual, as standing for different individuals, given his/her belief system (someone unfamiliar with the writer’s biography).

<sup>5</sup> Of course, several individuals can bear identical names. This, however, does not challenge the claim of uniqueness associated with proper names. According to D’Angeli and Napoli (2000), in this case we have to do with “many different, though homophonous names, rather than with one shared name”.

introduce a sortally constrained variable at LF and the universal or existential quantifier binding it (Russell, apud D'Angelo and Napoli: 2000: 207).

### *Proper names*

According to Kripke (ibid.), proper names are nondescriptonal; they are like labels, whose meaning lies exclusively in their denotation. In this view, a name like *Walter Scott* would function as a symbol that cannot be analyzed into constituent parts, which designates the individual “Walter Scott;” in other words, it does not have “meaning.” But given that the same individual can also be identified by the definite description *the author of Waverley*, whose meaning is compositional, i.e., it is a function of the distinct meaning of the parts, some scholars (Frege, Russell – see Moeschler 1999 [1994]: 151-152) suggested that proper names can in most cases be reduced to abbreviated definite descriptions, i.e., that they have inherent “meaning,” the exceptions being represented by situations in which the user of a proper name is in direct sensory contact with the individual denoted, in which case the name refers in a direct, unmediated way. On this view, sentences (4), (5) and (6) below should be semantically equivalent, since they differ only in terms of one expression (“Walter Scott”) being replaced by the purportedly synonymous expression (“the author of *Waverley*”) and vice-versa:

4. Walter Scott is the author of *Waverley*.
5. Walter Scott is Walter Scott.
6. The author of *Waverley* is the author of *Waverley*.

This does not happen, since (4) does not mean the same thing as (5) and (6): the first is a contingently true and informative sentence, while the second (5) and the third (6) are necessarily true and uninformative identity statements. This indicates that the name *Walter Scott* and the description “the author of *Waverley*” do not have identical sense and reference, as they should if they were equivalent: the first designates “Walter Scott,” the second, “the author of *Waverley*,” whoever he is.

It follows that the meaning of a name like *Walter Scott* does not lie in some essential property (or bundle of features) semantically associated with the name<sup>6</sup>;

---

<sup>6</sup> According to Kripke (1982 [1972]) names are like labels attached to individuals within a ceremony of baptism, whereby a connection is established between the name and its bearer. The link thus established becomes a necessary link which is retained and propagates within the community of speakers. It is not a consequence of the features of the individual and is not affected by the individual's life history; thus, *Walter Scott*, to use our example, would denote “Walter Scott” even if the latter had not written *Waverley*. Theoretically speaking, we could imagine a genuine *causal chain* of links from name user to name user that extends from Scott's baptismal ceremony down to us today, our use of the name being grounded on the original act of naming. Names can nevertheless change their reference, as Portner (2005) indicates. He cites an example from Gareth Evans: *Madagascar* originally was applied to part of the African mainland, but Marco Polo mistakenly used it for the island and gradually its meaning became that of an island. Thus the causal chain does not go back to an original act of naming, e.g., by a speaker who named the island, but reflects (mistaken) *speaker meaning*. It is thus grounded on the beliefs that the members of the community have in connection with the name: *Madagascar* refers to “Madagascar” because our

as such (7) can be true if an appropriate scenario is provided, e.g., in worlds in which the writer of *Waverley* is not Walter Scott but someone else.

7. Walter Scott is not the author of *Waverley*.

Now this does not imply that Walter Scott is the same as this other person or that

8. Walter Scott is not Walter Scott.

These indicate that proper names of individuals and descriptions are semantically different (see also Portner 2005). The denotation of the former is direct or unmediated by any description or feature assignment, while that of the latter is mediated by descriptive content. In other words, proper names only denote, and do so rigidly.

### *Common nouns*

In addition to singular terms like proper names, Kripke (ibid.) claims that certain *general terms*, such as common nouns denoting natural kinds (*tiger, cat, water* – substance name), natural phenomena (*heat, hot*) and colors also designate rigidly and nondescriptively, thereby sharing features with proper names. They are “proper names of universals” (D’Angelo and Napoli 2000: 203) or “logically proper names” (Salmon 2005: 133, fn. 23) of the species, substance or color in question and thus are not descriptions. It would follow that, like proper names, common nouns of this kind (e.g., *water* in [9]) occupy the D (determiner) position at the level of LF (see [10]), when they have a generic meaning and a non-descriptive use:

9. Water is H<sub>2</sub>O  
 10. [<sub>DP</sub> [<sub>D</sub> water [<sub>NP</sub> [<sub>N</sub> ]]]] [is H<sub>2</sub>O]]

Furthermore, an identity statement containing two rigid general terms, if true, it is necessarily so (11), as Kripke claims, just like identity statements containing proper names (12):

11. Gold is Au.  
 12. Mark Twain is Samuel Langhorne Clemens.

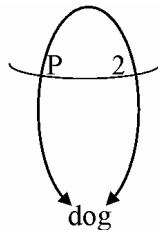
---

beliefs about the name originate from the island and not from African mainland. Things would be similar with *Walter Scott*: this name denotes “Walter Scott” because our beliefs about him originate in the texts he authored, and even if he hadn’t written *Waverley*, we would still believe that he did, since our beliefs are associated with his actions of publishing the novel as his own. While we have reason to believe that Evans is right, Kripke’s causal theory is nevertheless preferable, given that it is possible to imagine a scenario, suggested by Portner (2005), in which authorities decide to switch to Madagascar’s original name because the present name is the result of a historical mistake. This highlights, in our opinion, the importance of the original use of the name and the relevance of Kripke’s causal theory. In both cases, however, names emerge as rigid designators.

These sentences are quite different from identity statements that contain non-rigid descriptive terms, which are not necessarily true, since they can get different values (see [13], from Salmon 2005):

13. Paul's favorite color is the color of the sky. ("blue", "purple", etc.)

Now, the classic problem of common nouns is that, unlike proper names or pronouns, they *refer* and *simultaneously predicate* by assigning the referent the attribute of membership to a class. In other words, they have internal structure. In relational grammar, for instance, a common name like *dog*, which is a general term, is represented by using two arcs (see Rosen 1991), as in (14):



where "P" stands for the internal predicate (the predicate arc) and "2" for the argument (the nominal arc) to which the property is assigned (unaccusative).<sup>7</sup> The representation makes sense in natural language, since it captures the simultaneity of reference and predication.

In formal semantics the noun in question is treated like a function, and its meaning is transcribed by two little clauses:

14.  $[[\text{dog}]] = \lambda x. x \text{ is an entity. } x \text{ is a dog,}$   
 where the double brackets are the interpretation function, which gives the semantic value of linguistic expressions.

The formula tells us that *dog* is a function that takes entities and gives back entities that are dogs, which make up the set/collection of dogs.

But to treat a common name like *dog* as a rigid designator or as a proper name of a universal is not without problems, for the simple reason that in semantics its denotation is specified as a set/class of individuals. If this is the same as the set of actual dogs, things are fine, but, as Nathan Salmon (2005) points out, if its denotation is a characteristic *function* from possible worlds to sets, identical with the *property* expressed by the noun (i.e., being a dog), then problems arise. This can be seen, he indicates, in Scott Soames' (2002) account, who considers that the

<sup>7</sup> The representation indicates that the internal structure of the common noun *dog*, and of nominals in general, contains a predicate arc, P, and a nominal arc, 2. In other words, nouns as predicates are unaccusatives and they initialize their (internal) argument as a 2, i.e., assign it an initial object status (see Rosen 1991). It turns out that *dog* is both a *referential argument* and a *predicate*, i.e., it "can both refer and predicate at the same time" (see also La Fauci, Loporcaro 1997).

rigidity of a general term lies in the *property* that it expresses, which is essential for membership of a class. This rigidity would thus be granted by the internal predication contained in the common noun (“is a dog”), and reference would be identified with the predication, in the sense specified in (14). But this view is wrong, on the grounds that it collapses reference and predication and encourages identifying the denotation of predicates (including that of common nouns) with the properties they express, and thus, since the property or relation expressed by a predicate (or common noun) does not differ from one world to another, every predicate would turn out to be a rigid designator. Now, Salmon (ibid.) proposes that general terms designate some universal or other: a biological taxonomic general term (e.g., *tiger*) designates a biological kind (a species – “tiger” –, an order, etc.), a chemical-element general term (e.g., *gold*) designates an element or substance (e.g., “gold”), a chemical-compound general term designates a compound element or substance (“water”), a color term (e.g., *red*) a color (e.g., “red”), and a natural-phenomenon general term (e.g., *heat*) a natural phenomenon (e.g., “heat”). Salmon thus identifies the semantic content of common nouns that are general terms with the designated kind/substance/phenomenon, etc., rather than with the predication, and proceeds to demonstrate that while on this definition all single-word non-descriptive general terms turn out to be rigid designators, descriptive general terms emerge as non-rigid.<sup>8</sup>

Below are some examples, based on Salmon (2005), which illustrate this view:

15. Paul’s favorite shirt is the color of the sky.

Under normal circumstances, this would be equivalent to

16. Paul’s favorite shirt is blue.

However, given that the color of the sky is purple at dusk, it could also mean

17. Paul’s favorite shirt is purple.

The examples illustrate that *the color of the sky* designates the color of the sky, and so it can have the semantic value *blue* (17), or *purple* (18) with respect to other worlds (e.g., at dusk); it is therefore non-rigid. Unlike this, *blue* is non-descriptive and rigid, designating the color “blue” everywhere; it is not equivalent to the description *the color of the sky*, just as *gold* and *water* are semantically different from *the yellow precious metal that does not rust*, and respectively *the transparent, colorless, tasteless liquid that supports life on Earth*. As such its meaning and that of non-descriptive terms in general cannot be explained away by bundles of descriptions, Salmon claims.

---

<sup>8</sup> It is not clear, however, whether natural kinds are sets or concepts (properties), i.e., whether their members are individuals or abstract (hyper-)individuals. According to D’Angeli and Napoli (2000: 211) natural kinds are concepts, and it is their extensions that are sets. This allows the identification of the latter (sets) with the members of the kind; otherwise, if kinds are sets, it is not very clear what things should belong to them, they claim.

If this were possible, sentences (19), (20), and (21) would express *a priori* truths, while (22) and (23) contingent identities. Now, this is hardly tenable, since, e.g., a liquid that looks exactly like water, in Putnam's Twin Earth thought experiment, but has formula XYZ, is not water, knowing that water has formula H<sub>2</sub>O. This indicates that (22) and (23), which are necessarily true, are not equivalent to identity statements that contain non-rigid descriptive terms ([20], [21], [22]), which are contingently true.

18. Blue is the color of the sky.
19. Gold is the yellow precious metal that does not rust.
20. Water is the transparent, colorless, tasteless, potable, thirst-quenching liquid that fills oceans, rivers and lakes.
21. Water is the substance that contains two parts of hydrogen and one part of oxygen.
22. Gold is the element with atomic number 79 in Mendeleev's periodic table.

### ***Conclusions***

Non-descriptive common nouns of natural kinds, natural phenomena, and colors (e.g., *dog*, *water*, *blue*) designate rigidly like proper names, but unlike the latter, they are general terms that have internal structure. Descriptive common nouns, however, are non-rigid, since they designate different entities/phenomena in different worlds.

## **REFERENCES**

- Bach, Emmon (1989). *Informal Lectures on Formal Semantics*. State University of New York Press.
- Chierchia, Gennaro and Sally McConnell-Ginet (1990). *Meaning and Grammar: An Introduction to Semantics*. Cambridge, Massachusetts: MIT Press.
- D'Angelo, Mario, Ernesto Napoli (2000). "Proper Names, Descriptions and Quantifier Phrases." In Diego Marconi (ed.), *Knowledge and Meaning*. Vercelli: Edizioni Mercurio, 195-234.
- Frege, Gottlob (1960 [1892]). "On Sense and Reference." In G. P. Geach and M. Black (ed.), *Philosophical Writings of Gottlob Frege*. Oxford: Blackwell.
- Kaplan, David (1979 [1978]). "Transworld Heir Lines." In Michael J. Loux (ed.), 88-109.
- Kripke, Saul (1982 [1972]). *Naming and Necessity*. Oxford: Blackwell.
- Kienzle, Bertram (2006). "Identität und das Drei-Ebenen-Modell." Lectures presented at the *Identität. Nation. Nationenbildung* Summer School, Rostock: Rostock University and Babes-Bolyai University, Cluj-Napoca.



- La Fauci, Nunzio, Michele Loporcaro (1997). "Outline of a Theory of Existentials on Evidence from Romance." *Studi Italiani di Linguistica Teorica e Applicata*, XXVI, 5-55.
- Lewis, David (1979 [1973]). "Possible Worlds." In Michael J. Loux (ed.), 182-189.
- Lewis, David (1979 [1968]). "Counterpart Theory and Quantified Modal Logic." In Michael J. Loux (ed.), 110-128.
- Loux, Michael J., (ed.) (1979). *The Possible and the Actual: Readings in the Metaphysics of Modality*. Ithaca and London: Cornell University Press.
- Moeschler, Jaques, Anne Reboul (1999 [1994]). *Dicționar enciclopedic de pragmatică* [translation into Romanian from French]. Cluj: Echinox.
- Portner, H. Paul (2005). *What is Meaning? Fundamentals of Formal Semantics*. Oxford: Blackwell.
- Putnam, Hilary (1975). "The Meaning of 'Meaning'." In *Philosophical Papers*, vol. 2, *Mind, Language, and Reality*. Cambridge: Cambridge University Press, 215-271.
- Rescher, Nicholas (1979 [1973]). "The Ontology of the Possible." In Michael J. Loux (ed.), 166-181.
- Rosen, Carol G. (1991). *Nonlinear Syntax. Course Notes*. Ithaca, New York: Cornell University.
- Saeed, I. John (1997). *Semantics*. Oxford: Blackwell.
- Salmon, Nathan (2005). "Are General Terms Rigid?" *Linguistics and Philosophy*, 28, 117-134.
- Scott, Soames (2002). *Beyond Rigidity*. Oxford: Oxford University Press.

## LANGUAGE AS A REPRESENTATION OF THE ABSURD IN S. BECKETT'S WAITING FOR GODOT

ANNAMARIA STAN<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** Beckett's language acts as a symbol of the absurd in his literary works. *Waiting for Godot* is no exception. The purpose of the article is to analyse the language used in the play as a representation of the void and of the inner self. Beckett's language tries to express the inexpressible in a linguistic game that connects the boundaries between meaning and meaninglessness. It is in the latter that the author finds the perfect tool to achieve the purpose of his work: that is to transmit to the audience the literary theme of the void. The research work deals with the author's philosophical ideas about *nothingness* and his concern with the absurd in one of his most representative works.

**Keywords:** *absurd, Beckett, Godot, language, void.*

The ones who have read Samuel Beckett's work have obviously noticed the peculiarity of the language he uses and the abundance of pointless situations and obsessive dilemmas. Through language, the author creates a feeling of nothingness and denial meant to glue the audience to their seats. With Beckett, language represents an embodiment of the theme of the void and although the author never admitted to his belonging to the absurdist movement, the absurd in his works is an uncontested reality. Thus, for him language acts as an instrument for disintegrating reality. His works represent an encoding of our attitudes and an interpretation of our existence, especially our attitude regarding nothingness because Beckett is, above all, the writer of a crisis: that of lost and hopeless individuals thrown into a useless and meaningless existence. Richard Coe underlines the importance of language in the playwright's works: "... for Beckett words are the chief ingredient of the art of failure; they form that impenetrable barrier of language which forever keeps us from knowing who we are, what we are. (...) The main theme of his work is impotence, of mind just as much as of body."<sup>2</sup>

Being one of the writers who dominated the literature of the 20<sup>th</sup> century, Beckett tackled and mocked at anxieties, failure and despair in his plays and bought a gloomy perspective on the human condition. *Waiting for Godot* was written in 1948-1949, after the Second World War and it describes a state of crisis: social, economic, political, religious problems culminate with communicational

---

<sup>1</sup> Assistant lecturer, Ph. D. student in Comparative Literature, "Babeș – Bolyai" University, Cluj – Napoca. E-mail: annamaria.stan@yahoo.com

<sup>2</sup> Coe, Richard N., *Beckett*, Oliver and Boyd, London, 1964, p. 11.

failure. For Beckett, language represents a coronation of the state of decay to which people seem to be subject to during modern times. The gap between understanding, misunderstanding and not understanding at all what is being said is as fragile as the human condition itself.

*Waiting for Godot* is a culmination of Beckett's artistic talent. It is almost impossible not to notice the variety of small misunderstandings that can lead to serious conflicts between the protagonists, the use of multiple meanings, repetitions (words, phrases, ideas that recur obsessively), the impossibility to express oneself because of lack of words, grammar rules, and ideas. In this way, Beckett exploits language as an embodiment of a total human collapse through a new and surprising method.<sup>3</sup> There is no salvation, neither for the characters nor for us. As Martin Esslin states, *Waiting for Godot* "is a form of philosophising, not in abstract but in concrete terms- in today's philosophical jargon one would say in existential terms."<sup>4</sup>

The first lines of the literary work set the level at which the audience will look at the events described in the play. The setting is reduced to only one element: a tree which is placed near a road. It has no leaves and there are no other objects around. The bareness of the landscape will obviously add to the play's discouraging atmosphere, especially that first word of the play is "nothing:" "Nothing to be done," says Estragon trying hard to take off one of his boots and struggling to free himself from the grip. The struggle will continue for a while with desperate and insistent movements. But what lies behind this struggle is another one: a struggle with words. Beckett's work is defined by the language the author uses. Words cannot express the inexpressible and thus the characters are trapped in the limitations set by their language just as they are trapped in the limitations of their body. Due to the fact that there is an inability to express the inner self and the realities surrounding the characters, Beckett's words function as an element of despair as they are unable to touch the essence of meaning. Consequently, language has paradoxical traits: it is both a way of constructing a world and de - constructing it: the very inability to express oneself is the theme of the play.

Estragon's observation that there is nothing to be done transforms itself quickly in a statement with deeper meanings setting a gloomy perspective on life. Arthur Kennedy states that "the central importance of language in all modernist writing becomes, in Beckett, a dangerous immersion in language as a creative/ destructive element, language as the stuff that makes up, or else annihilates, the world and the self."<sup>5</sup> "Nothing" is the only element that exists only through its name. Estragon points out that "nothing" cannot be shown, cannot be proved as existent. "Nothing" exists through its own inexistence. "Vladimir: Sometimes I feel

---

<sup>3</sup> Homan Sidney comments that "the play assaults the basic unities of the conventional theatre: time, place, and plot. In doing so Godot comments metadramatically on itself and our experience with its 'world.'" Homan, Sidney, *Beckett's Theatres – Interpretations for Performance*, Associated University Presses, 1984, p. 31.

<sup>4</sup> Esslin, Martin, *An anatomy of drama*, Abacus, London, 1976, p. 22.

<sup>5</sup> Kennedy, Andrew K., *Samuel Beckett*, Cambridge University Press, Cambridge, 1989, p. 2.

it coming all the same. (He takes off his hat, peers inside it, shakes it, puts it on again.) How shall I say? Relieved and at the same time... (he searches for the word)... appalled. (With emphasis.) AP-PALLED. (He takes off his hat again, peers inside it.) Funny. (He knocks on the crown as though to dislodge a foreign body, peers into it again, puts it on again.) Nothing to be done. (Estragon, with a supreme effort succeeds in pulling off his boot. He peers inside it, feels about inside it, turns it upside down, shakes it, looks on the ground to see if anything has fallen out, finds nothing, feels inside it again, staring sightlessly before him.) Well? Estragon: Nothing.

Vladimir: Show me.

Estragon: There is nothing to show."<sup>6</sup>

The absurdity of the characters' situation can be seen in their need for each other both from an intellectual and a physical point of view. On the other hand, they withdraw each in his solitude and silence. They look for each other, they embrace, and they talk a lot and try to pass time in a pleasant way. In the same time, they are disappointed by the other's closeness and they recoil alternating between moments of tenderness and violence, hope and despair.

"Estragon: (gently) You wanted to speak to me? (Silence. Estragon takes a step forward.) You had something to say to me? (Silence. Another step forward.) Didi...

Vladimir: (without turning) I've nothing to say to you.

Estragon: (step forward) You're angry? (Silence. Step forward.) Forgive me. (Silence. Step forward. Estragon lays his hand on Vladimir's shoulder.) Come, Didi. (Silence.) Give me your hand. (Vladimir half turns.) Embrace me! (Vladimir stiffens.) Don't be stubborn! (Vladimir softens. They embrace. Estragon recoils.) You stink of garlic!"<sup>7</sup>

One of the main problems is not that time should be passed in a pleasant way; the main obstacle is that for the two tramps time does not exist. It is another "nothing" that cannot be measured or felt as it is totally connected to repetitive actions and small chat. Each day seems to be the same: there is nothing significantly new in the daily routine. While they are waiting for another character of whose existence nothing is known and who apparently should visit them they indulge in silly games, verbal and physical abuses, philosophical discussions. The trap of time cannot be overcome: is it Saturday or perhaps Sunday? Could it be Monday? Time does not move and it does not change. It is something static just as their condition which cannot be expressed in words: feelings, ideas, hopes and fears remain hidden although we know they are there. To express the inexpressible: that is the greatest challenge of the modern man. "... avec Samuel Beckett, la parole se détruit au fur et à mesure qu'elle s'accomplit. La mort, dans un suprême hoquet, parle."<sup>8</sup>

<sup>6</sup> Beckett, Samuel, *Waiting for Godot*, Grove Press Book, New York, 1954, p. 8.

<sup>7</sup> Beckett, Samuel, *Op. cit.*, p. 11.

<sup>8</sup> De Boisdeffre, Pierre, *Les écrivains de la nuit ou la Littérature change de signe*, Plon, Paris, 1973, p. 282.

Waiting for Godot (of whose identity and role in the characters' lives nothing is known) becomes the chief purpose of Vladimir and Estragon's existence annihilating their personalities, transforming them into useless and coward human beings trapped in a monotonous flow of time: the very epitome of death in life. "Aussi parlent-ils de leur vie, tantôt comme d'une chose finie, tantôt comme d'une plaisanterie qui dure encore, sans savoir sur quel temps conjuguer l'existence, cette vie et cette mort á la fois présentes et absentes. A vrai dire, le temps ne compte pas pour eux. A quoi bon s'empoisonner avec ces histoires de temps ? C'est insensé ! proteste Pozzo."<sup>9</sup>

Pozzo's lyricism from Act I is replaced in Act II by anger, apathy, and desire to escape his condition of being brought to the lowest level of his existence: he has lost his sight. He is now traveling blind accompanied by a numb creature whose illogical and chaotic speech from the first act seems to be more logical and richer in meanings and in understanding realities than the other three characters' speeches throughout the play (as Lucky mentions God, life and human condition in a symbolical way.) Pozzo's situation is best described by his impossibility to grasp the meaning of time: time has ceased to exist. And moreover, the character is perfectly aware of his relationship with time and admits that no one can rely on him in matters related to it. For Pozzo it is not a physical reality anymore: its existence cannot be felt, proved or quantified. "Seconds," "minutes," "hours" are words that have disappeared from Pozzo's vocabulary.

"Vladimir: We met yesterday. Do you not remember?

Pozzo: I don't remember having met anyone yesterday. But tomorrow I won't remember having met anyone today. So don't count on me to enlighten you."<sup>10</sup>

Moments of assiduous conversations, debating and quarrels are interrupted by moments of silence: "Estragon: Don't touch me! Don't question me! Don't speak to me! Stay with me!"<sup>11</sup> Beckett's character does not need anyone to converse with but needs someone to stay with as a means of fighting fear. Words are useless; anyhow, they cannot express the solitude and the absurdity of the world we live in. As De Boisdeffre states "... le langage affronte deux obstacles, il doit cheminer entre deux écueils: la rhétorique et le silence. Entre le verbe menteur et le silence qui gomme, la voie est étroite. ...L'absurde sert ainsi de prétexte et d'alibi á des bavardages emphatiques."<sup>12</sup>

On the other hand, to Vladimir's philosophising there is no answer. Estragon is absent, preoccupied with his own thoughts and does not seem to be interested too much in the Biblical story of the two thieves. As a consequence, the conversation has to be encouraged by Vladimir who needs an interlocutor to develop his ideas:

"Vladimir: Come on, Gogo, return the ball, can't you, once in a while?

---

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 290.

<sup>10</sup> Beckett, Samuel, *Op. cit.*, p. 56 - 57.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 37 - 38.

<sup>12</sup> De Boisdeffre, Pierre, *Op. cit.*, p. 278.

Estragon: (with exaggerated enthusiasm) I find this really most extraordinarily interesting."<sup>13</sup> Estragon's exaggerated enthusiasm is a sign of the reverse (the conversation is not only "interesting" but "really most extraordinarily interesting.") Thus, the dialogue ends without bringing any conclusion.

To the meaning of the words used by the characters we can add the significance of their actions. Esslin comments that a theatrical performance requires from the audience a deeper analysis both of words and of actions. So, "... we are forced to put ourselves into the shoes of the character who rejects, or the one who is rejected, we have to develop a high degree of empathy – or identification – we experience the action of the stage with the characters. And the action is behind the words, unspoken. What is not said is as important in drama – both as action and as characterisation – as what is said. It is not the words that matter but the situation in which the words are uttered."<sup>14</sup> Such an example is the scene at the end of each act: the impulse to leave the scene, although expressed in words, is not fulfilled. The two characters remain on the stage to resume their daily activity, that of waiting for Godot. We can imagine them the next day in the same place and in the same situation. The cycle will resume itself.

Dialogue, as a notion and as action does not exist in a Beckett - play because it is doomed to fail each time. *Waiting for Godot* contains a long chain of new propositions about what should be done (Estragon and Vladimir's discussion about committing suicide, their word - game about time and the leaves of the tree), unanswerable questions, and illogical answers.) Language is not enough. Time and memory play their role in understanding the message: without remembering what was said before the characters get lost in a communicational labyrinth. It also has to be accompanied by gestures to make the meaning of a question or an answer reach the receptor. Words, gestures, mimics transmit the message better, one would say. But as we could notice, it is not the case in Beckett's play.

Ultimately, in *Waiting for Godot* it is the message of death that prevails. Beckett is the voice of the postnuclear era because, as De Boisdeffre states "Il imagine l'agonie de l'espèce, il écoute râler les derniers survivants de notre planète, fasciné par l'étrange parlerie de la mort."<sup>15</sup> A natural part of our being, language becomes a burden to the play's Chaplin – like characters. Nature functions differently in a postwar age and this leads to a loss of language functions both in the speaker and the listener. Normally, language functions as an embodiment of reality but because reality is no longer a natural and logical chain of events words lose their function of transmitting a logical message to the receptor.

"Pozzo: What was it exactly what you wanted to know?

Vladimir: Why he –

---

<sup>13</sup> Beckett, Samuel, *Op. cit.*, p. 9.

<sup>14</sup> Esslin, Martin, *Op. cit.*, p. 41.

<sup>15</sup> De Boisdeffre, Pierre, *Op. cit.*, p. 296.

Pozzo: (angrily) Don't interrupt me! (Pause. Calmer.) If we all speak at once we'll never get anywhere. (Pause.) What was I saying? (Pause. Louder.) What was I saying? (Pause. Louder.) What was I saying? Vladimir mimics one carrying a heavy burden.) Pozzo looks at him, puzzled.

Estragon: (forcibly) Bags. (He points at Lucky.) Why? Always hold. (He sags, panting.) Never put down. (He opens his hands, straightens up with relief.) Why?

Pozzo: Ah! Why couldn't you say so before? Why he doesn't make himself comfortable?"<sup>16</sup>

In a nutshell, *Waiting for Godot* is an untraditional play which has revolutionized the playwrights' way of tackling language. And this is due mainly to the fact that the play's "meanings are allusive, multilayered, often ambiguous, as in any poetic writing, and, like poetry, it makes a direct proposal to appeal to members of its audience."<sup>17</sup> It is not enough to seat on a chair and watch the actors play their part in the play. The audience has to participate and analyse the characters and the events as they reveal themselves throughout the play. The message is not clear anymore; it is intricate and challenging. The author invites the reader to discover what lies behind words. The play contains many scenes in which we have the feeling that we and the characters speak two different languages which have nothing in common. With Beckett, theatre becomes poetry and the act of playing the ultimate experience.

## BIBLIOGRAPHY

Beckett, Samuel, *Waiting for Godot*, Grove Press Book, New York, 1954.

Bradby, David, *Beckett – Waiting for Godot*, Cambridge University Press, Cambridge, 2003.

Coe, Richard N., *Beckett*, Oliver and Boyd, London, 1964.

De Boisdeffre, Pierre, *Les écrivains de la nuit ou la Littérature change de signe*, Plon, Paris, 1973.

Esslin, Martin, *An anatomy of drama*, Abacus, London, 1976.

Esslin, Martin, *The theatre of the absurd*, Doubleday & Company, New York, 1969.

Homan, Sidney, *Beckett's Theatres – Interpretations for performance*, Associated University Presses, 1984.

Iser, Wolfgang, *The implied reader: patterns of communication in prose fiction from Bunyan to Beckett*, The Johns Hopkins University Press, London, 1987.

Kennedy, Andrew K., *Samuel Beckett*, Cambridge University Press, Cambridge, 1989.

---

<sup>16</sup> Beckett, Samuel, *Op. cit.*, p. 20-21.

<sup>17</sup> Bradby, David, *Beckett – Waiting for Godot*, Cambridge University Press, Cambridge, p. 24.

## HOW TO ABUSE SOMEBODY: A PRAGMATIC APPROACH TO KNOWING HOW TO BE IMPOLITE

CORINA PĂCURAR<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** If we consider the cultural, historical, and social variety of insults, their relative dependence upon particular contexts, the fact that some of them involve the law (as in slander and libel) while others do not, the fact that some of them are indirect (as in hints and insinuations), and the fact that many of them involve a general cultural knowledge that is to be clearly distinguished from linguistic knowledge, all this mitigates against any uniform understanding of abusive language. In what follows we will try to identify several semantic and pragmatic classes.

*Keywords:* politeness principle, aggravation, off/on record, face-saving devices

Clever and powerful invective has been a continuous feature of English literature, and has added spice – as well as pain – to political, cultural, academic, and ordinary life. Today there is such delight in clever imprecation that anthologies and dictionaries of insults are compiled and published by the popular press. Despite its obvious popularity and important role in human affairs, academics tended to ignore invective. Even those few academics who have taken abusive language seriously tend to argue that the number of mitigating possibilities seems to be elaborated far beyond those for aggravating.

It could be argued that if we consider the cultural, historical, and social variety of insults, their relative dependence upon particular contexts, the fact that some of them involve the law (as in slander and libel) while others do not, the fact that some of them are indirect (as in hints and insinuations), and the fact that many of them involve a general cultural knowledge that is to be clearly distinguished from linguistic knowledge, all this mitigates against any uniform understanding of abusive language. In fact, human beings seem always to have been able to produce and understand insults, and they rapidly acquire the insults of another culture or social class and it is by no means difficult to convey to them an understanding of the insults of another age.

Insulting and hence aggravating language is seen as a rational activity. The attempt to see human activity as rational – usually known as the “principle of charity” – has been interestingly applied to the study of polite language. It is argued that polite language results from a rational attempt to meet certain universal interaction wants. Each variety of polite language – and there are very many – is shown to be a rational strategy for satisfying a particular interactional want. Since the interaction wants are regarded as universal, and all human beings are regarded as rational, all human languages should manifest approximately the same

---

<sup>1</sup> Babeș-Bolyai University, Cluj Napoca, E-mail: pacurar@yahoo.com



strategies. The theory assumption, the social factors, the interaction wants were presented in detail by Brown and Levinson.

Aggravation can be included in Brown and Levinson's model as follows:

- I. Occasionally a speaker does not wish social interaction to proceed smoothly for his hearer. This speaker will assess the risk he can take in aggravating his hearer, and select an aggravation strategy that will produce a Face Threatening Act (FTA) of the required weight.
- II The aggravation strategies that can be selected are, in order of degree of threat, as follows:

I. Off record: ambiguous insults, insinuations, hints, and irony. This strategy is of much the same kind as the politeness strategy, and is designed to enable the insulter to meet an aggrieved challenge from the injured person with an assertion of innocence. Brown and Levinson say that when a communicative act is done off record it is done in such a way that it is not possible to attribute only one clear communicative intention. Thus if a speaker wants to do an FTA but wants to avoid the responsibility for doing it, he can do it off record and leave it up to the addressee to decide how to interpret it. The addressee must be genuinely uncertain as to how to interpret the utterance. Baring this in mind, it is clear that off record insults are not the only deniable insults. Rather they involve genuine ambiguity and are used when the risk of being explicit is too great. Thus hunts and presuppositions involve violations of the relevance maxim, producing such forms as I don't go around boasting about my achievements.

Quantity violations may involve understatements, overstatements or tautologies.

An example of an understatement is the following exchange:

A: How do you like Josephine's hair-cut:

B: It's all right. (this implicates : I don't particularly like it).

Metaphors – an example of quality violation – may also achieve real ambiguity:

Harry is a real fish (this implicates that he drinks, swims, is slimy, or is cold-blooded like a fish).

True irony is definitely off record and is to be distinguished from sarcasm, which is generally nearly, if not completely, on record. True irony involves only very slight cues that the utterance is being used ironically. Cues that do exist include a complete lack of connection between the utterance and the argument offered in support of the utterance. Holdcraft offers the following example: *Robinson saying at an examiner's meeting: "Since he copied his thesis word for word without making a single mistake, he should undoubtedly get the degree. Such accuracy is quite exceptional."*

Clearly, Robinson means that the student should not get the degree.

Finally, off record strategies may involve overgeneralizations, vagueness and ellipsis, e.g. *People who live in glass houses shouldn't throw stones. (overgeneralization); I'm going – you know- where (vagueness); Well, if one leaves one's tee on the wobbly table... (ellipsis).*

II. Bald on record: directly produced FTA's and impositions (Shut the door; Do your work; Don't talk, etc.) of the same kind as in the politeness strategy.

1. Positive aggravation: an aggravation strategy that is designed to show the addressee that he is not approved of, is not esteemed, does not belong, and will not receive cooperation. Essentially it attacks his need for freedom of action, for status, and for power. Positive aggravation is employed against people who are socially and emotionally close; it is employed in the face of injustice, and frustrating circumstances and decisions. It often provides emotional release; it tends to be employed between relative equals, or between unequal who are relatively close together in the social hierarchy. Positive aggravation is often a last resort – the only resort – open to people who are powerless in some given circumstances. It is always available; it may be published, but it cannot be refuted or discredited. There is thus little that a hearer can do in the face of positive aggravation: respect can be won, but never forced. Of course positive aggravation may be, and usually is, reciprocated. Because it often involves a release of emotion, positive aggravation may betray the speaker into unseemly behavior and helplessness on the part of the speaker, in certain circumstances; it tends to be loud voiced and angry, though of course it need not always be so. It also tends to involve wild or far out threats (if any), fantastic and not very credible insults and challenges, and elaborate formulations or insults. Positive aggravation is often open and direct: it does not require an audience, apart from the victim. The payoff of positive aggravation is often not very great. The addressee is informed of the speaker's disapproval and/or refusal to cooperate. The FTA's that are employed in positive aggravation are:

**a)** to express dislikes and negative emotions for the hearer and for the hearer's things. Direct expression of negative emotions is very threatening: *I hate/loathe/don't like you.*

Dislike for the hearer may be conveyed by attacking the hearer's personal characteristics generally produce severe insults, sometimes bordering upon negative aggravation: *He's a little man, that's his trouble. Never trust a man with short legs – brains to near their bottom.*

Attacks upon clothes, hairstyles, and possessions are generally less severe than attacks upon permanent bodily features: in contrast, attacks upon personal manners and mannerism can be very severe, bordering upon negative aggravation, too: *He's manners are 99 in 100 singularly repulsive.*

**b)** Another FTA is to use non-valid imperatives and requests, i.e. imperatives and requests, the fulfillment of which would leave the addressee in extremely circumstances: *Drop dead! Get lost!*

It is clear that these insulting cannot be thought of as valid requests, and severe mainly to express the speaker's dislike. It is very interesting that non-valid imperatives may be changed into less severe insults by adding a number of politeness forms, or by making the imperatives into indirect requests: *You can drop dead! Get lost, please! You can go jump in the lake! Oh, do please go hang yourself!*

c) to offend the addressee's sensibilities and beliefs is another FTA. Swearing is probably the most common means of wounding someone's sensibilities. Since it indicates a lack of concern for other's sensibilities it is easy to see why it is so favored by men who wish to appear rough and independent. It is mainly *Goddamns* and *bloodys\_nowadays*. But today abuse intended to hurt sensibilities tends to be mainly excremental and sexual (*Shit, He'll shit in his pants, Fuck, Fuck you, Bugger you*).

A favorite target for hurting invective is the addressee's intelligence, though, once again, generally very exaggerated or as figures of speech, e.g. *Useless imbecile; Idiot; Fathead; Bonkers*.

Attacks upon hygiene are also common: *Smelly fool; Repulsive evil smelling fool*. Sometimes the very humanity if the antagonist is called into question, a strategy that may have been negatively aggravating when beliefs in demons, demonic possession and witch craft were wide-spread. This strategy depends upon a civilization vs. nature contrast and exploits the unpleasant comparisons: *You animal; Inhuman devil; Hairy Ape; Ass; Pig-headed; Witch*.

d) to wish the addressee ill is a strategy closely related to the use of invalid requests and imperatives. Of course, no restraints need be placed upon wishing so that the positive aggravation characteristic of exaggeration frequently manifests itself here: *May the Universe light against him and Earth open to swallow him up*.

e) Many sarcastic remarks would be included under the strategy off record. But in many cases the paralinguistic signals are so marked, that an insulting intent is undeniable. When this is the case, sarcasm probably falls under positive aggravation.

Sarcasm can take many forms. On record varieties of sarcasm are often marked by certain words like: *real, regular, just, exactly*, e.g. *John's a real genius* (after John has done 20 stupid things in row); *Beautiful weather, isn't it?* (said to a postman drenched in a rainstorm).

Sarcasm usually works by inversion of meaning. But the meaning of the entire utterance is not inverted; usually, only the meaning of the stressed words: *It was kind of you to leave me such a large share* (conveys the information that it was not kind of you to leave me such a small share).

Social closeness between persons is a basis for mutual approval and the use of positive politeness. Generally social closeness depends upon membership of a common group and common opinions, knowledge and sympathy. To deny common group membership, opinions, knowledge and sympathy, then, is to attack the foundation of social closeness, and thereby sabotage friendship and liking. There are three ways in which in-group membership may be denied; the use of negative politeness (**f.**), disclaim of common group membership (**g.**), and direct denial (**h.**). The function of negative politeness is to enable the speaker to keep his distance, not to impose. When used between friends, lovers, and closely related people, it signals lack of friendliness or friendship: thus it signals out-group membership. Group membership may be signaled by in-group terms, slang and dialect. A refusal to use in-group terms and a rigid

adherence to former language is therefore one means of denying common ground. Common opinions may be disposed of by finding areas of disagreement contradicting the speaker, adopting extreme opinions. The speaker may stress lack of common ground or opinions by using specialized group language which the addressee does not understand. Yet another means is to initiate conversations and use presuppositions which the addressee has no basis for participating in or understanding, as in: *You probably won't agree but...In spite of your views, I think...*

Another strategy is to show that the speaker does not take the addressee's want into account. One way to convey affection and concern is to notice and attend to your hearer. Failure to attend to your addressee's remarks and interruptions of his speech show a lack of concern (**i.**). It also clearly shows a lack of willingness to cooperate. A similar strategy is to show disinterest in the addressee's projects (**j.**). Actually this strategy is just an enlargement of the previous one. Other manifestations of this strategy make use of unexpected mildness, thereby underlining the unremarkableness of the addressee and his achievements: *One of those characteristic British faces that, once seen are never remembered; He is old enough to know worse. (Oscar Wilde)*

One of the characteristics of an equal or friendly relationship is that it is reflexive, and symmetrical. The denial of reflexivity, then, is also the denial of intimacy and friendship, and may make cooperation and friendship impossible. This strategy can be considered either as a separate strategy, or as falling under the one above. Two obvious manifestations of the strategy are the use of negative politeness (considered in (**f.**) above) and the withholding of reasons (**k.**). A failure to offer or ask for reasons immediately places interaction between the speaker and the hearer on a non reciprocal distant basis. This strategy will make it extremely difficult for the hearer to join the speaker in any activity. In a sense all positive aggravation attempts to deny the hearer's wants – if only his want to be esteemed. This strategy, however, refers to explicit requests made by the hearer. Obviously the strategy has one major manifestation: refusals (**l.**). One mark of esteem for a person is to cooperate with that person, and be helpful. If circumstances absolutely prohibit a person helping his friend, it is obligatory to explain the circumstances i.e. to offer an excuse. A refusal without any excuse, or without an adequate excuse, and particularly, a refusal to cooperate, is seen as conveying dislike:

A: *May I borrow your lawn mower, pleas?*

B: *No!*

A: *Why...?*

B: *I just don't want to.*

2. Negative aggravation: an aggravation strategy that is designed to impose on the addressee, to interfere with freedom of action, and to attack his social position, and the basis of his social action. It is less emotional and usually more controlled than positive aggravation. It tends to be produced in front of an audience, and is sometimes produced behind the victim's back. In contrast to positive aggravation, negative aggravation is refutable and may be discredited. Attempts to impose may be resisted;

attempts to discredit may be discredited; attempts to attack – counter-attacked. If the speaker fails, he may be left humiliated. However, it involves credible challenges and insults and realistic threats.

Negative aggravation has greater risks and payoffs. Successful negative aggravation may intimidate. Compared with it, positive aggravation strategies are all rather passive. Positive aggravation seeks to assure the listener that he is not liked; negative aggravation seeks to interfere with the listener's freedom of action. Generally then, negative aggravation is more serious than positive aggravation. However, one form of aggravation may readily spill over into the other. Consequently many insults, particularly many negatively aggravated insults, consist of combinations of the two forms of aggravation. An instance of negative aggravation that features both positive and negative aspects is found in: *Where did they teach you to cart things like that? In a potato field?* (said at the railway station.)

Clearly, the speaker of this utterance disapproves of the porter. Yet equally clearly, the speaker wants the porter to carry his luggage in a more acceptable way i.e. he wants the porter to alter his mode of carrying things, thus imposing on the porter's freedom of action. It seems clear that this sort of insult differs from *Drop dead* or *I loathe you*.

Negative aggravation attends to impinge upon the addressee. Thus its central aims are to establish a climate in which this can be readily done (i.e. the communication of the ability and want to coerce the addressee and the actual doing of it.)

Undoubtedly "power" and "social status" are two very closely related social factors vitally involved in successful coercion. If coercion is to be successful it may be necessary to increase the speaker's relative power and to decrease the addressee's. In order to increase the speaker's power he can use speech characteristic of more powerful persons (a). This may not always be a successful means of increasing the speaker's power for it may frequently lead to resentment. The speaker can explicitly refer to his power or status. (b). This can be done in many ways: *As your/boss/parent/teacher, I must tell you...; When I took over as manager, I didn't expect...; I'm in charge here!*

All together this is a rather crude strategy for establishing power or status. The speaker can also impose on (c) the addressee by questioning. A question is a speech act that demands a response from the addressee. Generally, when a question is intended as an insult, the reply to the question has insulting implications. Thus the power of a question to demand an answer is exploited in an attempt to force the addressee to admit certain insulting presuppositions: *Have you ever actually sold a suit before?* (at the tailor's); *Do you water all your spirits?* (at the bar);

The speaker may insist on the addressee being humble (d), a strategy frequently employed against children: *Speak properly to Miss Jones, Ann! Say "please" Johnnie; Ask nicely first.*

In order to minimize the addressee's power, strategies may be used that tease and bait (e). Successful teasing or baiting among adults therefore results in loss of self control and thereby may lead to a challenge directed at a person's adult status.

Teasing may achieve its effectiveness by the use certain tones of voice and in general a sustained positive aggravation attack on areas to which the hearer is sensitive (e.g.)

*Bob: You're skinny*

*Tom: You're slimmy*

*Bob: You're scawny*

*Tom: You're...I don't know*

*Bob: You're weakling*

*Tom: You're the slimmiest kid in the whole world*

*Bob: You're the weaklingest*

*Tom: You're baloney (etc.)*

So far we have been examining when the speaker possesses power. However, when the addressee happens to be a relatively more powerful, new strategy must be sought to reduce his power (f). These strategies are rather risky, especially if the addressee is fairly sensitive or uncertain about his relative power or status. Strange means or reducing an addressee's power is to publicly indebt him to you. (g). Another interesting means of attacking another person's relative power status is deflation (h). Deflation depends crucially on humor and often on irony and sarcasm.

We will discuss three methods of coercion and impingement a challenges, increasing the imposition, and the use of force. A successful challenge may sometimes result in punishment, loss of status, and most commonly, loss of esteem in a status. Apart from the motif of avoiding responsibility, indirect and inexplicit challenges (i) may be issued in order to force the victim to explain its meaning. Thus insinuations like

*A: I don't think Tom is keen on having the police visit him.*

*B: Why not?*

*A: Ask him!*

will put Tom in the position of having to deny the insinuation or of having to do the explaining himself. There are very many examples of indirect challenges. Some involve challenging presuppositions: *Congratulations! Your hotel has the biggest fleas in Europe.* (Presupposes that the hotel is unhygienic).

Other may involve suggestions for improvements: *Why don't you try employing a chef instead of a washer-up to do the cooking?*

Explicit challenges (j) of an individual's specific claims are often in the language of children: *Wah! You can't ride a bike!*

Serious moral challenges and criminal charges (k) are not hard to find: *Liar! Murderer!*

Attacks upon sexual morality may occasionally also be serious: *Sot!, Bugger!, Clapridden!, Pimp!, Whore!, Bastard!*

Another means of challenging is to disagree with or contradict a person (l);

*A: What do you think of modern art?*

*B: Oh, I do like it, it's so beautiful!*

*A: On the contrary. It's meant to be ugly.*

No discussion of aggravation would be complete without some mention of threats and violence (m). Violence is the ultimate aggravation in one sense; and yet violence may be curiously less threatening than other negative aggravation strategies in another. The degree of threat posed by a threat depends upon the ability to defend himself and with stand the threaten action. Therefore in general women are likely to find violence more threatening than men.

**III.** Aggravation strategies are also sensitive to social factors. A very powerful person will probably be attacked only by off record means. Friends and intimates would probably be attacked by means of positive aggravation, whereas socially distant persons would be attacked by means of negative aggravation.

The various strategies that can be employed may be conventionalized (i.e. become a fixed or relatively fixed expression, and therefore widely available, part of the language) to different degrees. In most languages, certain paralinguistic signals gave entered the structure of the language. These include the intonations used for expressing sarcasm. As we see, insults may become highly conventionalized and this can lead sometimes to monotony (as the use of bloody) or to the loss of meaning. Examples of loss meaning include:

blimey (God blind me);  
gee (probably from Jesus);  
cad (an inferior assistant);  
villan (low born, or villager).

As insults became conventionalized, as social circumstances that gave them live change, so there is a continued pressure to create new insults, and more appropriate ones.

## REFERENCES

- Brown, Penelope, and Stephen C. Levinson.1987. *Politeness. Some universals in language use*. New York: Cambridge University Press
- Beebe, L.M. 1995. *Polite fictions: Instrumental rudeness as pragmatic competence*. Washington DC: Georgetown University Press
- Clark, Herbert H.1996. *Using language*. New York: Cambridge University Press
- Holtgraves, Tom M.2002. *Language as social action*. Mahwah: Erlbaum Associates
- Holdcraft, David.1978. *Words and deeds*. Oxford: Oxford University Press

## YUKIO MISHIMA: *THYMOS* OR THE DESIRE FOR RECOGNITION IN THE BUSHIDŌ CODE

RODICA FRENȚIU<sup>1</sup>

**ABSTRACT.** *Yukio Mishima: thymos or the desire for recognition in the bushidō code.* This study attempts to explore the possible motivations, both obvious and problematic, behind the ritual suicide (*seppuku*) committed by the Japanese writer in the name of the Emperor at the Eastern Headquarters of Japan's Self-Defense Forces in 1970. History does not seem to be a coherent or intelligible process, as man's struggle for nourishment is most often replaced by *thymos*, the desire for others to recognize his value or the value system of the ideals or noble purposes he is ready to sacrifice for, ignoring the basic instinct of self-conservation. Yukio Mishima was extremely pessimistic about pragmatic and materialistic contemporary Japan. History brought along increasing consumerism, thus disturbing the harmony of traditional Japanese spirituality. The technological ability to improve human existence seemed to alter inevitably the moral evolution of contemporary Japanese. Against this background of ruling "costs" and "benefits", the Japanese writer seems to believe that it is only the thymotic man, the "man of anger", who can fight for the recognition and salvation of the Japanese soul (*yamato damashii*). Believed for centuries to be the true art of dying, Yukio Mishima's *seppuku* turned from a "beautiful" gesture into one of protest and accusation: the Japanese society had begun the transition from a closed society to an open one, governed by anxiety, in which individuals faced personal decisions.

**Keywords:** *thymos* (desire for recognition), *seppuku* (ritual suicide), aesthetics, ideology, *bushidō* (the samurai code)

*Dress my body in a Shield Society uniform, give me white gloves and a soldier's sword in my hand, and then do me the favor of taking a photograph. My family may object, but I want evidence that I died not as a literary man but as a warrior.*

Yukio Mishima, Letter to Kanemaro Izawa, 24.11.1970

### I. Yukio Mishima – *the last samurai*

On 25 November 1970, the Japanese television broadcast live from the Eastern Headquarters of the Self-Defense Forces the death by *seppuku* of the writer

---

<sup>1</sup> Rodica Frentiu is senior lecturer at Babes-Bolyai University (Cluj-Napoca, Romania), Faculty of Letters, Department of Asian Studies/ Japanese Language Program. Main fields of research: Japanese Poetics, Cultural Semiotics, Japanese Calligraphy. E-mail: [rfrentiu@hotmail.com](mailto:rfrentiu@hotmail.com)



Yukio Mishima. The entire world bore witness to a terrible and imprevisible drama. Through his ritual suicide, Yukio Mishima's destiny became History. The personal biography of the author of the famous novel *The Temple of the Golden Pavilion* became for a moment one with the history of contemporary Japan, to which he had just brought the supreme sacrifice.

“We see Japan reveling in prosperity and wallowing in spiritual emptiness... We shall give it back its image and die in doing so. Is it possible that you value life, given a world where the spirit is dead?... The army protects the very treaty [between Japan and the USA] which denies its right to exist... On October 21, 1969, the army should have taken power and demanded the revision of the constitution... Our fundamental Japanese values are threatened. The Emperor no longer has his rightful place in Japan...” (Yourcenar 2001: 146)

These were the words of the Japanese writer to the 800 troops gathered before him that morning, as he tried to explain his having taken the General Commander-in-Chief hostage – a testamentary public speech for the soldiers and the mass-media he had called to witness this event he had meticulously prepared for the past year. He probably believed that these last words, which indirectly spoke of humility, hatred and solitude, could become topics of debate for his contemporaries.

However, through an irony of fate and without necessarily realizing it, the Japanese writer changed the notion of ritual suicide by *seppuku*: the samurai no longer died within his shell of silk and steel, but openly exposed himself to a public death. It had been seen for centuries as the true art of dying, but Yukio Mishima's *seppuku* or ritual death could no longer be appreciated as a mere beautiful gesture. It proved to be the path to death that an intellectual had searched for his entire life and inevitably adapted to the time he lived in. The traditional *seppuku* had become protest and accusation. The disembowelment, immediately followed by decapitation with a sword when the presence of an assistant permitted it, eventually turned into an admission of the fact that the Japanese society had transformed from a closed society into an open one (Popper 2005: 232-236) governed by anxiety, in which individuals had to face personal decisions.

## II. The confrontation with history:

- a. **The Emperor – *the last refuge***
- b. **The return to *bushidō*, the samurai code**

In Yukio Mishima's case, the motivations behind this exaltation are both obvious and problematic. The Japanese ideological continuum after World War II is closely linked, among others, with the Imperial House, under whose name the entire history of modern Japan inevitably stands.

Yukio Mishima assembled a small private army, “Tate no kai” (the “Shield Society”) and attempted a “Shōwa Restoration” in 1970. The coup failed and the organizer demonstratively committed suicide in the name of the Emperor.

In Japanese history, the Imperial House equally represents an important ideological-historical reference and a world of tradition and beauty. After the defeat in World War II, the Emperor seemed to have become the last Other, an object of desire dependent of the one who desires it, and the prototype of something different from the reality of a modern country. He had therefore the fundamental role of being the last personal and supra-personal refuge of post-war Japanese (Napier 1989: 72).

The main characters in Yukio Mishima's novel *Yūkoku* (*Patriotism*, 1961) are the handsome and virtuous lieutenant Takeyama (the anagram of a real name: Yamato Takeru) and his young wife Reiko. The revolt of right-wing officers on 26 February 1936 fails and the rebels are executed immediately. Takeyama, initially a participant in the revolt, has been excluded by his comrades at the last minute due to his newlywed status. He does not, however, wish to survive his brothers in arms and thus commits suicide in his apartment along with his beautiful and equally virtuous wife, turning *seppuku* into *shinjū*, a double suicide, a famous theme in *kabuki* theater. The lieutenant dies out of loyalty to his comrades, whom he believes he will meet again in death, his wife dies out of loyalty to her husband, and both out of loyalty to the Emperor for whom they pray before death at the house altar. Death and love are one, twin faces of immortality. Romantic heroes, the two eventually die in the name of the same idea, although their motivations seem somehow different.

The year this novel was published is certainly not a coincidence. The Security Treaty between Japan and the United States of America had been renewed the previous year and this had led to a series of demonstrations against it, as well as to a resurgence of the right wing culminating in the assassination of Asanuma Inejirō, the Socialist Party leader, by a right-winger, with a Japanese sword (Napier 1989: 74). Until 1960, Yukio Mishima had kept political and ideological references relatively far from his work. That year, however, with its massive demonstrations and the unprecedented killing, seems to have inflamed the spirits and made the writer turn from pure aesthetics to a bizarre union of aesthetics with politics and ideology. The thesis of *Yūkoku* is explicit. Praising the virtues of dying in the name of the Emperor, the text turns into obvious pro-imperial ideology, against whose background the protagonist lives his last moments. He is a superior man in every respect: he possesses physical and spiritual beauty as well as the noblest moral character.

“There was some special favor here. He did not understand precisely what it was, but it was a domain unknown to others: a dispensation granted to no one else had been permitted to himself.” (Mishima 1966: 111)

Takeyama's sense of duty, although manifested somewhat egocentrically in his reading to his bride on their wedding night the code of duties of a soldier's wife, who must be aware that her husband may die at any moment, and the care with which he prepares for death, removing all possible traces of dirt or ugliness as dictated by the samurai code (“men must be the color of cherry blossoms, even in death” (Mishima 1977: 84)), may impress even the gods: “The last moments of this heroic and dedicated people were such as to make the gods themselves weep.”

(Mishima 1966: 93) The reader faces thus an obviously ideological reading. The desire to be special and to participate in an ecstatic, transcendental experience makes the protagonist look for the solution in fanaticism and death. The outside world is not the proper place for such perfect, god-like heroes. By committing suicide, however, they can escape historic time. The novel leaves thus room for the interpretation that Takeyama, choosing a young death, eventually avoided the humiliating defeat that Japan would face in World War II and, implicitly, the inevitable physical decay of old age:

“More perfectly than any of Mishima’s work, *Yūkoku* – in all its claustrophobic passion – offers an escape from historical inevitability and a rewriting of history the way it should have been.” (Napier 1989: 79)

The writer grew up within a “schizophrenic” perception of the world that began in August 1945: the Emperor announced the country’s defeat and declined his status of deity, the American way of life was implemented in Japanese society and the notion of “Emperor-center”, the living manifestation of the realm of the gods as perceived before the war, was done away with. By dying in the name of the Emperor, Yukio Mishima takes us to the spiritual territory of a contemporary Japan that struggles to find its identity in the postwar age. Although it seemed that the issue of the divine status and the role of the Imperial House had been solved forty years before, as the postwar constitution created the image of an Emperor as central figure of the system but lacking any real political power, the controversy still remained: Why had the Emperor upheld a postwar democratic constitution? As a natural consequence of this state of fact, a schism appears in Japanese society between the “young patriotic generation” and the “young democratic generation” (Napier 1989: 73), a partisan of the western values of liberalism and humanism.

The contradiction, the fact that the ultimate symbol of militarism and imperialism in whose name millions of Japanese had died during World War II had not been removed, and the imperial model continued to co-exist with a modern, democratic Japan, seems to have implacably affected Yukio Mishima’s literary and personal destiny. As the years pass, his writing becomes more and more ideologically charged: literary techniques are used, at one point, for a one-dimensional characterization of the protagonists, and the scenes are created for them to act in a single system of values promoting one fundamental, political “message”. Yukio Mishima’s fiction glorifies the Imperial House, but his fascination for the aesthetic on the one hand, and his inability to believe his own words on the other hand alter the text and place it in an ambivalent dimension. His abstract intellectual treatment of the notions of „Emperor” and „beauty” turns his fiction into a literary association between the Imperial House and death, between honor and transcendental experience (Napier 1989: 73). In its confrontation with history, Yukio Mishima’s work attempts to transgress it by rewriting it and looking for various ways of improving it, such as returning to *bushidō*, the way of the warrior, the samurai code.

Yukio Mishima's work was apolitical until 1960. The novel *Yūkoku* (*Patriotism*) opens his last decade of creative work, in which he rediscovers traditional Japan in an age when especially the youth tended to reject it. He used everything he considers illustrative for the Japan he rediscovers in his last years, aesthetically and ideologically, in the tetralogy *Hōjō no umi* (*The Sea of Fertility*), whose last page he would finish on the eve of his death. Dealing with the topic of metempsychosis, the novels *Haru no yuki* (*Spring Snow*), *Honba* (*Runaway Horses*), *Akatsuki no tera* (*The Temple of Dawn*) and *Tennin gosui* (*The Decay of the Angel*) follow the reincarnation of the protagonist, Matsugae Kiyooki. His fate (=reincarnations) becomes the symbolic illustration, the final vision of Japan's destiny in the 20<sup>th</sup> century as perceived by the author.

The title of the tetralogy is taken from an old selenography of astronomer-astrologers in Kepler's age (Yourcenar 2001: 52), where "the Sea of Fertility" was the name of the great plain in the centre of the lunar globe, which today we know is an endless desert. What remains, after four successive generations followed in the four volumes of the novel, is *nothing*, but a different *nothing* from the French *rien* or the *nada* of Spanish mystics. In Zen Buddhism, the Absolute is identified with *mu*, the endless *nothing*, which is entirely non-substantial and the individual can therefore paradoxically be identical with this Absolute. *Nothingness* surrounds the individual, and he can thus establish a direct connection to his own self. The tension between *to be* (*u*) and *not to be* (*mu*) which governs human condition is overcome by *mu*, as *nothing* is the transcendence of the existence/nonexistence opposition. But *mu* must not be read as the negation of *u*. As the counter notion of *u*, *mu* is a stronger form of negation than the mere *not to be*. Absolutized, it transcends both *u* and *mu* in their relative meaning (Abe 1985: 94). In other words, life is no longer different from death, good from evil, etc. Buddhists believe that life is not superior to death, as life and death are two antagonistic, mutually exclusive processes which thus become inseparably linked.

The writer is so determined to make his ideological beliefs known, that *The Sea of Fertility* turns at times from a narrative text into a manual of modern and contemporary history. The main thesis is presented directly (Napier 1989: 82), and the novel can be read as a romantic call to arms insisting on the fact that reality can be destroyed or at least saved by using the proper ideology combined with the power of imagination.

## II. On *thymos* or the desire for recognition in Yukio Mishima's work

Art, more precisely the art of writing, may turn its unconditional energy towards itself, but words have lost their power and the Japanese writer felt that the road to follow lay elsewhere. Politics, with all its ambitions, compromise, lies, indignities or crimes, more or less camouflaged into state reasons, certainly seemed to be the road to avoid. Still, Yukio Mishima's last gestures and his death would be intensely political in his attempt to save the Japanese soul.

Although Yukio Mishima always denied possible influences on his personal biography, the events that took place before, during or after Japan's defeat had all been traumatic experiences that the twenty-year-old man had denied or not understood. Among these were the mass suicides of soldiers and civilians on the conquered islands, Hiroshima only mentioned in passing, the bombing raids described in *Kamen no kokuhaku (The Confessions of a Mask, 1949)* as effects of natural catastrophes such as a typhoon or earthquake, or the political processes in which only the "winner's justice" was upheld. The sacrifice of *kamikaze* pilots, the radiobroadcast discourse of the Emperor who reneged his status as the representative of a solar dynasty did not seem to have troubled him much at the time. The memories would resurge, however, like a merciless boomerang, twenty years later. In *Voices of the Heroic Dead (1966)*, he deals with the pointless sacrifice of the *kamikaze* heroes:

"Brave soldiers died because a god has commanded them to go to war; and not six months after so fierce a battle had stopped instantly because a god declared the fighting at an end, His Majesty announced: 'Verily, we are a mortal man'. Scarcely a year after we had fired ourselves like bullets at an enemy ship for our Emperor, who was a god! Why did the Emperor become a man?" (Yourcenar 2001: 113)

These heroes' voice had become the voice of another world, which clamored the decay of the age at a time when the old Nippon ideal seemed betrayed. In the novel *Kinkajuki (The Temple of the Golden Pavilion, 1956)* he mentions the American occupation, even if apparently only in passing, through the scene in which the uniformed American giant, almost drunk, asks the seminary student to walk on the stomach of the young Japanese woman accompanying him, and then rewards Mizoguchi with two packs of cigarettes.

The characters are created like a new I, a double of the writer, similar to him in his egocentric manipulation of the world, in his erotic and narcissistic fascination with death and in his obsession for the period that ended in August 1945. What Plato in his *Republic* (cf. Plato 1986: 381) called *thymos*, 'courage' or 'desire for recognition' is manifest here in desire and resentment.

History does not seem to be a coherent or intelligible process at all. An example to this effect is the Japan of the Meiji period (1868-1912), in which a technologically advanced capitalism coexisted with political authoritarianism (Fukuyama 1993: 8).

In the historic process, human beings, like animals, strive for food, shelter and, first and foremost, physical self-preservation. Unlike animals, however, man also desires other people's desire, that is he wants to be "recognized" (Fukuyama 1993: 147) in circumstances where he can ignore the basic instinct of self-preservation and risk his life for ideals or noble purposes. The bloody fight at the beginning of history is not about food, but about prestige, and as the purpose of fighting is not biologically determined, we could see here the first manifestation of human freedom.

The desire for recognition is first mentioned by Plato in *The Republic*, where he notes that there are three sides to the soul: a desiring one, a reasoning one and one that he called „thymos” or “courage” (see Plato 1986: 394). One may generally explain human behavior through the combination of the first two, as desire makes people always yearn for new things and reason shows them the best way to attain them. But human beings also yearn for the recognition of their own value or the value of those they trust. *Thymos* is an innate human sense, as each person believes he/she has a certain value. When this value is not recognized he becomes angry, and when he feels he is not worthy of his own perception of value he is ashamed, just as the correct evaluation of value leads to pride (see Fukuyama 1993: 165). The desire for recognition and the feelings of anger, shame or pride derived from it are essential elements of human personality, decisive for political life, and they accompany the entire historical process of humanity:

“*Thymos* or the desire for recognition is thus the seat of what social scientists call ‘values’. It was the struggle for recognition, as we have seen, that produced the relationship of lordship and bondage in all of its various manifestations, and the moral codes that arose out of it – the deference of a subject to his monarch, the peasant to his landlord, the haughty superiority of the aristocrat, and so forth.” (Fukuyama 1993: 214)

Perhaps what truly satisfies man is not necessarily given by material wealth, but by the recognition of personal value. By recognizing the role of the desire for recognition as the motor of history, one can see essential phenomena for the destiny of humanity, such as religion, work, war or nationalism, in a new light. If a believer asks for the recognition of the gods or practices he cultivates, a nationalist will ask for the same recognition for his linguistic, cultural or ethnic group, just like a Japanese after the Meiji period will ask that his work be recognized. *Thymos* is thus a state of consciousness and, in order to have the subjective certainty of the perception of one’s own value, this must be recognized by another conscience. Thus, typically but not inevitably, *thymos* makes people look for recognition (cf. Fukuyama 1993: 147).

The desire for recognition seems to be the psychological source of two passions: religion and nationalism (cf. Fukuyama 1993: 214). The believer values everything his religion considers sacred: moral laws, way of life or objects of worship, just as the nationalist does for his national or ethnic group. Older or newer forms of recognition, not entirely rational, religion and nationalism have most often been the propagators, hidden behind something higher called ideology, of the fight for recognition and the source of strong conflict. In Yukio Mishima’s case, his religion was called *bushidō*, the ethics of the samurai class, an aristocratic warrior ideology (see Fukuyama 1993: 227) that focused on risking one’s life and did not encourage the rich and leisurely life of the master but asceticism, restraint and study. And the ultranationalism that he wanted recognized determined the Japanese writer to prepare the fight to save the traditional Japanese values, among them that of the Emperor’s image. Compromise no longer had a place among these thymotic passions. In the

search for “justice”, *thymos* had turned into pure fanaticism, obsession and hatred, as strong thymotic pride becomes irrational in what concerns the political system and the way of life. The most important problem of politics in the course of human history seems to have been precisely the attempt to solve this issue of recognition.

Due to a particularly strong *thymos*, Yukio Mishima managed to defeat one of the strongest natural instincts, self-preservation, in the name of an ideal: the salvation of the Japanese soul.

For Nietzsche (see Nietzsche 2000: 329-338), the typical citizen of liberal democracy was a “last man” who renounced his own superiority in favor of self-preservation. His contemporaries thus became only desire and reason, lacking *thymos* entirely, which makes them find various little ways to fulfill their various desires, calculating only long-term personal interest. The philosopher believes that if a man loses his *thymos*, he loses his very human essence. Content with his fate and incapable to feel shame for his inability to be superior to others, man slowly ceases to be human. Without ambitions and aspirations, man avoids fight, danger and risk, thus threatening his own survival. Even if men were indeed born equal, they would not try to overcome their own limitations if their only interest were being equal to the others. Any human creation is due to this desire to be recognized as superior to the others. Self-contentment leads to passivity and only *thymos* deliberately searches fight and sacrifice. And those who have this *thymos* also have a thirst for knowledge that cannot be satisfied by being recognized as equals to others.

The novel considered to crown Yukio Mishima’s work, *The Temple of the Golden Pavilion* (*Kinkakuji*, 1956), has a not unusual plot, centered on the present and immediate reality: in 1950, a novice at the Golden Zen Temple in Kyoto, sets fire to the temple, a five-hundred-year-old building famous for its architectural beauty, testimony to the glorious age of Yoshimitsu. The Japanese writer attempts to reconstruct the actions and the motivation behind them based on court evidence. He notes, along with frustrated ambition and rancor, the novice’s hatred for the beauty of the temple, “steadfast in its secular perfection” (Yourcenar 2001: 34). The protagonist, Mizoguchi, an ugly stuttering man, escapes existential monotony through his contradictory feelings for the temple. On the one hand, under the threat of bombing raids, a danger they both share, he comes to love the temple. On the other hand the stone thrown into the lake that reflects the perfect object, breaking and spreading in moving waves the Buddhist image of a world in which nothing is permanent makes him want to destroy the masterpiece. This is probably why beauty becomes so difficult to grasp for Mizoguchi:

“It occurred to me that the Golden Temple might have adopted some disguise to hide its true beauty. Was it not possible that, in order to protect itself from people, the beauty deceived those who observed it? I had to approach the Golden Temple closer; I had to remove the obstacles that seemed ugly to my eyes; I had to examine it all, detail by detail, and with these eyes of mine perceive the essence of its beauty. Inasmuch as I believed only in the beauty that one can see with one’s own eyes, my attitude at the time was quite natural.” (Mishima 1959: 25)

*When ye meet the Buddha, kill the Buddha; when ye meet your ancestor, kill your ancestor; when ye meet your father and mother, kill your father and mother! Only thus will ye attain deliverance!* (Mishima 1959: 244) – Mizoguchi remembers a Zen principle from *Rinzai-roku* when he first thinks of setting the temple on fire. Freedom, it seems, can only be earned by extreme gestures; through a criminal act, it awakens from its slumber and turns into life:

“I was there alone and the Golden Temple – the absolute, positive Golden Temple – had enveloped me. Did I possess the temple, or was I possessed by it? Or would it not be more correct to say that a strange balance had come into being at that moment, a balance which would allow me to be the Golden Temple and the Golden Temple to be me?” (Mishima 1959: 131)

Indeed, at first, after Mizoguchi sets the temple on fire, he lets the flames engulf him, but then he changes his mind. He is caught on the neighboring hill, after he also gives up his plan to commit suicide after the arson, for which he had bought a dagger. He eventually wanted to live without being tormented by the obsession of absolute beauty...

For Yukio Mishima, the age of contemporary Japan, pragmatic and materialistic, seemed to become extremely pessimistic. History brought along an increase in consumption, altering the harmony of traditional Japan. The technological ability to improve human existence seemed to inevitably alter the Japanese people’s moral evolution. The resulting product of the Japanese consumerist society was the bourgeois man, first and foremost concerned with his own material welfare, without civic spirit and without ideals. And the economic man, who lives his life only between “costs” and “benefits” will never desire to get out of the system. Only the thymotic man, the “man of anger”, is the one who, in order to have his value system recognized, a system which consists of more than an accumulation of desires that make up his physical existence, is ready to stand before a death squad. The act of ritual suicide, although it seems only an act of defiance, is the way in which Yukio Mishima tried to fight for the recognition of the Japanese soul in a world that seemed to burry it deeper every day.

#### **IV. Instead of conclusions**

In this age, so interested in the anecdotic, we show interest not only in the writer, who reveals himself inevitably in his books, but also in the individual, often contradictory and shifting, and in the character, sometimes a shadow of the individual – in Yukio Mishima’s case, for instance – beyond whom the real man lived and died in the impenetrable mystery of life.

*Why should a man be associated with beauty only through a heroic, violent death?*, Yukio Mishima asked himself rhetorically in his essay *Sun and Steel* (Mishima 2003: 54), written short before his tragic end, implying that the characters in his fiction, if they do not explain the writer’s life and death, can perhaps at least



authenticate them. Lieutenant Takeyama in *Yūkoku (Patriotism)* doubtlessly represents to a certain extent Yukio Mishima in his burning quest for an experience of utmost intensity, in his narcissism and passionate nature. Lieutenant Takeyama's *seppuku*, in comparison to Yukio Mishima's, seems to implacably reveal, however, the distance between the perfection of art, which reveals the essential in the light of eternity, and life with its losses, its confusing misunderstandings, its sometimes strange cruelty. There is, perhaps, in Yukio Mishima, beyond everything, a longing for divinity, which he identified with the Emperor in a glorious and often morbid vision.

The aesthetic idea of the Emperor is doubtlessly as important as the personal one. Can he have felt, at some point, like the spirits of the *kamikaze* pilots in *Eirei no koe (The Voices of the Heroic Dead)*, betrayed by this Emperor and only be left with the thought of the beauty of a young death for a noble cause? In any case, the Emperor seems to be for him the suggestion of belonging to an entity (Napier 1989: 86) far from the atomic reality in the immediate vicinity created in Japan after 1945, and he created an aesthetic fanaticism of cold logic for this transcendental unity.

*Human life is limited, but I would like to live forever* (Yourcenar 2001: 141), are the words the Japanese writer jotted down on a note he left in plain view on his desk at dawn on the tragic morning. He seems to have feared the Emperor's abandon and implicitly that of history, to have felt the threat of the implacable flow of time and his own life... Looking for his freedom, he had to scream out his anger ruthlessly. And the ritual suicide he chose to enter death seems to be the attempt of a man who, joining together his "patriotic" and literary activities, tried to find (again) the communion with the great All that he had come to worship.

Yukio Mishima troubled for a moment the end of the century on its way to modern liberal democracy, with its promises of a safe and comfortable life, reminding his contemporaries of the power of self-sacrifice on the altar of an ideal...

## BIBLIOGRAPHY

- Abe, Masao, *Zen and Western Thought*, Honolulu: University of Hawaii, 1985.
- Fukuyama, Francis, *Sfârșitul istoriei și ultimul om*, traducere de Mihaela Eftimiu, București: Editura Paideia, 1992. *The End of History and the Last Man*, Harper Perennial: 1993.
- Hondru, Angela, *Ghid de literatură japoneză*, volumul II, București: Editura Victor, 2004.
- Mishima, Yukio, *Patriotism*, translated by Geoffrey W. Sargent, in *Death in Midsummer*, 93-118, New York: New Directions, 1966.
- Idem, *Runaway Horses*, trans. Edward Gallagher, Tokyo: Tuttle Books, 1973.
- Idem, *Templul de aur*, traducere de Angela Hondru, București: Editura Humanitas, 2000. *The Temple of the Golden Pavilion*, translated by Ivan Morris, Knopf: 1959.

- Idem, *Confesiunile unei măști*, traducere din limba japoneză de Emil Eugen Pop, București: Editura Humanitas, 2003. *The Confessions of a Mask ?*
- Idem, *Calea samuraiului astăzi*, traducere de Iuliu Rațiu, București: Editura Humanitas, 2007. *The Way of the Samurai: Yukio Mishima on Hagakure in Modern Life*, translated by Tsunetomo Yamamoto, New York: Basic Books, 1977.
- Idem, *Soare și oțel*, traducere de George Șipoș, București: Editura Humanitas, 2008. *Sun and Steel*, translated by John Bester, Kodansha International: 2003.
- Nathan, John, *Mishima: A Biography*, Tokyo: Tuttle Publishing, 2004.
- Napier, Susan, *Death and the Emperor: Mishima, Oe, and the Politics of Betrayal*, in „The Journal of Asian Studies”, Vol. 48. No. 1 (Feb., 1989), pp. 71-89.
- Nietzsche, Friedrich, *Așa grăit-a Zarathustra. O carte pentru toți și nici unul*, introducere, cronologie și traducere de Ștefan Augustin Doinaș, București: Editura Humanitas, 2000.
- Platon, *Opere V*, București: Editura Științifică și Enciclopedică, 1986.
- Popper, K.R., *Societatea deschisă și dușmanii ei*, volumul I: *Vraja lui Platon*, traducere de D. Stoianovici, București: Editura Humanitas, 2005.
- Yourcenar, Marguerite, *Mishima sau viziunea Vidului*, traducere de Daniela Boriceanu, București: Editura Humanitas, 2004. *Mishima: A Vision of the Void*, translated by Alberto Manguel, University of Chicago Press, 2001.

**Frățilă, Loredana (Ed.) *The Art and Craft of Translation*. Timișoara, Editura Universității de Vest, 2009, 183 p.**

---

*The Art and Craft of Translation*, edited by Loredana Frățilă, is a collection of articles based on a series of lectures delivered to the participants in the international summer school *The European Translator. Difficulties and Dilemmas*, organized by the English Department of the Faculty of Letters at the University of Timișoara, in 2007.

In her Foreword, the editor makes a strong case based on the conclusions of the event, which justifies the title of the volume: 'to be able to say as little as possible and, at the same time, as much as necessary, in the most appropriate words means to use a translator's tools the way a craftsman uses his/her tools, skillfully and with precision, but also to experiment with words, phrases, structures and creative devices the way an artist experiments with the material s/he moulds.' (p. 1)

The articles contained in the volume bring together the theoretical interests and practical experiences of eight Romanian translation specialists. The authors provide useful linguistic, textual, functional, pragmatic, communicative, cultural and intertextual insights into translation, which make this collection a valuable, practical overview of major current approaches to translation studies.

In the opening article, '*Romanian "de" and its equivalents in English*', Hortensia Pârlog analyzes the various semantic and syntactic roles of the Romanian word 'de' and the way in which this lexeme, which 'lacks syntactic and semantic autonomy' (p. 13), is translated

into English. The article is well-documented, systematic, abundant in relevant examples; its author identifies no less than 54 equivalents for 'de' in English. She skillfully demonstrates how this apparently insignificant Romanian word can pose complex translation problems and suggests a series of useful translation strategies, taking into account the context in which it appears.

Mihaela Cozma's article, '*Translating administrative documents*', can be regarded as a contribution to the development of translation studies in at least two major ways. In an extended theoretical part, the author presents a combined text-linguistically and functionally oriented methodology for the translation of pragmatic texts. The ten-step methodological sequence suggested as necessary during the translation process is very clear and logical. In the second part of her contribution, Cozma shows how the proposed methodology can be used for the translation of administrative documents, more specifically, EU secondary legislation texts (regulations, directives, decisions, recommendations and opinions). The author uses numerous examples of genuine administrative texts and gives special focus to the syntactic, lexical, stylistic or cultural problems that such texts may pose to the translator, offering pertinent solutions for their translation into Romanian. Loredana Frățilă's article, '*Translating in business. A functionalist approach*', is also divided into two main parts. In the first part, the author performs a comprehensive state-of-the-art survey of linguistic, textlinguistic

and functionalist approaches to translation, focusing in more detail on the last one, and casting light on a major translation principle common to all: fidelity in translation, either to the source text linguistic features or to the target audience needs. In the second part, Frățilă applies functional theories to translation and demonstrates how the same text, the 2008 brochure of the British Rails, can be translated into Romanian to suit multiple translation purposes. The three different Romanian translations presented by the author in this part constitute an excellent example of how a range of translation strategies can be used to achieve felicitous results in various situations.

In his article, *‘On “forkulations” or, if you must “walk in the fridge”, you’d better tread carefully’*, Mihai Horezeanu brings forward the notion of linguistic interference in translation. The author focuses on a number of cases of negative linguistic transfer between Romanian and English and provides a useful overview of some of the most common translation errors selected from papers by Romanian students of English that he has graded along the years during his teaching career. The error classification suggested by Horezeanu takes into account various spelling, phonetic, morphological, syntactic, lexical and semantic parameters, and is accompanied by numerous eloquent examples and pertinent comments. The author acknowledges the necessity of raising aspiring translators’ awareness about the different peculiarities of the languages they translate from and into, and of equipping them with the appropriate skills needed in order to deal with these differences efficiently. The article is accompanied by an annex containing two sample exercises which, according to Horezeanu, may help translation trainers achieve these particular goals.

Daniela Ionescu’s clear-cut introductory statement ‘No translation is ever possible without the translator’s preliminary text analysis, whether explicit or implicit’ (p. 113) announces what will prove to be a very insightful contribution to the field of source text analysis for translation. In the first part of her paper, *‘Translation strategies in the approach to scientific texts’*, the author uses two different texts belonging to the same typology, i.e. the scientific discourse, but to different genres, i.e. editorial and scientific article, to exemplify the major lexical, syntactic, pragmatic and rhetorical characteristics of scientific texts; this first part ends with some pertinent remarks on the pedagogy of translating scientific texts. In the second part, *‘Towards a text linguistics analysis and a holistic text translation strategy’*, Ionescu pinpoints specific translation difficulties and shows how a holistic text translation strategy based on text analysis and text interpretation helps the translator comply with one of the basic principles of translation, adequacy.

Various translation methods and techniques, this time applied to the translation of juridical texts, are also presented by Luminița Frențiu in her article *‘Legal translation. Methods and techniques’*. The author’s introduction to legal translation has a twofold value: it serves as a useful overview of the main characteristics of this particular type of translation and it presents the difficulties translators may encounter when dealing with legal texts. Central to Frențiu’s article are the methods and techniques suggested for use when translating legal texts, which the author illustrates with a series of very clear examples.

Pia Brînzeu’s article *‘Intertextual complementarity: Quantum physics and the Romanian translations of „Macbeth”’* makes a turn in the volume and invites the

readers to the realm of literary text translation. The author advances her own challenging approach to the translation of literary texts, which draws mainly on literary intertextuality and on quantum physics; according to it, successive translations of the same literary piece are intertwined in a web of connections which form what she calls the 'intertextual field of translations' (p. 150). The originality of the approach, the detailed translation comments and the technical discussions are only some of the reasons for which Brînzeu's article should not be confined to the boundaries of literary text translation, but extended to the study of translation in general.

*Trust* and *thrust* are the main concepts around which Sorin Ciutacu's article, '*The translator as a bridge builder of t(h)rust in political discourse*', revolves. The author makes a useful critical review of 'a few stances concerning the ethical and epistemic involvement of the translator at work in the maze of political discourse at the beginning of the 21<sup>st</sup> century' (p. 164) and an insightful overview of political discourse in general.

The subsequent pertinent comparative analysis of what the author considers to be 'seminal contributions to a new departure in the domain of Translation Studies applied to political discourse' (p. 164), accompanied by practical and extensive discussions on political discourse, make the author conclude that translators are gradually becoming more or less willful bridge builders of *thrust* rather than *trust*, interventionists rather than innocent mediators of communication. Ciutacu's claim is supported by extra-linguistic parameters such as power, gender, ideology, status, identity, ethics and culture, to which translators are connected, and which, as the author shows, come to have a bearing on the target texts produced.

*The Art and Craft of Translation* touches and explores in depth central approaches to translation in a coherent way, which makes it a useful and enjoyable reading experience. The editor succeeded more than creating a collective volume: she succeeded in creating a valuable book on translation, which will definitely prove to be an important source of reference for translation students, trainers and specialists.

**DANIEL DEJICA<sup>1</sup>**

---

<sup>1</sup> Department of Communication and Foreign Languages, Politehnica University of Timișoara, Romania. daniel.dejica@cls.upt.ro